BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LV
D
52
NAPOLI

L'INQUISITION FRANÇOISE OU L'HISTOIRE DE LA BASTILLE

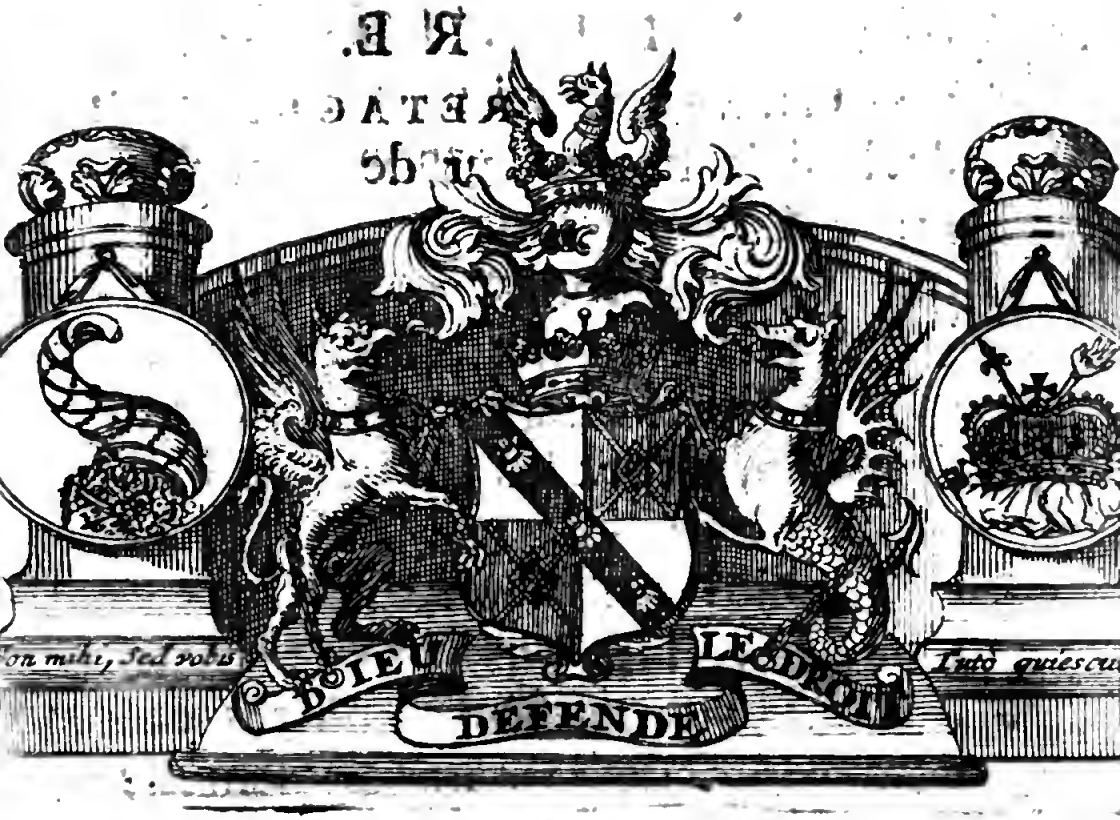
PAR

Mr. CONSTANTIN DE RENNEVILLE.

TOME IV.

A AMSTERDAM,
Chez BALTHAZAR LAKEMA.
A LEIDE,
Chez JEAN & HERM. VERBEEK.
MD. CC. XXIV.

Digitized by Google



A SON
EXCELENCE

MYLORD COMTE DE SUNDERLAND PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DE S. M. LE ROI DE LA GRANDE BRETAGNE, PREMIER COMMISSAIRE DE LA TRESORERIE ETC. ETC. ETC.

MYLORD,

Après que S. M. LE ROI DE

LA GRANDE BRETAGNE s'eſt déclaré le Protecteur de mon Ouvrage & de ma Perſonne, auſſi bien que toute SON AUGUSTE FAMILLE, il ne me reſte plus qu'à briguer les ſuffrages de ceux qui ſont à juſte titre les fermes & brillantes Colones de ſon Trône. La Généroſité de VOTRE GRANDEUR m'aſſure des votres, MYLORD. Si tous les Miniſtres des Souverains de la terre étoient de votre caractére, les Peuples ne trembleroient pas ſous le joug inhumain de l'Inquiſition, & je n'aporterois pas aujourd'hui devant vous une Hiſtoire, qui paroîtra incroïable, par ſes cruautez exceſſives, à des Peuples qui joüiſſent d'une pleine tranquilité ſous l'autorité de leurs loix ſacrées & inviolables.

Le Parlement d'Angleterre, le ſeul Corps de l'Europe qui a conſervé ſon antique liberté, a admiré

la

la fermeté avec laquelle vous l'avez deffendue contre ceux qui vouloient l'opprimer, & aſſujetir notre ſainte Religion aux mêmes erreurs qui l'ont défigurée pendant tant de ſiécles. Rome la ſuperbe vouloit faire rentrer Londres la libre ſous ſa crüelle Domination, & la rendre encore une fois ſa Tributaire. Mais V. G. a confondu ſes meſures, en portant ſur le Trône UN ROI JUSTE, ennemi de la ſuperſtition, & en foudroïant un Fantôme dangereux, armé de tous les foudres du Vatican, & qui traînoit après lui la Diſcorde, & ſes ſanguinaires Enfans, ces Monſtres qui ont engendré l'affreuſe Inquiſition, pour faire tout ploïer ſous leur ſceptre de fer, & dévorer, par leur avarice inſatiable, ceux qu'elle a l'adreſſe d'épouvanter par ſes chiméres. Vous avez fait repaſſer les Alpes au Vagabond & à ſes Rebelles Eſclaves de la Tyrannie. Ils ont beau nous

menacer d'un joug d'airain, & vouloir nous intimider de loin par le bruit de leurs chaînes. Nous avons un Hercule pour écraſer ces Hydres; & les Anges Tutelaires de la Grande Bretagne ont des boucliers impénétrables aux traits de ces Furies, & des glaives enflamez, pour deffendre l'entrée de leurs délices à ces Hommes ſeduits par le Serpent jaloux de notre félicité.

Ce ſeroit ici, MYLORD, que mon zèle devroit tenter l'Eloge de V. G. Mais votre modeſtie me preſcrit des régles, que le reſpect me deffend de violer; & quoiqu'il n'y ait perſonne à qui on puiſſe donner de plus légitimes loüanges qu'à vous, j'aime mieux forcer mon inclination, que de m'éloigner de la votre, & je tais par votre ordre, ce que toute l'Angleterre publie malgré vous. Le refus que vous faites d'être loüé, vous rend

encore plus digne de l'être. Je m'efforcerois de le faire ſi votre retenüe ne me faiſoit un crime d'un zèle que toute la terre approuveroit: Votre Nom ſeul renferme un Panegyrique parfait, & il ne m'eſt pas permis de le développer. Peut-être ne ſouffrirez vous qu'avec peine, MYLORD, que je diſe que celui de SPENCERS eſt une des plus belles qualitez d'Angleterre, principalement quand on le ſoutient auſſi noblement que vous faites. Vous n'avez pas voulu l'offuſquer ſous des titres pompeux, & on vous a vu avec admiration refuſer généreuſement des dignitez que d'autres briguent avec empreſſement.

Je me tais par contrainte, MYLORD, prévenu qu'un ſilence reſpectueux eſt le ſeul endroit par où je pourrai plaire à V. G. Autrement que n'aurois-je pas à dire de votre intégrité, de votre deſintereſſe-

reſſement, de votre fermeté, de votre profonde ſcience, & de tant d'autres vertus que vous poſſedez au ſouverain degré? On ne peut voir ſans étonnement l'ordre & le choix de votre ſompteuſe Bibliothèque, qui ne laiſſe rien à deſirer à tous les Sçavans, mais on paſſe de la ſurpriſe à l'admiration, quand on eſt convaincu que votre Tête eſt un treſor fidelle de tant de differens Auteurs.

Je ne m'aperçois pas que ces véritez, tout ingénües qu'elles ſont pourroient vous offenſer, dans le temps que j'ai beſoin de la protection de V. G. & pour mon Livre & pour ma Perſonne. Liſez, MYLORD, je vous en conjure, liſez avec attention les excès contenus dans cette Hiſtoire; daignez apprendre ce que j'ai fait pour votre Patrie, & pour vos Alliez, & je ſuis perſuadé que je n'aurai plus rien à redouter de mes cruels Enne-

mis,

mis, ni de l'ingratitude de la Fortune. Je ſuis dans un très profond reſpect de V. G.

MYLORD,

Le très humble & plus obeïſſant Serviteur.

CONSTANTIN DE RENNEVILLE.

L'IN-

L'INQUISITION FRANCOISE

OU

L'HISTOIRE DE LA BASTILLE.

JE croi devoir commencer ce Quatriéme Volume de mon Hiſtoire, par détromper ceux qui croïent que l'Adminiſtration de la Baſtille eſt aujourd'hui la même qu'elle étoit du tems de Mr. de Beſſemaux. J'ai déja, ce me ſemble, ſuffiſamment prouvé que ſous ce généreux Gouverneur les Priſonniers étoient en quelque maniére heureux, ou enfin incomparablement moins miſérables, qu'ils ne le ſont aujourd'hui ſous le crüel Tyran Bernaville, Hypocrite outré, qui couvre ſes crimes ſous la plus profonde diſſimulation. Le Premier étoit un Homme de qualité, deſintéreſſé,

reſſé, par raport à ſon terrible emploi, puiſqu'outre qu'il a procuré la libetté à pluſieurs de ſes Priſonniers, il les traitoit d'une maniére tout à fait humaine, tant par la nourriture qu'il leur fourniſſoit & bonne, & avec profuſion, que par les autres agréemens dont il adouciſſoit les peines des victimes infortunées qui avoient le malheur de tomber entre ſes mains. Celui d'aujourd'hui ſemble s'acharner avec plus de fureur ſur les Innocens que ſur les Criminels, & ſur tout ſur les Proteſtans que ſon cagotiſme ridicule lui fait regarder comme des objets abandonnez à ſa rage. Pendant que j'ai été entre les ſerres de ce voracé Faucon, j'ai eu peut-être deux-mille Compagnons de mes peines: qu'on les interroge tous depuis le premier juſqu'au dernier, & il ne s'en trouvera pas un qui diſe que j'aie outré la matiére. Qu'on s'informe à S. A. S. le Prince de la Riccia Seigneur d'une probité diſtinguée, à tous les Seigneurs Allemans, Anglois & autres Etrangers qui ont gémi ſous le preſſoir d'airain de ce Barbare Exacteur, qui fouloit avec la même violence amis comme ennemis, François, ou de telle Nation que ce puiſſe être, & ſi tous n'uniſſent pas leur voix avec la mienne, il faut ou qu'ils ſoient ennemis de la vérité, amateurs de la Tyrannie, ou qu'ils aient été traitez d'une maniére particuliére par leur Ecorcheur; ce qui ſe ſeroit fait par un miracle approchant de celui de Daniel, qui fut retiré de la foſſe aux Lions, ſans avoir reçû la moindre atteinte de ces féroces carnaciers.

Si

Si ce méchant Homme n'avoit outragé que moi ſeul, je proteſte devant Dieu que j'aurois enſéveli mes excès dans un profond oubli ; mais je croirois participer à ſes crimes, & être coupable de tous ceux qu'il commettra à l'avenir, ſi j'avois la lâcheté de les diſſimuler. Je m'en décharge ſur ceux qui ſont en droit de les châtier. Et ſi les particuliers que j'avertis de ſe prendre garde des piéges qu'on leur tend, tombent dans le redoutable trebuchet, ils n'auront qu'à s'en prendre à leur fatale & opiniâtre curioſité, puiſque je n'ai pu les en guérir par des faits auſſi conſtans qu'ils ſont prodigieux.

Quelques uns ont cru qu'un eſprit de vengeance m'a porté à outrer la matiére dans les Portraits que j'ai faits de Sorel Curé de Léry, de Wanderbourg, de Pigeon, du Wal, Gringalet, & de tous les autres Héros de cette trempe que je ſerai contraint de mettre ſur la Scène dans la ſuite de cette Hiſtoire. A cela je répons que preſque tous ces Perſonnages ſont vivans, on peut les conſulter, *ex ore judices illos*. Outre que je ne ſuis pas le ſeul Compagnon qu'ils ont eu à la Baſtille ; qu'on interroge les autres, & ſi tous ne parlent pas comme moi, je conſens de paſſer pour un Calomniateur, caractére à mon gré qui approche le plus l'Homme de l'Ange des tenèbres le Pere du menſonge. Je voudrois pouvoir compoſer une Hiſtoire où je n'euſſe que du bien à dire de mon Prochain ; mais pour cela il ne me faudroit parler que des juſtes. Si les Saints Evangéliſtes n'ont pas épargné Hérodes ſur ſon inceſte, Judas ſur

ſon avarice & ſa perfidie, voudroit on que j'euſſe plus d'indulgence pour un Tyran capable de faire rougir Neron; pour un Prêtre qui ne s'eſt ſervi de la confeſſion auriculaire que pour découvrir le foible de ſes malheureuſes Brebis, & les corrompre plus facilement, ſur l'irrégularité de la vie de Pigeon; ſur la gloutonnerie de du Wal, ſur les abſurditez de Gringalet, que je vis encore entrer dimanche dernier dans une fanatique aſſemblée de Prophètes, où il pretend préſider, comme le plus Viſionnaire de tous ces pauvres dépaupérez? Un Auteur ne peut plaire à tout le Monde. Je dois me conſoler dans la préſomption que je pourrois avoir de captiver le plus grand nombre. Mon Premier Tome, tout mutilé qu'il étoit, n'a pas plutôt paru que tous les Exemplaires en ont été enlevez avec une avidité inconcevable. On l'a traduit dès la premiére année de ſon Impreſſion en quatre autres langues, & contrefait en France. Si j'étois ſuſceptible d'amour propre, cela devroit me dédommager de la clabauderie de mes Critiques, que j'écoute avec la même indiférence que les loüanges de mes Approbateurs. Je croïois devoir m'en tenir à mon Premier Tome. Des raiſons très fortes m'ont laiſſé pendant plus de deux ans dans l'inaction. Mais S. M. le Roi de la Grande Bretagne, m'aïant témoigné l'hyver dernier, qu'il ſeroit bien aiſe d'en voir la ſuite, je me ſuis empreſſé de ſatisfaire au deſir de S. M. & j'ai fermé les oreilles aux bourdonnemens des frêlons. La précipitation avec laquelle j'écris ſeroit

une

une forte excuſe, ſi je voulois en donner à mes Cenſeurs. Depuis le Premier jour de la préſente Année 1718. j'ai hazardé le Second & le Troiſiéme Tome. Nous ne ſommes qu'au commencement de Juin & ce Quatriéme eſt bien avancé; ainſi tout Homme équitable aura de l'indulgence pour les fautes dont il eſt impoſſible qu'ils ne ſoïent pas remplis. Auſſi on ne tirera que mille Exemplaires de cette Impreſſion, pour me donner le tems de corriger exactement le tout, dans celle qui ſuivra immédiatement après. Je m'attache plus à la vérité & à la variété des faits, qu'à l'élégance & à l'arangement, & j'en veux plus au cœur qu'à l'eſprit. Ce ſont des faits que j'écris, qui n'ont beſoin pour être ſenſibles, que de ne pas s'éloïgner de la nature & du vrai. On me dira que je raporte des faits, des Epiſodes & des Vers mêmes qui ont été imprimez dans d'autres livres que les miens. S'ils ont été imprimez, peut être que tout le monde ne les aura pas vû, & je ſuis perſuadé que je leur donne un air de nouveauté, quand ce ne ſeroit que dans la maniére de les raconter. Après tout je répéterai ici à mes Lecteurs, ce que j'ai mis ailleurs à la tête d'un de mes Ouvrages de Poëſies. C'eſt une Imitation d'une Epigramme d'Horace, qui renferme en quatre Vers des vérités plus conſtantes, que mes Cenſeurs n'en pourront dire dans leurs Libelles.

EPIGRAMMA.

Sunt bona, ſunt quædam mediocria, ſunt mala plura
Quæ legis hic, aliter non fit, Avite, liber.

EPIGRAMME.

Voici ce qu'au Cenſeur je livre,
Peu de bon, du commun, & beaucoup de mauvais,
C'eſt ce qui compoſe mon Livre,
Et preſque tous ainſi ſont faits.

Je ne m'étonnerai pas de voir les méchans, que je peins des plus vives couleurs ſe déchaîner contre moi, après avoir été calomnié, déchiré & outragé par ceux que le ſang, ou la nature devoient m'unir plus intimement; par ceux même que par mes ſollicitations j'ai retirés de la Baſtille, que j'ai reçûs chez moi comme mes propres Freres, & pour leſquels j'ai ſollicité des penſions, & les autres choſes dont ils avoient beſoin, avec bien plus d'ardeur que je ne l'ai fait pour moi même; puiſque S. M..n'a encore jamais vû une Requête de ma part, pour lui expoſer mes beſoins, quelque prévention que j'aie de ſes favorables bontez. Le Roi a connoiſſance de mes ſervices & de mon zèle, c'eſt aſſés pour être convaincu que je ne mourai pas miſérable.

Quoiqu'il m'arrive, ſi j'ai glorifié Dieu dans un eſpèce d'Enfer, & au milieu des plus

plus cruels tourmens, j'eſpere en ſa miſéricorde qu'il ne m'abandonnera pas aujourd'hui que je ſuis réfugié chez une des plus généreuſes Nations de la Terre, dans le tems qu'attaché au thrône de notre ROI, je ne ceſſe de pouſſer des vœux vers le Ciel, pour en obtenir les bénédictions les plus précieuſes pour S. M. & pour tous ſes Sujets & ſes Alliez.

Je ne daignerois pas ſeulement répondre à ceux qui ont voulu m'outrager dans ma Famille & particuliérement dans celle de mon Epouze. Il me ſemble que des tîtres de Nobleſſe ne devroient plus inquiéter des Fugitifs qui s'en ſont volontairement dépouillez, pour conſerver ceux de fidelles Chrétiens. Un Gentilhomme François perd ſes prérogatives en Angleterre, ſi le Roi & le Parlement ne lui font grace. La ſeule Nobleſſe qui ne tombe pas en deffaut c'eſt la vertu, & c'eſt celle qu'avec la grace de Dieu, je m'efforcerai de conſerver juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Je ne dirai cependant pas comme cet Illuſtre Romain: *genus meum à me incipit.* Ceux qui voudront ſe donner la peine de conſulter les Chroniques de Normandie, verront que dès l'an 1042. un de mes Ancêtres étoit Chevalier, & en ce tems là on ne les faiſoit pas par centaines, comme on les fait aujourd'hui en France. Je laiſſe à ceux qui portent encore mon nom avec quelqu'éclat dans l'Anjou, la Bretagne & la Guienne à le deffendre contre les Jaloux qui auront la témérité & la malice d'en vouloir ternir le luſtre. Je voudrois

pouvoir dire avec autant d'ardeur que St. Paul; * *Je ne prétens point professer autre chose que* JESUS-CHRIST, & JESUS-CHRIST *crucifié*. La grace que je rens à Dieu, c'est qu'il n'y a jamais eu de tache infamante dans ma Famille. Je voudrois que ceux qui se déchaînent contre moi avec plus de fureur, en pûssent dire autant; ils seroient purifiez des plus honteuses flêtrissures, que je me garderai bien de leur reprocher. Quant à mon Epouze, n'aiant osé censurer ses mœurs, parce qu'elles ont été toûjours d'une exacte édification, ils ont attaqué sa race, sans la connoître. Ce qui m'oblige ici de leur dire, moins par vanité, que pour faire cesser leur médisance, qu'elle s'appelle Marie Hélène de Chambe, Fille de Mr. de Chambe de Charniac, une des Maisons des plus considérables d'Auvergne, dont Mr. le Comte de Chambe est le Chef. La Mere de mon Beau Pere étoit Matarel, Famille si distinguée & dans la robe & dans l'épée, que quelques uns d'entre eux ont mérité par leurs éminentes vertus qu'on ait fait briller leurs Eloges parmi ceux des Hommes Illustres, & que d'autres possédent encore aujourd'hui les premiéres charges du Roïaume. Que mes Ennemis examinent si ce que j'avance est faux; en ce cas là je leur permets de me déchirer à leur gré; puisqu'un Auteur qui avance une contrevérité avec impudence ne mérite aucun ménagement. Ce ne sera pas par des vérités que je ferai taire les Ennemis de la vérité; & si je ne les puis

* I Ep. de St. Paul aux Cor. ch. 2. v. 2.

puis confondre par un profond ſilence, du moins j'aurai cet avantage qu'ils ne troubleront pas ma tranquilité par leurs libelles, que j'éviterai de lire avec tous les ſoins poſſibles. Les Hommes ſont pour la plupart ſi injuſtes, que nous ne devons attendre la juſtice dans toute ſa pureté que de Dieu ſeul qui en eſt la ſource : & c'eſt au pied de ſon thrône que je dépoſe toutes les injuſtices qui m'ont été & ſeront faites; & c'eſt là que je cite Bernaville & mes autres Tyrans pour en rendre compte à ce Juge redoutable, que tout l'or du monde ne peut pas éblouïr.

Je reviens à la ſuite de mon Hiſtoire. J'ai fini mon Troiſiéme Tome par mon entrée dans la Seconde chambre de la Tour du Puits, dont j'ai déja fait la deſcription lorſque j'y fus mis avec Wanderbourg & Francillon ; & je commencerai celui-ci par dire ce qui m'y arriva, lorſque j'y fus enfermé pour la ſeconde fois le dimanche 21. Novembre 1705. avec Mathias du Wal Pilote Irlandois. Cet Homme étoit furieux : non ſeulement on nous avoit mis dans une chambre des plus obſcures & des plus humides de la Baſtille, mais on nous avoit encore pillé généralement toutes nos hardes. On lui avoit retenu ſon coffre, qu'on ne lui rendit que plus de quinze jours après ; & Corbé s'empara de tous les livres que du Wal avoit amaſſé depuis ſon ſéjour dans le funeſte manoir ; entr'autres de ceux qu'il affirmoit que Mr. le Pouilloux lui avoit donnez, qui étoient tous choiſis & en grande quantité ; quoique je fuſſe convaincu que le défunt

n'en avoit pas dit un ſeul mot. Pour moi on m'avoit laiſſé en veſte, & en caleçons, car ma culote étoit uſée depuis long-tems, envelopé dans une couverture verte percée en trente endroits, qui le jour me ſervoit de robe de chambre, & la nuit de couverture, & l'on m'avoit ôté généralement tout le reſte de mes guenilles juſqu'à mon bonnet de nuit & mes ſouliers. Comme les nuits étoient déja très froides, que notre chambre étoit exceſſivement humide, & que je fus contraint de coucher tête-nüe pendant deux mois entiers, ce fut dans ce lieu de plaiſance que je fus attaqué pour la premiére fois d'une fluxion ſur les yeux, qui dans la ſuite a penſé me faire perdre le nez & la vüe: aïant porté pendant plus de deux ans un emplâtre qui me couvroit tout le nez & l'œil droit. Ce qui acheva de me perdre & de me gâter entiérement les yeux c'eſt que l'on me deſcendit dans une baſſe-foſſe, après l'évaſion de Mr. L'Abbé Comte du Bucquoit, comme je le dirai dans la ſuite de cette Hiſtoire. Du Wal juroit du matin juſqu'au ſoir, ſon chapelet toûjours à la main, & ſans diſcontinuer ſes priéres qu'il pretintailloit de blaſphêmes les plus éxécrables. Pour avoir une eſpèce de tréve avec lui, j'étois contraint de lui donner les trois quarts de mes vivres & de mon vin. Comme je n'avois pas oublié qu'il y avoit des trous qui communiquoient dans notre cheminée depuis la calote juſqu'à la premiére chambre, pour étourdir mon chagrin, je parlai du bâton, & je fis des ſignaux à ceux qui étoient au deſſus de nous.

Mon

Mon eſpérance ne fut pas vaine ; on me répondit, & le premier qui parut ſur la Scène fut un jeune Homme qui méritoit une autre deſtinée que de paſſer les plus beaux de ſes jours dans un Enfer à la diſcrétion de Démons qui le tourmentoient comme un Damné, quoiqu'il fût d'une douceur angélique, d'une patience admirable & d'un ſçavoir très profond. J'ai depuis vainement fait tous mes efforts pour avoir la conſolation d'être enfermé dans ſa même chambre, ſans avoir pu fléchir la dureté de nos Tyrans, qui ne buttant qu'à nous faire perdre l'eſprit, auroient cru faire bréche à leur férocité, en nous ſoulageant tous deux, par une douceur innocente, qui en nous faiſant plaiſir ne leur faiſoit aucun préjudice. Une voix très ſonore & douce, nous aïant ſouhaité mille félicitez au travers de la cheminée, & les ſaluts réciproques étant rendus de part & d'autre, quand il eut ſçû qui j'étois, car il me connoiſſoit déja de réputation, voici ce qu'il m'aprit de ſes triſtes aventures.

Mr. de Bellevaux Fils de Mr. de Bellevaux Directeur Général de Poſtes de S. A. E. de Cologne au Païs de Liége étoit âgé de 21. à 22. ans, lorſqu'il étoit à Paris où Mr. ſon Pére l'avoit envoïé pour étudier le droit, la Géographie, les Mathématiques, la pureté de la langue Françoiſe, & les autres ſciences qui peuvent perfectionner un jeune Homme, que ſon eſprit & ſa naiſſance ſembloient appeller à quelque choſe de grand. Il y faiſoit auſſi les autres exercices qui forment ceux d'ordi-

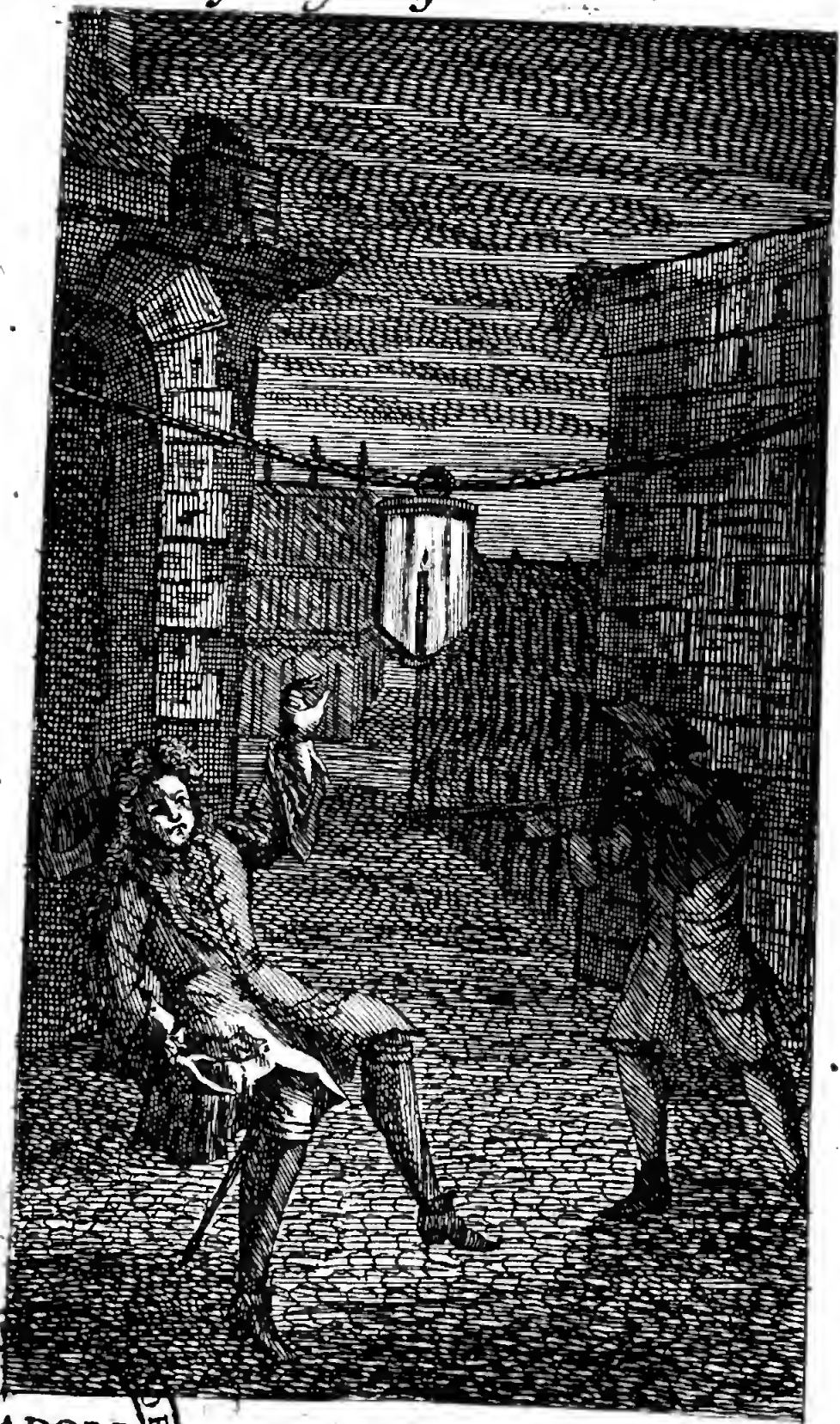
naire qui sont destinez à faire figure dans le monde. Il vivoit, dis-je, sous la foi publique dans une grande innocence, de toutes sortes de crimes & d'intrigues, lorsque sur la fin de l'Année 1704. on le fut prendre dans sa chambre, d'où on l'enleva, comme un grand criminel, après avoir pris toutes les précautions, & fait toutes les ridicules cérémonies, que pratiquent en ces sortes d'occasions les Satellites de la Tyrannie, pour l'ensevelir tout vif dans un tombeau plus cruel mille fois, que celui où ses plus Proches auront soin d'enfermer ses cendres après sa mort. D'abord il fut mis seul dans une chambre obscure, où pendant six Mois on lui fit tous les mauvais traitemens, les injures, & les outrages, que l'on fait souffrir d'ordinaire aux plus grands Scélérats, sans vouloir lui dire le sujet d'une Prison si rigoureuse; ni même lui apprendre qu'il étoit à la Bastille, car il l'ignoroit encore. Tout ce qu'il put découvrir, ce fut, qu'il étoit sur la liste de Mr. Chamillart. De dire ce qui avoit pu pousser cet *éclairé & vigilant* Ministre à le mettre au nombre de ses languissantes victimes, c'est ce que ce tendre Pigeonneau ne pouvoit deviner, quelque torture qu'il donnât à son esprit, & ce que ce *Grand Ministre* auroit eu peut-être bien de la peine à expliquer de bonne foi, s'il y avoit été contraint par quelque Puissance supérieure. Pendant deux Mois nous eûmes ensemble d'agréables conversations, qui me découvroient tous les jours les charmes de son esprit. Il étoit fort bon Poëte Latin & faisoit

pas-

paſſablement bien des Vers François : il poſſedoit en perfection la belle latinité. Il parloit la langue Françoiſe avec des expreſſions les plus pures & les plus naturelles. Son eſprit étoit tout à fait libre, quoique ſon corps fût accablé ſous la peſanteur de ſes fers, & il paroiſſoit enjoüé, quoiqu'environné de tous côtez de crüelles Harpies, & des Furies les plus inéxorables. Nous fimes quantité de Vers ſur toutes ſortes de matiéres. Le feu ſortoit de tous côtez de ſes Epigrammes, & il répandoit le ſel à pleines mains ſur tout ce qu'il écrivoit : mais comme le mur nous ſervoit de cahier, puiſqu'on nous avoit tout ôté juſqu'à mes livres, & tous mes écrits, que l'on ne me rendit que long-tems après, je ne puis en faire part à mes Lecteurs. Je mettrai cependant à la fin de cette Hiſtoire quelques Vers que je fis dans la ſuite pour répondre à ceux de cet aimable Compagnon d'infortune, & que je trouvai le ſecret de faire paſſer dans ſa tour, malgré la vigilance de nos barbares Guichetiers. Car nous avons long-tems correſpondu enſemble à la Baſtille, où tous les jours nous trouvions quelques Vers l'un de l'autre qui nous apprenoient quelque choſe de nouveau. Néanmoins je n'ai jamais pu ſçavoir au juſte le ſujet de ſa détention, & tout ce que j'en puis préſumer, c'eſt qu'il avoit de puiſſans Ennemis ; car dans la ſuite il a été terriblement perſécuté par Bernaville & les autres Ecorcheurs de la Baſtille. Par la ſage conduite qu'il a fait briller pendant ſa longue & dure priſon, il a fait aſſés connoître qu'il étoit du nombre

des Innocens opprimez. Tous ceux avec leſquels il a été enfermé m'en ont dit du bien. Il étoit fort appliqué à la lecture, (car on ne put avec le tems lui refuſer des livres, qu'il païoit au double & au triple) qui lui faiſoient trouver la liberté dans la Priſon, la vie dans le tombeau, & la tranquilité en dépit des tourmens dont on l'accabloit. Il étoit le fleau & l'Ennemi juré de ces Traîtres qui calomnient leurs Compagnons. Il a été dix fois au cachot par leur perfidie; mais quoique foulé ſous les pieds, il n'a jamais fait la moindre baſſeſſe pour plaire à ſes Bourreaux. Sa vertu ſeule devoit les adoucir, s'ils avoient été ſuſceptibles de commiſération. Il a été conſtamment ferme à demander juſtice; ingénieux à ſe ſoulager, auſſi bien que ſes Compagnons de miſéres; & ſans ceſſe il a déclamé contre la Tyrannie, qu'il a hautement reprochée, en toute occaſion, à Bernaville & à ſes Collégues, ſe voïant la victime de leur cruauté outrée. Quoiqu'il ne ſortît jamais des termes de la modeſtie & de la bienſéance dans ſes juſtes reproches, comme il n'y a rien qui choque tant que la vérité, ils ont fait paſſer cette Innocence affligée par toutes les peines de leur Enfer. Il n'en eſt ſorti qu'après la Paix long-tems après moi; quoique j'aie fait tout mon pouvoir pour le faire réclamer par les premiéres Puiſſances. Il m'eſt venu voir à la Haye depuis qu'il a obtenu ſa liberté, & j'ai eu la conſolation d'embraſſer tendrement, celui que j'avois plaint ſi long-tems dans l'amertume de mon cœur. C'eſt un grand

Tome 4 Page 15



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

grand jeune Homme très bien fait, mais qui par ſa pâleur, portera juſqu'au tombeau, ſur ſon viſage, les triſtes livrées de ſes Tyrans; puiſque ni la joïe de ſe voir libre, ni les embraſſemens de ſa tendre Famille, ni les remèdes, ni le bon air, n'ont pu encore lui faire revenir la fraîcheur de ſon teint. Tout ce que j'ai pu apprendre du ſujet de ſa crüelle Priſon, & de la déſolation de Mr. ſon Pere que S. M. I. a éxilé pendant plus d'onze ans; ce qui a ruiné leur fortune de fond en comble, c'eſt que leur attachement inviolable à leur Prince avoit cauſé tous leurs malheurs. Le plus ſeur pour eux c'étoit de ſuivre le plus fort; mais aïant ſuivi le plus Juſte, ils ont au moins la conſolation de n'avoir rien à ſe reprocher, s'ils n'ont pas celle d'être juſtifiez, après avoir été ſi crüellement perſécutez des deux Puiſſances oppoſées.

Il ne faut pas que j'oublie de faire remarquer ici, juſqu'où la Tyrannie pouſſe l'excès de ſa fureur. Le Frere de Mr. de Bellevaux qui étoit dans le ſervice de France, vint à Paris pour ſolliciter la liberté de ſon Frere, ſur les nouvelles qu'il eut de ſon injuſte empriſonnement. Dans le tems qu'il faiſoit agir tous ſes Amis pour une cauſe ſi juſte; au plus fort de ſes ſollicitations, il fut aſſaſſiné. Le hazard peut avoir été l'effet d'un coup qui heureuſement manqua. Mais quand on connoîtra l'eſprit & le caractére de ceux qui gouvernent la Baſtille, on aura lieu de croire, qu'un Frere qui vient ſolliciter la liberté de ſon Frere, auquel on tire, ſur les ſept heures de ſoir, à la porte de St. Euſta-

Euſtache un coup de fuſil à la tête, n'eſt pas attaqué de la ſorte pour être volé. Eſt-ce ainſi qu'en Barbarie on païeroit la charité d'un Frere envers ſon Frere?

Puiſque je me ſuis engagé de raporter ici quelques uns des amuſemens qui dans la ſuite liérent notre amitié; je vais donner des Vers qu'il m'envoïa le 18. Aouſt, jour auquel l'Egliſe Romaine celèbre la Fête de Ste. Héléne. Je lui avois témoigné pendant nos converſations que ma plus ſenſible peine étoit de me voir privé des conſolations de ma chére Epouze, dont il m'étoit impoſſible d'apprendre aucunes nouvelles. Jamais ni mes larmes, ni mes priéres les plus touchantes n'ont pu fléchir la dureté de nos Tyrans pour obtenir d'eux d'apprendre ſeulement ſi elle vivoit encore. Il trouva donc le ſécret de m'envoïer les Vers que l'on va voir, par le nommé Fontaine de Tournai, joli Garçon, qui étoit enfermé dans un des pourpoints de pierre de notre Tour du coin; qui le jour alloit garder des malades, & que la nuit on enfermoit dans cette ſpélonque, que le nommé Bertrand Clerc de Procureur avoit eu l'induſtrie de percer. Ce fut par le moïen du même Fontaine que j'envoïai à Mr. de Bellevaux les Réponſes ſuivantes, & que j'eu communication avec Mr. Veillard octogénaire d'un rare mérite & d'une vertu ſinguliére, accuſé par les *Révérends Peres* de la Société d'être Janſéniſte, & pour ce *grand* crime, condamné par ces *charitables Religieux* à une Priſon perpétuelle. Ces communications, tout innocentes qu'elles étoient,

étoient, coutérent la vie au pauvre Fontaine, que Bernaville fit aſſommer à coups de nerfs de bœuf : il ne put ſe remettre de ces barbares outrages, & dans la ſuite, il en mourut accablé de langueur & de chagrin.

STAN-

STANCES IRREGULIERES

Que m'envoïa Mr. de Bellevaux le jour de la Fête de mon Epouze.

Pour la Fête de votre Héléne,
Que vous dire dans votre chaîne,

Qui puiſſe vous faire plaiſir?
Car votre ame eſt toute plongée
Dans l'abîme qui l'a rongée;
Et rien ne peut vous divertir.

La fortune, l'amour, le Ciel, & la nature,
Tout vous pronoſtiquoit une heureuſe aventure;
Héléne fut à vous, & vous futes content.

Mais le ſort ennemi d'une chaîne ſi belle
La vient rompre, & vous donne une chaîne cruelle
Et livre votre ame au tourment.

Vos jours filez d'or & de ſoye,
Dans l'abondance & dans la joye
Avec elle devoient durer juſqu'au trépas:

L'Hymen couronnoit votre zèle;
Héléne étoit charmante, humble, chaſte & fidelle,
Et réſervoit pour vous tous ſes tendres apas.

BOUTS-

BOUTS-RIMEZ

Pour répondre aux Stances irréguliéres de Mr. de Bellevaux: Que je lui envoïai le même jour.

Oüi pour me conſoler de l'abſence d'....Héléne,
Ah! que ta Muſe, Atys ſçait bien limer ma
.... chaîne!
Elle a pu dans l'Enfer me donner du.... plaiſir.
Sors mon ame des flots où tu ſemblois....plongée
Fais tréve à la douleur dont tu te ſens....rongée
Sa lire vient te ..... divertir.

Son harmonieux ſon a forcé ..... la nature:
D'Orphée encore ici j'admire l'.... aventure,
Atys fend les rochers, pour me rendre .....
content,
Il amolit ma Tour: une plume .... ſi belle
Trompe l'œil vigilant de ma Garde .... cruelle,

Pour venir calmer mon .... tourment

Pour imiter le ver à ..... ſoye,
Je filois mes laqs avec ..... joye,
Travaillant pour les Grands, j'ourdiſſois mon
.... trépas:
Plus je dévelopois mon ..... zèle,
Plus le ſort m'étoit in ..... fidelle,

Et cachoit ma priſon ſous de frêles .... apas.

Auſſi

Auſſi futes vous bien-tôt Pere:

Votre fécond amour fit votre Héléne Mere:
Un Fils vous fut donné des Cieux,
Qui des vertus ſuivant la trace

Devoit, pour illuſtrer ſa race,

Rehauſſer la grandeur de ſes nobles Aieux.

Pour rendre ſervice à ton Prince

Tu vas de Province en Province;
Le péril que tu cours met ta Femme aux abois.
Mais par une ardeur ſans ſeconde,

Quand ce ſeroit au bout du monde,

Oui dit-elle, je t'y ſuivrois.

Epoux toûjours Amant tu goûtois dans ſes charmes
Tout ce qu'a de plus doux un hymen ſans allarmes:
Couple heureux s'il en fut jamais dans l'Univers!
Tu fais tréve à l'amour pour faire un tour en France,
Où l'on te promettoit charge, honneur, récompenſe;
Mais quoi, l'on te met dans les fers!

Sans

Sans ſonger que j'étois d'un tendre Fils le . . . .
Pere
Sans peſer les pleurs de la . . . . Mere,
J'attirai le courroux . . . . . des Cieux:
Croïant ſuivre à la Cour la Fortune à . . . .
la trace,
La Baſtille engloutit le premier de ma . . . .
race,
Et par mes honteux fers offuſqua mes . . . . .
Aïeux.

Que n'ai-je fait pour un Grand . . . . .
Prince?
Pour lui j'ai quitté ma . . . . Province:
Son amour ſeul ici me réduit . . . . aux abois.
Mais je brave la mort; mon cœur ſeul me . . . .
ſeconde:
Si, pour l'avoir ſuivi, l'on m'arrachoit au . . . .
monde,
J'y reviendrois & l' . . . . . y ſuivrois.

Mais je m'irrite encor, alors que tu me . . . .
charmes.
Loin les ſoucis, loin les . . . . . allar-
mes:
Je verrai contre moi s'élever . . . . . l'Uni-
vers,
Alger m'arracher à la . . . . . France,
Bicêtre être ma . . . . . récom-
penſe,
Avec toi je brave leurs . . . . . fers.

Helas!

Helas! dans quels tranſports, dans quelle horrible peine
Ne fut pas votre chére Hélêne,
Apprenant qu'un barbare ſort,
Par une tyrannie extrême,

Fit à la moitié de ſoi-même

Faire naufrage dans le port.

Ta priſon fut un coup de bombe
Qui fut frapper cette Colombe,
En la privant de ſon Epoux;

Et cette chaſte Tourterelle
Pleure & gémit toûjours fidelle

En depit de ce ſort jaloux.

Ah! c'eſt la moitié de ſa vie
Que ce crüel ſort a ravie;
Pour elle il n'eſt plus de plaiſirs:
Oui dans de pareilles allarmes
Ses chants ne ſont plus que des larmes,
Des cris, des transports, des ſoupirs.

. . . . . .

Le Ciel peut-il, ſans injuſtice,
A ſes vœux n'être pas propice?
Ne calmeront-ils pas les flots de ſon courroux?

Ta Muſe vient calmer ma . . . . . peine,
En me chantant ma . . . . chére Héléne,
Elle adoucit l'aigreur de mon . . . . barbare ſort:
Quand mon mal eſt crüel, ton amour eſt . . . . extrême;
Il reveille mes ſens, il me rend à moi . . . . . même:
Quoiqu'au fond de la Mer, je me croi . . . . . dans le port.

Tu fais de mon cœur une . . . . . bombe
Qui s'élance vers ma . . . . . Colombe
Pour lui porter l'éclat de ſon ardent . . . . . Epoux:
Sans étonner ma . . . . . Tourterelle,
Que ne puis-je tomber aux pieds de ma . . . . fidelle,
Et dérober mes feux à nos Argus . . . . jaloux?

Toi ſeule qui ſoutiens ma . . . . . vie,
Objet dont mon ame eſt . . . . . ravie
Héléne qui fis mes . . . . . plaiſirs,
Voi Atys bannir mes . . . . . allarmes,
Voi ſa Muſe tarir mes . . . . . larmes,
Et dans ſes doux accens confondre mes . . . . . ſoupirs.

Oui ſi le ſort, Atys nous a fait . . . . injuſtice,
Dieu juſte nous ſera . . . . . propice?
Il n'a que trop long-tems fait durer . . . . . ſon courroux:
N'adou-

N'adouciront ils pas cette longue colère?

Ne rendront ils jamais à l'Orfelin un Pere,

A l'Epouze fidelle un ſi fidelle Epoux?

Ce fut aux priéres d'Héléne

Qu'il briſa les nœuds de la chaîne

Qui dans le Paganiſme attachoit Conſtantin:
Il veut que votre Héléne obtienne auſſi la grace
De ſon cher Conſtantin: quand l'Enfer vous menace
Elle appaiſe le Ciel & fléchit le deſtin.

. . . . . .

Ainſi Dieu juſte & bon écoutera le zèle

De cette Epouze ſi fidelle;
Il vous comblera de plaiſirs:
Et les empreſſemens d'un Enfant d'une Mere

Pour un Epoux & pour un Pere

. . . . . .

Sçauront couronner vos deſirs.

. . . . . .

Dans les heureux momens que vous ſerez enſemble
Qu'un amour toûjours pur dans vos deux cœurs raſſemble
Ce qu'il a de plus doux dans ſes chaſtes lieus:

Ton chant ſeul ſuffiroit pour fléchir ſa . . . . .
colére ;
Il l'écoute ; il va rendre à mon cher Fils ſon
. . . . Pere,
A mon Epouze ſon . . . . . Epoux.

Je ſuis ſous des verroux que peut briſer . . . .
Héléne,
S'il ne faut que des vœux pour rompre notre
. . . . chaîne :
Pour ſon malheureux . . . . . Conſtantin
Du Ciel qu'elle implore . . . . la grace,
Elle fera rugir l'Enfer qui nous . . . . . .
menace,
Et changera notre . . . . . deſtin.

En attendant, Atys joins ta Muſe à ſon . . . .
zèle ;
Continüe à m'être . . . . . fidelle ;
A trois tu feras deux . . . . . plaiſirs :
En me peignant l'amour du Fils & de la . . . .
Mere,
Tu me rends à l'Epouze, au Fils tu rends ſon
. . . . Pere,
A quoi ſe bornent nos . . . . . déſirs.

Conſolons nous, Atys, conſolons nous . . . . .
. . . . enſemble,
Attendant le moment que le Ciel nous . . . . .
raſſemble :
Par tes divins accords relâche nos . . . . . .
liens.

Que le Ciel vous accorde une ſuite d'années

Heureuſes, ſaintes, fortunées,
Et qu'il vous comble des vrais biens.

Ouvrez donc aujourd'hui votre cœur à la joïe,

Et ne vous livrez plus en proïe

A la noire triſteſſe, au dépit, au chagrin.
Puiſque d'Héléne c'eſt la fête,
Que ne puis-je avec vous répéter tête à tête:
Vive l'aimable Héléne & ſon cher Conſtantin.

F I N.

Réponſe en Contre-bouts-rimez

Faite par Mr. de Bellevaux à ma Réponſe, & qu'il m'envoïa le lendemain 19. Août 1712.

STANCES IRREGULIERES.

Quoi donc, eſt-il bien vrai, qu'en te parlant d'
. . . . . Héléne,
J'adouciſſe le poids de ta crüelle . . . . chaîne,
Que je te cauſe un vrai . . . . . .
plaiſir?
Dans les flots d'amertume où ton ame eſt . . . .
plongée,
Si

Si le ſort nous promet de crüelles . . . . . années,
Tes chans mélodieux les rendront . . . . fortunées.
Ne cherchons qu'en Dieu ſeul d'inaltérables . . . . . biens.

Donnons donc aujourd'hui nos deux cœurs . . . . à la joïe;
Ils n'ont que trop été de la douleur la . . . . . proïe:
Eloignons de nous le . . . . . chagrin.
Puiſque d'Héléne c'eſt la fête
Chantons tour à tour . . . . . tête à tête:
Vive Atys, vive Atys, Héléne, & . . . . . Conſtantin.

F I N.

Autre Réponſe en Contre-bouts-rimez.

Que j'envoïai à Mr. de Bellevaux le même jour 19. Août 1712.

STANCES REGULIERES.

Puis-je oublier ici les pleurs de mon . . . . . Héléne,
Et ſoutenir le poids de ma . . . . crüelle chaîne;
D'une croix rigoureuſe en faire mon . . . . . plaiſir?
Dans les flots d'amertume où mon . . . . . ame eſt plongée,

Suſpendre un ſeul moment les maux qui l'ont
. . . . . rongée,
C'eſt en ce lieu d'horreur aſſés ſe . . . . divertir.

Tout y paroit contre . . . . . Nature;
Et dans une telle . . . . . aventure
Helas! peut on être . . . . . content?
Il n'eſt Femme ſage ni . . . . . belle,
Qui d'une chaîne ſi . . . . . crüelle
Puiſſe ſoulager le . . . . . tourment.

Enfermez comme un ver à . . . . . ſoye;
Privez de plaiſir & de . . . . . joïe;
Toûjours à deux doigts du . . . . trépas;
Etouffer ſon courroux, diſſimuler ſon . . . . . zèle;
En dépit de l'Enfer être à ſon Dieu . . . . . fidelle,
Un Saint dans tant de maux trouve ſeul des . . . . apas.

*La Priſon de * Timandre a fait mourir ſon . . . . . Pere;*
La mienne fait languir ma . . . . Mere;
C'eſt l'effet du courroux . . . . . des Cieux:
. . . . . Suſpen-

* Mr. Craikſer de Dreſden en Saxe mourut de déplaiſir, apprenant que ſon Fils étoit injuſtement enfermé dans la Baſtille.

Suſpendre avec douceur . . . . . les maux
qui l'ont rongée?
Oui, vous avez Atys l'art de les . . . . . divertir.

Vous avez le ſecret de forcer la . . . . Nature,
Et d'adoucir l'excès de ma triſte . . . . aventure;
Au milieu de l'Enfer de me rendre . . . . content.
La Baſtille avec vous pourroit paſſer pour . . . .
belle:
Faiſant un laqs-d'amour de ma chaîne . . . . . .
crüelle,
Votre courage m'aide à bénir mon . . . . tourment.

Tous mes jours avec vous ſemblent filez de . . . .
ſoye:
Au milieu des douleurs je nage dans la . . . .
joïe;
J'apprivoiſe la mort . . . . . à deux doigts du
trépas:
Votre zèle enflamé vient embraſer mon . . . .
zèle;
Il m'apprend à braver la fortune in . . . . . .
fidelle,
Et dans mes longs ennuïs à trouver des . . . .
apas.

Ton ſalutaire avis me conduit à mon . . . . . .
Pere,
Je réſigne en ſes mains & le Fils & la . . . . .
Mere.
Tes diſcours tout de feu m'enlévent vers les
. . . . . Cieux;

C'eſt ce que le deſtin y . . . . . trace
Il prive un Pere âgé de l'eſpoir de . . . . ſa race,
Un Fils d'imiter ſes . . . . . Aïeux.

Helas! que ſert ici d'avoir ſervi ſon . . . . . Prince?
D'avoir couru pour lui . . . . de Province en Province?
L'on n'en eſt pas moins . . . . . aux abois:
Et ſi le Ciel ne nous . . . . . ſeconde,
Abandonnez de tout le . . . . . monde,
Chaque heure, chaqu'inſtant nous mourons . . . . mille fois.

Tu ne le ſçais que trop! auſſi tes plus doux . . . . . charmes
C'eſt de verſer ſouvent des . . . . larmes;
C'eſt de faire de pieux . . . . . vers;
C'eſt de pouſſer des vœux pour amolir là . . . . France;
C'eſt d'attendre de Dieu la juſte . . . . récompenſe
De tes travaux & de tes . . . . fers.

C'eſt la ce qui charme ta . . . . peine

Sur

Sur l'airain de ma croix tu m'en graves la . . . .
trace.
Il faut ſuivre Jéſus, nous ſommes . . . . .
de ſa race,
Si nous voulons régner avec nos ſaints . . . . .
Aieux.

Sans doute on m'a noirci pour irriter mon . . . .
Prince.
Mais quoi! je fais des vœux pour lui, pour ma
. . . . Province,
Pour la France accablée & réduite . . . . .
aux abois:
Si ſon Peuple abbatu ſoupire & me . . . . . .
ſeconde,
Dieu nous rendra la Paix: juſqu'aux confins du
. . . . . monde,
Il la fera régner bénite . . . . . .
mille fois.

Que les vertus des bons ont de ſenſibles . . . .
charmes!
Tu fais naître ma flame en provoquant mes
. . . . . larmes;
Tu fais couler ton feu dans mes timides . . . .
vers,
Tu joins les tiens aux miens pour le Roi, pour
. . . . . la France;
Et quoique la priſon ſoit notre . . . . . .
récompenſe,
Nous les chantons encor après dix ans de . . . .
. . . . . fers.

Quand je ſuis abbatu ſous l'excès de la . . . .
peine

Beaucoup mieux que ta . . . . . chére Héléne,
En depit d'un . . . . . barbare ſort:
Et ſi ton malheur eſt . . . . . extrême,
Il te fait rentrer en toi- . . . . . même,
Et pour l'éternité t'aſſûre un heureux . . . . . port.

Si l'Enfer déchaîné te lance quelque . . . . . bombe,
Avec des aîles de . . . . . Colombe
Tu t'enfuïs dans le ſein de ton céleſte . . . . . Epoux:
Comme une douce . . . . . Tourterelle,
Ton ame pieuſe & . . . . . fidelle
Évite la fureur de tes Vautours . . . . jaloux.

Tu travailles pour l'autre . . . . . vie:
Le Ciel, dont ton ame eſt . . . . . ravie.
Dans les plus noirs cachots connoît ſeul tes . . . . . plaiſirs.
Si l'horreur de l'Enfer te cauſe des . . . . . allarmes,
Pour appaiſer ton Dieu tu verſes mille . . . . . larmes
Et tu pouſſes mille . . . . . ſoupirs.

Ainſi tu fléchis ſa . . . . . juſtice,
Tu te le rens ainſi . . . . . propice,
Ainſi tu calmes ſon . . . . . courroux:

Que

Que produit dans mon cœur l'amour de mon
. . . . . Héléne,
Ta charité m'arrache à ce . . . . . barbare ſort:
Tu dis que JESUS ſeul veut un amour . . . .
extrême;
Qu'il faut lui donner tout & ſe quitter ſoi . . . .
même;
Qu'il faut braver les flots pour entrer dans le
. . . . . port.

Qu'on change la Baſtille en une affreuſe . . . . .
bombe,
Pour lui faire écraſer l'innocente . . . . colombe,
Son coup m'enlévera vers le . . . . . .
céleſte Epoux:
Je languis après lui comme la . . . . Tourterelle,
Dont le Milan ravit la compagne . . . . . fidelle;
Je mépriſe le bec de ce Milan . . . . . jaloux.

Tu m'apprens à ſemer, Atys, ...
pour l'autre vie;
Tu me peins des beautez dont mon . . . . .
ame eſt ravie:
Et mon cœur aſpirant aux céleſtes . . . . . .
plaiſirs,
Dès plus rudes aſſauts ne craint plus les . . . .
allarmes:
Ce n'eſt plus que ſur moi que je verſe des . . . .
larmes;
Je tâche d'appaiſer le Ciel par mes . . . . ſoupirs.

Si ma fole jeuneſſe irrita . . . . . ſa juſtice,
Ma conſtante douleur me le rendra . . . . propice;
Il faut que mes ſoupirs deſarment . . . . .
ſon courroux:

Et si tu te ressens des traits de sa . . . . colére,
Ton ame y reconnoit la sagesse d' . . . . . un Pere,
Et la tendresse d'un . . . . . Epoux.

Quel seroit le plaisir de ta pieuse . . . . Hélène,
De connoître que Dieu par le poids de ta . . . . chaîne
Vient former en toi même un autre . . . . Constantin;
Qu'en ton cœur triomphe . . . . . la grace;
Que l'Enfer en vain te . . . . . menace,
Et que le Ciel te met au dessus du . . . . destin!

Augmente ta ferveur & redouble ton . . . . . zèle;
Sois constant, pieux, & . . . . . fidelle;
N'ouvre jamais ton cœur qu'aux célestes . . . . . plaisirs.
Ton Fils consolera sa . . . . . Mere.
Dieu seul doit être votre . . . . . Pere;
Le Ciel le but de . . . . . vos désirs.

Oui, portons notre croix . . . . . ensemble,
Puisqu'ici le Ciel nous . . . . . assemble,
Bénissons chaque instant le poids de nos . . . . liens:
Et si nous y passons de crüelles . . . . années,
Ah! qu'elles seront . . . . . fortunées,

Si

Si mon libertinage alluma . . . . . ſa colére,
La rigueur de ma chaîne apaiſera mon . . . .
Pere,
Et je verrai ſes nœuds m'unir à mon . . . . . .
. . . . . Epoux.

Oui je n'en doute pas, la piété d' . . . Héléne
A pouſſé mille vœux pour diſſoudre ma . . . . .
chaîne,
Pour former dans mon cœur un nouveau . . . .
Conſtantin:
Devant Dieu ſes ſoupirs ont mérité ma . . . . .
grace:
Ses vœux ont détourné le trait qui me . . . . . .
menace
Et ſes larmes me ſont triompher . . . . du deſtin.

O toi donc, cher Atys, qui ralûmes mon . . . .
zèle,
Rend mon cœur courageux, conſtant, pieux,
. . . . . fidelle;
N'y laiſſe plus germer de prophanes . . . . .
plaiſirs:
Il doit être purgé par une playe a . . . . . mére;
Il doit être brillant pour le céleſte . . . . Pere,
Qui doit être lui ſeul le but de ſes . . . . déſirs.

Oui bûvons à longs traits notre amertume . . . .
enſemble;
Et puiſque JESUS CHRIST ſous ſa croix
nous r . . . . . aſſemble,
Béniſſons chaqu'inſtant le poids de nos liens,
Si nous paſſons ici . . . . . de crüelles années
Notre conſtance, Atys, les rendra . . . . . .
fortunées.

Si par elles un jour nous gagnons les . . . . . .
vrais biens.

N'ouvrons donc plus nos cœurs qu'à la céleſte
. . . . . joïe,
Et ne les livrons pas . . . . . .
en proïe
Aux plaiſirs que peut ſuivre un éternel . . . .
chagrin
Héléne aima la croix ; pour célébrer ſa . . . .
fête
Suivons cet étendart ; Jeſus marche à la . . . .
tête ;
Nous vaincrons par ce ſigne ainſi que . . . . .
Conſtantin.

F I N.

Autre Réponſe en Contre-bouts-rimez de Mr. de Bellevaux,

Qu'il m'envoïa le Lendemain 20. Août 1712.

STANCES IRREGULIERES.

Vous parlez comme un Ange en nous . . . . . .
parlant d'Héléne :
C'eſt là le fruit de votre . . . . . chaîne,
Fruit heureux ! qui vous rend inſenſible au . . . .
plaiſir,
Et qui fait que votre ame en Dieu toute . . . .
plongée,
Et

Et fera moiſſonner à tous deux . . . . . les vrais biens.

J'ouvre donc, avec toi, tout mon cœur à la . . . . joie:
Il n'eſt plus, par tes ſoins de ſon Tyran la . . . . proie:
L'amour y régne ſeul & ſuccéde au . . . . . chagrin.
J'aſpire à l'heureux jour, à cette grande . . . . fête,
Où la main du Très-Haut couronnera ma . . . . tête
Et comblera d'honneur Atys & . . . . . Conſtantin.

F I N.

Autre Réponſe aux Contre-bouts-rimez de Mr. de Bellevaux,

Que je lui envoïai le même jour 20. Août 1712.

STANCES IRREGULIERES.

Que ne puis-je, Grand Dieu revoir ma triſte . . . . . Hélène!
Seigneur, viens détacher ma . . . . chaîne;
Daigne calmer ſon dé . . . . . plaiſir:
Voi les maux infinis où mes fers l'ont . . . . . plongée:
D'un.

D'un ſaint zèle eſt toûjours . . . . .
rongée :
Rien ne l'en peut plus . . . . divertir.

Sa grace aide votre . . . . . .
nature :
Dans vos crûels malheurs quelle heureuſe . . . .
aventure !
Avec Dieu vous êtes . . . . . .
content :
Votre chaîne vous paroît . . . . . .
belle,
Et quand vous contemplez une gloire étern . . . .
elle
Vous n'en ſentez plus . . . . le tourment.

Vous préférez ici le cilice à la . . . . . .
ſoie,
La Sainte triſteſſe à la . . . . . .
joie
Aux douceurs de la vie un long & dur . . . .
trépas ;
C'eſt un effet d'un juſte . . . . . zèle :
Mais que ne peut point un . . . . .
Fidelle,
S'il goûte de la croix les plus ſecrets . . . . . .
apas ?

Vous avez pour un Fils la tendreſſe d'un . . . .
Pere ;
Je ſçai que vous aimez uniquement la . . . .
Mere ;
Mais vous n'ignorez pas qu'ils vous viennent
. . . . . des Cieux :
Et s'ils prenoient une autre . . . . trace,
Quand

Quand je ſçai la douleur dont ſon ame eſt . . . .
rongée,
L'eſpoir de la calmer peut ſeul me . . . . divertir.

Nous bénissions en paix l'Auteur de la . . . .
Nature;
Repoſant dans ſon ſein, flottant à l' . . . . .
aventure;
Long-tems, loin des écueils je navigeai . . . .
content;
Quand la mer en fureur me parut être . . . .
belle;
J'oſai m'abandonner aux flots de la cru . . . .
elle;
Moi-même je fis mon . . . . . tourment.

Juſque-là tous mes jours étoient filez de . . . .
ſoie:
Mais mon ame bien-tôt donna trêve à la . . .
joie:
En volant à la Cour, je volois au . . . . .
trépas.
Caribde, où me porta mon . . . . zèle,
Fit briſer mon vaiſſeau ſur ſon onde in . . . .
fidelle:
Mon gouffre étoit caché ſous ſes frêles . . . . .
apas.

Qui peut me relever? c'eſt le céleſte . . . . .
Pere
Quand puis-je dégagé de cette Mer a . . . . .
mére.
Mieux régler ma bouſſole en contemplant les
. . . . . Cieux?
Seigneur remets moi ſur la . . . . trace
Vous

Vous en effaceriez la . . . . . race;
Comme indigne de vos . . . . . Aieux.

Quoiqu'il vous tienne aux fers, vous plaignez
votre . . . . . Prince;
Vous pleurez pour votre . . . . Province;
Vous gémiſſez de voir les Peuples . . . . .
aux abois:
Vous demandez à Dieu que ſa main les . . . .
ſeconde;
Que la Fille du Ciel vienne calmer . . . . .
le monde,
La Paix, la Paix qu'en vain l'on a tenté deux
. . . . . fois.

Mais vous ne ſouhaitez ſes . . . . .
charmes
Que pour faire tarir les . . . . . .
larmes
Que font repandre les per . . . . . vers:
Vous demandez la Paix pour le bien de . . . . .
la France;
C'eſt une . . . . . .
juſte récompenſe
Que Dieu doit à ſon Peuple, & qu'il doit à vos
. . . . . fers.

Mais s'il veut prolonger ſa . . . . . .
peine;
S'il veut vous ſéparer de votre . . . . . .
chére Héléne,
Et faire redoubler les excès de ſon . . . . .
ſort;
Alors il faut s'armer d'une conſtance . . . . . .
extrême
Qui

Qui nous achemine à ta g . . . . race
Montre nous ton fanal qui guida nos . . . . Aieux.

Il faut s'embarquer ſous ce . . . . .
Prince
Qui donne à l'Exilé de ſa chére . . . . Province,
A celui que le monde a rédait . . . . . .
aux abois
Une couronne ſans . . . . . .
ſeconde;
Mais il faut oublier ce . . . . . .
monde;
Il faut lui dire adieu pour la derniére . . . . .
fois.

Il faut fouler aux pieds ſes pernicieux . . . . .
charmes;
Il faut ſur le paſſé verſer d'heureuſes . . . . . .
larmes;
Il faut abhorrer . . . . . les pervers,
Se combattre ſoi-même, embraſſer la ſouf . . . .
france:
Embraſſons la, mon cher, une ample . . . . . .
récompenſe
Nous doit faire oublier nos . . . . . .
fers.

Dans l'eſquif de JESUS nous voguerons ſans
. . . . . peine;
Nous combattrons toûjours ſous le ſigne d' . . . .
Héléne,
Sans redouter un mauvais . . . . . .
ſort:
Courage en ce péril . . . . . .
extrême
Trou-

Trouver des forces dans vous-même,
Vogner en pleine Mer puisqu'il n'est plus de port.

Dans ce vaste Ocean que peut faire une bombe?
Peut elle épouventer la celeste Colombe
Qui vient se reposer sur l'Arche de l'Epoux?
C'est où vient se cacher la chaste Tourterelle;
C'est où dort en paix le fidelle;
C'est où l'on ne craint point les brûlots des jaloux.

Là l'on vogue vers l'autre vie,
Et par un doux zéphir; dont une ame est ravie,
L'on double l'écueil des plaisirs:
Et si quelqu'ouragan vient causer des allarmes,
On le dissipe par des larmes,
Ou par le souffle des soupirs:

Sur ces eaux régne la justice;
Les étoiles, les vents, les flots, tout est propice;
On ne ressent point leur courroux:
*Mais que pourroit * Platon armé de sa colére,*

Le

* C'est ainsi que les Prisonniers avoient nommé Bernaille.

Le Pilote ſacré nous guidera lui- . . . . *même,*
Pour malgré les écueils nous faire entrer au
. . . . *port.*

Je verrai ſans effet crever en l'air la . . . . . .
bombe
Que l'Ennemi crûel lance ſur ma . . . . *Colombe:*
Nous dormirons en paix dans . . . . . .
l'Arche de l'Epoux.
Comme une . . . . . .
chaſte Tourterelle,
Il faut à cet Epoux être toûjours . . . . *fidelle,*
Et ne le rendre pas . . . . . .
jaloux.

Quand il paroît dormir il veille à notre . . . .
vie:
Au moment que les flots ſemblent l'avoir . . . .
ravie
Il change la tourmente en tranquilles . . . . .
plaiſirs:
Pour calmer pleinement nos plus vives . . . .
allarmes,
Qu'on le réveille avec . . . . *des larmes,*
Il fera taire nos . . . . . *ſoupirs.*

Pour nous laiſſer périr il a trop de . . . . *juſtice;*
Sa croix eſt une étoile aux Voïageurs . . . . .
propice;
Un Alcion de paix qui calme ſon . . . . . .
courroux;
Une ſource de grace éteignant . . . . . .
ſa colére;
Lorſ-

Lorſqu'à la tendreſſe . . . . . d'un Pere
Notre Pilote y joint les ſoins d'un tendre . . . . . Epoux?

Oüi c'eſt dans ce Vaiſſeau que doit voguer . . . . . Héléne;
L'amour divin en fait la . . . . . chaîne;
La † flamme c'eſt la croix du pieux . . . . . Conſtantin;
Le vent c'eſt l'eſpoir, c'eſt . . . . . la grace;
L'ancre c'eſt la vertu: ſi l'Enfer le . . . . . menace,
Dieu le conduit au port en dépit . . . . . du deſtin.

Dans ce divin Vaiſſeau, l'on s'embarque avec . . . . . zèle,
Sa Manne eſt le pain du . . . . . fidelle:
Qui donne un dégoût des . . . . . plaiſirs,
Qui nous fait oublier nos Enfans, notre . . . . . Mere,
Nos biens, nos Amis, notre . . . . . Pere,
Pour voguer vers le Ciel le port de nos . . . . . déſirs.

Oüi mon cher Conſtantin, embarquons nous . . . . . enſemble;
Un

† Banderole qui s'attache au perroquet.

Un ſigne dont le Fils ſçait attendrir ſon . . . .
Pere;
Un fanal qui nous guide au ſein de notre . . . .
Epoux

Heureux, ſi raviſſant mon innocente . . . . .
Héléne,
Je la conduis au port le ſeul prix de ma . . . .
chaîne!
Héléne ſauva . . . . . .
Conſtantin.
Je demande pour nous au Ciel la même . . . .
grace.
Juſte Dieu, toi qui vois le ſort qui nous . . . .
menace,
Envers nous montre toi plus fort que le . . . .
deſtin.

Voi les vents s'efforçant d'éteindre notre . . . .
zèle,
La vague qui tourmente une barque . . . . .
fidelle,
L'orage furieux qui confond nos . . . . . .
plaiſirs:
Sauve le Fils, ſauve la . . . . . .
Mere,
Sauve l'Epoux; ſois . . . . . .
notre Pere,
Accorde nous le calme & comble . . . . .
nos deſirs.

Fais nous toucher au port . . . . . .
enſemble,
Puiſ-

Puiſque ſur cette Mer la grace nous . . . . . aſſemble,
Rompons les funeſtes . . . . liens
Qui dans nos premiéres . . . . . années
Nous empêchoient l'abord des Iſles . . . . . fortunées,
Où l'on recueille . . . . . les vrais biens.

Quel extrême plaiſir! quelle . . . . . celeſte joïe
De n'être plus en but, de n'être plus la . . . . . proïe
Des excès, des douleurs, des revers, du . . . . chagrin!
Là pour nous chaque jour doit être un jour de . . . . . fête:
La Flote léve l'ancre, & JESUS vogue en . . . . . tête;
Suivons le pavillon qu'arbora . . . . . Conſtantin.

FIN.

Et que ton amour nous r . . . . . aſſemble,
Après avoir briſé nos . . . . . funeſtes liens:
Joins des cœurs ſéparez par plus de dix . . . . années:
Eléve les Seigneur, aux plaines . . . . . fortunées,
Et nous accorde . . . . . les vrais biens.

O Pilote divin notre eſpoir, notre . . . . . joïe,
Tirez nous de l'abîme, arrachez lui ſa . . . . proïe
Faites nous ſupporter nos langueurs ſans . . . . chagrin,
Secourez vos Enfans, le Ciel en fera . . . . . fête,
Et pour ſauver mon ame en écraſant ma . . . . tête,
Mêlez les pleurs d'Héléne au ſang de . . . . . Conſtantin.

F I N.

Quoi-

Quoiqu'il s'en faille beaucoup que ces Vers ne ſoïent marquez au bon coin, la promptitude avec laquelle nous les compoſions, & la variété des penſées feront aiſément connoître que nous aurions pu faire mieux, ſi loin d'être ſur le Parnaſſe, nous n'euſſions pas été plongez dans l'Enfer. Si je raportois ici le quart de nos amuſemens poëtiques, j'aurois plus de raiſon d'intituler ce Livre : *Otia Baſtiliaca, ou le Poëte en Enfer*, que de lui donner le tître d'Hiſtoire de la Baſtille. Je les paſſerai donc ſous ſilence, & je ne raporterai plus ici que la derniére Epître que je lui envoïai par Jean Pierre Molain dit Briſefer, qui fut transféré de la ſeconde chambre de notre Tour, où je lui parlois tous les jours, dans celle de Mr. de Bellevaux. Quand Molain m'eut averti que Bernaville lui avoit ordonné de ſe tenir prêt à paſſer auprès de Mr. de Bellevaux : voici les Vers dont je le chargeai pour cet Illuſtre Ami. Je les fis le 22. Juin 1713. onze jours immédiatement après l'Entrée magnifique de Mylord Duc de Schrewsbury, que je remarquai attentivement, & dont je fis une deſcription en Vers le même jour 11. Juin 1713. qui n'a pas déplu à ceux auxquels je l'ai communiquée. Je ne devois plus être à la Baſtille, parce que ma Lettre de cachet pour ma délivrance y étoit arrivée dès le 16. du Mois de Juin 1713. Mais le Tiran Bernaville pour achever de me traiter avec la même barbarie qu'il avoit commencé, ne me fit ſortir que le 4. du Mois ſuivant, pour être banni hors de la France, ſans la moin-

moindre formalité, & de la pleine autorité de Mr. d'Argenſon, qui nous banniſſoit par centaines. Ce qui eſt une injuſtice inoüie; car le Commandant de la Baſtille n'a plus droit de retenir ſon Priſonnier un ſeul moment après la récéption de ſa lettre de cachet. Je fus donc envoïé avec le R. P. Florent de Brandebourg Capucin, le Frere Fidelle autre Capucin ſon Collégue, Priſonniers depuis onze ans à la Baſtille, Mr. Deodati de Genève, & le *fameux* Gringalet, à l'Iſle en Flandres dans un Caroſſe eſcorté par le nommé Aléxandre de Chantepie Exempt du Guet, un des plus inſignes fripons de ſa terrible profeſſion, un autre Exempt, & quatre de leurs Satrapes, qui nous gardoient à vûë comme de grands criminels. Quoique ce brave Chantepie ait eu l'inſolence de prendre la qualité d'Ecuyer dans la ſignification qu'il me fit de ma lettre de cachet; j'ai appris qu'il a été condamné à Paris d'être pendu pour ſes exactions, & qu'il n'a évité la potence que par la fuite. A l'Iſle ils nous ſignifierent à tous notre banniſſement, après nous avoir volé comme je le dirai en ſon lieu, & nous laiſſérent aller à la garde de Dieu, bien plus favorable que la leur, & que je bénis du plus profond de mon cœur de m'avoir délivré des ſerres de mes crüels Vautours.

EPITRE

A Monſieur de Bellevaux ſous le nom d'Atys.

Atys qui, comme moi, gémis dans cet abîme,
Et de qui la Patrie eſt imputée à crime,
Pour trouver un prétexte à punir l'Innocent:
Veux tu bien que ma plume alége ton tourment?
Veux tu bien qu'un Ami, pour adoucir ta peine,
Lime les nœuds cruels de ta peſante chaîne?
Je ſçai bien que tes fleaux ſont moins grands que ton cœur:
Mais un mal partagé ſoulage la douleur.
Tu trouves dans toi ſeul un ſouverain remède:
La ſolide vertu n'eut jamais beſoin d'aide.
Tu fais de ton réduit un raviſſant Vallon.
Quand on eſt comme toi favori d'Apollon,
Il n'eſt point de cachot que ta Muſe n'éclaire;
Le lieu le plus obſcur voit briller ſa lumiére.
Que n'ai-je eu le bonheur, agravé ſous mes fers
De jouïr de ton feu dans ces ſombres Enfers!
Abreuvé des torrens de ta féconde veine,
Pour courir juſqu'au but j'aurois repris haleine:
Les maux les plus cuiſans m'auroient paru légers.
J'aurois, ſous ton auſpice, affronté les dangers,
Bravé tous les tourmens dont la Priſon m'accable;

D'un

D'un antre douloureux fait un lieu délectable,
Et malgré mes revers, charmé de ſes attraits:
Attendu les faveurs que nous promet la Paix.
A ta voix notre Styx deviendroit le Permeſſe.
Enyvré de tes eaux, cette divine Yvreſſe
Auroit joint à mes feux une noble fureur,
Pour mêler à tes Vers les tranſports de mon cœur.
*Ecoutant tes eſſais ſur Perſe * & ſur Horace,*
Ce château redouté m'eût ſemblé le Parnaſſe.
Eclairé de ton feu j'aurois ſuivi tes pas:
A l'aide d'un tel Guide, on ne trébuche pas.
Mais un Crüel Tyran qui m'opprime & m'outrage
Redouble les horreurs de mon dur eſclavage.
Ce Tartuſe obſtiné, de mon repos jaloux,
Pour me pouſſer à bout m'enferme avec trois fous.
Peut être que le Ciel, laſſé de ma ſouffrance,
A la fin voudra bien couronner ma conſtance;
Et pour récompenſer & mon Zèle & ma foi,
Il bénira mes vœux en m'approchant de toi.
O le bien-heureux jour, ſi le Ciel nous l'accorde!
Déja nous avons vû l'éclat de la † Concorde;
Cette Fille du Ciel a fait briller ſon nom,
Et pour le célébrer rend la voix au ‡ canon.
** J'ai vû de Shrewsbury la magnifique Entrée*

* Mr. de Bellevaux a fait des eſſais très juſtes & très ſçavans ſur ces deux admirables Auteurs.

† La Paix avoit été publiée le 22. du mois de Mai précédent.

‡ Les Alliez l'avoient rendu müet pendant très long-tems.

* Mylord Duc de Shrewsbury fit ſon Entrée dans Paris le 11. Juin 1713.

Qui nous promet les jours de Saturne, & de
Rhée,
J'entens par tout crier Vivent Anne & Loüis.
D'un ſpectacle ſi beau mes yeux ſont ébloüis.
Nos Maîtres ſont d'accord : la Diſcorde & la
Haine
Vont porter déſormais le poids de notre chaîne.
Pour plonger aux Enfers le Démon des com-
bats,
Que Malborough revienne & faſſe encor deux
pas,
Et Bellonne à la Paix va céder la victoire,
Pour combler cet Héros & ſes Amis de gloire.
Alors Atys, alors je pourrai t'embraſſer.
Mon invincible amour, bien loin de s'effaçer,
Reprendra ſous tes yeux une flame nouvelle;
Et même après la mort je te ſerai fidelle.

Quelques innocens que ſoïent ces vers, je ne doute pas qu'ils n'éxcitent la jalouſie de nos Envieux, & ne fourniſſent une ample matiére à nos Calomniatrices de profeſſion : ſur tout ceux qui ont été compoſez au ſujet de mon Epouze. Car l'Envie a tant d'empire ſur certains cœurs bas & rampans, qu'elle leur fait répandre leur bile juſque ſur la plus ſainte union qui régne entre l'Epoux & l'Epouſe, qu'elles tâchent d'entamer de leurs dents cangrenées & pouries. Il me ſemble déja entendre certaine Mégére à voix de fauſſet, préſidant ſur un tournoix de thé ou de caffé, dévelopant les grimaces de ſon viſage de maigre & ridée Furie, donner la gêne à ſon eſprit malin & carriére à ſa langue d'aſpic, pour calomnier les Acteurs

teurs de ces Vers. Ces pauvres ulcérées croïent établir leur réputation ſur l'abaiſſement de leur prochain, & ſe rendre redoutables par leurs langues envenimées : mais elles n'éblouïſſent que les imbécilles, ne réjouïſſent que les Coureuſes de Sociétez mordantes, en excitant l'indignation de tous ceux qui n'ont pas encore renoncé à la pudeur & à la ſincérité. Il y a quelque tems que je me trouvai fourré dans une de ces aſſemblées où cathédroit une de ces Harpies. Ses diſcours ne démentirent pas ce que ſon viſage envieux m'en avoit fait concevoir. En parlant de ſa noble extraction de France, elle pouſſa l'éxagération juſqu'à dire qu'elle étoit élevée cent mille piques au deſſus d'une autre, qui préſumoit être plus diſtinguée qu'elle. Je ne pu m'empêcher de relever la choſe, & de lui dire qu'elle devoit être bien heureuſe, puiſque comme un autre St. Paul, elle avoit déja le corps dans le Ciel, ſi elle n'y portoit pas ſon ame ; car étant élevée de plus de cent mille piques au deſſus des autres, c'étoit une conſéquence infaillible qu'elle planoit dans le Ciel. Je la mis de mauvaiſe humeur, en lui faiſant voir le ridicule de ſa vanité. Elle ſe mit en colére : vainement je voulu l'apaiſer : elle quitta la partie, & s'en alla. Elle ne fut pas plutôt ſortie, qu'une certaine Femme qui faiſoit la prude, qui ne parloit que machinalement en voix d'Echo, & qui ſe démontoit tout le corps en geſticulant ſon diſcours, prit la parole pour abaiſſer la préſomptueuſe qui s'étoit ſi fort élevée. Vraiment il fait

beau voir cette ambitieuſe avec ſes airs de grandeur ? comme ſi on ne la connoiſſoit pas ? Elle eſt Demoiſelle à la vérité, mais de ces pauvres Nobleſſes, beaucoup plus diſgraciées de la fortune que de certains Païſans.

Elle eſt plus heureuſe mille fois ici dans le Refuge avec la bénéficence du comité qu'elle n'étoit en France. Dans ſon Village elle n'étoit habillée que comme un Moulin à vent ; je veux dire de toile ; & ce qui la diſtinguoit des Païſannes du commun, c'eſt qu'elle arboroit ſur ſa croupe un petit ruban rouge ou bleu, qu'elle étaloit avec quatre épingles en croix de St. André, avec un colier de verre de même couleur, pour rendre la garniture uniforme. Un de ſes privilèges c'étoit de tirer ſa vache avec des mitaines, & d'aller faner ſon foin avec un maſque, ſans doublure à la vérité, mais elle y ſupléoit avec une ample feuïlle de papier. De plus elle pouvoit choiſir la fourche ou le râteau les plus légers. Elle avoit encore l'avantage de mettre la main la premiére à la gamelle & de tremper ſes féves dans du lait. Ce qui lui faiſoit le plus de peine dans ſa Religion, comme elle n'étoit pas de la Romaine, c'étoit de ne marcher pas la premiére à la Proceſſion pour ſe diſtinguer ; mais en revenche pour s'en indemniſer, elle commandoit haut à la baguette à tous les Garçons du Village. Celui ci, elle le faiſoit monter au haut d'un arbre pour lui cueillir un fruit qu'elle convoitoit. Elle ordonnoit à cet autre de lui faire une

que-

quenoüille du plus beau bois du taillis. A celui là de lui conſtruire un paſſage de gaſon dans le ruiſſeau, pour ne pas y moüiller ſon garde-robe de lin. Enfin elle ne perdoit pas aucun des avantages où elle pouvoit ſe faire valoir. Et ce ſont ces belles prérogatives, mort de ma vie, qui lui enflent ſi fort le cœur : Comme ſi nous n'étions pas tous ſortis d'Adam, & que des Freres en Chriſt fuſſent autoriſez à ſe parer de vaine gloire. Car toûjours quelque petit paſſage édifiant pour relever le dialogue charitable.

Celle là étoit à peine ſortie de l'aſſemblée, qu'une autre ſe jetta ſur ſa fripperie : c'eſt bien à la Veuve d'un Prédicant, diſoit elle, à parler dans ces termes d'une honnête Fille, qui pour avoir un peu le cœur haut, n'en eſt pas moins vertueuſe ; car elle eſt très aſſidüe aux éxercices de piété. Il eſt vrai que je ne ſuis pas noble d'extraction, mais depuis que j'ai épouzé un Homme de Robe, je ſerois fâchée de céder mon pas à quelqu'autre ; chacun doit maintenir ſon rang ; & puiſque nos Maris tiennent le haut-bout par tout ; c'eſt bien la raiſon que leurs Femmes les imitent. En un mot on ne nous eſtime, qu'autant que nous nous faiſons valoir.

A peine la Femme diſtinguée par la longue robe, avoit le pié hors de la porte, que la plus aparente de la troupe qui reſtoit prit la parole pour dire : Vraiment cette Femme a bonne raiſon de nous prôner ſi hautement le bât de ſon pauvre Mari ! comme ſi nous ne ſçavions pas bien par quels ſtratagêmes elle

s'en eſt emparée ? Si lorſqu'elle étoit Fille-de-chambre dans une Maiſon de qualité, elle n'avoit pas vendu ſon Elève à beaux deniers comptans, jamais elle n'auroit eu de quoi acheter une Robe-noire, dont elle fait voler les drapeaux juſqu'aux cieux. Elle ne feroit pas la roüe ſi haut, ſi premiérement elle n'avoit fait la poudrette plus bas ; & elle ne ſeroit pas exaltée aujourd'hui, ſi elle n'avoit pas auparavant pris plaiſir à s'abaiſſer. Il y a de certaines gens qui ne manquent jamais de faire fortune, quand ils ont le bonheur de ſervir des Maîtres qui ont le cœur tendre, & l'adreſſe de tirer à la bourſe, en frappant au cœur.

Je ſortis promptement pour ne pas en entendre d'avantage, ſans quoi j'aurois ſucceſſivement appris la vie de tout le Cercle, ſi j'avois eu la patience d'écouter tous les Eloges que ces *bonnes* Dames ſe donnoient mutüellement les unes aux autres tour à tour : & depuis j'ai reconnu que la contagion étoit d'une vaſte étendüe. Je prie Dieu que ce petit portrait puiſſe les rendre un peu plus circonſpectes & les faſſe convenir, que ſi la médiſance eſt odieuſe, la calomnie eſt exécrable. Mais c'eſt de quoi je doute fort, car ſi les ſermons les plus pathétiques des Saurins, des Chatelains, des Dagneaux, & des Clarys n'y font que blanchir, comment pourrois je eſpérer qu'un foible dard, tout brut qu'il eſt, pût entamer leur cœur ? Au contraire je crains de les ulcérer d'avantage, & d'exciter leur fureur à me déchirer à belles dens. Il y a long-tems que je ſuis cui-

cuiraſſé contre leurs atteintes ; & ſans aller à St. Hubert que j'ai effacé de mon Kalendrier, je ſuis guéri par avance des morſures des chiens enragez. Graces à Dieu je ne lis point les pamphelets, & encore moins les ſarcaſmes dont on s'efforce à l'envi de s'écraſer ici fraternellement les uns les autres. Je me tranquiliſe au milieu de l'orage, & ſans craindre toutes les bombes & les carcaſſes que les terribles véritez de mon Hiſtoire pourront m'attirer, après les diſgraces que j'ai eſſuiées, je ne redoute plus que Dieu ſeul, à qui ſeul je dois rendre compte des faits que j'avance, & que je vais continuer.

Voici une Hiſtoire qui a trop de connexité avec celle de Mr. de Bellevaux pour que je l'en ſépare, & j'aime mieux faire un anachroniſme contre les tems, que de pécher contre l'ordre. Quoique j'en euſſe appris les circonſtances pendant que j'étois à la Baſtille, par le nommé Bertrand, qui y avoit été enfermé avec l'infortuné Florancourt, je me donnai bien de garde d'en rien écrire à Mr. de Bellevaux, qui n'étoit, déja que trop accablé de ſes fers, & qui peut être auroit ſuccombé ſous le poids de l'injuſtice que l'on rendoit à un Honnête homme à ſon ſujet, & qui n'étoit écraſé par nos Tyrans, que parce qu'il étoit généreux & reconnoiſſant. Voici le fait.

En 1706. vers l'Automne on enferma dans la deuxiéme chambre de la Tour du Puits, où pour lors étoit Pierre Bertrand Clerc de Procureur, un Officier François nommé

Mr. Belot de Florancourt, dont le malheur doit juſtifier à toute la terre, que la plus belle action peut paſſer pour un crime, quand elle eſt jugée par des Tyrans dépouïllez de toute humanité. On va voir l'Hoſpitalité ſuſpecte, & la reconnoiſſance punie comme le plus grand de tous les forfaits, par un ſupplice plus cruel que la roüe.

Mr. Belot de Florancourt de Picardie, ſi je ne me trompe, s'étant trouvé à la Bataille de Ramillys y fut bleſſé ſi dangereuſement qu'il reſta ſur le champ au nombre des morts; & comme tel dépouïllé tout nud, à la réſerve de ſes bottes, car là les Païſans n'en faiſoient pas d'état; il y en avoit à revendre & des meilleurs cordonniers de France, à quatre ſols la paire. Il paſſa la nuit évanoüi entre les cadavres; mais aïant repris ſes eſprits au levé du Soleil, il aperçut une chaiſe avec quelques équipages. S'étant traîné à la rencontre, une Dame Hollandoiſe lui envoïa un manteau de Dragon, pour ſe couvrir: enſuite elle le fit revenir avec des liqueurs, qu'elle même eut la bonté de lui verſer, & ordonna à ſes Gens de le faire monter ſur un Caiſſon, ſur lequel il trouva deux Officiers François bleſſez comme lui, l'un nommé de Chambon, & l'autre Liancourt, que tous trois elle fit conduire à Liége, après leur avoir fait quelques largeſſes. Je ſuis fâché de ne pas ſçavoir le nom de cette Dame, pour lui rendre ici la juſtice qui eſt dûë à ſa généroſité. Ces Officiers bleſſés s'étoient logez enſemble dans un des Fauxbourgs de Liége. Deſtituez de toutes choſes

& fort

"VITTORIO EMANUELE II"
OLI

& fort embraſſez de leur état, ne pouvant eſpérer de ſoulagement, qu'ils n'euſſent réponſe de France, ils s'adréſſerent à Mr. de Bellevaux Directeur Général des Poſtes de Liége, Pere de mon Compagnon d'Enfer, qui les reçut avec une généroſité extraordinaire, & qui leur fournit toutes les choſes dont ils eurent beſoin, avec une profuſion héroïque. Non ſeulement il remplit leur eſpérance, mais il la ſurpaſſa en leur prodiguant ſa table, ſa bourſe, ſes Amis, & ſon cœur. Florancourt, lorſqu'il fut hors de danger, ſortit de chez ſon Hôte, comblé de bienfaits & pénétré de la plus vive reconnoiſſance, il retourna en France.

Il mit tout en pratique pour ne pas demeurer ingrat des bontez que Mr. de Bellevaux avoit eu pour lui, & ne ſe trouvant pas en état de lui rembourſer trois ou quatre cents livres qu'il lui avoit avancez, il ſe réſolut de lui faire rendre ſon Fils, que ce Pére, ſi digne de la vénération de tous les bons François eſtimoit, avec bien de la juſtice, plus que tout l'argent du monde. Florancourt s'étoit chargé d'une lettre, que ce tendre Pere écrivoit à ſon cher Fils, dans l'eſpérance de la lui remettre; croïant que la Baſtille étoit acceſſible aux loix les plus ſacrées de la Nature: mais n'aïant jamais pu fléchir la barbare rigueur de nos Guichetiers, il fut contraint de la donner à Mr. du Joncas, qui ne manqua pas de promettre de la rendre à ſon adreſſe; mais qui ſans doute la dépoſa dans les archives de Pluton.

Madame de Bellevaux Mere désolée de cet innocent Prisonnier, n'avoit pas eu besoin du charme de ses larmes pour engager Mr. de Florancourt à la seconder dans l'équité de ses prétentions. Pour cet effet il présenta un Placet au Roi que S. M. remit au Ministre, qui dans l'instant fit arrêter Mr. de Florancourt & l'envoïa Prisonnier à la Bastille, pour lui apprendre à conformer sa reconnoissance aux terribles maximes du redoutable Minos qui gouverne cet Enfer.

Mr. d'Argenson, lorsqu'il interrogea Mr. de Florancourt au sujet de Mr. de Bellevaux, lui fit une mercuriale toute des plus aigres, d'avoir osé s'ingérer dans ces sortes d'affaires, qui devoient faire trembler les Anges mêmes, s'ils étoient assés hardis pour s'en charger. A quoi Mr. de Florancourt répondit qu'il n'avoit d'autre intérêt dans cette négociation, que de s'acquiter envers Mr. de Bellevaux, en sollicitant la liberté de Mr. son Fils, de la grace qu'il lui avoit faite de lui sauver la vie. Sur quoi Mr. d'Argenson lui repartit avec indignation, que puisqu'il sçavoit si bien les régles de l'amitié, qu'il méritoit bien d'en recueillir les fruits. Que Mr. de Bellevaux le Fils de son Ami sortiroit premier que lui de Prison, aux charges qu'il ne viendroit pas à son tour solliciter la liberté de Florancourt, & qu'on trouveroit bien le secret de lui en épargner la peine. En effet après l'avoir fait jeûner pendant neuf à dix mois dans l'exécrable Colombier de la Bastille, on l'a transféré au Château de

de Guiſe ; Ru nous a voulu perſuader qu'il eſt à Peronne. En quelque lieu que ce ſoit, il y eſt encore ſi la mort ne lui a pas fait la grace de l'en délivrer ; car on n'a jamais pu apprendre s'il eſt mort ou vivant. Il eſt toûjours certain que ſon honneur & ſa reconnoiſſance lui ont coûté plus que la vie, s'il eſt encore dans l'eſclavage, tant il eſt dangereux d'avoir de nobles ſentimens oppoſez aux intérêts de la Tyrannie, dans un Païs où elle triomphe impunément des choſes les plus ſacrées, ſans redouter les jugemens de Dieu ni des Hommes. En quel lieu de la terre, ſans en excepter les Hurons, & les Témiſcamins, trouvera t'on un pareil exemple de férocité & de barbarie?

Après que Mr. de Bellevaux nous eut donné audiance, le ſécond qui préſida à la tribune enfumée, ce fut un jeune Docteur en Médecine, que j'avois autrefois connu dans le monde, lorſque je fréquentois la Cour de St. Germain. Je prie les Lecteurs de lire attentivement ſon Hiſtoire, & ils y reconnoîtront l'avantage qu'il y a de ſuivre des Princes opiniâtres, abandonnez des hommes, de la Fortune, & en quelque maniére du Ciel, qui veulent régner contre les Loix & malgré leurs Peuples. Le Duc d'Ormont, & Mylord Marr ſçauroient bien que leur en dire aujourd'hui: ils ont eu tout le tems de déteſter leur aveugle entêtement.

Mr. Lamb Docteur en Médecine étoit Fils d'un Empirique qui avoit ſuivi le Roi Jacques, & qui a été ſi connu dans Paris il

y a plus de vingt ans ſous le nom du Médecin Anglois. C'eſt le même qui guérit ce Roi à St. Germain d'un mal d'oreille, qui le rendoit ſourd, & avoit énervé toutes les facultez de ſon cerveau; quoiqu'il ne lui rendît pas celle qui lui étoit ſi néceſſaire pour en rectifier les déréglemens, qui lui avoient cauſé de terribles ſymptômes, dont il s'eſt reſſenti juſqu'au tombeau. Ce jeune Médecin après la mort de ſon Pere étoit retourné à Londres, où il s'étoit rendu fameux par les acouchemens, & le ſécret de guérir les maladies que les François appellent de Naples; depuis la Conquête que fit de leur Roïaume Charles VIII. & que les Italiens appellent Françoiſe, croïant que la Nation avoit porté chez eux ce mal, qui y eſt ſi commun aujourd'hui, qu'une infinité de Religieux & de Religieuſes mêmes en ſont attaquez. La quantité d'affligez qui avoient utilement paſſé par ſes mains lui avoient acquis une réputation à Londres, qui l'y faiſoit reſpecter comme le St. Coſme d'Angleterre. Avec ces beaux talens, aſſés d'eſprit, & beaucoup de mémoire, il fut jugé capable de la commiſſion dont il fut malheureuſement pour lui chargé par quelques Partiſans du Roi Jacques, qui dès ce tems-là avoient projetté l'expédition d'Ecoſſe, qui eut un ſi mauvais ſuccès en 1709. Il partit de Londres au mois de Septembre 1704. avec pluſieurs Enfans qu'on envoïoit étudier à St. Omer. Lorſqu'il fut à Roterdam il fit venir un paſſeport de France, ſous le même nom qu'il avoit pris en ſortant de ce Roïaume,

me, & pour ſon malheur, il n'eut pas la précaution, en arrivant ſur la frontiére, d'avertir le Commandant de la premiére place des raiſons qu'il avoit eu de changer de nom.

Etant arrivé à Paris, ne ſçachant l'adreſſe ni de ſa Mere, ni de ſa Femme, il ſe logea dans la premiére Hôtellerie, où on lui fit décliner ſon nom & ſon Païs. Mr. d'Argenſon le lendemain l'aïant fait appeller, lui demanda ſon paſſeport, ſur lequel trouvant un changement de nom, il le fit conduire chez un Exempt, pour y être gardé juſqu'à ce qu'il eût un ordre de la Cour pour l'envoïer à la Baſtille. Il eut beau dire qu'il avoit ſa Femme & ſa Mere à Paris, & ſa Belle-Mere chez la Reine d'Angleterre, de laquelle il étoit parfaitement connu : qu'il venoit pour communiquer une affaire de la derniére conſéquence à Mr. l'Archevêque de Rheims & au Maréchal de Bouflers, il lui fallut paſſer le guichet infernal. Mr. d'Argenſon le traita d'Eſpion, & quoique pût faire la Reine d'Angleterre pour obtenir la liberté de ſon Docteur infortuné ; on lui répondit que le Roi ne vouloit pas entendre parler d'un Homme, dont le retour en ſa Patrie étoit d'une pernicieuſe conſéquence. Toute la grace qu'on accorda aux preſſantes ſollicitations de cette grande Princeſſe, ce fut que Lamb pourroit voir ſa Femme, en préſence des Officiers de la Baſtille : aux conditions qu'il ne lui parleroit pas en Anglois, & qu'il ne l'entretiendroit que de la pluie & du beau tems. Il falut ſe contenter

de

de cette grace ſinguliére pendant un très long-tems ; mais dans la ſuite il s'émancipa de charger ſa Femme de faire ſes complimens à ſes Amis, parmi-leſquels il lui nomma un Seigneur qui étoit du ſécret, & lui ſuggéra l'adreſſe de lui écrire. Ce qui eut ſon effet.

Il y eut un ordre de la Cour de lui faire voir ſa Femme en particulier. Alors il lui donna des mémoires des négociations dont il étoit chargé, pour les remettre à la Reine, ou à ſon Conſeil. Il ne fut pas pour cela délivré : & la Reine occupée à demander de plus grandes faveurs à la Cour de France ; ne voulant point d'ailleurs s'expoſer à un nouveau refus, fit dire à ſon pauvre Docteur de ſe donner patience, & qu'il n'y perdroit rien. Elle lui inſinua cependant qu'il pouvoit emploïer d'autres Amis pour ſa délivrance, & qu'elle lui conſeilloit d'en chercher auprès de Mr. d'Argenſon.

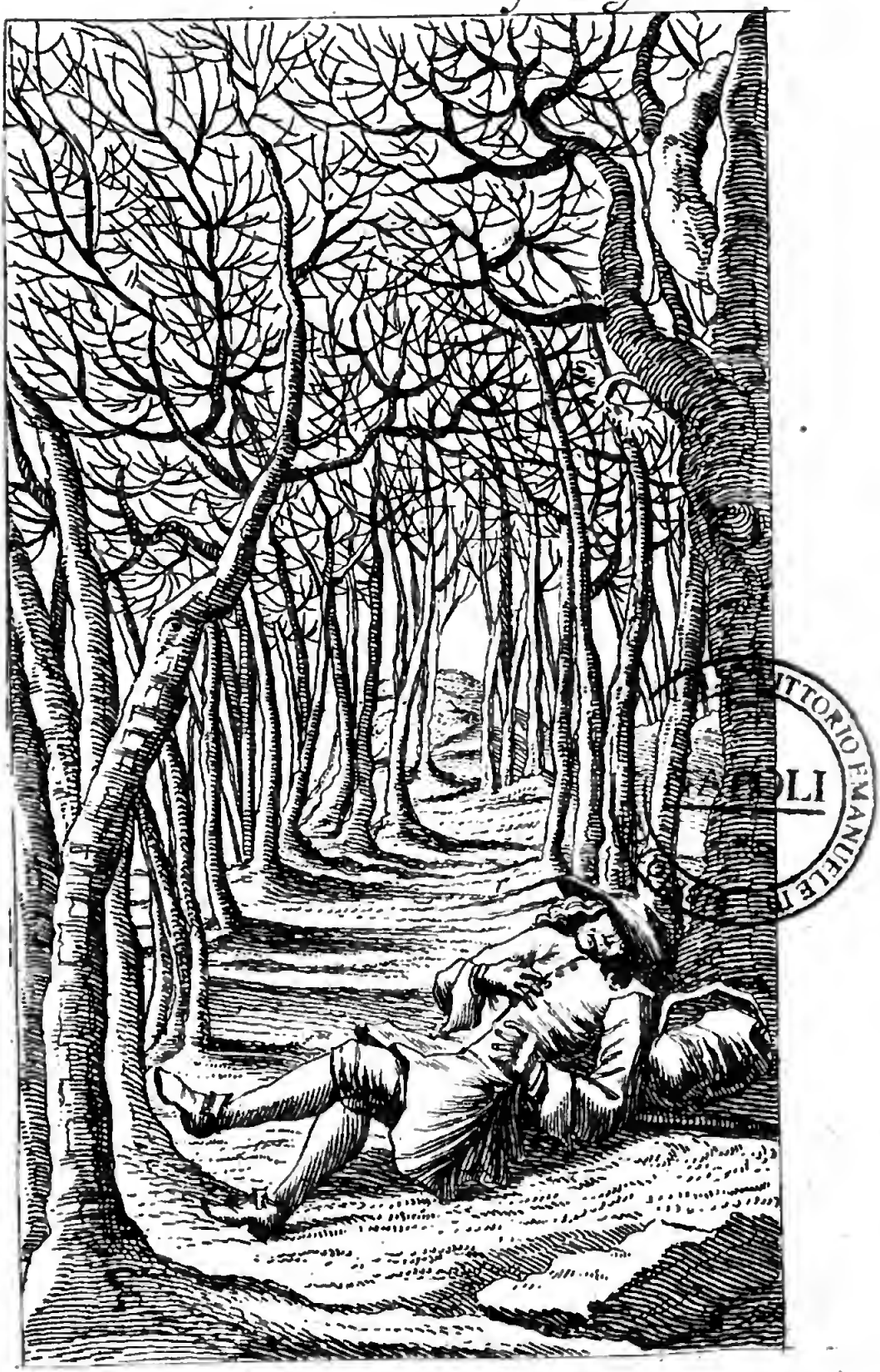
On ne croira jamais que ce Miniſtre inflexible aux priéres d'une Reine, pût l'être pour toute autre choſe. La ſuite va juſtifier pleinement le contraire & prouver qu'il eſt d'autres reſſorts que la Grandeur, pour ouvrir des cœurs de diamans, & que l'amour peut forcer l'Enfer même. Juſque là Mr. Lamb n'avoit oſé deſeſpérer de la protection d'une Reine, dont ſon Pere & lui avoient ſuivi la fortune, & qui avoient fait un ſacrifice de la leur au Roi ſon Epoux ; ni tenter d'autre voïe pour obtenir ſa liberté. La maſſe énorme de ſes tours l'empêchoit en outre de ſe ſervir du canal qui eſt le plus navigé

vigé de France ; j'entens celui des Femmes. Cependant comme il connoiſſoit depuis longtems la Divinité qui tenoit le redoutable Minos ſous ſes fers, qu'à l'éclat de l'or elle étoit la plus miſéricordieuſe perſonne du monde ; qu'elle briſoit non ſeulement les chaînes des Innocens opprimez, mais qu'elle faiſoit encore abſoudre des plus grands crimes les plus fameux Scélérats, il envoïa ſa Femme lui offrir en tremblant ſon encens. Il eut donc recours à la libéralité de la Reine, qui lui donna cinquante Loüis, pour en faire un ſacrifice à cette Bradamente, qui engagea ſon Amant à ſcéptre de fer, à demander l'ordre du Miniſtre pour la liberté de ſon Suppliant. L'ordre étant venu on marchanda encore pendant ſix Mois, parce que Mr. d'Argenſon vouloit qu'il donnât caution, comme le Boulanger de l'Apocalypſe. Il ſçavoit parfaitement qu'il n'avoit pas d'argent, & une de ſes meilleures Amies lui avoit fait confidence de la peine que ce pauvre Homme avoit eüe à trouver cinquante Loüis, & que pour cet effet la bourſe roïale s'étoit élargie. Mais ſçachant que Mr. Lamb étoit chargé de négociations d'importance de la part des Toris, il eſpéroit que des Gens qui ſemoient l'or comme la pouſſiére pour leur Idole, lui en envoïeroient quelques miliers, pour délivrer leur Agent d'entre ſes ſerres. Au deffaut le Secretaire ſe contenta de trente loüis, que la pauvre Mere du Docteur preſſura de ſes nippes pour délivrer ſon cher Enfant.

Pourquoi tant retarder la liberté de cet Innocent,

nocent, quand la Reine la demandoit à cor & à cri, quand la pluie d'or étoit tombée ſur Danaé, & avoit rejailli ſur un des Porte-ſacs de Minos? La raiſon en eſt claire; c'eſt l'univerſelle de la Baſtille. Le Roi donnoit à Mr. Lamb mille écus par an pour ſa nourriture, dont comme tous les autres Priſonniers, il ne mangeoit pas la vingtiéme partie, en faut-il davantage pour rendre inébranlables les fers d'un Reclus, fût-il un Ange deſcendu du Ciel?

Enfin on donna l'eſſor au Pigeonneau d'Hypocrate, après l'avoir plumé juſqu'au duvet. Mr. Lamb ſortit au Mois de Janvier 1709. dans la force du plus grand froid, qui fut ſi exceſſif cette Année, que pluſieurs perſonnes en moururent: notre Docteur infortuné fut du nombre. Pour conſoler ſa Femme & leur Mere on lui ordonna de ſortir dans 24. heures de Paris, & dans huit jours du Roïaume, ſur peine de Priſon perpétuelle. Il partit à pié n'aïant pu recouvrer l'argent qui lui étoit néceſſaire pour faire plus honorablement ſa fuite; ſa Femme & ſa Mere s'étant épuiſées. L'air & la rigueur du froid l'aïant ſaiſi, on le trouva mort glacé de froid dans les bois d'Aix-la-Chapelle. J'en ſuis très fâché, car c'étoit un fort joli Homme, j'aurois été ravi de le retrouver vivant à Londres; notre amitié qui avoit commencé à St. Germain, qui s'étoit fortifiée à la Baſtille, ſe ſeroit perfectionnée dans la Cour du plus juſte des Rois, & ſous la Domination duquel il n'y a point d'Inquiſition à redouter. Mr. Lamb avoit de très bonnes quali-


ITTORIO E MANUELE
LI

qualitez : il craignoit & aimoit Dieu. C'eſt lui qui a fait la Traduction Angloiſe en forme de priéres des Pſeaumes de David qui a paru depuis quelques années. Il avoit beaucoup d'érudition, une grande facilité à s'énoncer : il étoit bon Phyſicien, & il auroit été un des plus habiles Hommes de ſa profeſſion, s'il n'avoit pas hérité du vice de ſon Pere qui ſuivoit, avec un peu trop d'ardeur l'étendart de Bacchus, & qui montoit ſouvent ſur l'Ane du bon Pere Sylène.

Peut être que quelque Critique trouvera que je ſuis répréhenſible d'anticiper le tems, & de raporter en 1705. ce qui ne s'eſt paſſé que fort long-tems après. Je prie ceux qui ſe donneront la peine de lire ces mémoires de remarquer que j'ai fait dans toute cette Hiſtoire preſque la même choſe. Il eſt plus à propos, ce me ſemble, de continuer les aventures d'un Homme, quand je les ai commencées, que de renvoïer le Lecteur au tems que j'en ai appris la ſuite, ou la fin ; ce ſont des anachroniſmes preſque inévitables, & je croi qu'on eſtropiroit une Hiſtoire, en cherchant à les éviter.

Je prie Meſſieurs les Toris de remarquer en paſſant la ſatisfaction qu'ont eu la plupart de ceux qui ont ſuivi le Roi Jacques dans ſa ſuite. Ils pourront l'apprendre de Mrs. Bunsfields, d'Hamilton, du Wal, Odriſcot, Lamb, Linch, Gueri, Arnault, Chevalier, Olivier, le Cordelier Irlandois, Janſon, & une infinité d'autres qui ont péri dans les Priſons de France, ou que leur Zèle indiſcret a expoſé aux plus cruels outrages.

Mr.

Mr. Lamb nous dit qu'il y avoit peu qu'il étoit ſorti du cachot, où il avoit été mis par la perfidie d'un de ſes Compagnons nommé Galemberg très connu dans la Baſtille, dont il nous fit l'Hiſtoire telle que je vais la raporter.

Le Héros dont je ferai l'Eloge, d'après le récit que m'en fit Mr. Lamb, & ſur les mémoires de quelques autres Priſonniers qui ont été ſes Compagnons, (car je ne l'ai ni vû, ni entendu,) étoit Fils naturel d'un Intendant de Montpellier, qui l'avoit donné pour Page à ſon Epouze. En cette qualité il fit ſes exercices, ſans oublier un ſeul des tours d'Eſpiégle de ſa profeſſion. Mais lorſqu'il fut plus âgé, honteux de paſſer pour ce qu'il étoit, il quitta la livrée & changea de nom. S'étant batiſé de celui de Galemberg il ſortit du Languedoc & vint à Paris, où comme un Breteur de profeſſion, il ſe fit Directeur & Protecteur de pluſieurs Communautez de Filles de la moïenne vertu. Il établit ſon bureau dans la ruë de la Huchette. C'étoit le Quartier où il préſidoit, & où il s'étoit rendu redoutable parmi les Excroqs de la Place Maubert; lorſqu'il lui arriva une affaire qui le contraignit de ſortir de Paris. L'on dit qu'il tua un de ſes Chalans, ſur une dificulté que ce miſérable fit de païer une des Profeſſes d'un des Couvens de Galemberg. Aïant gagné quelqu'argent à ce *noble* métier il ſe réſolut de voïager. Mais comme il aimoit la Compagnie, il prit avec lui la plus belle de ſes Novices; l'adopta pour ſa Femme, tant teniie, tant païée, cela s'entend,

prit

prit une chaiſe de poſte à deux, & avec ſa Gourgandine il alla courir le monde. Il entreprit de voir premiérement l'Europe & de commencer par l'Italie. Si-tôt qu'il étoit arrivé en une Ville, il ſe logeoit dans la meilleure Hôtellerie, & s'informoit des perſonnes les plus conſidérables & les plus riches du lieu. Il ne manquoit pas de les aller voir en très bon équipage, & débutoit par leur confier un malheur prétendu, ou une injuſtice faite en France: que Madame la Marquiſe de Galemberg qui l'aimoit à la fureur, avoit voulu abſolûment courir même fortune que lui, & ne s'étoit pu réſoudre à l'abandonner toute jeune & délicate qu'elle étoit. Il exagéroit ſa vertu & ſa beauté, & s'il ſe trouvoit quelque curieux de complexion amoureuſe aſſés empreſſé pour aller voir cette belle, jeune & vertueuſe Marquiſe, elle ne manquoit pas de bien ſeconder Mr. le Marquis ſon Mari, de bien peſter contre les caprices du ſort, & de faire encore mieux entrevoir ſes beſoins; mais avec tant d'artifice qu'il falloit être bien fin pour ne pas s'y laiſſer tromper. Pour des faveurs elle n'en accordoit qu'aux plus libéraux, & toûjours de concert avec ſon Mari, ſans le conſentement duquel elle n'auroit pas voulu faire la moindre choſe qui eût bleſſé la pudeur la plus auſtére. Aux uns il ſe diſoit Officier, aux autres un Homme de la premiére qualité; ſi bien qu'en dix ou douze jours de ſéjour dans une Ville pour peu qu'on l'en voulût croire & ſa Courtiſane, il trouvoit aſſés de reſſource pour faire bonne

chére,

chére, & continuer avec ſon équipage de Marquis d'Induſtrie ſon voiage équivoque.

Après quelques années emploiées en une courſe ſi ſcabreuſe & avoir vû toutes les Cours de l'Europe, où il avoit gagné quelqu'argent, plus par la beauté de ſa Coureuſe, que par ſon propre ſçavoir faire, il revint à Paris, la maladie du païs lui aiant inſpiré ce périlleux deſſein; où pour ſe mettre à couvert de ſes mauvaiſes affaires, il ſe mit dans les Gendarmes: mais quand on eut découvert qu'il continuoit ſon premier métier de Protecteur de Filles de joïe, il en fut chaſſé indignement.

Ne ſçachant plus où donner de la tête il prit la reſolution de paſſer en Hollande, où il fut contraint de ſervir en qualité de Soldat pendant la guerre terminée à la Paix de Ryſwick: mais aïant paſſé par les baguettes pour une friponnerie, il déſerta, retourna en France & s'y maria tout de bon, avec une de ſes anciennes pratiques, & gagnoit un pain criminel à la pointe d'une infame épée, en continuant toûjours la plus exécrable de toutes les profeſſions. Enfin quoiqu'il fût marié avec une Femme qui s'étoit retirée du vice un peu de meilleure foi que lui, ſoit par dégoût, ou par une bonne réflexion; il fut attaqué de la plus cruelle maladie, qui le brouilla avec ſa chére moitié, parce qu'il eut la lâcheté de lui en faire part. Celle ci le chaſſa de chez elle, avec main miſe, & le menaça que s'il oſoit ſe préſenter à ſa porte, elle le dénonceroit au Commiſſaire du quartier, & lui feroit un détail de ſes crimes & de ſa mauvaiſe vie.

Il

Il fut contraint de s'abandonner encore à la Providence, qu'il avoit tant de fois laſſée par ſes impiétez: & comme dans le premier voïage qu'il avoit fait, où il parcourut toute l'Europe, il avoit remarqué que la Nobleſſe de Pologne eſt très généreuſe & très charitable, il y retourna, & là il ne vivoit que des aumônes que les Etrangers lui donnoient libéralement, comme à un pauvre Gentil-Homme François qui avoit eu des affaires en ſon Païs. Je ne ſçai par quel hazard il ſe trouva un jour à la table d'un Seigneur qui y avoit invité le Marquis du Héron Ambaſſadeur de France. Sur la fin du repas Galemberg échauffé de vin eut l'indiſcrétion de faire l'Eloge du Roi Auguſte dans des termes les plus relevez, ſans ſe reſouvenir qu'il parloit devant un Ambaſſadeur d'une Cour, qu'on n'offenſe pas impunément, & qui fut fort mortifié d'entendre un François relever un Prince qui étoit alors leur Adverſaire, & abaiſſer leur grand Prince de Conti. Mr. du Héron ſe contenta ſur l'heure de lui en marquer un léger reſſentiment: mais le dard envenimé de Galemberg avoit fait une profonde plaïe au cœur du Marquis. Pour y mettre un appareil, il fit propoſer à l'indiſcret Voïageur de retourner en France, & que s'il y vouloit de l'emploi, on lui donneroit de fortes lettres de recommandation, pour lui en procurer ſuivant ſon mérite, avec de l'argent pour ſon voïage. La pauvre Dupe ſe croïoit déja tout au moins Colonel; & muni des plus belles promeſſes, ſon cœur voloit vers Paris, quand ſes

pieds

pieds n'y courroient que trop lentement à ſon gré.

Dès qu'il y fut arrivé il alla chez ſa Femme, qui étoit déja prévenüe par la Cour, qui lui avoit fait donner de l'argent pour ſe faire guerir des crüelles faveurs de ſon Mari, & donner avis de l'arrivée de ce galand Homme chez elle. Auſſi tôt qu'il y fut, ſa Femme pour lui témoigner la joïe de ſa bien venüe, en avertit Mr. d'Argenſon, qui dans l'inſtant le fit arrêter & conduire à la Baſtille, où je croi qu'il eſt encore. Dieu daigne l'y convertir.

Ce malheureux y ſervoit d'Eſpion au Gouverneur, pour raporter tout ce qui ſe paſſoit dans la Tour. Les Officiers ont l'adreſſe de gagner dans chaque Tour un de ces traîtres, qui raportent tout ce qu'ils ſçavent; & très ſouvent ce qu'ils ne ſçavent pas; ce qui eſt capable de faire périr leurs Compagnons, comme on l'a vû par l'infidélité du Curé de Léry, comme on le verra par celle de Pigeon & de Gringalet, & comme il ſera malheureuſement pratiqué tant qu'il y aura des méchans au monde. Galemberg, ſous ombre de confidence interrogeoit ſes Compagnons du ſujet de leur Priſon, de ce qu'ils avoient fait dans le monde, de ce qu'ils penſoient de la Cour, & des Cours Etrangéres, & quels étoient leurs ſentimens ſur les Perſonnes qui les compoſent. Après quoi pour peu qu'on s'ouvrît à lui, il brodoit le diſcours d'une furieuſe maniére. Il avoit le talent de raporter non ſeulement ce qu'il avoit entendu, mais encore ce qu'il avoit ima-

imaginé ; & pour un verre d'eau de vie il étoit capable de faire périr l'homme du monde le plus innocent. Ces belles maniéres l'avoient élevé à la dignité de Mignon du Gouverneur, qui le mit pour ſon hypocriſie ſympatiſante au Calendrier des Saints canoniſez dans l'Enfer de la Baſtille. Quoiqu'il n'eût pas inventé la poudre, il étoit très capable du métier qu'il faiſoit, & l'on peut dire de lui, ce que dit Tacite des Délateurs, qui régnoient du temps de Tibére, *qui mercede alebantur Miniſtri ſceleribus.* Il avoit ce talent au ſuprême dégré : mais à la fin, étant connu par les Priſonniers, il eut le ſort de tous ſes ſemblables, & perdit la confiance de Bernaville voïant qu'il avoit gâté le métier par trop de zèle.

Comme un Breteur a toûjours ſa bréte en tête, il s'aviſa un jour de prier Mr. d'Argenſon d'ordonner que ſon épée fût remiſe entre les mains du Gouverneur, lui proteſtant en confidence que c'étoit la meilleure lame de Paris, afin qu'elle ne fût pas égarée, & qu'il pût la retrouver quand il ſortiroit, comme un bon meuble qui étoit ſon gagne pain. Oh Oh, lui répondit le Magiſtrat, vous n'êtes pas près de ſortir. A quoi Galemberg repliqua avec humilité & une parfaite reſignation aux décrets éternels *ce ſera quand il plaira à Dieu.* Le Miniſtre reprit bruſquement, dites : *quand il plaira au Roi, & vous parlerez juſte, & comme un bon François.* Blaſphême que Dieu n'a point entendu, ou qui ne ſera pas impuni. Enfin ce miſérable s'eſt ſi bien conformé à ſes Bour-

reaux, qu'il l'eſt devenu lui même de ſes Compagnons. Il en a fait périr pluſieurs par ſes raports & ſes calomnies, & particuliérement celui dont je vais raporter l'Hiſtoire. Il a ajouté l'hypocriſie à tous ſes crimes pour combler la meſure, & s'eſt ſi bien déguiſé, que Bernaville ne le croit pas moins ſaint que lui, & le garde aparemment pour en avoir les reliques. Il en laiſſera de bien puantes, par l'horrible mal dont il eſt conſommé. Ce malheureux eſt aſſés aveuglé pour ne pas voir qu'il prélude dans un Enfer temporel les maux d'un Enfer éternel: & comme les Démons ne s'entreſouffrent que parce que leurs maux ſont égaux, il endure la juſte peine de ſes perfidies étant également en horreur aux Priſonniers, comme aux Bourreaux qui les tourmentent; & ces inhumains ne le ſouffrent que parce qu'il eſt autant & plus méchant qu'eux-mêmes.

Au reſte cet honnête Homme avoit le point d'honneur ſi fort à cœur, qu'à l'exemple du Curé de Léry, il faiſoit ſon Portrait d'après nature à tous ſes Compagnons tel que je viens de l'expoſer: il n'avoit garde d'en cacher les moindres traits, puiſqu'il les prioit inſtamment de rendre ſon Hiſtoire publique, lorſqu'ils ſeroient de retour dans le monde, ſans en oublier la moindre circonſtance. Il l'avoit donnée écrite de ſa main à Mr. Lamb, avec toutes les particularitez que d'autres auroient regardées comme très flêtriſſantes, ne ſuſſent que ſon trafic honteux, les baguettes, ſon infame maladie, & quelqu'autres galanteries de cette nature, mais qu'il

qu'il eſtimoit devoir être la moutarde de ſa ſauce-robert. Il ne croïoit pas qu'un Homme qui ne l'a jamais vû, & qui ne veut jamais le voir, dût ſatisfaire à ſon empreſſement. En cela je n'execute que les ordres qu'il a donné à ſes Compagnons, dont je connois aſſés la fidélité, pour croire qu'ils ne m'ont pas trompé.

Ce fut ce Galemberg qui par ſes faux raports perdit la Valette, qui dans le fond étoit un très bon Homme. Ce la Valette étoit François originaire, Fils naturel d'un Gentil-Homme de Languedoc aux environs de Narbonne. N'aïant rien à eſpérer de ſon Pere qui n'étoit pas riche, il ſuivit un Officier en Italie qui le prit à ſon ſervice. Il eut le bonheur de plaire au Prince de Vaudémont qui le reçut dans ſes Gardes. Après y avoir ſervi quelque tems avec quelqu'eſpèce de diſtinction, ce Prince Généreux le pourvut à Milan d'une Compagnie Eſpagnole ſous Philippes V. Comme la fortune nous aveugle ſouvent, la Valette s'imagina qu'étant Capitaine dans les Païs étrangers, il pouvoit bien être Colonel en ſon propre païs, il y vint avec un bon paſſeport & des lettres de recommandation pour la Cour de France. Il y fut reconnu par un Officier François avec lequel il avoit eu du bruit, & qui aïant quelque crédit chez Mr. Chamillart fit mettre la Valette à la Baſtille.

Il y a tout lieu de croire qu'il ne méritoit pas cette injuſtice ; car hors les devoirs de bon Soldat qu'il entendoit fort bien, il étoit incapable d'aucune entrepriſe de conſéquen-

ce. Ceux qui ont été avec lui affirment qu'il ne pouvoit parler que de la Guerre, dont il raiſonnoit en Officier expérimenté.

Malheureuſement pour lui on le donna pour Compagnon à Galemberg, & c'étoit aſſés pour conclure qu'il étoit innocent. Mais ce Scélérat trouva bien-tôt le moïen de rendre celui-ci coupable, en l'accuſant d'avoir mal parlé de Mad'. de Maintenon. Et de là Bernaville a toûjours cherché des prétextes pour le plonger dans des cachots, où il l'a tant fait jeuner, qu'à la fin, lui aïant échauffé le cerveau par des diettes exceſſives, on l'a traîné indignement comme fou à l'Hopital Général le terrible Bicêtre. Mais le principal motif qui a pouſſé ce *bon* Gouverneur, à l'enſevelir tout vif, en le faiſant paſſer pour fou, c'eſt qu'il avoit 150. ducats quand il fut arrêté, avec un coffre plein de très beau linge & de toutes ſortes de rares bijoux, qui lui firent plus de mal que les calomnies de Galemberg, & mirent un obſtacle invincible à ſa ſortie. Ainſi on peut attribuer ſon malheur à ſon argent quelque médiocre qu'il fût.

On peut pour une pomme,
Henriquez le ſoutient, aſſaſſiner un Homme.

Mr. Lamb après nous avoir fait le détail de ſes aventures, & de celles de Galemberg & de la Valette, nous dit qu'il nous alloit faire parler à une Dame de qualité qui étoit dans la troiſiéme chambre de notre Tour. Mais cette

cette Dame qui craignoit plus le cachot que le feu, & où elle ſeroit morte, ſi elle y avoit été miſe, délicate comme elle étoit, nous fit faire des excuſes ſi la cruauté des Officiers l'empêchoit de communiquer avec nous. Aïant appris que j'étois particuliérement connu de Mr. Chamillart, elle me fit prier, en cas que je retournaſſe au monde, defaire un détail juſte & ſincére à ce Miniſtre d'une ſupercherie que des Moines lui avoient faite, qui eſt criante, & fait voir que l'eſprit de J. C. ne régne point dans les ſpélonques de ces Cagots, mais bien celui de l'Ante-Chriſt, & du Pere des ténèbres. Je ne manquai pas de lui proteſter que j'exécuterois avec plaiſir ce qu'elle m'ordonnoit; & pour mieux m'y engager, voici le détail que me fit Mr. Lamb de l'aventure de cette Dame.

Madame La Marquiſe de Palliéres qui eſt de Bretagne avoit un procez de conſéquence avec des Moines ſes Voiſins, ce ſont les plus dangereux prochains en toutes maniéres qu'on puiſſe avoir. Ces *bons* Religieux après avoir emploïé toutes les rubriques de la plus fine chicanne, ſe voïant à la veille de perdre leur procez, s'aviſérent d'une perfidie ſi diabolique, que je ne croi pas que Dieu la laiſſe jamais impunie. Dans le tems que cette Dame étoit à Paris occupée à la ſollicitation de ſon procez; au plus fort de la criſe, un Homme vint la trouver, qui lui parut être de condition, & qui ſe diſoit intime Ami de Mr. le Marquis de Palliéres ſon Mari. Il lui rendit pluſieurs viſites, & lui

offrit ſes ſervices, ſon crédit & ſes Amis. On n'en a jamais trop, quand on a des affaires, & quelque bonne cauſe qu'on puiſſe avoir, il ne faut preſque rien pour la rendre mauvaiſe. Si un Raporteur eſt avare, & quel eſt le déſintéreſſé! l'or precipite ſon jugement; s'il a du penchant pour les Femmes, une jeune Agnès eſt capable de ruiner une Maiſon; s'il aime les chevaux, un beau cheval de main, un atelage bien aſſorti entraine le procez. Quelques fois il ne faut qu'un Perroquet, qu'un petit Chien bien coëffé qui plaira à Madame, pour faire hazarder à Monſieur la derniére injuſtice. Madame de Palliéres, profitant de la généroſité feinte de ce traître Emiſſaire des Moines, n'eut garde de refuſer ce qu'elle ſouhaitoit avec paſſion.

Son Avocat donna dans le panneau, & ne fut pas moins trompé qu'elle, à la réſerve qu'il ne lui en coûta pas la Baſtille. Il avoit déja prévenu la Marquiſe, que le plus court c'étoit d'avoir un ordre de la Cour qui termineroit en 24. heures, ce que la Juſtice, plus foible en ce ſiécle que la Chicanne, ne feroit peut être pas en dix ans. Elle accepta les ſervices d'un Homme qu'elle croïoit d'autant plus ſon Ami qu'il lui offroit gratuitement, ce qu'elle ne pouvoit eſpérer, que par une ſomme qu'elle n'avoit peut être pas.

Il feignit de ſolliciter une lettre de cachet, & après bien des voïages à Verſailles, qui lui coûtoient peu, puiſqu'il les faiſoit ſans ſortir de Paris, il apporta la piéce tant déſirée.

Tome 4 Page 78

VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

rée. La Marquiſe la fit ſignifier aux Moines qui ſçavoient bien qu'elle étoit fauſſe, puiſqu'un de ces *bons* Peres l'avoit écrite & contrefaite de ſa propre main. Ils députérent un de leurs perfides Frocards en Cour, où il ſçut, ce qu'il ſçavoit bien déja, & ce que la Marquiſe ne ſçavoit pas, qu'on n'y avoit pas expédié l'ordre qui ſe trouva faux.

Madame de Palliéres fut arrêtée, & conduite avec de grandes précautions à la Baſtille, d'où elle n'a ſorti qu'après des preuves manifeſtes de ſon innocence. Son faux Ami diſparut & on ne put jamais le découvrir, quelque recherche qu'on en pût faire. Pour moi je ne doute pas que ce ne fût un des matois Papelards déguiſé en Homme de qualité, qui après ſon expédition faite reprit le froc bénit, que ces béats ont coutume d'appeller leur cache-malice. Mais la vérité qui peut être affligée, mais qui rarement eſt tout à fait opprimée, ſortit à la fin des ténèbres.

On découvrit & l'on prouva que ces Moines avoient déja fait de ſemblables ſupercheries, & que la conduite de la Marquiſe étoit irréprochable. Son Avocat affirma ſur ſon ſerment qu'il avoit vû & communiqué avec le faux Ami, qui avoit propoſé la lettre de cachet & qui avoit feint de l'avoir obtenüe. La Niéce même de la Marquiſe, jeune Fille de quinze ans, affirmoit cette vérité d'une maniére ſi ingénüe qu'il étoit dificile de la révoquer en doute.

Elle ſortit enfin de la Baſtille après y avoir été plus de trois ans avec ſa Niéce, qui avoit

en le courage, toute jeune qu'elle étoit, de ne la pas abandonner, & de s'enfermer toute vive avec elle dans le plus triste tombeau qui fut jamais. Charmante consolation que la Marquise eut dans sa cruelle disgrace, & que je ne croi pas qu'elle puisse jamais oublier, ni récompenser cette généreuse Fille comme elle le mérite.

Quels sont le Peschardiére de Mortain, le chicanneur le plus rafiné de Domfront; le Pilvessiére Faulain le plus subtil en faussetez, le Champion, le Chapedelaine les plus filoux de toute la Normandie, capables d'inventer une supercherie plus diabolique? Et cependant ce sont des Moines, des Gens consacrez à Dieu, qui ont tout quité, qui ont renoncé au monde pour s'enfoncer dans un fromage & vaquer uniquement aux affaires de leur salut! Ne se détrompera-t-on jamais? Les Hommes seront-il toûjours les Duppes de l'hypocrisie la plus grossiére? Se laisseront-il toûjours étourdir du chant des sauterelles de l'Apocalypse? N'écraseront-ils jamais cette vermine si nuisible au corps de la Société? Recevront-ils toûjours la Loi de ceux qui ne seront plus, si-tôt que le monde sera sage? Oui mon Dieu vous permettez ces abus, pour confondre l'orgueil des Humains, pour l'accompliſſement de vos Oracles sacrez, & nous faire connoître que vous seul êtes véritable, Saint, & Fidelle. Venez ô mon Dieu devoiler l'impiété, & nous reünir tous dans une charité parfaitte, qui est l'accompliſſement de vos promesses immuables.

Mrs.

Mrs. de Bellevaux & Lamb, avant que de prendre congé de nous, nous avertirent de frapper quatre coups contre notre cheminée, ce qui nous procureroit un agréable entretien avec un Homme de qualité dont je vais donner l'Hiſtoire.

Après les ſignaux faits, nous prêtâmes attentivement l'oreille dans notre cheminée, où enſuite des ſaluts réciproques, & que celui qui nous parloit eut plainement ſçû qui nous étions, Mrs. de Bellevaux & Lamb le lui aïant confirmé, il nous fit le détail de ſa diſgrace. Et comme depuis que j'ai été mis en liberté, j'ai ſçu poſitivement à quelles conditions ce pauvre Marquis étoit ſorti de la Baſtille, j'en puis parler pertinemment.

Le Marquis de Ferrari Génois fut arrêté en 1704. Son bien en fut la cauſe, parce que les Harpies de la Baſtille furent informées qu'il avoit beaucoup d'argent comptant. Il ſoubçonnoit encore ſon Hôteſſe de lui avoir rendu de mauvais offices; parce qu'on l'interrogea ſur des galanteries dont elle ſeule avoit connoiſſance, comme en aïant été la Confidente & l'Oeconome. C'étoit un Vieillard de ſoixante & cinq à ſoixante dix ans, qui ſe tenoit à Paris, qu'il aimoit paſſionnement, ſans y faire grande figure. Ses interrogatoires lui firent aſſés entrevoir que ſon or faiſoit tout ſon crime, & ſes ſoubçons ne furent que trop juſtifiez dans la ſuite. Il avoit beau proteſter de ſon zèle pour la France, dont ſa demeure dans Paris devoit être caution, & de ſon attachement inviolable au Roi, pour la gloire duquel il

faisoit des vœux très ardens, on ne laissa pas de le faire languir quelques mois pour le préparer à subir les dures conditions qu'on vouloit exiger de lui.

Enfin il parut devant Mr. d'Argenson au Mois de Fevrier 1705. Comme il redoubloit ses protestations de zèle pour la France, il lui fut dit, qu'on ne le croiroit jamais, à moins qu'il n'en donnât des assurances plus positives & plus réelles que sa parole. On lui donna tout le temps de déchiffrer cette Enigme, & de faire des comentaires sur ces paroles mistérieuses; il n'en seroit jamais venu à bout sans le secours de Mr. du Joncas, qui avoit ordre de couper le nœud Gordien. Il lui fit comprendre en quoi consistoit cette réalité. Du Joncas eut l'adresse de faire d'abord l'ignorant du sens des paroles équivoques du Ministre: mais en le quittant il lui dit qu'il falloit qu'il donnât caution qu'il ne se mêleroit jamais d'aucune affaire d'Etat. En vain le Marquis prenoit Ciel & terre à témoin qu'il ne s'étoit jamais mêlé de rien: c'étoit parler à des sourds; on vouloit d'autre son que des paroles. On lui répéta nettement qu'il n'y avoit rien à faire pour sa liberté qu'à la Paix, à moins d'une caution.

Le Marquis demanda la permission d'écrire à son Fils, pour le faire venir à Paris, & qu'il lui fût accordé de le voir, afin de prendre des mesures avec lui & avec ses autres Amis. On lui passa cette grande grace dans la vûe qu'elle seroit utile pour parvenir au but proposé. Le Fils arriva; il fit agir les

les Amis du Marquis ſon Pere. Mais on leur ferma à tous la bouche, en leur diſant, qu'après en avoir parlé au Roi, S. M. avoit témoigné n'être pas contente de la conduite du Marquis : mais cependant qu'en leur conſideration on le relâcheroit s'ils vouloient le cautionner. Leur amitié n'étant pas à cette terrible épreuve ; aucun ne voulut ſe hazarder d'entrer en la place de Mr. Ferrari dans la Baſtille. On lui ſuggéra ſous main un moïen de trouver une caution plus ſolide que tous les Amis du monde. C'étoit qu'il propoſât de placer une ſomme d'argent ſur l'Hôtel de Ville de Paris, qui ſeroit perdüe pour lui, ſi dans la ſuite il violoit l'attachement qu'il devoit avoir pour la France ? La conſigner & la perdre c'étoit bien la même choſe.

Il offrit cinquante, après ſoixante mille écus ; & on le fit languir juſqu'à ce qu'il eût fait voir clairement qu'il lui étoit impoſſible d'en fournir plus de cent. Il fit donc porter cent mille écus à l'hôtel de Ville, & on lui délivra un contract de quinze mille livres de rente, qui lui ont été depuis païées comme aux autres. L'argent reçu on le laiſſa ſortir de la Baſtille, & on lui donna, avec ſa liberté, l'agreable permiſſion de manger ſes quinze mille livres de rente à Paris, & le privilège de crier tout ſon ſoû à la porte du Païeur des rentes, qui manquoit d'eſpèces pour appaiſer les Soupirans de l'Hôtel de Ville. Juſqu'alors on n'avoit point encore entendu parler en France d'un tel manège, quoiqu'il ſe fût fait quelques-

années auparavant à l'occasion du Boulanger d'Orleans l'Ange de l'Apocalypse dont j'ai parlé dans le Tome précédent, quelque chose de bien criant. Pour moi je laisserai faire les Reflexions au Lecteur telles qu'il jugera à propos. J'avoüe ingénuement qu'une matiére si extraordinaire a mis les miennes à sec ; & que ma Rhetorique me laisse bredoüille sur un sujet, qui auroit épuisé le burlesque Scaron, & Cyrano de Bergerac même.

Mr. Le Marquis de Ferrari nous dit d'attendre un moment, & qu'il alloit avertir un vieux Avocat qui étoit dans la Calotte que nous désirions lui parler, & qu'il nous raconteroit ses injustices, qui n'étoient pas moins criantes que les siennes propres. Un quart d'heure après nous entendimes toussir dans la cheminée, qui étoit un signal pour nous avertir d'aller à l'audience. Après les consolations mutüelles & les protestations d'amitié, le vieillard reclus nous fit le détail des excès crians dont on l'avoit outragé.

Mr. du Puis Avocat au Conseil âgé de soixante & dix huit ans fut arrêté à Paris le 8. Octobre 1704. & en est sorti le 9. Octobre 1706. ainsi il a été deux ans justes en Enfer sous la fourche de fer du redoutable Pluton. La seule haine de Mr. d'Argenson fut la cause de la perte de ce vénérable Vieillard. Ce pauvre Homme avoit trois ou quatre Filles ; & on sçait qu'un Avocat n'est pas riche, sur tout quand il ne travaille pas : & c'est une terrible bréche à la Famille d'un Avocat que deux ans de prison.

Tous

Tous ceux qui ont connu le Pere de Mr. d'Argenſon conviennent que c'étoit un très honnête Homme. Il avoit ſi bien ſervi le Roi, & fait tant d'honneur à ſon Ambaſſade de Veniſe, qu'il y avoit dépenſé la plus grande partie de ſon bien. Il ne lui reſtoit qu'une Maiſon à Paris qu'il loüoit pour vivre & païer ſes dettes. Il étoit reſerré au quatriéme étage dans le tems que du Puis Avocat au Conſeil logeoit au premier. *Inde iræ.* Mr. d'Argenſon qui ſçavoit que du Puis le connoiſſoit juſqu'au fond de l'ame, le haïſſoit mortellement; parce qu'il ſembloit toûjours lui reprocher ſa miſére paſſée; quoiqu'il ait toûjours parlé du Pere de ce redoutable Magiſtrat, comme d'un Homme de bien & d'une vertu ſolide. En effet il étoit d'une intégrité conſtante, & d'une des plus anciennes Maiſons de Robe de toute la France. Le commencement de la fortune du Fils a été la néceſſité que Made la Princeſſe de Conti Fille de Made de la Valliére eut de la Maiſon de Mr. d'Argenſon ſituée dans la rüe des Poulies, pour acroître ſon Hôtel, que l'on nomme aujourd'hui le petit Hôtel de Conti, pour faire ſes écuries & ſes remiſes. Non ſeulement elle lui donna de l'argent pour païer ſes dettes, mais encore elle lui accorda ſa protection auprès du Roi, & le favoriſa extraordinairement, pour le faire ſuccéder à Mr. de la Reinie dans la charge de Lieutenant de Police. Mr. d'Argenſon regardoit donc du Puis, comme un Homme qui le connoiſſoit trop bien & qui l'avoit vû élever dans une médiocrité, où il ſeroit à ſouhaiter

ter qu'il fût reſté pour un milier de Familles qui ont ſervi à ſon élevation, & du débris deſquelles il a cimenté ſa Grandeur. Pluſieurs honnêtes Gens, loin d'être ruinez; tiendroient encore rang aujourd'hui parmi les plus opulentes & honorables Maiſons de la France.

Mr. d'Argenſon ennemi ſecret de du Puis, ne pouvoit s'empêcher de lui témoigner en toutes occaſions par une mine terrible & des yeux ſévéres, qu'il ne lui manquoit qu'une occaſion de lui nuire. Il ordonna à ſes Satellites d'examiner ſa conduite & de lui chercher noiſe, bien ou mal. Un jour le Fils de Mr. du Puis, jeune Ecolier de treize ans qui étudioit au Colége des Quatre Nations, pria ſon Pere de lui donner une piéce de trente ſols, pour rendre la Comédie à un de ſes Compagnons, qui la lui avoit donnée quelques jours auparavant. Le Pere ne put refuſer une ſi juſte demande à ſon Fils, d'autant plus qu'il ſe faiſoit diſtinguer dans ſes claſſes. L'Enfant fut à la Comédie avec ſon Ami. Par hazard quelqu'un jetta des pleures d'Orange au Moucheur de chandelles avant qu'on eût commencé la piéce. Aumont Exempt ame damnée de Mr. le Lieutenant de Police; & chargé de ſa part de chagriner Mr. du Puis, aperçut le Petit du Puis, qu'il connoiſſoit bien pour être ſon Fils. Il ſe jetta deſſus, comme un Epreviér ſur un Pinçon; l'accuſa d'avoir jetté les pleures d'orange, à Pierrot, & pour ce crime énorme l'entraîna Priſonnier. En vain l'Enfant proteſtoit qu'il étoit innocent, qu'il

n'avoit

n'avoit pas un ſou pour acheter des Oranges: que ſon Pere ne lui avoit donné que trente ſols qu'il avoit donné à la porte pour deux billets. Son Compagnon ſoutenoit cette vérité; mais Aumont avoit ſes raiſons pour ne les pas écouter. Cette épouvantable araignée entraîna cet innocent bibet dans ſon trou pour le ſucer juſqu'à la derniére goute du ſang. Le pauvre Enfant tout tremblant fut enlevé au Châtelet, & plongé ſans miſericorde dans un cachot.

On en donna avis au Pere, qui fut ſe plaindre à Mr. d'Argenſon d'un procédé ſi barbare. Mais ce Juge ſévére loin de ſe laiſer attendrir aux juſtes & preſſantes remontrances d'un Pere indignement outré, le renvoïa avec hauteur & mépris, en lui diſant que ſon Fils étoit un Perturbateur du repos public. Vainement ce Pere deſolé remua terre & Ciel pour arracher ſon tendre Fils des ſerres de ce Vautour. On exila l'Ecolier à cent lieües de Paris.

Pour confondre un arrêt ſi injuſte, le Pere feignit de faire partir ſon Fils pour ſubir la peine odieuſe à laquelle il étoit condamné: mais après l'avoir caché quelque temps chez lui, il lui fit faire des ſouliers tout plats pour le faire paroître encore plus petit, le mena à Verſailles & le preſenta à Mr. le Chancelier Pontchartrain, en lui diſant: Monſeigneur voila le Perturbateur du repos public, que vos Juges ont exilé à cent lieües de Paris. L'Arbitre de la Juſtice, ne put s'empêcher de rire, à la vûe d'un Garnement ſi modeſte, & lui ordonna d'envoïer

ſon

ſon Fils à l'Ecole, & de ſe tranquiliſer chez lui, lui témoignant la part qu'il prenoit à la peine qu'on lui avoit faite. Le Pere eut la précaution de lui demander un rapel d'exil, que le Chancelier promit de lui envoïer.

Six mois après Mr. d'Argenſon lui écrivit pour lui marquer qu'il n'avoit qu'à venir chez lui, & qu'il lui donneroit la lettre de cachet pour le rapel de ſon Fils. Du Puis n'y fit point de réponſe. Quelques mois après Mr. d'Argenſon l'aïant rencontré au Palais, lui dit je vous ai écrit, & quand vous voudrez je vous donnerai le rapel de votre Fils. A quoi du Puis lui repliqua froidement : Mon Fils n'a point été en exil, Monſieur, il eſt chez moi, & votre lettre de cachet eſt inutile.

Crime capital ! crime énorme ! un petit Avocat au Conſeil ne pas aller ſupplier très humblement, ne pas obeïr, ne pas ſe ſoumettre, ne pas adorer les volontez d'un Tout-Puiſſant Lieutenant de police, mais au contraire les mépriſer, s'y montrer rebelle ! garre la Baſtille ! Ton Fils n'a point été en Exil ; tu t'es moqué de moi, reprit le Juge tout furieux : tu me le païeras, toi, ton Fils, & tes Filles. Rien de plus juſte, rien de plus terrible, rien de plus conſtant que ces menaces.

Tous les Satrapes étoient alertes pour éplucher juſqu'à la racine les actions de l'Avocat. Trois à quatre mois ſe paſſent qu'on ne pouvoit pas trouver la moindre petite choſe à redire à ſa conduite, ni aucun pretexte de lui faire piéce. A la fin on trouva

moien

moïen de l'accuſer d'avoir fait évader un jeune Proteſtant qui lui avoit été adreſſé du Languedoc, ou du moins de lui avoir parlé à la deſcente d'un coche : ce qui ſuppoſoit, clair comme le jour, ſuivant le raiſonnement du Juge de police, qu'il lui avoit facilité ſon évaſion hors de la France. Sur cela on l'arrête ; on le traîne à la Baſtille : au cachot d'abord ; cela étoit immanquable : Le crime étoit trop atroce & trop bien averé. Mr. du Joncas qui étoit ami & compatriote de du Puis l'en fit ſortir : mais ſi-tôt que Mr. d'Argenſon arrivoit au ſiniſtre Château, dans l'inſtant il le faiſoit deſcendre dans la Baſſe-foſſe ; car ſi le Juge avoit eu connoiſſance de la condeſcendance de du Joncas, c'étoit un Homme perdu. Le lendemain Camuſet Commiſſaire de la Baſtille voulut l'examiner & l'interroger : mais Mr. du Puis qui en ſçavoit plus long que lui, lui demanda ſa Commiſſion, & ne voulut pas lui répondre.

Quelques jours après Mr. d'Argenſon l'aïant fait venir devant lui, Du Puis lui demanda ſa Commiſſion, comme il avoit fait à Camuſet. Sur quoi ce Juge lui repliqua : allons allons il n'y a pas ici de papier marqué, voulant lui faire entendre qu'il ne devoit pas s'attendre à chicaner, ni de Parlement, reprit Du Puis, voulant dire qu'il n'y avoit point de juſtice. Ce qui irrita encore plus Mr. d'Argenſon qui le fit mettre au cachot, le menaçant de le faire mettre aux fers à l'âge de 78. ans pour lui apprendre à être plus ſoumis.

Enfin

Enfin au bout de deux ans juſtes, il eſt ſorti par la faveur de Mr. Baſnage Intendant de Franche-Comté, qui aïant pitié d'une pauvre Famille accablée, engagea Mr. d'Argenſon qui lui étoit Allié & ſon Ami, à laiſſer aller mourir ce bon Vieillard dans ſa Maiſon; ſans quoi il auroit crevé dans la Baſtille.

Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere Divos.

Pendant deux mois entiers que je fus ſeul avec du Wal dans la ſeconde chambre de la Tour du Puits, mon unique conſolation, après Dieu, c'étoit de m'entretenir avec mes Voiſins, qui étoient fort aſſidus à la tribune enfumée. Pour du Wal je cru qu'il deviendroit fou; il étoit de très mauvaiſe humeur: on le nouriſſoit fort mal, & quoique je lui donnaſſe la plus grande & la meilleure partie de ma nourriture, il étoit toûjours ſi affamé que je croiois qu'il alloit devorer le Porte-clefs, quand il entroit pour lui apporter à manger. Dans ce tems là ſa Femme obtint la permiſſion de le voir, par un effort du crédit de la Reine d'Angleterre, mais ce fut en préſence des Officiers. Elle lui apprit qu'un de ſes Fils étoit mort, & que ſa Fille qu'il avoit eüe de Noëmi Parquier ſa premiére Femme étoit à Paris, & qu'elle étoit d'une beauté extraordinaire. Elle lui dit que les Miniſtres l'accuſoient des plus grands crimes envers la France; ce qui me fit croire

que

que ſes deſſeins ſur la flotte de Breſt avoient été découverts. Cependant il avoit enjoint à ſa Femme de prier la Reine d'Angleterre de lui obtenir des Commiſſaires, puis qu'il ne craignoit rien, & qu'il étoit très innocent. Pour moi je ne doute pas qu'on ne l'eût fort embaraſſé s'il avoit obtenu ſa demande. Il avoit auſſi eu la conſolation de voir ſon Fils, petit Enfant, que la Reine d'Angleterre pria Mad^e. la Ducheſſe de Vendôme de prendre à ſon ſervice, & comme il étoit très beau Garçon cette Dame en fit ſon Page, ſur l'affirmation de la Reine d'Angleterre que le Pere étoit d'une des premiéres Familles d'Irlande. En effet je n'ai encore pas vû aucun Hybernois qui ſe diſe roturier. Pour la Fille, dans la ſuite elle l'a mariée avantageuſement. Quand du Wal fut rentré dans notre chambre, après la converſation qu'il venoit d'avoir avec ſa Femme, il ſe mit à ſe promener à grands pas, comme un homme inquiet, & interdit, il ne parloit qu'à bâtons rompus. Après m'avoir apris que ſa Fille étoit à Paris; quand je ſerai dehors, dit-il, je lui donnerai de bons coups de bâton. Elle a donc bien ſujet de prier Dieu pour votre ſortie, lui dis-je; quel ſujet vous a telle donné de la maltraiter, & de lui être ſi cruel? mais il ne voulut pas me répondre.

Un peu avant que de ſortir de cette Tour on mit dans la Calotte en la place du bon vieillard Mr. du Puis le nommé Mr. Delfino Génois dont l'aventure fera connoître, que ſouvent l'on viole le droit des Gens & les

Loix

Loix les plus ſacrées, quand on veut ſe venger de ſes Ennemis.

Mr. Delfino Génois Secretaire de Mr. le Comte de Walſtein fut pris en 1703. ſur mer, par un Armateur François, avec Mr. le Comte de Walſtein, lorſqu'il revenoit de Portugal, & auquel on pilla les plus beaux équipages, une quantité prodigieuſe de vaiſſelle d'argent, beaucoup d'or, & une infinité de bijoux tout des plus rares. On en fit imprimer une liſte en France; ce qui y fit courir le bruit à Paris & dans les Provinces que l'Amirante de Caſtille avoit été pris. Ce Seigneur fut conduit d'abord à Blois, & de là à Vincennes, où Bernaville avoit eu la témérité de lui faire donner quelques coups de bourades, ſans reſpect ni de ſa qualité, ni de ſes dignitez: mais enfin il fut mis en liberté dès la même année, & ſortit des griffes du Tigre affamé d'or & de ſang.

Pour Mr. Delfino il fut enfermé dans la Baſtille, où on lui a fait ſouffrir mille indignitez, principalement depuis que Bernaville en fut fait Lieutenant & enſuite Gouverneur. Dans le commencement de ſon adminiſtration il eut quelque conſideration pour lui: moins en vüe de reconnoître la généroſité de Mr. le Comte de Walſtein, qui en ſortant de Vincennes lui fit un preſent eſtimé mille piſtolles, que parce que dans les premiers jours de ſa Domination il falloit un peu de douceur pour mieux établir ſa tyrannie. Mais dans la ſuite il commit des excès contre cet Etranger, dont les contrecoups devoient retomber ſur les Seigneurs Fran-

Tome 4 Page 93

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

François Priſonniers en Allemagne, ſi les Miniſtres de l'Empire n'avoient pas eu autant d'humanité, de politeſſe, & de deſintereſſement, que Bernaville avoit de férocité de brutalité & d'avarice. Un jour que le Porte-clefs avoit aporté à Mr. Delfino un ordinaire que ſon petit chien auroit eu bien de la peine à ſe reſoudre de manger, il voulut le contraindre de le remporter, & de lui en aporter un autre meilleur : ſur les conteſtations qu'ils eurent, le Porte-clefs pouſſa l'inſolence juſqu'à lever la main ſur lui ; Mr. Delfino le paſſa hors de ſa chambre & le jetta dans les montées. Pour réparation de ce crime capital, le pauvre Mr. Delfino fut mis dans le cachot ; après qu'on lui eut arraché des mains un petit chien qu'il aimoit uniquement, qui étoit parfaittement beau, & auquel il avoit appris mille paſſes-paſſes ; on lui caſſa la tête contre le mur, & du chien mort on lui frotta le viſage, dont il fut tout enſanglanté. A-t-on jamais entendu parler d'une barbarie pareille? Pour le conſoler de la mort crüelle de ſon petit chien, on le plongea dans le cachot, réduit au pain & à l'eau. Je croi Mr. Delfino trop galant Homme pour ſe fâcher de ce que je raporte une diſgrace, qui, loin de lui faire tort, le fera plaindre de tous les honnêtes Gens, & particuliérement des Etrangers, dont aucun, tel qu'il ſoit, n'eſt pas exempt d'une ſemblable inſulte, quand il a le malheur de tomber entre les mains de Gens auſſi dénaturez que ſont les Anthropophages de la Baſtille.

Le

Le vieux du Puis dont j'ai raporté l'Hiſtoire, & que Mr. du Joncas avoit mis avec Delfino pour le ſonder, nous dit que c'étoit un Homme qui avoit ſervi d'Eſpion à l'Empereur pendant toute ſa vie. Qu'après avoir poignardé un Homme à Rome, il s'étoit retiré en Eſpagne où il avoit demeuré en habit de Capucin. Là aïant encore tué un autre Homme, il s'étoit retiré auprès de l'Amirante de Caſtille; & que ce Seigneur ne pouvant le garder auprès de lui, avoit prié Mr. le Comte de Walſtein de le mener avec lui. Que Mr. de Walſtein ſe voïant pris lui avoit donné la qualité de Sécretaire. Que Mr. du Joncas qui étoit intime Ami de du Puis lui avoit dit en confidence qu'on ne gardoit Delfino, que pour le faire reconduire en Eſpagne, dès que le Roi Philippes V. en ſeroit paiſible poſſeſſeur, pour lui faire ſon procez. Mais je croi tout cela apocryphe pour pluſieurs bonnes raiſons. Premiérement Mr. du Puis s'étoit ſeparé mal d'avec Mr. Delfino, ce qui pouvoit le porter à en dire du mal. Secondement Mr. Delfino étoit un Homme fort reſervé, & trop prudent pour faire des confidences de cette nature à une Perſonne qu'il ne connoiſſoit pas. La troiſiéme preuve eſt ſans replique; car loin que Mr. Delfino ait été conduit en Eſpagne pour lui faire ſon procès, comme nous l'avoit affirmé du Puis, c'eſt qu'à la Paix il a été renvoyé honorablement à l'Empereur, qui lui fait aujourd'hui goûter les douceurs que ſes ſouffrances lui ont méritées. Six ſemaines ou deux Mois avant ſon depart;

part, on lui donna la liberté du Jardin où je le vis ſe promener; le Gouverneur lui donna ſa table, & fit tout ſon poſſible pour lui faire oublier les cachots où il avoit été traîné & tous les mauvais traitemens dont on l'avoit accablé. Comme je l'ai vû pluſieurs fois, je puis dire que c'eſt un grand homme très bien fait, portant une perruque fort noire, uniforme à ſon poil; mais il avoit toûjours la triſteſſe peinte ſur le viſage. Il a penſé mourir à la Baſtille, & depuis une grande maladie qui le fit frapper à la porte de la mort, il eſt demeuré fort pâle. Il a été renfermé quelque temps avec le R. Pere Florent de Brandebourg Capucin, mais il ne put ſimpatiſer avec ce Moine, qui m'a dit que Mr. Delfino eſt un très honnête homme, fort ſçavant; mais très mélancolique, & qui avoit beaucoup de peine à ſuporter la rigueur de ſes fers. Tous les autres Priſonniers qui ont été avec lui m'en ont dit beaucoup de bien, & qu'il méritoit un ſort plus favorable, que de tomber entre les ſerres des Griffons de la Baſtille.

Cependant il avoit eu l'adreſſe d'en aprivoiſer un, nommé François qui fut fait Capitaine des Portes par St. Mars en la place de l'Ecuyer. Les Porte-clefs nous diſoient que ce François avoit une très belle Fille dont les attraits avoient donné dans les yeux de cochon roty du petit bouc enfumé de Corbé; & que moïennant quelques menus ſuffrages de la Nymphe indigente, il avoit été érigé en Capitaine des Portes par Corbé. Ce François étoit un Yvrogne tout des plus bruts, ſans

ſans jugement & ſans la moindre politeſſe. Il en coûta cinquante écus à Mr. Delfino pour le gagner, ce qu'il avoit ménagé ſur l'argent qu'il recevoit tous les mois pour ſes beſoins : moïennant quoi François s'étoit chargé d'une lettre, & l'avoit remiſe au Sieur Bergeret Banquier Commiſſionnaire de Mr. de Walſtein à Paris. Ce Comte après l'avoir lûe la préſenta à ſa Majeſté Imperiale. L'Empereur qui avoit donné toute liberté à Mr. le Marquis Dalégre priſonnier à Viennes, la lui remit, & lui dit de voir de quelle maniére on traitoit en France ſes Sujets. Le Marquis aïant fait rendre cette lettre au Roi, S. M. ordonna qu'on fit une viſite, pour entendre les plaintes des Priſonniers. On la fit ; mais il n'y eut que Mr. Delfino qui s'en reſſentit, & on ſe dédommagea ſur les autres Pigeonneaux du bien qu'on lui faiſoit. Bergeret fut appellé, & on lui ordonna de dire, de qui il avoit reçu cette lettre, & pourquoi il l'avoit envoïée à Viennes ſans la permiſſion du Miniſtre. Il répondit qu'un Officier de la Baſtille lui aïant aporté une lettre d'un Priſonnier, il avoit cru qu'elle devoit être écrite par permiſſion de la Cour, & que ſans y faire une plus ſerieuſe réflexion, il l'avoit envoïée à ſon adreſſe. Ce défaut de réflexion penſa l'envoïer à la Baſtille, ce qui lui auroit été immanquable, ſans la crainte où l'on étoit d'irriter l'Empereur, que l'on commencoit à redouter, & de le forcer à uſer de repreſailles ; car il avoit dix François contre ceux-ci un Allemand : la partie n'étoit plus égale. On fit paſſer les Officiers de

la Baſtille en revüe devant M. Bergeret ; il reconnut François, qui fut mis au cachot, après y en avoir traîné tant d'autres : on l'y laiſſa trois à quatre mois, ſans s'attendrir aux pleurs de ſa Fille, pour qui Corbé n'étoit plus ſi paſſionné, que lorſqu'il avoit reçu ſon Pere. A propos de cette reception, il faut que j'en rejouïſſe le Lecteur, pendant qu'il m'en ſouvient ; peut-être, lorſqu'on l'aura lûe, que quelqu'un ſeroit fâché que je l'euſſe oubliée.

Après la mort du fameux Roſarge Major de la Baſtille, & l'expulſion du pauvre l'Ecuyer qui fut jetté dehors de la Société des Diables, comme je l'ai dit dans le Tome précedent, pour avoir eu compaſſion d'une pauvre Demoiſelle à laquelle le petit lubrique Corbé, aſſiſté de ſon infame la France, avoit fait la plus indigne violence ; on fut quelque temps ſans Major ni Capitaine des Portes. Apareimment c'étoit pour avoir le temps de mieux choiſir, comme on le va voir. Enfin un beau matin Ru, ſans nous en avoir prévenu, introduiſit dans notre chambre, un Homme que nous primes d'abord pour un Priſonnier veteran, tant il étoit mal enguenillé. Sans doute il ſortoit nouvellement des Troupes ; ou bien il avoit acheté à la friperie un vieux juſtaucorps gris de Soldat, qui n'avoit plus que la corde. Je croi que Corbé, en conſideration de ſa Fille, lui avoit donné ſa vieille culotte, dont j'ai fait la deſcription dans le premier Tome : je cru la reconnoître malgré les années qui auroient dû l'effacer de ma me-

moire. Le fond en paroiſſoit encore d'un bleu celeſte, malgré la quantité de piéces diſcordantes, d'un bleu plus vif, ou plus turquin dont elle avoit été reparée. Il en manquoit cependant quelques unes à des endroits où le temps avoit fait bréche ; les ciſeaux même avoient négligé d'en couper les barbes, ou pour parler plus correctement & ſans figure, on n'en avoit pas coupé les poils qui debordoient autour des endroits uſez. Pour abréger la deſcription c'étoit une culote abandonnée des Ravaudeuſes, que l'Introduit cachoit de ſon mieux avec les devants de ſon juſtaucorps. Ses bas, roulez au deſſous du genou, étoient entez juſques à moitié de la jambe, avec des ſouliers à trois ſémelles attachez avec des corroïes de cuir. Son chapeau étoit bordé d'un faux galon rouge comme du cuivre & très ſale. Il avoit un vieux raiſeau autour du cou qui lui ſervoit de cravate & qui lui pendoit juſqu'au bouton de ſes culotes. Je l'aurois pris pour un porteur d'eau, ſi ſes cheveux, qui à peine lui couvroient les oreilles, n'avoient pas été poudrez, & ſans un grand ſabre de bord au quel il étoit attaché, large de quatre doigts, courbé par la pointe, avec un manche d'os garni de mouſles de Lions de cuivre, & le foureau couvert par tout de plaques du même métail. Les yeux, qu'il a naturellement fort gros, lui ſortoient de la tête, tant il étoit yvre; il ne pouvoit ſe ſoutenir. Ru étoit ſi pâmé de rire en l'introduiſant, qu'à peine nous put-il dire: Meſſieurs voila le Capitaine des Portes, qui à l'ave-

NAPOLI

l'avenir aura ſoin de vous rendre ſes ſervices ; après quoi il redoubla ſes éclats de rire, dont l'Officier de nouvelle fabrique n'étoit pas en état de ſe formaliſer. Il étoit de bout à l'entrée de la porte ſon chapeau ſous le bras, geſticulant du corps & de la tête, comme s'il eût du tomber à chaque inſtant, pendant que Ru ſe tenoit les côtez à force de rire. Pluſieurs hoquets ſupléerent au deffaut de ſon diſcours. S'il ne nous dit rien, nous de notre côté nous ne haranguâmes pas cette Momie confite dans le vin : mais à l'exemple de Ru nous ne pumes retenir quelques éclats de rire : après quoi le Porte-clefs, redoublant ſes hi hi, ſes ha ha, entraîna ſon Ours dans une autre chambre, donner la Comedie à d'autres Priſonniers.

Quelques jours après Ru nous fit voir une nouvelle aparition, moulée ſur la premiére, excepté que le vin y dominoit moins. C'étoit notre nouveau Major. Nous n'avions rien perdu au premier ; au contraire, je croi que celui-ci auroit fait pancher la balance de ſon côté, pour lui donner le prix de la brutalité de la Tyrannie & de la méchanceté. Auſſi fut-il formé par un Juré Maître en ces ſciences, je veux dire Bernaville. Ru donc un matin entra dans notre chambre, traînant après lui une figure très hétéroclite. Je commencerai par la tête, ſi je puis en donner la deſcription. Ce Narquois par la permiſſion de Dieu & de St. Mars Major, portoit ſes cheveux d'un roux brun, friſez comme la rüe de Richelieu, mais qui étoient noüez en mârons un peu au deſſous des

oreilles, qu'il avoit percées, & où pendoient quelques babioles en forme de boucles d'oreilles, comme en portent les garçons maréchaux. La racine de ſes cheveux étoit preſque jointe à ſes ſourcils. Ses yeux étoient d'un roux d'aſpic. Je ne dis rien de ſon nez, car je n'en ai rien à dire. Sa bouche étoit toûjours ouverte, une bleſſure qu'il avoit eu l'empêchant de la fermer, & decouvrant des dens en ratelier, à peu près comme ces têtes de mouton, que l'on vend toutes cuites à la Porte de Paris. Tout ſon viſage have & ſec étoit couvert de taches, comme ſi après l'avoir frotté de miel, on l'avoit parſémé d'un ſon fort tanné. Son corps étoit envelopé dans un juſtaucorps d'un pinchina de la couleur de ſa barbe : j'ai oublié de dire qu'elle étoit fort épaiſſe, raiſonnablement longue, & de couleur d'airain brun. Ce balandran lui venoit juſqu'à plus de moitié de la jambe ce qui m'empêche de faire la deſcription de la culote, puiſque je ne pu jamais l'apercevoir. Ses poches étoient au deſſous de ſes genoux, & on y pouvoit jetter de loin un pain d'une livre, tant elles étoient ouvertes. Il avoit des bas de cotton blanc, c'étoit au fort de l'hyver; je ne ſçai s'il les rouloit au deſſus ou au deſſous du genou, par la raiſon predite; le juſtaucorps deſcendant, un peu plus bas lui auroit caché ſes ſouliers qu'il n'avoit pas tout à fait des plus mignons. Son côté étoit armé de ſon épée de Soldat aux gardes, il en avoit auſſi le chapeau dont il avoit ôté le bord de laine, mais la cocarde y étoit encore arborée.

Après

Après trois ou quatre reverences de vielleux dont il nous honora, il ſe campa devant notre porte qui demeura ouverte. Alors Ru riant moins fort à la vérité, que lors qu'il nous avoit amené ſon Subſtitut le François, mais aſſez pour ne nous pouvoir faire ſa harangue tout de ſuite, nous dit: Meſſieurs voila Mr. le Major qui aura ſoin de vous viſiter à l'avenir & de ſoulager vos douleurs: il auroit parlé plus juſte en diſant: & d'agraver. Je lui rendis ſon ſalut, & j'alois le complimenter, lorſqu'un de nos Fous prenant la parole, dit à Ru: je croi que Mr. le Gouverneur choiſit ſur tous les oublieux de Paris les plus malfaits pour en faire ſes Officiers ſubalternes: cet Homme a la preſtance d'un Major, comme j'ai la figure d'un moulin à vent. Cette ſaillie fit rire ſi fort Ru, que ne pouvant faire des excuſes à Mr. le Major, il ſe contenta, en ſe frottant le front avec ſon doigt, de lui faire entendre que cet Orateur étoit un peu timbré. Et ſans lui donner le temps de nous parler, ni à nous de lui rien dire, il le pouſſa dehors & referma la porte.

Cet illuſtre Officier s'appelloit Pierre Trouſſet dit la Grange d'un Village aux environs de Rheims: ſa Seigneurie lui venoit de ſa profeſſion, car il étoit batteur en Grange. Il ſçavoit lire & paſſablement bien ſon plein-chant, auſſi chantoit-il les *Kyrie* dans ſon Egliſe, les Antiennes, les Homelies, & autres rapſodies; il portoit même la Croix ou la banniére à la Proceſſion. Mais un jour de Fête aïant été boire avec d'autres

Acolytes de ſa trempe, dans une taverne de ſon Village ; quand ils furent yvres, ils ſe querellerent ; les coups ſuivirent les injures, & il s'en donna de ſi rudes, qu'un des combatans fut étendu mort ſur la place. Pour ſe garantir de la corde, que ce meurtre traînoit après lui, il s'enrôla, & quitta le fleau pour porter le mouſquet. Après il déſerta des Troupes de France & paſſa dans celles d'Hollande, où pendant tout le temps de la guerre terminée par la paix de Ryſwick il ſervit la Republique dans le Regiment de Mr. le Comte de Hornes. Il déſerta encore une fois de Bergues-op-Zoom, repaſſa en France, & prit parti dans le Regiment aux Gardes, où il prit la Seigneurie de Pierrot. Parvenu à ce poſte honorable ; il penſa ſérieuſement à faire un établiſſement digne de lui, & de ſon emploi. Pour cet effet il ſe maria à une vendeuſe d'herbes de Tournay, qui continua ſon métier pendant que ſon Mari enflé d'une ſi belle conquête, s'érigea en Eſtafier. L'on appelle ainſi les Soldats qui fourniſſent les tables des corps de garde & des camps de cartes & de dez. Métier périlleux : car il faut ſe réſoudre à mettre ſouvent la brette à l'air. C'eſt de cette noble occupation, que Mr. des Granges Premier Commis de Mr. de Pontchartrain, dont il ſe diſoit Parent le retira, pour en faire un Officier de diſtinction, & l'élever à la dignité de Major de la Baſtille. Un brave Homme ne doit jamais deſeſpérer de ſa Fortune. Mr. de la Grange, de Batteur en grange, de Chantre devint Soldat, de Deſerteur Pierrot, de

Pier-

Pierrot Eſtafier, & d'Eſtafier Major, premier pas pour monter à la Tyrannie, où ſous le Fameux Bernaville il parvint au ſuprême dégré. J'ai appris la plupart de ces faits de ſa propre bouche: car dans les commencemens de ſon Noviciat, il étoit ſi imbécille qu'il nous racontoit toutes ces galanteries avec la derniére ingenuité. Pour ſon mariage avec l'Herbiére je l'ai appris de Mr. Boſtel dont je ferai l'Hiſtoire, qui fut invité à ſa Noce lorſqu'il étoit à Tournay. Mr. du Joncas le haïſſoit ſouverainement, ne le pouvoit ſuporter, & le mortifioit en toute occaſion. Un jour que Mr. le Major nous avoit fait ſervir, je lui fis remarquer que nous ne voïons que des œufs de carpes, & jamais de Laittes. Tuchou des Laittes, reprit il, on les garde ſoigneuſement pour en faire des *ſoupes* à Mr. le Gouverneur. Une autrefois, pour nous prouver l'autorité qu'il avoit dans la Baſtille, il fit veuir devant nous, fort hors d'œuvre, le Maître d'Hôtel pour lui rendre compte d'une piéce de quarante ſous qu'il lui avoit donnée depuis trois jours, & ils conteſtérent une heure pour deux ſous qui ſe trouvoient en ſouffrance. Quel Major! Quel Maître d'Hôtel!

Au reſte ni lui, ni le François ils ne reſtérent pas long-tems enguenillez, aux depens des Priſonniers qu'ils plumoient de tout leur cœur, ils eurent bien tôt mis pavillon haut, & la Grange ne ſe fut pas miré trois Mois de tems dans les caſſerolles du Gouverneur, que ſon viſage fut tout récrepy: les taches s'éclipſerent, ſes joües parurent

rebondies, & tout le poil de ſes mains lui tomba. On l'auroit pris avec ſon chapeau bordé, & un juſtaucorps galonné, à la vérité un peu légérement, pour un véritable Major.

Mr. Le Baron Velzer de Brock m'a affirmé que huit jours avant ſa ſortie de la Baſtille, de la Grange Trouſſet y avoit été poignardé par des Gens inconnus, & qu'il étoit tombé mort à la porte de la Baſtille ſans prononcer une parole: triſte & terrible fin, & qui doit bien faire trembler Bernaville, digne d'un pareil ſort, puiſque dans une extrême vieilleſſe il ne ſonge pas encore à ſe convertir, & qu'il continue au contraire avec avidité le plus éxécrable de tous les brigandages.

L'ainé Schrader, qui ſe faiſoit ici appeller le Baron de Peck, par une vanité ridicule, m'a affirmé qu'il étoit encore vivant: lequel croire des deux? Une vérité conſtante c'eſt qu'il n'eſt plus à la Baſtille; puiſque Mr. de Blagnac, qui en eſt ſorti depuis peu, m'a affirmé qu'il ne l'y avoit pas vû.

Du Wal étant deſcendu pour parler à ſa Femme eut le bonheur d'attendrir Mr. du Joncas, qui lui promit de nous faire rentrer dans notre chambre qui étoit la Seconde de la Tour du Coin. En effet il nous y renvoïa dès le lendemain 21. Janvier 1706. mais il y fit entrer avec nous le plus méchant, le plus corrompu, & le plus fourbe de tous les Hommes. Il y étoit déja quand nous y entrâmes, & on venoit de le faire ſortir de la premiére chambre de la Tour du Puits au deſſous de la notre, où nous n'avions pas voulu

voulu lui parler, parce que nous le croïons fou, par les extravagances que nous lui entendions faire tous les jours. Après des révérences, dont il n'étoit pas avare, & lorſque nous eûmes rangé nos meubles, les ſiens étoient fort légers, puiſqu'il n'avoit que ſes habits très exigus, comme on va le voir; il nous apprit, qu'il n'étoit à la Baſtille que du premier jour de Décembre mois precedent celui où nous étions; ce que je ne pouvois comprendre, par le déſordre où il étoit qui le faiſoit paroître Priſonnier ſuranné. Enſuite de lui même & ſans s'en faire prier, il nous apprit ſes avantures, dont il étoit très facile de voir qu'il forgeoit les trois quarts; car de mes jours je n'ai vu un menteur plus impudent. Je vais tâcher de raporter ſon Hiſtoire telle qu'il nous l'a ditte, quand j'aurai fait ſon Portrait qui ſera plus ſincére.

Charles Lorain fils d'un Chapelier de Montreuil ſur Mer ſe diſant Comte de Soulange âgé d'environ 27. à 28. ans étoit petit, mais aſſés bien pris dans ſa taille, aſſés beau de viſage, quoique d'une phyſionomie très ſiniſtre: l'effronterie & l'impudence étoient peintes ſur ſon front, & d'abord je le reconnu pour ce qu'il étoit. Il avoit eu de funeſtes faveurs de Venus, dont les reſtes lui rendoient l'haleine ſi mauvaiſe, qu'il en étoit inſuportable, ce qui le faiſoit encore continuellement ſaigner des gencives, du nez & autres parties de ſon corps.

Il avoit un chapeau tout des plus communs & preſqu'uſé, une perruque iadis blonde,

mais qui rougissoit d'être vieille & décrepite. Non un Limonnadier embulant, j'entends de ces Garçons qui portent sur leur dos de la ptisanne à un liard le verre, auroit eu honte de s'en parer. Sa cravate étoit d'une mousseline toute des plus grosses, avec une chemise de Soldat qui tiroit à sa fin, & si sale qu'elle n'avoit pas blanchi depuis qu'il étoit à la Bastille. Il n'avoit ni calleçons, ni chaussettes, ni chaussons. Son justaucorps étoit d'une Sarge noire & retournée, la doublûre en étoit d'une revêche si grossiére qu'un simple Vicaire de Village n'auroit pas voulu en doubler sa Soutanelle. La veste & la culote etoient d'une ratine si rude qu'elle assortissoit fort bien avec le reste de l'équipage. Ses bas étoient percez à dix endroits, aussi bien que ses culottes au travers desquelles sa chemise passoit par plusieurs trous. Ses souliers attachez avec des boucles de fer paroissoient être ceux d'un Porteur de chaise, plutôt que d'un Officier. Enfin plus j'examinois cette figure, moins je pouvois comprendre qu'il fût Capitaine, & encore moins un Comte de distinction : je l'aurois plutôt pris pour un Sécretaire des charniers de St. Innocent. Ce n'est pas ici, disois-je en moi-même un des Chevaliers d'industrie de Buscon, mais un de ses Contes pour rire. Il n'y a pas deux Mois qu'il est à la Bastille, & il est délabré & fagotté comme un Crieur de noir à noircir. Quel Capitaine ! Aparemment que c'est ainsi aujourd'hui que nos pauvres Officiers portent le deuil de la Victoire qui est morte pour eux. Je quiterai

terai ſa figure dont j'ai fait un détail très fidelle, pour commencer ſon Hiſtoire telle que je l'ai pu découvrir au travers de mille & mille menſonges ſi mal tiſſus qu'ils ſautoient aux yeux : mais enfin je ne me rends garand que de ce qu'il m'a dit.

Il débuta par nous affirmer qu'il étoit né à Montreuil ſur mer en Picardie, & qu'il s'apelloit Charles du Preuil Comte de Soulange, que ſa Mere qui étoit de Metz, ſœur de l'Archidiacre, & du Grand Vicaire de la Cathédrale aïant perdu Mr. le Comte de Soulange ſon Mari, lorſque le jeune Comte étoit au berceau, elle avoit affermé le Comté, & ſes autres terres, pour retourner auprès de ſes deux Freres, & amené avec elle le Comte ſon Enfant. Je lui demandai un jour où étoit ſitué le Comté de Soulange : il parut fort embaraſſé de ma curioſ[illegible] mais après avoir un peu rêvé : c'eſt, me dit-il, quelque part devers la Picardie. Quoi ! repris-je à l'âge que vous avez, vous n'avez pas eu la curioſité de voir vos terres ? Bon, repondit-il, un Homme de qualité s'embaraſſe bien de ces puérilitez, qu'il faut laiſſer aux Gentils-Hommes à lévriers. Pourvu que j'en reçoive le revenu, & que j'en faſſe bonne chére il m'importe fort peu que mes terres ſoient ſituées en Picardie ou dans l'Amérique : j'en laiſſe l'œconomie à mes Oncles, & à Madame la Comteſſe ma Mere, & quand je n'ai plus d'argent, je fais le Diable à quatre, & je les contrains bien d'en trouver.

Cette Dame la Comteſſe ſa Mere, étoit

une pauvre Femme veuve d'un Chapelier de Montreuil, qui après la mort de ſon Mari ne ſçachant plus où donner de la tête, vendit toutes les formes à chapeaux du défunt, & fut retrouver ſes deux Freres à Metz, qui ſont deux bons Prêtres qui vivent doucement de leurs Meſſes. Elle les chargea du jeune Comte Charles Lorain Fils du défunt Chapelier ſon Mari, & ſe réduiſit à faire boüillir la marmitte de ſes Freres; aux conditions qu'ils éléveroient & inſtruiroient ſon Fils, pour en faire un pauvre Prêtre comme eux: Voilà la vérité; revenons à la fiction de Mr. le Comte.

Il fit ſes baſſes claſſes à Metz où ſes Oncles lui cherchérent des Gouverneurs & des Precépteurs dignes de ſa naiſſance. Il n'alloit jamais au collége qu'en caroſſe ou en chaiſe, & toûjours ſuivi d'une demi-douzaine d'Eſta[illegible]s, ſans compter ſes Précépteurs & ſes Gouverneurs. Mais quand il fut en état de faire ſes exercices & d'étudier en droit, ſes Parens le deſtinant à être Préſident au Parlement de Métz, ſes Oncles l'envoïérent achever ſes études à Paris. Là il ſe contenta d'un Caroſſe coupé & de quatre Griſons, qui avec ſon Cocher avoient des galons d'argent ſur un fond gris, d'un Valet de Chambre & d'un Répétiteur. Il ne voulut pas s'embaraſſer d'un Cuiſinier & d'un plus grand nombre de Domeſtiques, parce qu'il ſe faiſoit aporter à manger de chez Païen fameux Traiteur. Il nous faiſoit une deſcription de ſa maniére de vivre toute des plus chimériques. Le matin il ſe faiſoit aporter

un

un bouillon, lorſqu'il étoit encore au lit, qui lui coûtoit vingt ſols; mais Païen n'auroit pas pu le lui donner à un prix ſi modique, s'il n'eût fourni de pareils bouillons à une vingtaine d'autres Ecoliers en droit, car c'étoit un conſommé de perdrix admirable, qu'un Valet de Chambre lui donnoit ſur les huit heures, après quoi il dormoit encore une heure. A neuf heures preciſes ſes Gens entroient & l'habilloient; puis il déjeunoit légérement ſoit avec des huitres, quelques boudins, grillades, quelque tranche de pâté ou de jambon, des œufs frais, du beure du Cottentin ou de la Prevalais, & il buvoit une demi bouteille de vin de Mulceau, comme plus aperitif. Pendant que Mr. dejeunoit, on mettoit les chevaux au caroſſe, & à dix-heures préciſes il entroit au Collége; après quoi il alloit à la Meſſe aux Minimes de la Place-Roïale qu'il appelloit les lampes éternelles, pour y voir les Dames, & s'y faire voir, car il étoit toûjours magnifique en habits. A propos de ces Minimes, il diſoit que s'il avoit eu quelque fête nocturne à donner à ſes Dames, quelque feu d'artifice, car c'étoit l'Homme le plus fécond en bonnes aventures de tout Paris, il auroit voulu faire attacher tous les Moines chacun ſur un pied d'eſtal, tous vêtus monachalement & avec leurs barbes, & leur fourer à chacun une méche au derriére & la faire reſſortir par la bouche, & en ſuite y mettre le feu; & comme ces bons Religieux ſont tous imbibez d'huille, cela auroit formé une perſpective de lampes cent fois plus rejoüiſſante, que tou-

tes les décorations ingénieuſes de la Comédie Italienne. Après avoir donné rendez vous à deux ou trois des plus belles Nymphes de la Meſſe-muſquée, il retournoit chez lui ; où ſe trouvoient ordinairement quelques Ducs, quelques Marquis, quelques Comtes de ſes Amis qu'il avoit invité à dîner. Souvent il y faiſoit venir Mr. le Marquis d'Aubigny Frere de Made. de Maintenon, pour rire de cet original, & ſe réjoüir en le faiſant boire, à la ſanté de la Reine ſa Sœur & du Roi ſon Beau-Frere : les ſaillies de ce fou plaiſant, nous diſoit-il du plus grand ſerieux du monde, nous faiſoient faire du bon ſang. A une heure juſte Païen faiſoit ſervir Mr. le Comte & ſa Compagnie. Les ſoupes & les biſques étoient ſucculentes & de bon goût ; les entrées fines & bien choiſies ; les godiveaux délicatement garnis ; la piéce tremblante ſur tout rendoit un jus délicieux. Au ſecond ſervice, les viandes étoient d'un rôt réjouïſſant ; le gibier piqué d'une propreté à donner de l'apétit ; les lapins de Cabourg d'un fumet exquis. Les ſalades parfaitement bien aſſaiſonnées ; l'huile de Florence, & le vinaigre au ſurot, à l'œillet & à l'ail n'y manquoient pas ; il y en avoit pour contenter les fantaſques. Cela relevé, on faiſoit paroître le troiſiéme ſervice : forces jambons de Majence & de Weſtfalie, Langues de Bologne, cervelas de Poitiers, Pâtez de Venaiſon, de canards d'Amiens, de Saumons, de Liévres & de Perdrix, hures de Sanglier, artichaux au jus, petits poix en toute ſaiſon, fricaſſées d'oreilles

& de

& de pieds de cochon, têtes de bœuf à la braiſe, légumes & farces en cent façons, rien n'y manquoit. Mais le quatriéme ſervice l'emportoit ſur les trois autres. Le fruit étoit d'une beauté enchantée, & choiſi de toutes les Provinces de France, la Pâtiſſerie y faiſoit briller ce qu'elle a de plus rare, les tourtes, les maſſepains, les poupelins, enfin tout ce que Malvilain a jamais fait de plus friand y abondoit. Les crêmes de toutes les façons, ſe joignoient aux gauffres, aux ramequins & aux fromages les plus piquans. Les confitures ſéches & liquides y primoient; noix & citrons de Roüen; rouſſelet de Rheins, prunes de Tours, cotignacs d'Orleans, abricots de Clermont, ceriſes & poires du Mans: tout ce que le Portugal & les Indes ont de plus beau, de meilleur & de plus rare étoit ſervi ſur la table de Mr. le Comte. En poiſſon c'étoit tout autre choſe; Païen ſe ſurpaſſoit: jamais Homme n'a fait de plus belle friture: ſes courts-boüillons faiſoient la nique à tous les Cuiſiniers Allemands: & jamais les Hollandois n'ont ſi bien apprêté leur excellent poiſſon que ſon Fricaſſeur. Il ne faut pas que j'oublie le buffet & la cave. Le premier étaloit les plus beaux criſtaux & les mieux cizelez, les porcelaines les plus fines de la Chine & des Indes; avec une quantité de vaiſſelle d'argent & d'or des meilleurs Maîtres de Paris. Et la ſeconde fourniſſoit les meilleurs vins: Au premier ſervice on donnoit du bourguignon, ou du vin du Rhin, on les continuoit au ſecond; au troiſiéme c'étoient vins de Champagne

pagne, d'Hongrie, de l'Hermitage, de Florence, de Chipre, vins Grecs &c. Et au deſſert c'étoient vins de Liqueur d'Eſpagne de toutes ſortes, vins muſcats, vins de St. Laurens, de Lunel, de Frontignan, Lachryma Chriſti; Ratafiats de toutes les façons de Nice, de Marſeilles, de Cête & des meilleurs endroits, où l'on travaille à faire crever voluptueuſement les Enfans de Bacchus. Au reſte quand Mr. le Comte dînoit ſeul & à ſon petit couvert, ce qui arrivoit rarement, il ſe contentoit d'une ſoupe, d'une poularde fine, ou de deux perdreaux: mais comme il aimoit paſſionnement le poiſſon il ſe faiſoit apporter deux ſoles que Païen lui vendoit une piſtolle la piéce, ou un demy cent d'éperlans qu'il ne lui coûtoient que cinquante francs; mais c'étoit un plat de petit Maître, digne d'un Roi: la friture étoit croquante, & les petits ingrediens qui régnoient tout au tour, truffles, morilles, laitances, mortadelles aiguillonnoient l'appétit.

Je ne pouvois aſſés admirer avec quel front cet inſigne Impoſteur nous débittoit de pareilles abſurditez, qui n'auroient pas eu l'approbation du Suiſſe le plus groſſier. Un Comte chapelier figuroit une dépenſe hors de la portée de bien des Princes Mais ma ſurpriſe redoubla, quand je vis du Wal ajouter foi à ces viſions, comme aux véritez les plus infaillibles. Il fit ſa Cour à Mr. le Comte, comme à un des plus puiſſans Seigneurs de France; & il ne pouvoit concevoir par quelle fatalité je n'avois qu'un ſouverain.

verain mépris pour toutes les pauvretez qu'il nous débitoit. Il ſe croïoit déja à la table du Magnifique Comte, où il debutoit par mettre la piéce tremblante ſur ſon aſſiette, & il la devoroit avec une avidité qui lui faiſoit venir l'eau à la bouche. Ce fut tout autre choſe, quand ſur le détail que du Wal faiſoit de la beauté de ſa Fille, cet important Seigneur la lui demanda en mariage du plus grand ſerieux. Le Pilote Irlandois, Patron Châtelain auſſi véritablement que le Comte, la lui accorda avec les formalitez les plus ſolemnelles. Ils prirent Dieu, le Ciel, la terre & moi à témoin de la ſincérité de leurs intentions. L'on buvoit tous les jours à la ſanté de la belle Accordée. Le Comte n'appelloit plus du Wal que ſon petit Papa, & du Wal n'appelloit plus le Comte, que ſon Gendre & ſon cher Fils. Quand il entendoit ce Gendre en herbe faire le monſtrueux détail de ſes infames galanteries, il me diſoit en confidence que jamais il ne pouvoit mieux choiſir, & que ſa Fille ſeroit une des Femmes de France la plus ſatisfaite; mais cela dans des termes ſi obſcènes, que je ne ſçai pas comment ſon chapelet ne lui tomboit pas des mains. Il étoit fort inſenſible le pauvre chapelet, & ne ſervoit que de parade, mais je proteſte devant Dieu que je rougiſſois aſſés pour le Comte, pour du Wal & pour moi, & quand je les reprenois de leurs paroles ſales, de leurs deſcriptions infames, car Soulange en faiſoit de ſi énormes qu'elles étoient capables d'attirer le feu du Ciel, ils me traittoient de Miſanthrope & de Tartuffe;

& le

& le Comte redoubloit ſes excez qui faiſoient redoubler les éclats de rire de du Wal, qui avoit trouvé un Homme ſelon ſon cœur. Ce miſérable faiſoit une deſcription des lieux infames de Paris, & rendoit cette Ville plus criminelle que Sodome, & toute l'Italie. A! dieu ne plaiſe que je vouluſſe ſalir mon Livre de la moins infame de ſes débauches; de ſes eſcarpolettes impudiques, de ſes feſtins où les Femmes, renonçant à la pudeur, en arrachoient juſqu'au moindre voile, pour ſurpaſſer en effronterie les Babyloniennes, dont les Auteurs Grecs & Latins nous font de ſi horribles deſcriptions. Enfin ſi j'en voulois croire ſes jactances diaboliques, il l'emportoit, par ſes crimes, ſur les Sardanapales, les Heliogabales, & les Monſtres les plus corrompus du monde. J'avois beau lui remontrer qu'un Homme qui ſe vantoit d'un crime qu'il n'avoit pas commis, mentoit pour ſe rendre Dieu irréconciliable; & que celui qui avoit la témérité de faire gloire de ſes péchez, & ſe délectoit à les reciter, provoquoit le Ciel à la vengeance: c'étoit jetter de l'huile dans du feu; il ne s'en montroit que plus impudent.

Il eſt tems de développer la vérité des fictions de ce prétendu Comte: je l'ai appriſe des Oncles mêmes de cet Impoſteur. Un de mes Amis qui eſt de Metz leur a écrit: ils lui ont fait réponſe en déplorant les égaremens de ce Fripon. Lorſqu'il eut fait ſes baſſes claſſes à Metz, ſes Parens ne pouvant le nourrir qu'avec bien de la peine, ils écrivirent à un de leurs Amis Prêtre habitué à St. Ger-

St. Germain de Lauxerois, pour le prier de lui trouver une bourſe dans un Collége de Paris, ou une place où il pût achever ſes études, ſans qu'il leur fût à charge. Ce bon Prêtre le fit entrer dans une Communauté où on élevoit de jeunes Seigneurs, & où on leur enſeignoit la Philoſophie, le droit, la Théologie, & diverſes autres ſciences, ſuivant la profeſſion dont ils vouloient être, ſoit d'Egliſe, de robe, ou d'épée. On leur donnoit quelque pauvre Ecolier pour les ſervir, qui étoit inſtruit avec eux par leurs mêmes Maîtres. Lorain, que nous appellerons toûjours Soulange, fut donné à un jeune Abbé, plus ſoigneux d'apprendre à rafiner dans le jeu des cartes que ſur la Philoſophie de Des-Cartes; & le fort ou le foible d'un dé que la Théologie de St. Thomas & de Scot. Il faiſoit venir dans ſa chambre les Filoux les plus adroits de Paris, qu'il païoit graſſement, pour lui apprendre à filer la carte, & à piper le dé. Soulange goûta ſi bien cette ſcience pernicieuſe, qu'il devint en peu de temps plus expert que ſes Maîtres, parce qu'il s'y exerçoit jour & nuit. Ce fut là qu'il vit Mr. d'Aubigny, ſi connu de tout Paris, que ſa Sœur avoit contraint d'entrer dans cette Maiſon en qualité de Penſionnaire, & l'avoit recommandé aux Directeurs pour veiller ſur ſa conduite, le croïant là plus honorablement qu'aux petites maiſons. Si l'on en croit notre Fourbe, ce vénérable Cordon bleu l'avoit pris en amitié, & comme il n'oſoit ſortir ſeul de la Maiſon, il tâchoit d'obtenir Soulange pour l'accompagner,

gner, qui faiſoit l'Hypocrite à tromper tous les Surveillans; mais qui, ſans égard à ſon petit colet & à ſon chapeau empeſé, ſuivoit cet illuſtre Gouverneur de Province dans les lieux les plus infames de debauche, où il ſe proſtituoit en cachette. Enfin le jeu, & les crimes de Soulange aïant été découverts, il fut chaſſé de la Communauté. Le Prêtre Ami de ſes Oncles, fut encore ſon refuge, & trouva le moïen de le faire entrer dans le Séminaire de St. Sulpice, où en ſervant les Etudians il devoit étudier lui même. Mais au lieu de réparer ſes fautes & ſon temps perdu, il fit joüer les jeunes Aſpirans au Sacerdoce, leur excamota leur argent, & fit tant de friponneries qu'il fut jetté dehors comme incorrigible.

Alors il quitta le petit colet pour fréquenter tous les brelans de Paris, & les lieux les plus infames. Aïant filouté & débauché des Enfans de Famille, il fut denoncé à Mr. d'Argenſon Ennemi déclaré de ces ſortes de Filoux, qui le trouvant atteint & convaincu de pluſieurs tours de maître Gonin, le fit enfermer à Bicêtre ſous ſon véritable nom de Charles Lorain.

Peu de temps après qu'il fut dans ce lieu de plaiſance, les Priſonniers firent un complot, forcérent leurs Gardes, dont il y en eut quelques uns de tuez, & s'échapérent en la plus grande partie. Soulange fut des heureux, & enfin il ſe ſauva à la Rochelle. C'eſt là où ſes Oncles l'ont perdu de vüe, ſans ſçavoir ce qu'il eſt devenu pendant un fort longtemps, juſqu'à ce qu'il ſoit retourné

né chez eux à Metz, ainſi je ſerai contraint de ſuivre Soulange ſur ce qu'il nous en a dit lui même, témoignage bien douteux.

Il eſt conſtant qu'il me ſouvient parfaitement bien d'avoir entendu dire à ce Fourbe qu'il avoit été au Seminaire de St. Sulpice, & qu'il y étoit encore, lorſqu'on porta le cœur de Monſieur Frere unique du Roi au Val de Grace, accompagné de la plupart du Clergé de Paris. Et ce qui m'en doit mieux rapeller la mémoire c'eſt un tour inſolent dont il ſe vantoit comme d'une choſe bien glorieuſe. Il nous dit que tout le Clergé étant entré dans le Couvent, ce qui ſe fait d'ordinaire à ces ſortes de cérémonies, où attrape qui peut; ils ſe trouverent pêle mêle avec les Religieuſes; & que s'étant approché d'une jeune Nonne il la tira à l'écart dans un lieu obſcur, car c'étoit la nuit, & qu'il pouſſoit déja l'inſolence à la derniére extrémité lorſqu'une des Supérieures du Couvent vint à paſſer faiſant ſa revüe avec deux ou trois de ſes Religieuſes, qui delivra la pauvre Brebis de la patte du Loup, qui ſe ſauva dans la foule, laiſſant crier la vieille Mere édentée: à l'inſolent.

Je n'ai pas oublié auſſi qu'il nous a dit qu'il étoit préſent au combat qui s'étoit donné entre les Priſonniers de Bicêtre & leurs Gardes: & dès ce moment là je me doutai qu'il avoit été un des Acteurs. Il nous raconta qu'un de ſes Amis Parent du Gouverneur de Bicêtre l'avoit mené voir cette affreuſe Maiſon. Là étant à la Meſſe des Priſonniers que

que l'on appelle, à lettre de cachet, ce ſont ceux qui y ſont par ordre de la Cour, il avoit vû la choſe la plus épouvantable. Cela eſt manifeſtement faux qu'il ait vû ce combat en qualité d'Ami, puiſqu'on n'y laiſſe entrer qui que ce ſoit. Les Priſonniers s'étant donné le mot, que lorſque le Prêtre léveroit l'Hoſtie cela leur ſerviroit de ſignal, ſe levérent tous dans cet inſtant & ſe jettérent ſur leurs Gardes qu'ils deſarmérent, après avoir tué ceux qui firent reſiſtance. Armez en partie des armes de leurs Ennemis, ils coururent au corps de garde, dont ils eſſuiérent le feu, qui tua un des leurs & en bleſſa pluſieurs autres; ils le forcérent, tuérent & bleſſérent les plus braves, & ſe rendirent Maîtres des Portes: après quoi chacun ſe diſperſa de ſon côté. Ils furent repris en la plus grande partie, & ſubirent de plus crüelles peines que la mort. Il y avoit un de ces Hommes parfaitement bien fait & fort, qui avoit trois bleſſures dans le corps: on le laiſſa, ſans le penſer, couvert à nud ſans chemiſe d'une cuiraſſe, & chargé de chaînes. Il vêcut plus de ſix ſemaines en cet état, faiſant des cris épouvantables. On ne lui donnoit qu'un peu de pain & d'eau. Les vers ſe mirent dans ſes plaies; il en étoit rongé tout vif. On lui refuſa l'adminiſtration des ſacremens, & il mourut dans une eſpèce de rage, ſi décharné, qu'on lui voïoit tous les os au travers de ſa peau qui ſembloit collée deſſus. On faiſoit voir cet affreux & triſte objet de la vengeance à tous les Priſonniers. Un d'eux, qui ſe ſauva encore après de

Bicê-

Bicêtre, a fait le détail de ce barbares cruautez à Soulange. Ceux qui n'étoient pas bleſſez furent plongez dans d'horribles cachots, où il en mourut plus de la moitié de miſére & de faim. Eſt il poſſible qu'on ait la dureté de refuſer des Bourreaux à des Hommes qui les demandent en grace, pour les délivrer par la mort d'un ſupplice plus crüel que la mort?

Soulange nous dit qu'étant devenu paſſionnément amoureux de Madé. de Malletot dont je connois parfaitement la Famille des environs de Caën, ſes Parens n'aïant pas voulu conſentir à ſon mariage, il avoit été voïager, pour s'arracher le trait qu'Amour avoit lancé dans ſon cœur. Mais je croi plutôt que n'oſant reſter dans Paris, il s'en étoit enfui pour éviter la corde qu'il craignoit que le Bourreau ne lui lançât au cou. La charité des Curez, s'il en reſte encore parmi eux, & celles des Gentils-Hommes de Campagne, avec quelques cartes placées à propos quand l'occaſion s'en préſentoit, aidérent à voiturer Mr. le Comte à pié de Paris juſqu'à la Rochelle. Là aïant trouvé le ſécret de ſe couler dans les aſſemblées où l'on joüoit, il ne fut pas long-tems à ſe mettre en état de paroître dans le monde. Il fut à Rochefort & fit connoiſſance avec des Officiers de Marine, dont il arracha quelques écailles. Il dit même, mais je ne puis le croire, qu'il s'aſſocia avec Mr. le Chevalier de Gabaret, & qu'il lui découvrit ſon adreſſe; & que celui-ci lui propoſa de s'embarquer avec lui dans un Vaiſſeau qu'il alloit commander pour un

un voïage du Canada. Qu'étant fort deſœuvrez ſur un Vaiſſeau, tous les Officiers ne manqueroient pas de joüer, & qu'ainſi il leur ſeroit facile d'avoir tout leur argent, & de gagner des ſommes conſidérables à Québeck, où ils devoient paſſer l'hyver, & où le grand froid reſerrant le monde dans les maiſons, on étoit contraint de joüer devant beau feu pendant la plus grande partie du temps.

Je ne m'arrêterai pas à parler des fameuſes conquêtes qu'il ſe vantoit de faire par tout ſous les étendars de l'amour. On auroit pu faire un gros régiment de tous les Maris, qu'il avoit fait paſſer ſous la cornette d'Acteon. Et s'il avoit mené avec lui toutes les Filles qui ne lui avoient pas été cruelles, il y en auroit eu aſſés pour peupler toute la Loüiſiane & le Myſiſipy. Il avoit donné une de ſes Maitreſſes au Chevalier de Gabaret qui étoit la plus belle-Fille de la Rochelle, & la lui avoit livrée d'une maniére ſi infame, que le ſeul ſouvenir m'en fait horreur, bien loin que je veuille en ſalir ma plume. Quand il n'auroit fait que cette ſeule action, ſi elle eſt vraie, comme j'en doute fort, il mériteroit d'être brûlé vif. Cette beauté, ſur l'affirmation du Comte, avoit une manie toute particuliére; c'étoit de manger des pierres: elle en avoit toûjours dans ſes poches, qu'elle croquoit en cachette, comme des confitures ſéches: on peut croire qu'elle ne choiſiſſoit pas des plus dures. Elle doit avoir eu, ſelon le raport de notre Impoſteur pluſieurs Enfans du Chevalier

lier de Gabaret. Comme je croi tout cela très faux ; je ne juge pas que cela puiſſe faire tort à ce Chevalier que je ſcai être un très honnête Homme, incapable de toutes les baſſeſſes dont notre fourbe l'accuſe. Je veux croire que Soulange a fait le voïage de Québec avec lui, en qualité de Valet, & qu'il excamota quelque argent aux Gardes de Marine de ſon bord, & à quelques Officiers ſubalternes de la garniſon de Québec; mais que le Chevalier en ait été de moitié, c'eſt ce que je préſume abſolument faux.

Notre Comte pour rire quitta donc le Collége, ſes Amis les Ducs & Marquis, ſon beau caroſſe, ſes Griſons, ſon Cocher, la voluptueuſe cuiſine de Païen, enfin toutes les délices de Paris, pour aller faire le voïage périlleux du Canada en qualité de volontaire, car il n'eut pas l'effronterie, de nous dire qu'il commandoit le Vaiſſeau. Je croi effectivement qu'il a été à Québec, ou bien il a vû de bonnes Relations de ce Païs là. Il me depeignit aſſes naturellement Mr. de Caliéres Viceroi que je connoiſſois parfaitement. Il me parla en bons termes des Sauvages, de leurs mœurs & de leurs maniéres ; il danſoit même comme eux. Il me fit une deſcription aſſés naturelle de la façon de vivre des habitans de Québec, & ſur tout du grand froid qui les tourmentoit en hyver, & des grandes neiges dont ils étoient aſſiégez pendant un très long-temps. C'eſt peut-être la ſeule vérité qu'il nous a dite ; mais je ne puis croire que les Officiers de la Garniſon,

les principaux Habitans, & Mr. de Caliéres même lui aient ſacrifié les ſommes conſidérables, qu'il affirmoit leur avoir filoutées, & avoir partagées avec le Chevalier de Gabaret, auſſi bien que l'argent de tout ſon Equipage.

Le voici donc de retour à la Rochelle, où il ſe fit habiller en véritable Comte. Il s'introduiſit dans les meilleures aſſemblées, même chez Mr. le Maréchal de Chamilli, qui commandoit dans l'Aunix, & filouta beaucoup d'argent. J'en doute fort : les Généraux de cette conſéquence ont des Surveillans aſſés habiles pour les empêcher d'être dupez par un petit Fripon, que l'on jetteroit par les fenêtres, s'il avoit la témérité de filer la carte dans ces lieux qui ſemblent être ſacrez. Enfin il revint à Paris, où un Joüeur de profeſſion, Homme de conſéquence, l'introduiſit chez les Ambaſſadeurs, & dans les Aſſemblées les plus conſiderables de Paris. Ce fut là ſans doute qu'il prit le nom pour la premiére fois de Charles du Preuil Comte de Soulange, pour éloigner les mauvaiſes impreſſions qu'y avoit laiſſées Charles Lorain ; dépaïſer Mr. d'Argenſon, qui n'auroit pas manqué de lui faire appliquer quelque flêtriſſure chagrinante, & ſe faire diſtinguer par un titre, que bien des Gens portent, auſſi bien que lui, quoiqu'ils ne ſoient tous que des Comtes ſans terres. Ce fut, peut être encore dans ce temps là qu'il lui fut permis d'entrer quelques fois chez Païen, & de s'y réjoüir aux dépens des Sots. Son Ami le mena encore à Verſailles, & l'introduiſit

duiſit chez Mr. le Marquis de Livry & même dans les appartemens, où il joüa aſſés heureuſement; mais ſi cela eſt vrai, il dut auſſi y joüer circonſpectement autrement garre Mr. le Comte de nouvelle fabrique. Ce Joüeur, dont je n'ai pu déchiffrer le nom ſur mes tablettes, le conduiſit encore à Roüen où Meſdames les Préſidentes & les autres joüeuſes de profeſſion les défraierent, & leur fournirent, non ſans peſter, de quoi joüer gros jeu à Paris à leurs dépens.

Ils étoient dans cette fameuſe Ville la Capitale des Filoux, auſſi-bien que des Perſonnes de mérite & les plus polies du monde, lorſque Mr. Chamillart eut beſoin d'un Homme de l'âge de la taille, & ſur tout auſſi fourbe que Soulange. Tout ce que je vais dire eſt ſur le compte du Comte; car depuis que Dieu m'a rendu ma liberté, jamais je n'en ai pu découvrir la vérité, quelque recherche que j'en aie faite. Il eſt certain qu'il a été en Hollande, & qu'il me parloit fort pertinemment de la Haye: il y avoit fréquenté la plupart de mes Amis; Mr. le Marquis de Bougy, Mr. de l'Etang, le Général de l'Iſle-Marais, Mr. de Bel-caſtel, Mr. de la Mélonniére, & quantité d'autres, qu'effectivement il avoit vû. Ce fut lui qui me confirma la mort de Mr. de Colombiéres Capitaine aux Gardes, qui me fut très ſenſible pour bien des raiſons. Mr. Chamillart demanda au Joüeur de profeſſion ami de Soulange, joüeur en qui ce Miniſtre avoit une grande confiance, ſi lui, qui fréquentoit tous les brelans de Paris, ne connoiſſoit

pas quelqu'homme d'eſprit, qui voulût hazarder une aventure pour faire fortune; mais qu'il en avoit beſoin inceſſamment, qu'il falloit qu'il fût de telle taille, de tel âge & de tel poil. Toutes ces circonſtances ſe trouvérent dans Soulange, que ſon ami fut promptement quérir à Paris & l'amena à Mr. Chamillart, qui fut ravi de trouver l'Homme dont il avoit beſoin. Voici le fait.

Un certain Comte de St. Paul des environs de Roüen, mécontent du ſervice de France, avoit paſſé dans les Cévennes, & s'étant mis à la tête des Camiſards il y faiſoit rage: lorſque Mr. de Fimarcon ou de St. Fremont, il ne me ſouvient plus lequel des deux, lui aïant dreſſé une embuſcade, il y tomba, & y fut tué, ne voulant pas ſe rendre. Ce Commandant envoïa à Mr. Chamillart les habits du mort & tout ce qu'on avoit trouvé dans ſes poches, entr'autres choſe un étui où étoient ſes armes, & des lettres qu'on lui écrivoit d'Hollande par leſquelles il paroiſſoit que ce Comte y devoit paſſer, pour preſſer le ſecours qu'on y devoit envoïer, & ſe mettre à la tête des Troupes que les Alliez avoient reſolu d'y débarquer avec des remiſes conſiderables.

Mr. Cavalier & pluſieurs de ceux qui ont ſervi ſous lui m'ont affirmé que jamais ils n'ont entendu parler de ce Comte de St. Paul, ainſi c'eſt une impoſture énorme fabriquée par le pretendu Comte de Soulange.

Lorſqu'on eut donné toutes les inſtructions néceſſaires à Soulange, autant que le temps

temps le pouvoit permettre, on lui fit prendre les habits du Comte de St. Paul dont on avoit fait réparer les endroits que les bales avoient endommagez. Muni de bons paſſeports, d'argent, & de tous les papiers & effets du deffunt, il fut droit à Anvers, où Mr. le Maréchal de Matignon avoit ordre de lui donner un Guide fidelle pour le conduire aux environs de Breda, ce qu'il fit pendant la nuit, & le mena dans le plus prochain Village aux environs de la Ville. A peine étoit-il la pointe du jour lorſqu'il y arriva. Il frappa à la porte de l'Auberge la plus aparente: on lui ouvrit: il demanda quelqu'un qui parlât François: le Fils de l'Hôteſſe ſçavoit cette langue. Il s'informa s'il étoit en ſeureté: on l'en aſſura, & qu'il y avoit des Troupes au devant, que l'Ennemi ne pouvoit forcer avant qu'ils en fuſſent avertis. Le Comte, qui n'eſt plus le Comte de Soulange mais le Comte de St. Paul, demanda du papier & de l'encre, écrivit à Mr. de Schalis Gouverneur de Breda, pour lui donner avis de ſon arrivée & le prier de lui envoïer une Eſcorte pour le conduire plus ſeurement dans ſa Place. Il chargea le Fils de l'Hôteſſe de la Lettre, & lui recommanda bien de la rendre en main propre au Gouverneur, comme une choſe de la derniére conſéquence; & après avoir bu un doigt de vin il ſe coucha ſur un lit.

A peine étoit-il dans ſon premier ſommeil, qu'il fut reveillé par un grand bruit. Il ſe leva promptement, & aïant regardé par la fenêtre, il vit de la Cavalerie & de l'In-

fanterie qui se rangeoient en Haye devant la Maison. Dans l'instant un Officier entra dans sa chambre, qui lui aprit qu'il étoit l'Ayde Major de la Place, qui venoit de la part de Mr. le Gouverneur le féliciter sur son heureuse arrivée, lui faire offre de ses services, & l'escorter dans la Ville. Le Comte de St. Paul répondit à ce compliment tout de son mieux: Lui fit servir du vin, & à tous les Officiers & Soldats qui burent à sa santé. Ensuite il descendit, & trouva devant la porte un beau cheval richement enharnaché que le Gouverneur lui envoïoit. Quand il voulut payer l'Hôtesse, elle ne voulut pas prendre son argent, lui protestant qu'elle étoit païée. Sur quoi l'Officier lui dit fort galamment: Mr. vous êtes sur les terres de L. H. P. dont les Alliez vous ont trop d'obligation pour qu'ils ne vous en témoignent pas leur reconnoissance. L'Officier l'aïant fait monter à cheval devant lui, se voulut absolument placer à sa gauche, & au milieu de deux Compagnies de Dragons & de Grenadiers ils marchérent vers la Ville. Lorsqu'ils en aprochérent, le Comte fut fort surpris d'entendre tirer du canon; sans doute qu'il sçavoit bien qu'il étoit indigne de cet honneur. Le Major le reçut à la Porte, la Garnison sous les armes, & le conduisit au Gouvernement, où Mr. de Schalis l'embrassa avec des témoignages de joïe qui prouvoient invinciblement son Zèle pour la République. Il ne pouvoit assés s'étonner, comment un Général, qui avoit donné tant d'affaires à la France, avoit pu se dérober à

ses

ſes vigilans Ennemis, traverſer un vaſte Roïaume éluder l'éxactitude de ceux qui commandoient ſur les frontiéres, & enfin ſe rendre au travers de mille périls chez une Nation de laquelle il avoit ſi généreuſement embraſſé les interêts. Le vénérable Général raportoit tout à la Providence, croïant parler à l'Ami commun de la bonne cauſe. Il l'interrogeoit ſur les victoires miraculeuſes qu'il avoit tant de fois remportées ſur de braves Ennemis, avec une poignée de monde, dont la plupart n'étoient pas diſciplinez. Le Comte affectoit de parler peu, ce qui lui étoit éxactement recommandé, parce qu'il n'entendoit pas la guerre, & qu'il craignoit de ſe couper, ce que le Bonhomme attribuoit à une prudence conſommée. Il lui fit voir les admirables fortifications de ſa place, l'art aïant ajouté à la nature, tout ce qui peut rendre un ſiége meurtrier & perilleux; puiſqu'il n'eſt plus de place imprenable, depuis que les Hommes ont trouvé le dangereux ſécret de vaincre l'art par l'art même, & de ſurmonter la nature. Le Général Schalis n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à bien régaler Mr. le Comte, en attendant l'ordre de L. H. P. L. E. G. qu'il avoit fait avertir par un exprès de ſon arrivée. Il fut complimenté & felicité par tous les ordres de la Ville. Tous les Officiers ſe faiſoient un plaiſir de voir un Homme ſi extraordinaire, dont la valeur avoit forcé la Renommée à répandre par tout la grandeur de ſes exploits. Ils croïoient même décourir dans ſes yeux ce noble feu dont le brillant fait ſi bien diſtin-

guer les vrais Héros. Enfin il ne manquoit rien à notre Comte que le bonheur de n'être pas reconnu, ce qui auroit changé les honneurs en étriviéres & peut être en quelque choſe de pis.

C'eſt pourquoi lorſque l'ordre fut venu de la part de L. H. P. de faire conduire l'illuſtre Comte de St. Paul à la Haye, il refuſa tous les honneurs dont on voulut accompagner ſon départ, alleguant que comme il ſeroit peut-être forcé de rentrer par la France dans les Cévennes, il étoit de la derniére conſéquence qu'il ne fût pas connu de tout le monde. Mr. de Schalis ſe rendit à de ſi juſtes raiſons, & après l'avoir comblé d'honneurs, de préſens & de ſouhaits pour ſa proſpérité & celle de ſes illuſtres Alliez, il le laiſſa partir *incognito* dans un chariot de poſte.

Ce Comte important fut deſcendre à la Sonnette, fameuſe Auberge de la Haye, où il arriva à l'heure du ſoupé. L'Hôte lui demanda s'il vouloit manger en compagnie, qui ne manque jamais d'être compoſée de Gens de la premiére diſtinction, tant des naturels du païs que des Etrangers. Le Comte accepta l'offre avec plaiſir, après s'être informé du nom du Seigneur qui Préſidoit aux Etats cette ſemaine, & de l'heure à laquelle ſe couchoit Mr. le Grand Penſionnaire. Si-tôt qu'il fut à table, tout le monde jetta les yeux ſur lui, comme on fait d'ordinaire ſur tous les nouveaux venus. Quelque Membre des Etats Généraux qui ſe trouva de la partie comme il y en a preſque toûjours

jours dit qu'on attendoit inceſſamment le Comte de St. Paul qui étoit arrivé à Bréda, & en diſant cela, il avoit les yeux attachez ſur notre Comte, ſe doutant que ce pouvoit être lui qui n'en fut pas décontenancé. On parla fort différemment de ſes belles actions, & du ſujet de ſa venüe, ſans qu'il prit aucun parti dans cette converſation. Enfin on n'avoit pas encore achevé de ſouper, qu'il ſe leva de table, pria l'hôte de lui faire donner un flambeau, & quelqu'un qui le conduiſit chez Mr. le Grand Penſionnaire, en attendant qu'il lui eût trouvé deux Laquais qui le ſerviroient, comme c'eſt la coutume en ce païs là, pendant qu'il ſeroit à la Haye. Ceux qu'il avoit laiſſé à table, au raport de l'hôte, ne doutérent plus que le nouveau venu ne fût le Comte de St. Paul. On loüa ſa modération; tout le monde tomba d'accord qu'il avoit une phyſionomie relevée, & qui decouvroit tous les caractéres d'un grand Général. Pas un n'y lut qu'il ne lui manqueroit un jour qu'une voix pour être pendu, & qu'au déffaut de la hard, il ſeroit condamné aux galéres à perpétuité.

Il trouva S. Ex. Mr. le Grand Penſionnaire en robe de chambre, qui au nom du Comte de St. Paul, deſcendit de ſon Cabinet, l'embraſſa tendrement pleurant de joïe de le voir arrivé chez eux, après avoir eſſuïé tant de périls pour y parvenir. Il lui dit que dès le lendemain il lui obtiendroit une audience des E. G. Je promets au Lecteur de répondre à tout cela. De retour à l'Auberge tout le monde s'empreſſa à le féliciter, particu-

liérement ceux qui étoient du corps des Etats. Et sur ce qu'il demanda d'être conduit chez le Seigneur qui Présidoit aux Etats, un des plus apparens de la troupe le pria d'attendre qu'il eût fait mettre les chevaux à son carosse & qu'il lui conduiroit lui même.

Le Président le reçut avec des honneurs tels qu'on les pourroit rendre à un Turenne, ou à un Schomberg qui reviendroient de l'autre monde exprès pour deffendre leur cause; & lui promit de la part de la République tout ce qu'il pourroit légitimement leur demander. Après que le Président eut reconduit Mr. le Comte jusqu'au carosse, Mr. de St. Paul demanda au propriétaire de la voiture, s'il ne lui feroit pas une priére incivile en lui demandant de le faire conduire chez Mr. le Comte d'Auvergne; ce qui fut fait dans le moment, & ce Comte ne s'étant pas trouvé chez lui, quoiqu'on voulût l'aller querir où il soupoit; l'Introducteur proposa à Mr. le Comte de le mener chez Mr. Fagel, Seigneur très distingué dans la République qui le reçut avec des témoignages d'affection, dignes de ce grand Magistrat. De retour à l'Auberge ils y trouvérent le Comte d'Auvergne qui les y attendoit déja, & qui avoit quitté son soupé pour venir embrasser un Heros qu'il pensa étouffer à force de caresses. Il lui protesta que tant qu'il seroit en Hollande, il l'accompagneroit par tout, & le feroit de toutes ses parties de plaisir. Il fit même tout ce qu'il put pour l'amener loger chez lui, ce que le Comte de

St.

St. Paul refuſa conſtamment. Au deffaut le Membre des Etats & lui, ordonnerent à l'Hôte de la Sonnette de donner ſon plus bel appartement à Mr. le Comte, & de ne lui rien refuſer de ce qu'il lui demanderoit: lui alléguant que c'étoit à l'Etat à le payer, & puiſqu'ils avoient le bonheur de poſſéder chez eux ce grand Général, il étoit bien juſte d'y défraïer un Homme auquel la République avoit tant d'obligation.

Le Comte de St. Paul s'informa exactement s'il n'y avoit pas quelque Camiſard à la Haye; il avoit de fortes raiſons de le ſçavoir. Il dit, qu'en quittant les Cévennes, il avoit fait courir le bruit parmi ſes Troupes, & l'avoit fait répandre chez les François, qu'il étoit mort.

Le lendemain au matin il retourna chez Mr. le Grand Penſionnaire, qui lui dit de ſe trouver ſur les onze heures à l'aſſemblée des E. G. & qu'il lui obtiendroit une audience. En attendant ce bienheureux moment Mr. le Comte fut ſalüer les Principaux de cet illuſtre Corps, qui le reçurent avec des témoignages d'amitié dignes de la bonté de leur cœur. En effet on peut dire qu'il n'y a point de Nation plus généreuſe & plus reconnoiſſante. Et de tous ceux qui ont ſervi cette Magnifique République, il ny a que moi ſeul qui ſuis reſté ſans recompenſe, par l'autorité d'une Puiſſance redoutable. Le Comte fut introduit dans l'aſſemblée de L. H. P. qui lui firent l'honneur de le faire aſſoir: honneur qu'ils n'accordent qu'aux Ambaſſadeurs des têtes couronnées.

Après qu'il eut été félicité sur sa bienvenüe, on lui permit de parler. Il remontra à l'Assemblée qu'il étoit venu chez eux pour deux raisons très importantes. La premiére pour solliciter un prompt secours, sans lequel il faudroit abandonner l'affaire des Cévennes, qui étoit d'une plus grande conséquence qu'on ne la croïoit. Car si les Camisards étoient puissamment secourus, infailliblement les Protestans du Vivarés, du Rouergue & du Languedoc, qui avoient été si cruellement persécutez & Dragonnez par les Emissaires des Jésuites, se souléveroient, pour s'affranchir par les armes d'un joug insuportable à des Gens de cœur. Peut-être que la révolte deviendroit générale par toute la France, par les cruautez dont on avoit accablé les Réformez. La seconde raison qui l'avoit attiré en Hollande, c'étoit pour obtenir de L. H. P. un tître, qui pût le faire agir offensivement contre la France, sans crainte des dangers où il seroit exposé, si par le sort des armes il tomboit vivant entre les mains de ses Ennemis. Et que L. E. G. l'asseurassent d'une retraite chez eux assés honorable pour y vivre suivant sa qualité, par raport & conformément aux biens qu'il avoit abandonné en France pour se ranger de leur parti.

Le Présidént répondit qu'on auroit en considération ces deux Chefs. Qu'on avoit resolu d'envoïer un secours de six mille Hommes du côté des Cévennes qui partiroit incessamment, & qu'on étoit assuré d'un lieu de débarquement pour cet effet. Qu'on feroit

roit tenir aux Camiſards armez pour la cauſe commune des remiſes, des munitions de guerre & des proviſions plus que ſuffiſantes pour faire la guerre avec vigueur & utilité. Qu'à ſon égard L.E.G. étoient réſolus de le reconnoître pour Lieutenant Général de leurs Armées, & de lui en faire expedier les proviſions en la meilleure forme: & d'aviſer à lui procurer un état honorable chez eux en cas de retraitte. Qu'au ſurplus L.H.P. alloient lui nommer des Commiſſaires, avec leſquels il pourroit délibérer de tout ce qui ſeroit néceſſaire pour une prompte exécution & pour ſa ſatisfaction. Après l'audience. S. Ex. Mgr. Heinſius le mena diner chez lui.

Il ne pouvoit ſouhaiter rien de plus glorieux. On lui donna des Commiſſaires, des quels il apprit dans la ſuite quel étoit le lieu où ils devoient débarquer leurs Troupes. Par quels moïens on avoit gagné le Gouverneur. De quel côté il falloit tourner leurs armes, lorſque les Camiſards ſeroient joins aux troupes de débarquement. Comme auſſi il ſçut adroitement par quel canal on faiſoit tenir ſécrettement des remiſes dans les Cévennes. Mais comme ce n'étoit pas ſon deſſein de s'embarquer avec les Troupes que l'on devoit envoïer aux Camiſards, il inſiſta à demander qu'on lui donnât quelques braves Capitaines & bien experimentez dont les Camiſards avoient plus beſoin que de tout autre choſe, avec tout l'or qu'ils pourroient emporter ſur eux, & pourvû qu'on le fît guider de nuit juſqu'aux environs d'Anvers,

il promettoit au péril de ſa tête de les introduire dans les Cévennes. Car, diſoit-il, ſi je ne retourne promptement vers ces bonnes Gens, comme je leur ai promis, il eſt à craindre qu'ils ne ſe diſſipent; auquel cas on ne pourroit jamais les ralier.

On lui donna les ſix Officiers qu'il demandoit, tous vieux Routiers & bien expérimentez; dont la plupart étoit même de ces cantons là. Mais ce fut par leurs précautions que notre prétendu Comte faillit à être perdu. Comme il n'y alloit pas moins que de leur vie dans une affaire ſi chatouilleuſe, ils interrogérent ſoigneuſement le Comte des moïens qu'il emploiroit pour entrer dans la France, en traverſant la Flandre & trompant la vigilance des Gouverneurs des Places frontiéres. Comment en outre ils pourroient ſe jetter dans les Cévennes, attendu qu'ils ſçavoient parfaitement bien avec quelle exactitude les François en gardoient les avenües, en ſorte qu'il n'y pouvoit rien entrer ſans leur permiſſion. A toutes ces juſtes queſtions le Comte de St. Paul ne répondoit autre choſe, qu'on eût ſeulement à l'introduire dans Anvers, & qu'après cela il leur garantiſſoit une heureuſe réüſſite. Elle ne pouvoit pas être plus fortunée. Il les auroit dénoncez à Mr. le Maréchal de Matignon, qui les auroit déchargez de leur or, & jettez dans une baſſe-foſſe juſqu'à la Paix. Enfin des ſix, il y en eut un qui ſe détermina à ſe laiſſer guider par le prétendu Comte; tant il étoit prévenu qu'il agiſſoit de bonne foi. Mais les cinq autres qui crurent avoir découvert le con-

contraire dans ce méchant Homme conſeillérent aux Commiſſaires d'aller bride en main, & de temporiſer juſqu'à ce qu'ils fuſſent convaincus des moïens inſurmontables qu'il emploiroit.

Le Comte preſſoit vivement l'expédition de ſes Patentes, & encore mieux la remiſe de l'or que l'on devoit envoïer par ſon miniſtére dans les Cévennes; mais il ne fut pas long-tems à s'apercevoir que s'il n'étoit pas ſoubçonné d'infidélité, du moins on n'avoit plus une grande confiance en lui. Il craignoit même fort d'être découvert par quelque Camiſard échapé des Cévennes: car ces pauvres Gens réduits preſqu'aux abois, métoient tout en pratique pour obtenir du ſecours. Soit donc qu'on eût eu des avis certains de la mort du véritable Comte de St. Paul; ſoit que quelque joüeur de profeſſion, il y en a toûjours à la Haye, eût reconnu le Comte de Soulange, il vit bien que la chance ne lui étoit pas favorable. Il s'aperçut qu'on l'épioit, & ce qui acheva de le convaincre qu'il étoit en péril, c'eſt qu'un jour Mr. le Comte d'Auvergne lui dit franchement qu'on doutoit qu'il fût le Comte de St. Paul, & que le Neveu de Mr. de L'Etang Capitaine des Gardes, l'avoit vu joüer à Paris ſous un autre nom.

Il n'en falut pas davantage à mon Comte pour le faire décamper à la ſourdine. Il avoit loüé deux Laquais, dont un lui témoignoit beaucoup d'amitié; il lui dit de loüer un chariot de poſte, & d'aller l'attendre dans ce chariot en un endroit hors de la Haye

qu'il

qu'il lui montra; & immediatement après il fut l'y trouver. Il donna de l'argent au cocher du chariot pour le conduire en toute diligence au Mordick, où il laissa son Laquais avec ordre de l'y attendre

Attendez moi sous l'orme vous m'attendrez long-tems.

Il passa le Rhin, prît un autre chariot pour le conduire promptement à Breda; où arrivé, l'Officier de garde qui le reconnut pour le Comte de St. Paul que le Gouverneur avoit si bien reçu, ne fit point de dificulté de le laisser entrer. Au contraire le Comte lui dit qu'il étoit si fatigué qu'il ne pouvoit plus se soutenir; qu'il alloit se reposer au Cardinal fameuse auberge, & qu'il le prioit de ne pas si-tôt avertir le Gouverneur de son arrivée. En effet il entra dans l'Hôtellerie du Cardinal, qu'il ne fit que traverser, & fut au corps de garde de la porte d'Anvers, où il salüa les Officiers & sortit hors de la porte comme s'il avoit voulu se promener, & quand il fut hors de la vüe, il se prit à marcher de toute sa force vers le Cabaret d'où il avoit donné avis de son arrivée à Mr. de Schalis, & où l'Ayde-Major de la place avec son excorte étoit venu le recevoir. Là le Comte pria le Fils de l'Hôtesse de lui trouver quelqu'un qui pût le guider jusqu'aux portes d'Anvers en lui faisant éviter la rencontre des Troupes, & qu'il lui donneroit deux Loüis. L'envie de gagner si facilement une somme qui parût considérable à ce jeune Homme lui fit accep-

ter

ter le parti. Il aſſura le Comte que perſonne ne pourroit jamais le guider mieux que lui : qu'il étoit tous les jours au Camp des Hollandois, où il leur vendoit des rafraîchiſſemens, & qu'il ſçavoit parfaitement des chemins détournez, par où il le conduiroit juſqu'aux portes d'Anvers. Il n'y avoit plus que la Mere du Guide qui s'oppoſoit à cette dangereuſe réſolution; mais le Comte l'appaiſa, en lui donnant encore un loüis pour y conſentir, & dans le moment, il ſe mit en chemin avec ſon Conducteur, qui lui tint ſa promeſſe, & qui, après l'avoir fait marcher jour & nuit par des ſentiers peu fréquentez, le mena juſqu'à la vüe d'Anvers, après quoi il prit congé du Comte, & tâcha de regagner les lignes des Hollandois.

Le Comte marcha droit au premier poſte occupé par des François, où il fut arrêté comme il le déſiroit. Il pria l'Officier de le faire conduire inceſſamment vers le Général le plus proche de ſon poſte. Comme ſon détachement étoit fort & hors d'inſulte, il ne fit pas de dificulté de le dégarnir, & envoïa le Comte ſous la garde d'un Sergeant & & de ſix Mouſquetaires à Mr. le Maréchal de Matignon, qui fut ravi de revoir l'Emiſſaire de Mr. Chamillart avec encore ſes deux oreilles attachées à ſa tête. Il fit à ce Maréchal le détail de ſes aventures, qui lui fournit tout ce qui lui étoit néceſſaire pour prendre la poſte & ſe rendre au plutôt auprès de Mr. Chamilſart. Lorſqu'il arriva chez ce Miniſtre, qui donnoit audience aux Officiers

ciers quand il entra dans la sale, crotté jusque par dessus la tête, à peine Mr. Chamillart pouvoit le reconnoître. Mais celui-ci aïant décliné son nom, le Ministre le fit entrer dans son cabinet.

Là le Comte lui fit le détail de ses aventures & lui découvrit le Gouverneur que les Alliez devoient avoir gagné pour faire leur débarquement & tâcher de pénétrer jusques dans les Cévennes; comment on faisoit passer de l'argent aux Camisards; ce qui se faisoit ainsi. Des Hommes déguisez en gueux marchans avec des potences, d'autres avec des jambes de bois, se présentoient aux passages gardez par les François, auxquels ils demandoient l'aumône dans les termes les plus éloquens de la gueuserie, & s'ils ne pouvoient pas émouvoir la charité des Soldats, du moins ils les laissoient passer, ce qui étoit l'unique but où ils tendoient, Moïens bien héteroclites de faire tenir des rémises. De tout ce grand narré du Comte j'en croïois tout au moins les trois quarts & demy apocryphes.

Si non e vero, & bene trovato.

Je laisse au Lecteur la liberté de faire ses réflexions sur des aventures si ambigues; mais il me permettra bien de joindre les miennes à celles qu'il pourra ou voudra bien faire.

Premiérement je n'ai pu avoir aucune certitude du véritable Comte de St. Paul qui a du passer dans les Cévennes, & après plusieurs

ſieurs heroïques actions qui y a perdu la vie. J'ai parlé à pluſieurs perſonnes qui ſe ſont diſtinguées dans ces guerres cruelles & ſanglantes, particulierement au brave Mr. le Cavalier & à Mr. Flotard, qui n'ont jamais eu aucune connoiſſance de ce Comte : fort indice pour la fauſſeté de tout le reſte de la narration.

Secondement le paſſage du prétendu Comte de Soulange d'Anvers à Breda eſt encore fort douteux. J'ai appris qu'il y avoit eu des chariots de poſte d'Anvers à Breda, & de Breda à Anvers, pour la facilité des Marchans; mais divers accidens, & pluſieurs de ces chariots aiant été pillez par des Soldats ceux-là fit ceſſer cette dangereuſe communication; & ce n'eſt pas de cette voiture dont s'eſt ſervi le Comte, mais d'un Guide qui ſans nul obſtacle lui fait franchir les lignes des Alliez, & le plante dans le plus prochain Village de Breda.

C'eſt là que ſur un ſimple billet, Mr. le Général Schalis lui fait rendre des honneurs, que cet habile Gouverneur ſçavoit trop bien ménager, & réſerver pour les véritables Héros. Qu'auroit il pû faire pour les Marleboroughs & les Eugénes, après avoir tant fait pour un Général Fantaſſin, ſans relief, ni aveu? Diſons encore que cette Cavalerie fut bien prompte à venir rendre les ſuprêmes honneurs au Comte, & le Cheval ſur lequel il fit ſon entrée triomphante dans Breda, proſtement ſellé & bridé.

J'ai connu, ſans doute, cet illuſtre Général, mieux que n'a fait notre Comte pour rire.

re. Je sçai quelle étoit sa générosité & la grandeur de son ame ; mais je n'ignore pas quelle étoit sa retenüe, qui l'auroit empêché de prodiguer sa poudre pour un Aventurier qu'il ne connoissoit pas : & malgré toutes les impossibilitez qui devoient l'empêcher d'ajouter foi à cet Imposteur, en un clin d'œil faire mettre sa Garnison sous les armes & le faire recevoir aux portes de la Ville par le Major. C'est bien prodiguer les honneurs à un phantôme ! On me dira que l'on en a presque fait autant au Général Cavalier : que lors de son arrivée en Hollande les rües étoient trop étroittes pour contenir la multitude du Peuple qui s'empressoit à le voir. Que non seulement les Etats Généraux se firent gloire de le régaler, mais qu'il n'y eut aucune personne de distinction qui ne lui fît fête. Les actions de cet Homme extraordinaire étoient connües. Personne n'ignoroit qu'avec une poignée de Camisards non disciplinez il avoit desolé les Troupes de France qu'on lui avoit opposées, & forcé, les armes à la main, le Roi son Maître à traiter avec lui. C'étoient là des faits constans que l'envie la plus outrée ne pourra jamais détruire. Ce qu'il a fait ensuite en Portugal a pleinement justifié qu'il étoit bon Capitaine & brave Soldat. On lui a vu rallier jusqu'à sept fois son Regiment de Dragons & le mener à la charge avec une intrépidité héroïque quoiqu'il fût couvert de seize dangereuses plaies. Personne n'ignore que s'il avoit aussi bien sçu se ménager dans la vie civile, qu'il s'est distingué dans la guerre, il joüiroit

des

des premiéres dignitez que ſa bravoure lui avoit acquiſes, & que ſon inconduite, relevée avec des couleurs odieuſes & des plus noires, lui a ravie. Je loüe ſa valeur, & je plains ſon imprudence, pour laquelle on auroit dû avoir plus d'indulgence, ſi la calomnie ne prédominoit pas dans des cercles qui ſe croient endroit de décider du mérite, dont leurs paſſions leur dérobent preſque toûjours la connoiſſance, & qui font, à l'aide de leur cabale effrenée paſſer les vices pour des vertus, & les vertus pour des vices.

Je ne puis paſſer à Mr. le Comte de Soulange la réception que lui fit Mr. le Grand Penſionnaire en robe de chambre, ſes accolades, ſes pleurs, le dîné qu'il a deu lui donner. Tous ceux qui ont l'honneur de connoître ce vénérable Magiſtrat conviendront avec moi que toutes ces chimére s'accordent peu avec la gravité de Mr. Heinſius, qui ne paroît jamais devant qui que ce ſoit qu'en habit deſcent. Son air grave & majeſtueux imprime du reſpect & de l'amour. C'eſt un Seigneur d'une moderation angelique. Jamais il n'admet perſonne à ſa table, pour ne ſe pas déranger ; & pour le même ſujet il ne mange jamais hors de chez lui ; pas même à la réception des Premiers Souverains & des Ambaſſadeurs. Je ne croi pas que le Roi Guillaume de glorieuſe mémoire ait peu lui faire violer la ſévérité de cette pratique.

Jamais il n'a peu me nommer aucun des Seigneurs qui lui firent tant d'honneur ; ni celui

celui qui lui prêta ſon caroſſe, & l'accompagna lorſqu'il fit ſes premiéres viſites ; ni celui qui préſidoit aux Etats. Autre Scène ridicule que notre Impertinent fait faire à Mr. le Comte d'Auvergne. Ce miſérable nous vouloit perſuader que ce Seigneur s'étoit abaiſſé juſqu'à mener cet indigne Comte dans tous les lieux de la plus honteuſe débauche.

De là ſon imagination déréglée le fait aſſoir à l'audience des E. G: déférence que ces Seigneurs n'accordent qu'aux Ambaſſadeurs des têtes couronnées. Et dès la premiére audience on lui decouvre les ſécrets les plus importans de la République, qui l'honore du Généralat, dont elle récompenſe, ceux qui d'ordinaire ont blanchi dans ſon ſervice. Elle proſtitue cette dignité à un Homme que le deſepoir avoit du ranger à la tête des Camiſards. Quel eſt l'Helvetien aſſés étourdi pour avaler un goujon ſi groſſiérement apprêté?

Qui n'admirera la prudence de ce Comte, qui lui fait demander ſix des Officiers les plus expérimentez de l'Etat, pour les livrer aux François & avoir leurs depouilles? Cette penſée n'eſt elle pas bien digerée? La maniére dont il s'exquive eſt encore toute ingénieuſe. A l'entendre les Officiers de Breda ſont auſſi étourdis que lui. Il entre & ſort de cette importante place, ſans qu'on lui faſſe la moindre queſtion. Il perce, ſans obſtacle, les armées & les lignes des Ennemis & des Amis. Notre Comte n'eſt-il pas un ſecond Fortunatus?

Il

Il y a encore pluſieurs autres abſurditez à remarquer dans l'Hiſtoire du Comte, mais je les paſſe, pour le ſuivre dans un autre poſte. Nous venons de le voir Général en idée, le voici Capitaine en pié réellement.

Mr. Chamillart charmé de la maniére ingénieuſe dont ſon Comte avoit trompé les E. G. & des belles découvertes qu'il avoit faittes, crut que la moindre choſe qu'il pouvoit donner à un Homme qui s'étoit ſi généreuſement ſacrifié pour les interêts de la France, c'étoit une Compagnie d'Infanterie, que le Comte n'accepta, que ſur la promeſſe que lui fit le Miniſtre que très aſſeurément il auroit le premier Régiment de Dragons qui ſeroit vacant. Sur cette affirmation irrefragable Mr. le Comte de Soulange ne dedaigna pas une Compagnie vacante dans le Régiment de Santerre commandé par Mr. le Chevalier de Torcy, qui reçut ce brave Capitaine avec des joïes inexprimables, puis qu'il feroit autant d'honneur à ſon Régiment par la belle dépenſe qu'il y alloit faire, que pluſieurs de ſes autres Capitaines le deshonoroient par leur œconomie forcée ou naturelle. Mais auparavant que de l'accompagner à ſon nouveau Regiment, voions lui faire une autre courſe par ordre de ſon actif & pénétrant Miniſtre.

Notre Comte, pendant ſon ſejour à la Haye, avoit découvert une entrepriſe que L. E. G. avoient du concerter ſur l'Iſle de Rhé, & dont même ils avoient voulu *remettre l'exécution à ſa valeur & à ſa rare prudence.*

Mr.

Mr. Chamillart jugea qu'il étoit fort à propos que Mr. le Comte de Soulange se transportât à la Rochelle, pour communiquer la chose à Mr. le Maréchal de Chamilly, & prendre avec lui de justes mesures pour prévenir & rendre vains des desseins si dangereux à la France. Pour cet effet on lui donna un des *Courriers du Cabinet du Roi* le plus experimenté, pour faciliter à Mr. le Comte une course aisée, en le mettant entre les mains d'un Homme capable de répondre d'une vie si precieuse: belle commission pour un Courier du Cabinet! Le Comte donc en chaise de poste, comme un Prélat sur son duvet, se rendit auprès de Mr. de Chamilly, qui fut ravi de prendre de lui les lumiéres dont il *avoit besoin* pour se conduire dans une affaire de cette importance. Pendant que notre Aventurier délibéroit avec le Maréchal des fortifications de la Rochelle & de Rhé, il faisoit pendre par centaines les Religionnaires de la Rochelle qui avoient correspondance avec les Alliez; car sur la simple déposition, de cet intégre & autentique Dénonciateur, on fit main basse sur tous ceux qu'il indiqua dans la Rochelle, l'Isle de Rhé & aux environs, & on les accrochoit deux à deux comme des andouilles, en sorte que la quantité des cadavres qu'on laissoit sécher aux gibets, pensa mettre la contagion dans la Rochelle, par l'infection qui sortoit de leurs corps. Il m'avoit donné une liste de la plupart de ces malheureux suppliciez; mais comme je voïois bien que son imagination y avoit plus de part que la vérité, je n'en fis

pas

pas grand cas. Cependant il circonſtancioit toutes ces prétendues exécutions d'incidens ſi poſitifs, que du Wal croïoit tout cela plus véritable que l'Evangile, qu'il avoit moins lu, que la Legende hyperbolique de ſes bons Saints Hybernois, où l'on voit des miracles de la plus ingénieuſe invention. Entr'autres un Hermite qui éleve un Enfant trouvé, en lui faiſant téter le battant de ſa clochette, & lui faiſant apprendre à lire & à écrire par les Anges du Ciel, qui, au commandement du bon Barbon, deſcendoient tous les jours du ſéjour de la gloire, pour inſtruire ſon Elève nourri de métal. Le Purgatoire de St. Patrice eſt une eſcarpolette en l'air dont on a bercé toute la Terre. Si nous entrions dans un détail de toutes les abſurditez monachales de la ſeule Irlande, on en pourroit faire des volumes plus gros que tous les ouvrages de leurs Faineans. Au recit du Comte, du Wal, ſon chapelet à la main, & riant à gorge déploïée, crioit de tout ſon cœur, pendez, pendez moi tous ces Huguenots enragez; & pour mieux couronner ſon zèle, il le donnoit à tous les diables, s'il ne ſouhaittoit pas de toute ſon ame être brûlé tout vif avec le dernier des Diſciples de Calvin. Voila du zèle celui la, & du plus ſublime de l'Egliſe Romaine, mais tout à fait antichrétien.

Pendant que notre Comte, plus fecond encore en incidens qu'en reſſources, faiſoit dans le Païs d'Aunix pendre, renverſer, fortifier, détruire, & mettoit tout en ordre émané de ſon extravagance, autre découver-

te digne de lui & de Mr. Chamillart. Sur ce que le Comte avoit appris à la Haye, par quel canal on faiſoit tenir de l'argent dans les Cévennes, Mr. Chamillart avoit donné ordre aux Gouverneurs limitrofes d'arrêter tous les vagabonds, les mendians ſur tout, les Perſonnes ſans aveu ou déguiſées, enfin tous ceux ſur leſquels on pourroit former le moindre ſoubçon. On avoit arrêté au fort de l'Ecluſe proche de Genève trois Hommes déguiſez en gueux, dont l'un portoit un emplâtre ſur ſon œil, lequel aïant été levé, on découvrit qu'il n'avoit nul mal à l'œil, le Gouverneur les fit empriſonner & en donna avis à la Cour. Auſſi-tôt on donna ordre au Comte de Soulange d'y vôler, pour voir s'il ne reconnoîtroit pas quelqu'un de ces trois Hommes pour les avoir vu en Hollande ; pour les interroger & tâcher de découvrir la véritable cauſe de leur déguiſement.

Notre Comte ſe mit en chaiſe de poſte, traverſa toute la France & ſe rendit à l'Ecluſe, d'où la nuit précédente ſon arrivée les trois Priſonniers s'étoient ſauvez. Ce qui avoit le plus chagriné le Gouverneur de l'Ecluſe, c'eſt que ces trois drôles, après avoir forcé leur Priſon, avoient eu la témérité de le narguer, lorſqu'ils avoient été ſur les terres du Duc de Savoïe de l'autre côté du Rhône.

Toutes abſurditez qui n'en doivent rien aux précédentes. Tous ceux qui ont vû le fort de l'Ecluſe ſçavent qu'il eſt taillé dans le roc, & qu'il commande aux deux têtes du

pont

pont que l'on a fait conſtruire au devant du Fort, & qui ſemble ſuſpendu en l'air, & au deſſous duquel ſont des précipices affreux, que le Rhône qui y paſſe avec une rapidité terrible rend encore plus effroïables. La Priſon du Fort eſt taillée dans le roc ſous le Fort même : cependant, ſuivant l'atteſtation de notre Impoſteur, les Priſonniers l'avoient forcée, avec des pics & des marteaux que des maçons qui travailloient au Fort avoient laiſſez pendant la nuit dans la priſon. Quelle affluence d'impertinences ! Notre Comte ne put pas s'empêcher de faire caſſer le Gouverneur de l'Ecluſe, vieil Officier qui pleuroit comme un Enfant : autre pauvreté de la même étoffe. Tout ce qui m'auroit pû faire croire qu'il avoit été au fort de l'Ecluſe c'eſt une Hiſtoire de deux Femmes qu'il me raporta : telle qu'on la fait preſque à tous les Paſſans, à qui on montre le lieu d'où elles ſe précipitérent dans le Rhône. Ainſi le Comte peut l'avoir appriſe de quelque Voïageur. Ces deux Femmes aïant pris querelle enſemble, après s'être reproché les ſept péchez mortels, en vinrent aux priſes ſur le pont, qui fut bien-tôt jonché de cornettes, de fichus, de faux cheveux, de barettes, de calottes, de manches, & de tous les lambeaux qu'elles purent s'entra racher mutuellement. Les dens & les ongles firent leur office avec tant de fureur, que leurs viſages en furent dans peu déchirez. Enfin elles ſe ſaiſirent aux cheveux avec tant d'animoſité, que toute l'eau qu'on jetta ſur elles, & tous les coups, qu'on leur donna, ne fu-

rent pas capables de leur faire lâcher priſe. Elles étoient acharnées avec tant de violence que s'étant pouſſées contre les gardes-fous du pont, elles firent le ſaut-périlleux, & tombérent toutes deux dans le Rhône. Quelque temps après on trouva ces deux Femmes noyées, ſe tenant encore acrochées par les cheveux, ſans que la hauteur du ſaut, la rapidité du Rhône, ni la mort même eût pû les ſéparer. Voilà ce qui s'appelle mourir en Amazones, & donner des marques de ſa haine juſqu'après le trépas.

Furens quid femina?

Notre Comte Important aïant reudu compte à Mr. Chamillart de ſes négociations, eut ordre d'aller joindre ſon Régiment à Strasbourg qui devoit dans peu entrer en action. Si Mr. le Chevalier de Torcy fut ravi d'avoir ce brave Capitaine dans ſon Régiment, le Maréchal de Tallard, qui ſçait ſi bien diſtinguer les gens de mérite, fit un acueil très favorable à un Officier, des lumiéres duquel il attendoit de ſi grandes choſes. Il le conſultoit ſur tout; & l'on ne tenoit pas de conſeil de guerre ſans lui: faut-il donc s'étonner ſi l'iſſue de cette campagne fut ſi heureuſe! L'Intrépide Tallard du conſentement de notre Comte, reſolut donc de joindre le Duc de Baviére; auquel Le Roi avoit écrit qu'il lui envoïoit trois Armées, ſous trois de ſes plus expérimentez Généraux; & que ſi ce n'étoit pas aſſés pour le

le faire triompher de ſes Ennemis, qu'il iroit lui même à ſon ſecours avec tous les braves Hommes de ſon Roiaume. Ce qui fit rompre l'accommodement de ce Duc avec l'Empereur qui lui offroit des conditions très avantageuſes. Talard donc à la tête des plus belles troupes de France, traverſa les gorges de Walkerick & ſe rendit à Ausbourg où il paſſa ſon Armée en reviüe. Dans ce ſeul paſſage, il fit pendre ſix cents Soldats pour s'être écartez de leür Marche. Le Maréchal Comte de Marſin avoit déja joint S. A. S. Mgr. l'Electeur de Baviére; & le Maréchal Duc de Villeroi en auroit fait autant, ſi S. A. S. le Prince Eugéne ne lui eût joué un de ſes tours. Ainſi l'on peut dire que l'Empire n'avoit jamais été en plus grand péril, ſi le Ciel, qui ſembla prendre ſa défenſe, n'eût ſuſcité L'Illuſtre Marleborough & le fameux Eugéne, les deux plus Grands Capitaines de leur ſiécle; non ſeulement pour le délivrer, mais encore pour le faire triompher dans la plus fameuſe journée qui ait brillé pour la Maiſon d'Autriche. Tant de braves témoins ont fait la deſcription de la mémorable journée d'Oxtete, que je ſerois un téméraire d'y retoucher, moi qui pendant cette grande action, étois enfermé dans une affreuſe caverne avec trois fous furieux. J'ai ſeulement appris que Mr. le Maréchal de Tallard, ſoit qu'il eût perdu la tremontane, après avoir paſſé le Danube, ſoit qu'il crût que ſa Cavalerie lui ſuffiſoit pour vaincre, loin de ranger ſon Armée en bataille, logea 27. Bataillons de ſon Infanterie dans un Village,

où elle lui fut tout à fait inutile, & attendit de pied ferme avec sa Cavalerie l'Ennemi, qui lui passa sur le ventre, & le fit Prisonnier avec la plus grande partie de son Armée, le reste aïant péri dans l'action, ou dans le Danube. Le Maréchal de Marsin qui fut Spectateur de la chose sauva quelques débris de ce carnage, & particuliérement le Duc de Baviére, qui eut la douleur de voir ses Etats être le prix de cette mémorable victoire. Ce fut le Comte de Soulange qui nous en fit le détail, & qui nous protesta s'être sauvé à la nâge sur un Genêt d'Espagne dont Mr. de Tallard lui avoit fait present. Ce qui me donna occasion de faire dans la Bastille ces quatre vers pour mettre sous le Portrait de Mylord Duc de Marleborough.

EPIGRAMME.

Tel Oxtète m'a vu, porté par la Victoire
Secondé du Dieu Mars, & d'un fameux
** Héros,*
Au milieu des dangers, couronné par la
gloire,
Mettre en fuite Bavière, & l'Empire en
repos.

Au travers de tous les mensonges que ce pretendu Comte fabriquoit avec une impudence grossiére, j'ai cru apercevoir qu'il avoit été fait prisonnier à la Bataille d'Oxtete, & conduit en Hollande, où il étoit entré en négociation.

* Le Prince Eugéne.

éſation avec quelqu'Officier Général, pour quelque entrepriſe, qui lui avoit procuré ſa liberté. De retour en France, il nous dit que Mr. Chamillart l'avoit incorporé dans le Régiment Dauphin en qualité de Capitaine réformé, & qu'il lui avoit ordonné d'aller joindre ſon Bataillon qui étoit à Nancy en Loraine : ce qu'il avoit fait. Après quoi, ſans congé, il s'étoit tranſporté à Anvers, où il avoit voulu communiquer aux Officiers Généraux un grand projet qu'il avoit ſur Breda. Que s'étant rendu ſuſpect à Mr. le Maréchal de Matignon, & ſçachant qu'il y avoit ordre de Mr. Chamillart de l'arrêter ; il s'étoit dérobé de Flandre pour ſe jetter dans l'Abbaye de la Trape où il s'étoit préſenté. L'Abbé crut connoître que ſa vocation n'étoit rien moins que céleſte & le renvoïa comme un fruit véreux.

En ſortant de la Trape, avec un écu pour tout bien & toûjours Mr. le Comte à pied il paſſa par Verſailles : de là il ſe rendit à Paris, où il fut débarquer dans un lieu infame, ſa retraitte ordinaire. Comme il avoit écrit de Verſailles à ſa Gourgandine, chez qui Mr. d'Argenſon avoit aparemment donné ſes ordres, en y arrivant il y fut arrêté par un Exempt qui l'amena droit à la Baſtille, où en entrant il n'avoit plus que quarante ſous reſtans de ſon écu.

Ce petit Impoſteur fut donc mis avec du Wal & moi, comme je l'ai dit, & charmoit de ſes contes ridicules ſon Beau-Pere futur. Quand le Fourbe faiſoit à ſon Beau-Pere le detail du revenu de ſes terres, l'Irlandois,

en l'embraſſant, lui demandoit d'un grand ſérieux, une ſeule de ſes fermes pour y paſſer tranquilement le reſte de ſes jours, aux charges de l'ameliorer ſuivant les préceptes de Mr. Valmont dont il avoit lu le Livre de la végétation des plantes; & le Comte pour prouver ſa tendreſſe à ſon Beau-Pere futur, lui promettoit la plus belle de ſes Baronnies, en attendant que le Pretendant fût ſur le Trône d'Angleterre où pour lors le Seigneur Chatelain Hybernois rentreroit dans tous ſes Domaines paralelles à ceux du Comte. Rien n'eſt plus dur à un Chrétien qui aime véritablement Dieu, que de l'entendre outrager journellement de gayeté de cœur, par des menſonges impudiques qui ſembloient forgez exprès pour inſulter à la divine Majeſté. Les remontrances que je faiſois d'un crime ſi odieux au Fourbe & à ſon Admirateur, loin de les faire rentrer en eux mêmes, ne faiſoient qu'exciter leurs railleries, & m'attirer les inſultantes & injuſtes épithètes d'Hypocrite & de Tartufe. Je pris donc le parti d'en gémir dans mon cœur, & de prier avec ardeur pour leur converſion.

Ce miſérable, qui dans le fond avoit les derniéres obligations à Mr. Chamillart, ſe déchaînoit contre lui & contre toute ſa Famille d'une maniére odieuſe. Ce fut tout autre choſe, quand il vit que je prenois le parti de ce Miniſtre, quoiqu'il ſemblât m'avoir abandonné à la fureur de mes Ennemis. Je lui remontrois quelle étoit l'injuſtice, d'outrager un Homme, qui ſans le bien connoître, lui avoit donné une Compagnie en

pied

pied dans un très bon Régiment. C'étoit jetter de l'huile dans le feu : il entroit dans des fougues effrenées, & plus je faiſois d'efforts pour deffendre le Miniſtre, plus il en faiſoit pour le déchirer avec une cruauté ſans bornes. Il en faiſoit des Portraits ridicules.

Qui peut voir, diſoit-il, ce grand Perrin Dandin ſans une once de bon ſens, à la tête des affaires les plus importantes ? puiſqu'il poſſéde lui ſeul deux Emplois qui donnoient avant lui beaucoup d'occupation aux deux plus grands Hommes de France, Louvois & Colbert. Comment s'en acquite t-il ? Les finances ſont abſolument ruïnées ; & s'il eſt ſeulement encore deux ans le Miniſtre de la Guerre, les Ennemis ſeront aux portes de Paris. Il ſeroit plus propre à repreſenter Diafoirus le Fils, qu'à décider des évenemens d'une guerre, où le moindre faux pas eſt irréparable. C'eſt le mauvais Ange de la France qui lui a arraché le ſurplis de deſſus le dos, & l'a retiré de St. Nicolas du Chardonnet, pour en faire un Conſeiller au Parlement de Paris ; & ce fut un plus mauvais Ange qui pouſſa Mr. le Grand à vanter ſon adreſſe au billard au Roi, qui charmé d'un Flandrin qui ſçavoit ſi bien pouſſer à la blouſe, a voulu qu'il y pouſſât toute la France. L'y voila : mais Dieu ſçait qui donnera le reſte aux Ennemis ? Il avoit fait des vers ſur lui tous des plus ſatyriques qu'il répétoit tous les jours ; il pouſſoit l'imprudence juſqu'à les déclamer devant les Officiers : entr'autres ceux-ci.

D'un Clerc du Chardonnet on en fait un Miniſtre;
Oeuvre de Meſſaline à la France ſiniſtre!
Pallas veut d'autres ſoins que le jeu du billart;
Elle veut pour ſes Chefs d'autres Gens qu'un Tallart.

Il falloit lui entendre faire la peinture de l'Evêque de Senlis. Y a t-il rien de plus ridicule que de voir ce gros Tournelune, diſoit-il, qui ſemble avoir ſervi de modelle à Boileau pour peindre ſes pieux & fleuris faineans, qui à peine ſçait lire ſon breviaire, courrir à la chapelle de Verſailles étaler devant le Roi ſa face rebondie & rubiconde, & affecter pendant la Meſſe de ce Monarque de dire devant lui ſon breviaire, en penchant cent fois la tête tantôt à droit, tantôt à gauche? Se relever & s'agenouiller dix fois pendant le redoutable myſtére; & pour ſe mieux faire encore diſtinguer, aïant derriére lui deux grands Laquais aux livrées de ſon Frere, dont l'un porte le ſac où, hors de la, repoſe ſans interruption ſon breviaire, & l'autre lui garde ſes gands & ſa canne. Il faut le voir dans les apartemens, tantôt ſur le pié droit, tantôt ſur le gauche, ne ſaluer que de l'épaule des Ducs & Pairs & cordons bleus, & faire rire juſqu'aux nigauds par ſes geſtes ridicules.

Son Frere le Colonel eſt encore un autre Original tout des plus burleſques, diſoit ce fou Satyrique. Il quitta le ſervice de marine, où tous les Officiers l'avoient baptiſé du ſobriquet de *Jean qui rit*; parce qu'il rioit toû-

toûjours, bien ou mal, ſans diſtinction, ſeulement pour avoir le plaiſir de montrer ſes dens : c'eſt ce qu'il a de plus beau ; car le reſte eſt tout à fait indécrotable. Si-tôt que le Roi l'eut fait Comte, Madᵉ. la Ducheſſe dit fort agreablement que S. M. commençoit à radoter, & qu'il faiſoit des Contes pour rire. Lorſque ce brave Colonel épouſa la Fille de l'Intendant de Lion, il ſe donna en ſpectacle à toute la Ville. Il voulut être marié en linge ſale & en groſſes bottes, pour prouver qu'il étoit plus ſenſible à la gloire, qu'à l'amour. En effet il alloit en Italie prendre poſſeſſion du Regiment de Médoc, & l'impatience qu'il avoit de ſe faire voir aux Ennemis, la picque à la main, à la tête de ce beau Régiment, lui faiſoit courir la poſte pour y arriver plutôt ; & fut cauſe qu'il ne courut qu'une poſte & demye avec ſa nouvelle mariée n'aïant pu fournir à la carriére de ſa ſeconde malgré les charmes de la Belle, ſoit qu'il fût embaraſſé de ſes gros brodequins, car l'hiſtoire ſcandaleuſe dit que l'amour ne lui put arracher ſes bottes, qu'il conſerva dans une opération où elles ſont plus nuiſibles que néceſſaires, ſoit qu'il fût fatigué des chevaux de poſte, qui l'avoient mis hors d'état de faire une plus longue courſe. Enfin tout le bruit public dit qu'il marqua chaſſe, juſqu'à ſon retour d'Italie, & que ſon Beau-Pere ne put lui faire remettre la partie ſeulement juſqu'au lendemain. Sa Maitreſſe pouvoit avoir avec qui s'en conſoler ; car Lion paſſe pour n'être pas depourvüe de bons Coureurs, & qui ne font jamais les choſes à demy. Enfin Mr. le

le Colonel en changeant de monture ſe rendit à l'armée ; où Mars fut encore moins content de ſa valeur en Italie, que Venus ne l'avoit été de ſes proüeſſes à Lion.

Pour n'épargner perſonne de la Famille, quand il ſe mettoit ſur la friperie du vieux Chamillart, autrefois Grand Prevôt d'Evreux. Oncle du Miniſtre, Soulange triomphoit. Si jamais, dit-il, on met les lieux de débauche en parti, il faudra que Mr. Chamillart Controlleur Général des Finances faſſe ſon bon-Homme d'Oncle Directeur de la Ferme, car il n'y a pas un boucan qu'il ne connoiſſe depuis le premier juſqu'au dernier. Pendant que ſon Neveu n'étoit encore que Conſeiller, il ne trafiquoit qu'avec les Filles de moïenne vertu qui ſont au deſſous de quinze ſous. Lorſqu'il fut fait Intendant des finances l'Oncle hauſſa d'un cran, & frequentoit les lieux qui ſe diſtinguoient par la piéce de quinze ſous. Quand le Roi le fit Controleur Général, le vieux Druïde s'emancipa, & ne frequentoit plus que des Nymphes à trente ſols la piéce, étant preſque au deſſus des affronts qu'il avoit ſouvent eſſuïez dans les lieux où frequentent les Soldats aux gardes : Mais ſi tôt que ce cher Neveu fut fait Miniſtre & Sécretaire d'Etat, le bon homme qui avoit trotté toute ſa vie à pié comme un baſque, ſe promena dans toutes les rües de Paris en Caroſſe : voulut en conter aux Danceuſes de l'Opera ; entroit hardiment dans les portes cochéres, ou du moins ne ſe compromettoit plus qu'avec des Femmes à porteurs ; reſpecté dans tous ces

lieux.

lieux honorables, même des Mouſquetaires les plus mutins, qui au nom de Chamillart lui cédoient par déférence ; & ſouvent il ſortoit des lieux d'importance gratis, tant le nom de ſon Neveu avoit de vertu. Cependant un jour étant chez une Epiciére qui faiſoit le coin de la rüe Guenegaud, comme il y tarda long-tems, ſon Cocher & ſon Laquais, ennuïez de garder les manteaux, furent boire pinte ; & laiſſérent le caroſſe ſeul devant la porte de la belle Epiciére. Des Filoux qui virent cette négligence entrérent dedans, & mettant le temps à profit, découſirent le galon d'or du caroſſe, qui heureuſement pour eux étoit tout neuf ; car je croi que c'étoit pour la premiére fois qu'on proſtituoit ce beau char doré ; en coupérent les houpes ſoïe & or, & en auroient emporté juſqu'au velours, s'ils avoient eu un peu plus de temps. Cette vieille Cigale, car il avoit alors au moins ſoixante quinze ans, en ſortant des bras de ſon Aurore épicée, trouva ſon caroſſe auſſi bien que lui plus leger de quelques grains. Il appella ſes Gens, qui ne ſe preſſoient pas de venir, parce que le vin étoit bon. Ce Vieillard le plus pétulent qui fut jamais, voulut les battre. La Populace s'aſſembla ; on ſçut la cauſe du tumulte, & tout Paris ne manqua pas d'en être bientôt informé. Le Neveu en fut fort irrité, & rélégua ſon Oncle pour quelques mois à la Campagne. Mais lorſque l'impôt ſera établi, Chamilart Directeur des menus plaiſirs des Courtiſannes des Tuileries, & du Cheval de bronze, ſera un des plus riches Traitans.

tans de Paris ; & pour lors les Chantres du Pont-neuf hurleront avec juſtice, ſur l'air : Ah ! que la pareſſeuſe Automne.

Chamillart veut qu'une Pucelle
Paſſé quinze ans païe un écu ;
Et que chaque Femme infidelle
En païe autant pour ſon Cocu.
Pour le parti du Cocuage
On trouve en foule des Traitans ;
Mais pour celui du pucelage,
On ne voit point de Partiſans.

Plus il voioit que les outrages qu'il faiſoit à ce Miniſtre me faiſoient de la peine & plus il les redoubloit. Mais ce fut tout autre choſe, quand il ſçut que je lui avois dédié *Le Recueil des Voïages qui ont ſervi à l'établiſſement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies des Païs-Bas, en douze Tomes. Imprimez à Amſterdam chez Mr. Etienne Roger.* N'avez-vous pas de honte, diſoit-il, de prendre un imbecile pour votre Mécène, qui n'a jamais été eſtimé que de Loüis XIV. ? Ses Amis même ne l'ont regardé que comme un Coloſſe d'argille que ce Roi a élevé par caprice, & dont la chute ne manquera pas de le briſer, & de le faire rentrer dans la pouſſiére, dont la Fortune avoit pêtri cette fade ſtatüe.

Il m'étoit facile de juſtifier ce Miniſtre des emportemens de ce Calomniateur, par l'eſtime univerſelle qu'il s'étoit acquiſe, non ſeulement de tout Paris, mais encore de toute

la

la France : & de me juſtifier moi-même ; puiſque je ne pouvois pas dédier un Livre qui regarde particuliérement le commerce, plus à propos, qu'à un Miniſtre qui a la Direction des finances & du commerce. Belle récompenſe de vos veilles ! me diſoit cet emporté. Chamillart vous laiſſe en Enfer pour faire penitence du péché que vous avez fait de le croire capable de quelque choſe. Pour n'avoir pas ſuivi le précépte de J. C. qui vous deffend de jetter vos perles aux pourceaux, le ſanglier ſe tourne contre vous & vous déchire.

J'avoüe que Scaron avoit grande raiſon, comme l'a dit un Sage, de dédier le Recueil de ſes Poëſies à ſa chienne Guillemette. Un Auteur raiſonnable doit conſacrer ſes ouvrages aux mittes ou au feu, plutôt que de les expoſer au mépris d'un faux Mécène, ou d'un Bienfaiteur forcé.

Pierre Pithou, Nicolas le Févre, & Jacques Sirmond avoient acoutumé de dire qu'il ne faut dédier ſes Livres qu'à ſes Amis, & rarement à d'autres comme faiſoient les Anciens, qui adreſſoient ordinairement leurs Ouvrages à ceux qui les avoient ſollicitez de les compoſer.

Theodore Gaza, ajoute t-il, n'eut pour toute recompenſe d'avoir dédié à Sixte IV. le Livre d'Ariſtote de la nature des animaux, que le prix de la reliûre de ſon livre, que le Pape lui fit rendre. Le Tace ne fut guére plus heureux en fait de dédicace. L'Arioſte en préſentant ſes Poëſies au Cardinal d'Eſtes, en reçut une raillerie qui durera autant

que

que ſes Ouvrages dans la mémoire des Hommes. Le Pape Urbain VIII. crut aſſés récompenſer le Poëte Bracciolini, d'un Grand Poëme qu'il avoit fait à la loüange des Barberins, de lui donner le ſurnom de *Monſignor ab Apibus*, par raport aux Abeilles qui ſont les armes de cette Maiſon. Cet Homme étoit ſi ſot, qu'il ſe glorifioit de ce ſurnom, comme d'un titre de gloire immortelle. Auſſi chacun concourrant à ſa ſatisfaction, il n'étoit mention dans Rome, que de Monſieur des Abeilles.

Un Auteur preſſé de la faim dédia à feu Mr. le Duc de Roquelaure, un Ouvrage, pour l'exciter à ſoulager ſon mal, par quelque liberalité. Le Duc, qui entendoit bien ce qu'il lui demandoit, lui dit, qu'il liroit ſon livre; mais à condition qu'il feroit des croix par tout où il trouveroit des fautes; & ſi le nombre des fautes ſurpaſſoit celui des bonnes choſes qu'il remarqueroit, il n'y avoit point de récompenſe à eſpérer. L'Auteur étant revenu quelque tems après, Mr. de Roquelaure qui n'avoit pas manqué de charger ſon livre de croix, le lui jetta à la tête, lui diſant d'un ton de Gaſcon: *Va pauvre Diable, ne me parle plus; ton livre eſt crucifié; ſes fautes ſont grandes; il l'a bien mérité.*

Notre Hiſtorien Dupleix, Auteur fecond préſentant un de ſes Livres à M. le Duc d'Epernon, ce Seigneur lui fit d'abord un bon accueil. Puis ſe tournant tout d'un coup vers le Nonce du Pape, qui ſe promenoit avec lui dans la ſale, lui dit: *Cape dedi*, Mon-

Monſieur, cet Auteur à un flux enragé ; il fait un Livre à chaque lune de l'Année. Le Nonce qui prenoit la choſe ſérieuſement, s'écrioit de toutes ſes forces, pour faire honneur à Dupleix : O ! le grand virtuoſo ! O ! le grand virtuoſo !

Jamais Auteur à la vérité n'a été ſi bien païé de ſa dédicace que moi, & d'une maniére plus prodigieuſe ; puiſque ce généreux Miniſtre m'a laiſſé pendant plus d'onze ans à la Baſtille, pour me donner le tems aparemment de mieux relimer ſon Eloge.

On me demandera ſans doute ; puiſque vous êtes imbu de ces maximes, pourquoi donc dédiez vous vos Livres aux premiéres Puiſſances ? La difference eſt très grande. Ce n'eſt pas tout à fait tant pour deffendre mon Livre des Critiques, puiſque je l'abandonne aux plus mordans, & aux plus ridicules que je recherche ces Puiſſances, que pour mettre ma perſonne à couvert des méchans que j'attaque dans mon Livre. Leur fureur à répandre le ſang doit naturellement me faire plus de peine, que les cenſures bilieuſes & noires dont ils peuvent barboüiller mon Livre. Je proteſte que je n'ai jamais tiré à la bourſe de ceux dont j'ai fait l'Apothéoſe dans une Dédicace. Je n'ai pas prétendu qu'ils me païaſſent l'encens bon ou mauvais que je leur ai prodigué : mais l'état funeſte où la France m'a reduit, m'a mis dans la dure néceſſité de chercher de nouveaux Patrons, puiſque ceux pour leſquels j'ai tout ſacrifié, tant ſouffert & perdu, ont eu la foibleſſe de m'abandonner. Si bien que ſix mois après

ma ſortie de la Baſtille, je pouvois dire avec plus de juſtice que Sinon.

Heu ; quæ nunc tellus inquam : quæ mè æquora poſſunt
Accipere ? aut quid jam miſero mihi denique reſtat ?

Si S. M. le Roi de la Grande Bretagne ne m'avoit pas mis à couvert de la foudre, & de l'extréme miſére. Je me ſuis jetté dans l'Angleterre, comme en un azile inacceſſible à la Tyrannie, où ſous la Protection du plus auguſte Senat qui ſoit dans l'Univers, il m'eſt permis de me plaindre en toute liberté des excès les plus crians dont on puiſſe accabler l'Innocence. Si la Juſtice a été ſi ſévére à la Haye envers ceux qui vouloient enlever Mr. de Huguetan, que ne feroit elle pas ici contre ceux qui voudroient attenter à ma vie ou à ma liberté ? Après tout celui qui craint Dieu ne doit craindre que lui ſeul.

Si Deus pro nobis, quis contra nos ?

J'étois dans une angoiſſe perpetuelle, par toutes les ordures, les impudences, les blaſphèmes, & les calomnies que j'entendois tous les jours vomir contre Dieu & ſes Créatures, par un petit ſçélérat, qui ſe faiſoit gloire d'être les plus corrompu de tous les Hommes. Et de voir un Hypocrite, qui, en recitant ſes longues litanies, avec des convulſions burleſques, croïoit mettre Dieu en reſte, & avoir des œuvres ſurerogatoires.

res baſtantes pour délivrer toutes les ames du Purgatoire, qui rioit à gorge déployée des plus grands crimes, mangeoit à force de careſſes le criminel, & entremêloit ſes priéres des termes les plus impudiques, & des juremens les plus odieux à la Divinité. Entendoit il ouvrir les portes, le chapelet étoit promptement pendu au doit du milieu de ſa main, les yeux étoient levez au Ciel, & les ſoupirs prenoient la place des blaſphèmes. Comme Mr. le Comte de Soulange croioit être un grand Theologien, quoiqu'il n'eût lû l'Ecriture Sainte que dans les Homelies qu'il avoit pſalmodiées à Matines, lorſqu'il ſervoit à St. Suplice, il voulut entrer en diſpute avec moi, pour plaire à ſon Beau-Pere qui aimoit la controverſe, par la haine qu'il avoit contre *ces chiens*, *ces diables de Huguenots*; épithètes conformes à ſon zèle, à ſa charité, & à ſa doctrine. Mais j'obſervois le précépte de St. Paul: évite les diſputes inutiles, & fui l'Hérétique incorrigible. Du Wal ſe mit en tête de me faire terraſſer par ſon Pere Riquelet: il me terraſſa en effet; mais ce fut en me faiſant mettre au cachot près de quarante pieds ſous terre. Les Coloques que j'eu avec *ce bon Religieux* qui, comme je l'ai déja dit, m'avoit forcé de lui donner un détail des crimes de l'Aumônier Giraut & de Corbé, ſous ombre d'avertir Mr. le Comte de Pontchartrain de leurs impudicitez, aboutirent à me rendre ces deux Sardanaples irreconciliables. Car ce maudit Moine plus Scélérat que ces deux Scélérats, loin de remettre mes mémoires à Mr. de Pont-

Pontchartrain comme Dieu, ſon devoir, ſa conſcience & ſa promeſſe l'y obligeoient, les donna à Corbé, qui a cherché tous les moiens imaginables de s'en venger; juſqu'à emploier le poiſon, comme on l'a vu, & l'aſſaſſinat comme on le va voir.

Le chagrin que j'avois d'entendre outrager Dieu tous les jours ſans relâche, & peut être quelque doſe de ſublimé de la part de mon bon Ami Corbé, me donnérent la colique avec tant de violence, que pendant huit jours tous entiers elle me dechira ſans un ſeul moment de tréve, & ſans me laiſſer repoſer un ſeul quart d'heure. Quoi que Corbé eût à moi de l'argent, des papiers & de très beaux bijoux, jamais je ne pû obtenir de lui un fagot pour me chauffer du linge, ni un peu d'eau de vie pour appaiſer mes douleurs exceſſives. On pouſſa la dureté juſques à refuſer de convertir mon ordinaire en un peu de bouillon; ſi bien que ne prenant aucune nourriture qu'un peu de potage, étant dans des douleurs continuelles je devins ſi foible que je ne pouvois plus me traîner. Dans cette cruelle ſituation Riquelet redoubla ſes perſécutions, & Corbé ſa fureur. En ſorte qu'un jour il fit deſcendre Mathias du Wal. Je ne me doutai de leur converſation, que par ce que me dit l'Irlandois, qui tout méchant qu'il eſt eut horreur de la propoſition de Corbé. Du Wal vint s'aſſoir auprès de mon lit, & me dit avec beaucoup d'émotion, que j'euſſe à faire mes efforts pour me réconcilier avec Corbé, me proteſtant que j'étois en plus grand péril que je ne croiois.

Je

Je lui dis que la mort m'étoit fort indifférente, que je la verrois venir ſans la deſirer ni la craindre : mais que pour lui prouver que je voulois mourir en bon Chrétien, je le priois de faire appeller Corbé, & qu'il ſeroit témoin des avances que je ferois pour me réconcilier avec cet Ennemi dangereux. Il frappa à la porte & demanda Corbé avec inſtance, qui ne voulut pas monter à notre chambre.

Quelques jours après ce méchant Homme fit deſcendre Soulange du moins auſſi méchant que lui. Sans doute que leur entretien roula ſur mon compte, & qu'ils prirent la réſolution de m'aſſaſſiner. Car ſi-tôt que Soulange fut rentré dans notre chambre, il parut tout effaré. Il lançoit ſur moi des yeux de fureur ; il manía pluſieurs fois une groſſe & longue barre de bois, dont nous nous ſervions pour fermer notre porte & empêcher les rats d'entrer dans notre chambre : il ſe mettoit en poſture comme s'il eût voulu en aſſommer quelqu'un, & fit pendant tout le jour mille rodomontades de cette force. Souvent du Wal étoit en conférence avec lui, & je remarquai fort bien qu'il le vouloit détourner de ſon mauvais deſſein. Il ne cherchoit qu'à m'agacer & à me chicanner pour donner matiére à une querelle qui pût lui faire accomplir ce qu'il couvoit en ſon cœur. Le lendemain qu'il faiſoit très beau temps, c'étoit le 4. Avril 1706, du Wal me conſeilla de me lever, & de me mettre à la fenêtre pour prendre l'air, & m'échaufer aux raïons du Soleil qui commençoient à être pé-

pénétrans : il m'aida même à m'y traîner & à m'y enveloper dans ma couverture. Là je liſois dans mon Teſtament, lorſque de la fumée qui ſortoit de la premiére chambre de la même tour entra dans la notre par la fenêtre. Soulange ſoutint qu'elle venoit de la chambre d'enhaut; du Wal proteſta que c'étoit de celle qui étoit au deſſous de nous, & me demanda ce que j'en penſois. Je lui dis que s'il vouloit s'approcher de la fenêtre il la verroit ſortir lui même par les fenêtres de la ſeconde. Alors Soulange prenant une chaiſe, vint m'en décharger par derriére un coup ſur la tête, & jurant le ſaint nom de Dieu, comment chien, dit-il, tu oſes me contredire ? La ſurpriſe d'un attentat ſi injuſte & ſi violent me fit faire un effort, & la colére me faiſant oublier ma foibleſſe, je me débaraſſai de la couverture dans laquelle j'étois enveloppé, & voiant mon Adverſaire muni de la groſſe barre de bois qui fermoit notre porte du haut juſqu'en bas, en poſture d'un Hercule qui veut aſſommer Geryon, *telum immane manu quatiens*, je me ſaiſi du balai, dont j'arrachai le manche & j'entrai en combat en chemiſe, & en caleçons. Il me porta le premier coup, que je parai adroitement, & je lui en déchargeai un ſur le derriére de la tête au deſſus du cou, qui l'étourdit. Je ne voulu pas redoubler crainte de le tüer, mais je me jettai ſur lui, & comme j'étois plus haut preſque de toute la tête, je le terraſſai; & déja je le puniſſois de ſa témérité, avec des coups qui ne partoient pas d'une main morte, lorſque du Wal, voiant ſon cher

Tome 4 Page 167

cher Gendre vaincu, vint me prendre par derriére, m'arracher de deſſus Soulange, & comme l'Hybernois étoit un Homme robuſte & puiſſant, & que j'étois accablé de mal, il me mit ſous ſes génoux & me tenoit, pendant que mon Adverſaire, aïant repris ſa barre, m'en aſſommoit & me mit tout en ſang, après m'avoir fait trois trous à la tête & meurtri tout le derriére du cou qui étoit écorché en pluſieurs endroits.

Les Priſonniers de la troiſiéme & de la premiére chambre de notre Tour avertirent la Sentinelle de notre combat ; & le Porte-clefs étant accouru, il me retira d'entre les mains de mes Aſſaſſins, à demi-mort. Corbé étoit au pied de l'eſcalier, attendant le ſuccez d'un crime où il avoit tant de part. Il fit deſcendre Mathias du Wal, par formalité ſeulement, pour l'interroger ſur un fait que lui même avoit tramé, & l'on peut juger ſi le tort me fut donné. Sans me voir, ni me vouloir entendre, il n'avoit garde, il me fit jetter dans le cachot, de la même Tour, en chemiſe & en caleçons tout ſanglant comme j'étois, ſans vouloir permettre au Chirurgien de venir penſer mes bleſſures. Ainſi Dieu ſeul, & ma bonne conſtitution furent mes médecins. On eut la cruauté de me refuſer de l'eau pour laver mes plaïes ; mon urine & ma ſalive y ſuppléerent. On ne m'aporta une cruche d'eau qu'au troiſiéme jour que je fus dans le cachot, couché tout nud ſur de la paille pourrie, ſans avoir pu obtenir une couverture pour me couvrir & une botte de paille fraîche pour me coucher : ainſi je

ne

ne mangeai que du pain ſans boire pendant les trois premiers jours. La France le Porte-clefs, ame damnée de Corbé & qu'on diſoit être ſon Fils naturel, pour me conſoler de tant de diſgraces, me dit que ſi je parlois à la Sentinelle par les creneaux, de mon cachot qui n'avoient pas encore été bouchés, que l'on m'attacheroit à la chaîne qui étoit au milieu de ce cachot, dont j'ai fait ailleurs la deſcription. Seulement je dois ajoûter ici, que pour rendre ce lieu de plaiſance plus agreable, on avoit converti un des crenaux en latrines, où le Priſonnier étoit obligé de jetter toutes ſes ordures, dont la puanteur rendoit ce lieu inſuportable.

O vous Meſſieurs de la Vieille-Roche! terme Judaïque dont vous vous glorifiez, qui la plupart ne regardez les Proſelytes, autre terme émané de la Synagogue, qui ſont cependant vos Freres en Jeſus-Chriſt, qu'avec un œil d'envie ou de mépris; épithète infamante qu'il vous plaît leur donner; pour les diſtinguer de votre Race, comme les Enfans de la Servante Eſclave qui ne doivent pas hériter avec les Enfans de la Libre, d'un Royaume que vous croiez ne devoir apartenir qu'à vous ſeuls; du moins pouſſez, ſi vous le pouvez, quelques ſoupirs ſur un état ſi digne de compaſſion, & penſez ſérieuſement à ce qu'exige de vous un Homme, couché nud ſur un peu de fumier dans un affreux cachot, ou aux égards que la charité vous devroit faire avoir pour moi, lorſque Dieu m'a remis en votre Societé. Je ne doute pas qu'Iſaac n'eût été ſenſible-

ment

ment touché du ſort d'Iſmaël, s'il l'eût vu dans le deſert, réduit à l'extrémité, faute de quelques goutes d'eau. Vous autres qui vous vantez d'être les véritables Iſacides, endurcirez vous vos cœurs contre un Neophyte qui a fait de ſi grandes démarches pour être à ces bénéfices votre Frere, & qui renonce de bon cœur à ces gratifications, dont la poſſeſſion vous fait regarder avec tant de jalouſie ceux que vous voulez bien traiter d'Iſmaëlites? Permettez moi de vous dire que ſi vous avez pour vous les prérogatives de la naiſſance dans la Reforme, que vous ne pouvez pas faire remonter fort haut, ces nouveaux venus ont en recompenſe une abdication qui coûte à quelques uns de terribles ſacrifices. Peut-être que pluſieurs d'entre vous, s'ils avoient eu le malheur de naître dans le Judaïſme, ſous les Loix de l'Alcoran, & même dans le Paganiſme, qu'ils y ſeroient encore. On ne quite pas facilement une Religion qu'on a, pour ainſi dire, ſuccée avec le lait. La Converſion eſt un effet de la grace, non de la nature. Les Chrétiens véritables ſont nez de Dieu, *non du ſang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'Homme. Pourquoi donc vous glorifiez vous comme ſi vous aviez reçu cette grace de vous mêmes? Tout don parfait & excelent vient du Pere des lumiéres.* Un des Premiers Miniſtres de Londres, a reproché formellement dans un libelle ſcandaleux à un de ces nouveaux venus, qu'il n'étoit pas l'aîné de la maiſon, ni le Fils de la Franche, & il conclud ſon ouvrage par cette belle ſentence,

tirée d'un Rabin : que les Proſélytes ſont nuiſibles au corps d'Iſraël comme la lépre. Quel Abraham ! quel Pere ! Avec de tels ſentimens n'étoit-il pas bien en état de nétoïer la lépre d'Iſraël ? Ces termes, cette prédilection, ne ſont-ils pas bien conformes à la charité de St. Paul ? On ſe ſert de ce nom odieux aux Juifs mêmes, pour rendre les nouveaux convertis encore plus odieux au Peuple. Voici comme quelqu'un l'a prouvé fort judicieuſement dans un Livre qui a fait aſſés de bruit parmi le Clergé, pour y exciter bien du tumulte.

„ Le nom de Proſélyte eſt encore un de „ ces termes empruntez des Juifs. Ils s'en „ ſervoient comme vous ſçavez, pour déſi- „ gner ceux, qui renonçant au culte des „ Faux-Dieux, embraſſoient le Judaïſme ; „ ſoit qu'ils reçuſſent la Circonciſion & „ qu'en la recevant, ils ſe ſoumiſſent à ob- „ ſerver toute la Loi de Moïſe (tels étoient „ les *Proſélytes de Juſtice* ;) ſoit qu'ils ſe „ contentaſſent de confeſſer que le Dieu *qui* „ *étoit en Judée*, étoit le *ſeul Dieu vivant & vrai* ; & de ſe rendre à Jéruſalem aux „ grandes ſolemnitez, pour *adorer*. Ce „ nom de *Proſélyte* exprimoit aſſés bien leur „ condition, & l'idée que les Juifs en „ avoient.

„ Ils ne les regardoient pas comme „ *Païens* ; mais ils ne les regardoient pas non „ plus comme vrais *Juifs*, comme *Conci-* „ *toïens des Saints & Domeſtiques de Dieu*. „ Ils les regardoient ſimplement comme E- „ trangers, ſuivant cette maxime de leur

„ Théolo-

„ Théologie : *Toutes les Nations du monde*
„ *ſont cenſées étrangéres devant le Dieu d'Iſ-*
„ *raël : mais les Juifs ſont près de lui.* Voila
„ l'idée que les Juifs attachoient à ce terme
„ *Proſélyte.* Mais lorſque le Myſtére de la
„ Vocation des Gentils fut révélé, & *que*
„ *depuis le Soleil Levant juſqu'au Soleil Cou-*
„ *chant, le Nom de l'Eternel fut grand entre*
„ *les Nations*; il ne fut plus queſtion *d'adorer*
„ *ni à Jéruſalem, ni ſur la montagne de Gue-*
„ *riſim*; mais on offrit *en tous lieux au Pere*
„ *un parfum & une oblation pure.* La clôtu-
„ re de la muraille mitoïenne fut rompüe.
„ L'inimitié ceſſa avec la diviſion qui l'en-
„ tretenoit. Les deux Peuples ſe réünirent
„ *en un ſeul Homme nouveau & en un ſeul*
„ *corps.* Enfin le nom de *Proſélyte* fut abo-
„ li, & on appella indifféremment les Con-
„ vertis au Chriſtianiſme, ſoit Juifs, ſoit
„ Gentils, de ceux de *Croians, de Diſciples,*
„ *de Saints*, Enfin *de Chrétiens.*

Suivant ces idées, qui ſont celles du Saint Eſprit, rappeller ce nom ſuranné de Proſélyte, & s'en ſervir pour diſtinguer les nouveaux Convertis du Paganiſme ou du Mahométiſme à la Religion Chrétienne, ce ſeroit une dangereuſe impropriété de langage, qui tendroit à introduire un nouveau Judaïſme dans l'Egliſe ; à relever une autre mur de diviſion & à renouveler l'inimitié. Mais de s'en ſervir comme d'une *note de diſtinction*, pour déſigner des Chrétiens mêmes, qui en abandonnant le *Papiſme*, ne font que ſe *Réformer*, & repurger leur Foi d'erreurs ajoutées qui la corrompoient, c'eſt un abus bien

plus inſuportable encore, & à quoi on devroit remédier. Si on y prend garde, on verra que c'eſt la ſource du préjugé ſi défavorable qu'ont les Proteſtans, contre tous ceux qui quittent la Religion Romaine.

Il ne s'agit pas ici d'une diſpute de mots, mais de choſes & de choſes très capitales; car cette impropriété de langage eſt ſuivie de faux-jugemens, & d'actions qui bleſſent griévement la charité. Non ſeulement on attache à ce terme de *Proſelyte* l'idée d'*Etranger*, mais celle de *Transfuge*, de *Deſerteur* & de quelque choſe de pis: & on les traitte ſur ce pié-là.

J'avoüe que lorſqu'il s'en préſente pour abjurer leurs erreurs, on ne ſçauroit les examiner de trop près, ſur tout les Eccleſiaſtiques Réguliers qui ſortent des ordres mendians. Il faut convenir en général qu'ils n'ont la plupart que fort peu de ſçavoir, & encore moins de piété. Et on ne ſçauroit blâmer les précautions que prennent les Conducteurs, pour s'aſſurer, autant qu'il eſt poſſible, de leur ſincérité & de leur probité: car on ne doit, ni admettre à la table du Seigneur des Indignes, ni prendre le pain des pauvres pour le donner à des Vagabonds. Mais puiſqu'ils ne ſont pas tous tels, il faut uſer de diſcernement. A cet égard cette maxime de St. Paul peut avoir lieu. *Les péchez de quelques uns ſe manifeſtent devant, & viennent en avant à leur condamnation; mais en d'autres ils ſuivent après. Semblablement auſſi les bonnes œuvres de quelques uns ſe manifeſtent devant; & celles qui ſont autrement ne peuvent*

être

être cachées. Suivant cette régle il n'y a qu'à les ſuivre quelque temps, afin de les connoître; & agir avec eux ſelon ce qu'on les aura connus. S'il ſe trouve qu'ils ſoient de mauvaiſes mœurs (car c'eſt ſur quoi cet examen doit principalement roûler) on ne doit pas les rejetter d'abord pour cela; mais prolonger le temps de leur épreuve, & en cas qu'ils ſoient incorrigibles, les recommander à la grace de Dieu & les congédier. Mais à l'égard de ceux qui ont eu bon témoignage des perſonnes même *qui ſont dehors*; dont les mœurs paroiſſent réglées, qui ont de la probité & du ſçavoir, & qui ont tout quitté pour J. C. s'appuïant uniquement ſur cette promeſſe: Je ne te quitterai point, & je ne t'abandonnerai point: il faut les recevoir avec nous, non point avec un eſprit de méfiance, plein de doutes & de ſoubçons; mais avec ſimplicité & avec cordialité, *ainſi que Chriſt nous a reçus à ſoi à la gloire de Dieu.*

A la vérité dès qu'ils ont eu abjuré dans le ſécret de leur cœur leur Schiſme & leur Héréſie, ils ſont bien devenus Membres de l'Egliſe inviſible devant Dieu qui ſonde les cœurs. Mais il faut pourtant convenir que cela ne ſuffit pas pour être reconnus Membres de l'Egliſe viſible; *car qui eſt-ce des Hommes qui ſçache les choſes de l'Homme, ſi non l'eſprit de l'Homme qui eſt en lui?* Les Conducteurs à qui l'exercice de la diſcipline eſt commiſe, & que J. C. a chargé de ne pas donner le pain des Enfans, le pain Euchariſtique aux Etrangers, les Conducteurs, dis-je, peuvent donc, & doivent même exi-

ger d'eux, qu'ils faſſent encore cette abjuration en public. Mais, après qu'ils l'ont faite de leur plein gré; après qu'ils ſe ſont réunis à l'Egliſe viſible, en s'uniſſant à quelqu'une des Sociétez Proteſtantes, & en abjurant toutes les erreurs unanimement condamnées par ces Sociétez, car c'eſt tout ce qu'on doit exiger d'eux, après qu'ils ont ſçellé leur réunion à la vraie Egliſe-Chrétienne, par le Sacrement du Corps & du Sang de J. C; après que nous mêmes, en participant avec eux à un même pain, avons témoigné en face de l'Egliſe, & en quelque ſorte juré, par ce qu'il y a de plus ſacré dans la Religion, que nous ne ſommes avec eux qu'un même Corps: n'eſt-il pas évident, que nous devons deſormais, toute diſtinction ceſſante, les regarder comme vrais membres de J.C. *comme nos Freres, comme chair de notre chair & os de nos os* Ne devons nous pas les aimer, les cherir, les conſerver, comme on conſerve des branches tendres, & qu'on auroit nouvellement entées, leur rendre tous les bons offices dont nous ſommes capables? Ne devons nous pas leur procurer de l'emploi ſelon leurs talens, afin qu'ils puiſſent gagner leur pain dans la crainte de Dieu; Enfin leur rendre autant qu'il eſt en nous, leur nouvelle condition douce & aiſée?

Il n'y a point de Chrétien qui ait quelques principes de foi qui n'en convienne. Mais comment les ſuit-on ces principes dans la pratique? Les diſtinctions ceſſent ſi peu alors, que c'eſt alors préciſément qu'elles commencent.

mencent. On appelle donc ces nouveaux Réunis *Proſélytes*. Si on entendoit par là des Amateurs de la Vérité, qui ſe ſeroient dépoüillez avec les plus grands efforts de leurs préjugez pour courrir après elle; qui l'auroient pourſuivie, qui l'auroient atteinte, & enfin embraſſée aux dépens de tout; il n'y auroit pas lieu de ſe récrier contre cet uſage. Ces idées ſeroient juſtes & naturelles: & ce nom de *Proſélyte* ſeroit tout ſeul un Eloge: mais ce n'eſt pas cela. On y ſubſtitüe des idées très odieuſes & toutes Judaïques. On ne les regarde pas à la vérité comme des Papiſtes; mais on ne les regarde pas non plus comme de vrais Proteſtans. On les regarde comme une certaine eſpèce mitoïenne & batarde qui tient de l'un & de l'autre. Ils ſont bien dans la Famille; mais ils y ſont comme les Enfans de la Servante. C'eſt une des expreſſions heureuſes d'un Miniſtre, qui en a rendu compte à Dieu; expreſſion qui dénote parfaittement bien leur condition, & qui rend de plus raiſon du traitement ſi inégal & ſi injuſte qu'on leur fait. Par exemple.

Pourquoi penſez vous qu'après pluſieurs années, depuis leur converſion, on continue à les déſigner par les noms burleſques des ordres monaſtiques qu'ils ont quittez? Ce n'eſt pas qu'on les ſoubçonne d'être encore membres de ſes fraternitez ſuperſtitieuſes, ou de joüer, dans un Païs proteſtant, le rôle de Moines traveſtis. On ne porte pas, au moins à l'égard de la plupart, ſes ſoubçons ſi loin. Mais c'eſt qu'on ſe perſuade, qu'il n'y a pas grand mal; pour les *Enfans de la*

Femme Libre, de ſe divertir un peu aux depens des *Enfans de la Servante*, en leur donnant des ſobriquets. En effet où eſt la Famille, où des Enfans ne ſe donnent pas quelque fois le plaiſir malin de donner des nazardes à des Valets?

D'où vient encore qu'on les a chaſſez du *Comité Eccleſiaſtique*, terme uſité; enſuite du *Comité Laique*; & enfin renvoïez pour leur miſerable ſubſiſtance à un *troiſiéme Comité*, qui n'a pour fond que de très petites portions qu'on a rétranchées des autres *Comitez*, & que quelques perſonnes charitables ont pris ſoin de faire un peu augmenter, par le moïen de quelques ſouſcriptions très preciaires & très modiques? Ce n'eſt pas qu'on oſe conteſter la validité de leur ordination, qui eſt reconnüe en Angleterre, que les Evêques ont confirmée, par des licences accordées à quelques uns, & qu'ils ont conferée de nouveau à d'autres. Ils ſont donc Miniſtres, comme les autres Miniſtres François, Miniſtres Réfugiez pour cauſe de Religion, & dans un cas plus favorable, qu'ils ont l'Ordination Epiſcopale. Mais c'eſt que les Proteſtans de naiſſance, Miniſtres & autres, ne veulent avoir rien de commun avec *les Proſélytes*; & qu'il ne leur paroît pas raiſonnable que *les Enfans de la Servante* héritent avec *les Enfans de la Femme Libre*.

Je demande enfin, pourquoi on les exclut ſans diſtinction du Miniſtére ordinaire des Egliſes? Eſt ce que dans un aſſés grand nombre, il ne s'en trouve aucun qui ſoit capable

capable d'enſeigner, & qui après quelques années d'une étude ſérieuſe & appliquée, n'ait acquis l'art de détailler droittement la parole de Vérité? Ce n'eſt pas cela; il y en a à qui on rend aſſés de juſtice ſur cet article, & qu'on écoute avec plaiſir & avec édification. Mais c'eſt que les anciens Miniſtres, *les Miniſtres de la vieille roche*, terme dont on diſtinguoit les Phariſiens les plus notables dans le Judaïſme, s'oppoſent de toute leur force, à ce qu'on élève indifféremment, *aux poſtes de confiance & de profit les Enfans de la Servante & les Enfans de la Femme Libre.* N'eſt-ce pas, en effet, un aſſés grand honneur pour *des Proſélytes*, d'être quelque fois appellez à ſoulager Meſſieurs les Miniſtres ordinaires, & prêcher leurs ſurſemaines? On a fait, à ce qu'on dit, des Réglemens pour cela dans les principales Egliſes: de ſorte que ſi quelque nouveau *Calvin* ſe faiſoit aujourd'hui Proteſtant, il ne ſeroit tout au plus que le Subſtitut du dernier des Miniſtres *Orthodoxes*, autre terme privilégié, & je doute qu'on conſentit à faire diſtinction en ſa faveur. Et perſonne n'ignore quelles ſcandaleuſes diviſions ont éclaté, à cette occaſion, dans quelques Egliſes; principalement dans celle qu'on appelle la Patente, où l'on a vu un Ancien opiniâtre river le clou à ſon Evêque même, & rompre les liens les plus ſacrez de la nature pour aſſouvir ſes paſſions.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'afin de ſe juſtifier à ſoi même & aux autres un traitement ſi partial & ſi peu juſtifiable, on

juge & on parle en toute occaſion des Nouveaux Convertis, comme de Gens ſuſpects. Les Peuples, qui ſont par tout Peuples, ſuivent, ſans examen, l'impreſſion de ces jugemens. Après les quinze & vingt années depuis leur Converſion, on les ſoubçonne encore : & ils ont quelque fois le chagrin mortel de voir ces cruels ſoubçons dans l'eſprit de leurs Proches, de leurs Femmes, de leurs Enfans. Quelque choſe qu'ils faſſent ils ne ſçauroient gagner la confiance de leurs nouveaux Freres. Ils ont beau proteſter dans la ſincérité de leur cœur, & dans les termes les plus forts contre les erreurs de l'Egliſe qu'ils ont quittée ; on ne les croit pas pour cela meilleurs Proteſtans. On craint toûjours *les réſervations mentales*, & *les équivoques*. S'il arrive que quelqu'un d'eux ſoit ſurpris dans une faute, * *car où eſt l'Homme juſte qui faſſe conſtamment bien & qui ne péche point* ? on s'en félicite, comme d'une découverte fort utile. On l'exagére cette faute ; on la rend publique : on confond dans une même condamnation les innocens avec le coupable. Au lieu de redreſſer un tel Homme, quel qu'il ſoit, avec un eſprit de douceur, ſe conſidérant ſoi même comme ſuſceptible de tentation ; on n'a ces égards de charité que pour les Miniſtres de la vieille roche, qui ne ſont pas exempts de foibleſſes, non plus que les autres : car on ſçait que la Robe ſouvent cache bien des choſes, & par reſpect impoſe le ſilence. Mais pour *les Proſélytes* on ne les menage point ; on les traite

* Eccl. VII: 20.

traite à toute rigueur; on les accable; on les met au deſeſpoir. Voila la Charité Proteſtante.

Je prie au nom de Dieu ceux, qui auront la patience de lire cet écrit, de ſe mettre en la place des malheureuſes perſonnes pour qui je plaide, par un pur motif de Religion; & de conſidérer qu'en J. C. il n'y a pas telle choſe que *Proſélyte* & Proteſtant de naiſſance: mais que tous, ſans diſtinction, ſont *Enfans de la promeſſe*, *de la Femme libre*, *Concitoiens de la Jeruſalem d'enhaut*, avec les mêmes droits & les mêmes priviléges. Que ceux qui ont embraſſé *le Proteſtantiſme* avec connoiſſance de cauſe, & après un ſérieux examen, ſont d'autant meilleurs Proteſtans, qu'ils tiennent moins à la Religion par les préjugez. Après quoi ils ſe convaincront ſans peine, que le traittement qu'on fait aux Nouveaux Convertis, eſt un violement manifeſte de la Juſtice & de la Charité Chrétienne.

Au lieu de juger, & de mépriſer nos Freres, nous devrions plutôt uſer de circonſpection en ceci; de ne mettre aucune pierre d'achopement ou de trébuchement devant eux. A la vérité ceux qui ſont bien fondez dans la Foi, & dans la Charité profitent de cette dure épreuve. Ils en prennent occaſion de pratiquer l'Humilité, la Patience, le Renoncement à eux mêmes; Vertus dont ils ne connoiſſoient guére que les noms dans les Cloîtres. Mais les autres, en beaucoup plus grand nombre, & qui ſont encore débiles, s'inquiétent, s'irritent, crient à l'injuſtice,

rendent le mal pour le mal à ceux qui les persécutent ; prennent quelque fois le parti desespéré de s'en retourner d'où ils étoient venus ; & deviennent enfin *Fils de la géhenne au double de ce qu'ils étoient auparavant.* Et *ceux qui détruisent ainsi leurs Freres, pour lesquels J. C. est mort, cheminent-ils selon la charité.* Et *Dieu ne redemandera t-il pas leur Sang de leurs mains?*

Peut on avoir des sentimens plus justes des nouveaux Convertis, & peut on les exprimer dans des termes plus modérez? Cependant on en a fait une afaire capitale à celui qu'on en a cru l'Auteur ; & que ne fait on pas tous les jours encore pour rendre ces nouveaux Venus odieux à Messieurs de la vieille-roche. S. M. Le Roi de la Grande Bretagne, le plus charitable de tous les Princes de la terre, aïant eu la bonté d'accorder aux Nouveaux Convertis, cinq mille piéces sur la confiscation qui a été faite des donations superstitieuses aux Eglises Romaines d'Angleterre ; & cette gratification aïant été solicitée par un des Ministres de S. M. Ministre qui est le Protecteur ardent de tous les Réfugiez, il en parla aux Commissaires qui donnérent les mains à une chose si juste. Il étoit question de faire agir Messieurs du Clergé & de former un Corps qui pût se présenter au Parlement pour y obtenir la somme accordée par le Roi. Je fus trouver un de nos anciens Ministres, dont le nom seul est respecté de toute la Populace Refugiée, comme celui d'un nouveau Paul, pour le prier de m'introduire auprès de Mylord Archevêque de Cantorbery,

torbery, ou de Mylord Evêque de Londres. Après pluſieurs ſubterfuges ſur mes preſſantes, mais vaines ſollicitations, il me dit tout net, qu'il avoit de très fortes raiſons, pour ne jamais rien faire en faveur des *Proſelytes*. Je ne pu m'empêcher de lui répliquer, qu'il avoit raiſon, puiſqu'il n'y avoit rien à gagner avec eux.

Quoique je n'écrive ceci que par un principe de charité & pour engager Meſſieurs les Réformez de quelque qualité qu'ils ſoient à avoir un peu plus d'égard pour leurs nouveaux Freres; je crains bien de leur déplaire plutôt que de les attendrir. Mais quoi! ne ferons nous jamais pour la Vérité, ce que ceux de la Religion Romaine font pour le menſonge? La charité qu'ils exercent envers leurs Néophytes ne nous fera-t-elle jamais rougir? Et ne ferons nous jamais ceſſer un ſcandale capable de nous attirer l'indignation de toute l'Angleterre? Oui je proteſte ici devant Dieu ſeul Scrutateur des cœurs, que les amertumes dont j'ai été enyvré ici m'ont fait regréter pluſieurs fois le malheur que j'ai eu de ne pas mourir dans les cachots de la Baſtille. J'y ai touché aux portes de la mort, avec une confiance particuliére en la miſericorde de Dieu, & une réſignation parfaite aux ordres de ſa divine Providence. J'avois remis le ſoin de ma chére Epouze à ce Pere qui ne laiſſe pas tomber un ſeul paſſereau, ſans l'avoir déterminé: je mourois dans un détachement & dans une joïe que je crains bien de ne reſſentir jamais; & loin de revoir ici les conſolations que j'y

devois eſpérer, j'ai été accablé des plus vives douleurs, & des plus ſenſibles outrages.

Je ne pretens pas deffendre ici la cauſe de miſérables Moines, Gens dépravez & qui ont fait divorce avec la vertu, pour ſe plonger dans toutes ſortes d'abominations. Scélérats qui n'ont quitté les ordures de leurs Couvents, que pour venir ici faire trophée de leurs impudicitez. Scandales du Ciel & de la terre & rebut de toutes les Sociétez, ils devroient être retranchez du monde. Leurs œuvres les feront connoître, & c'eſt à ces infames qu'on ne doit pas jetter le pain des Enfans. Comme il eſt des récompenſes pour les bons, il doit y avoir des châtimens pour les méchans. Mais c'eſt à Dieu à les déterminer par la bouche de ſes Juges, & à les executer par l'épée de ſes Souverains; ſans que l'Egliſe Mere des méchans comme des bons, glorifiée par ceux-ci, dechirée par ceux là, cherche à laver ſes outrages dans le ſang de ſes Enfans criminels: mais plutôt elle doit lever continuellement des mains pures devers Dieu pour en obtenir la converſion dont le Ciel feroit fête, qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il s'amende & qu'il vive. Je reviens à mes Moutons.

Il y avoit un Homme dans la baſſe-foſſe de la Tour de la liberté, qui crioit de toute ſa force contre l'inhumanité de ſes Tyrans, qui le laiſſoient perpétuellement dans les cachots, & qui ont pouſſé la fureur juſqu'à le retenir dans ces lieux de deſeſpoir, l'eau y entrant par les crevaſſes, & les crenaux qui en ce tems là étoient ouverts, il en avoit

juſqu'à

juſqu'à la gorge; & ils ne l'en retiroient que quand il étoit prêt d'être noïé. Je ne perdois pas un mot de tout ce qu'il diſoit, car l'ouverture de ſon ſoûpirail portoit droit à l'ouverture d'un de mes crenaux. Je m'entretins avec lui, tant que le froid me permit de demeurer le nez au creneau; & au travers du déſordre où ſes ſouffrances avoient reduit ſon eſprit, voici ce que j'en appris & ce qu'il m'a confirmé depuis ſa ſortie.

C'étoit un Officier Irlandois qui s'appelloit Mr. Gueri, qui avoit ſuivi le Roi Jacques en France depuis l'abdication de ſes Couronnes. Après avoir ſervi pendant toutes les guerres terminées par la Paix de Ryſwick ſous les étendars de ce Roi détrôné, il étoit parvenu à être Lieutenant d'une Compagnie dans un Régiment Irlandois au ſervice de France, & Ayde-Major de ce même Régiment. Aïant reçû quelques chagrins de la part de ſon Colonel, lui même ſoutient que c'étoit du Duc de Barwick, qui ſe déclara ſon plus erüel Ennemi: d'autres diſent qu'il fût caſſé; quoiqu'il en ſoit, il quitta la France, pour retourner en Angleterre joüir du bénéfice de l'amniſtie que le Roi Guillaume y avoit fait publier en faveur de ſes Sujets des trois Roïaumes qui avoient ſuivi le Roi Jacques. Quelques uns m'ont dit qu'il avoit eu enſuite quelques conferences à Londres avec des Miniſtres de S. M. qui l'avoient renvoïé en France pour y enlever Mathias du Wal; mais c'eſt ce qu'il a conſtamment dénié. Cependant peu après ſon retour en Angleterre, il retourna en France, & étant arrivé

à Pa-

à Paris, dans le deſſein d'y voir ſa Sœur qu'il y avoit laiſſée, il y rencontra le nommé Côtel Irlandois comme lui; & qu'il croïoit ſon intime Ami. Celui-ci aïant ſondé Guery, & cru reconnoître qu'il étoit à Paris pour quelque mauvais deſſein, Guery affirme qu'il en donna avis au Miniſtre. La vérité eſt qu'après avoir mangé pluſieurs fois enſemble, Côtel lui donna rendez vous ſur le Boullevart de St. Antoine, pour y conferer d'une affaire de conſéquence. Guery ne s'y fut pas plutôt rendu, qu'en embraſſant Côtel, qui le ſerroit très étroitement, il fut aſſailli d'une Legion des Satellites de Mr. d'Argenſon, qui le traînerent à la Baſtille, dont on l'avoit fait approcher de fort près, pour épargner les frais de voiture; n'aïant eu beſoin que de pouſſecus pour l'y précipiter.

Comme il eſt fort violent de ſon naturel, il n'y fut pas long tems ſans s'attirer l'inimitié de tous les Officiers, qui lui ont fait ſouffrir les tourmens les plus exceſſifs. Ils l'ont accablé de coups de nerfs de bœuf, lui ont caſſé les dens, arraché les cheveux & la barbe, l'ont foulé aux pieds; enfin il n'y a ſorte d'outrages qu'ils n'aïent fait à cet Officier, ſans avoir égard qu'il étoit de leur même Religion, & qu'il avoit paſſé toute ſa vie au ſervice du Roi Jacques. D'onze années qu'il a gémi ſous ſes Tyrans, il en a paſſé neuf dans les cachots, d'où ſouvent on ne l'a retiré, que lors qu'aïant l'eau à la gorge, il crioit miſéricorde d'une voix effraïante, étant prêt d'être noïé. Il eſt vrai qu'il ne pou-

pouvoit compatir avec aucun des Compagnons avec leſquels on le mettoit de chambre : ſa foibleſſe étant de les accuſer de le vouloir empoiſonner : c'étoit aſſés qu'il trouvât dans leurs poches quelques miettes de pain, ou quelque pouſſiére, pour en faire des convictions d'un poiſon manifeſte ; & ſur ces ſpécieux pretextes il falloit ſe battre juſqu'à effuſion de ſang, & ne pas lâcher la barbe ny les cheveux, que les Officiers & les Porteclefs ne fuſſent venu faire ceſſer cette lutte barbare, à coups de cannes & de paquets de clefs, & en leur jettant des cruches d'eau ſur la tête. Quoique ſon eſprit ſe ſoit beaucoup remis, c'eſt encore aujourd'hui ſa manie de ſoutenir que mille fois on l'a voulu empoiſonner à la Baſtille : comme ſi c'eût été quelque choſe de bien difficile au Gouverneur & que ſes intérêts n'y euſſent pas été directement oppoſez. Il ne peut encore entendre prononcer le nom de ſes Compagnons ſans entrer dans une fureur frénétique ; ce que j'ai remarqué depuis que je ſuis ici au ſujet du Baron Welzer de Brok & du Capitaine Linch. Après ſes fameux combats, le cachot lui étoit infaillible, où là il hurloit jour & nuit d'une maniére épouvantable, ſans laiſſer repoſer ſes Voiſins : juſque là que Made. la Ducheſſe des Diguieres Voiſine de l'Enfer, fut contrainte de dire à Bernaville, que s'il ne faiſoit pas taire ou retirer cet Homme furieux, elle s'en plaindroit au Roi. C'eſt ce qui fournit le premier prétexte à ce Tyran de ne laiſſer aucune ouverture dans tous les cachots, pour y étouffer la voix de

tous

tous ceux qui se plaignoient de sa barbarie. Guery n'étoit connu à la Bastille que sous le nom du Général des cachots: nom qu'il affectoit & qu'il s'étoit donné, comme quelque chose de bien glorieux. Malgré toutes les précautions de Bernaville à bien boucher tous les creneaux, on entendoit Gueri jour & nuit des quatre coins de la Bastille, tant sa voix étoit perçante. Peu avant ma sortie de ce labyrinthe, on mit Guery dans notre Calotte pendant que j'étois dans la troisiéme chambre de la Tour du Coin avec le R. Pere Florent de Brandebourg Capucin & Janiçon de Montdevis. Sa voix, franchissant la distance qui étoit entre nous, retentit bientôt dans notre cheminée. Malgré le dérangement où il paroissoit être je lui promis, que si Dieu me rendoit ma chére liberté je solliciterois la sienne de tout mon pouvoir. C'est ce que je fis en arrivant à la Haye: je fus voir S. Ex. Mylord Comte de Straffort Ambassadeur Extraordinaire d'Angleterre, & Plénipotentiaire au Congrès d'Utreck. Je lui remontrai l'injustice que l'on faisoit à Mr. Guery & à tous les autres Sujets de S. M. la Reine Anne de les retenir Prisonniers contre le droit des Gens & les clauses de la Paix. J'en écrivis à Mylord Duc de Schrewsbury, & à Mylord Comte de Gallway. Mais la source de leur liberté fut S. Ex. Mgr. Heinsius Grand Pensionnaire d'Hollande, si digne de toutes les loüanges que l'on peut rendre au plus grand de tous les Hommes. Il reçut ma Requête, avec une affabilité qui passe l'humain. Les

effets

effets répondirent à ſes promeſſes. Preſque tous ceux qu'il reclama furent délivrez. Mr. Guery fut du nombre. Peu de tems après que Mgr. le Grand Penſionnaire eut fait remettre à la Cour de France le mémoire de ceux que cet Illuſtre Magiſtrat réclamoit, j'appris la liberté de ce Général des cachots par une lettre d'un de mes Amis qui m'écrivoit de Liége le 6. Octobre 1713. en ces termes..... „ *En arrivant à Dinan j'y ai ren-*
„ *contré M. Guery ; nous avons ſoupé enſemble*
„ *en très bonne compagnie, où il a été parlé du*
„ *paſſé. Mais comme ce pauvre Homme s'eſt*
„ *émancipé à dire, que pendant 7. ou 8. ans on*
„ *avoit fait toutes les tentatives imaginables pour*
„ *l'empoiſonner, non ſeulement on ne l'a pas*
„ *cru ; mais outre qu'on l'a traité de fou, il*
„ *m'a fait perdre une partie de la bonne foi*
„ *qu'on avoit en moi. Pour la réparer, il m'a*
„ *fallu convenir qu'il étoit feru, & que c'étoit*
„ *l'empoiſonnement dont il vouloit parler. Après*
„ *cela il m'a été impoſſible de le revoir en parti-*
„ *culier le lendemain, aïant été à la Cour, &*
„ *lui étant parti à midi. Il m'a dit qu'il alloit*
„ *à Aix la Chapelle ; qu'il étoit reſté long-tems*
„ *malade à Tournay. Je lui avois donné mon*
„ *adreſſe ici, mais il n'y a pas paru. On m'a*
„ *dit qu'il a donné un Placet à S. A. S. Electo-*
„ *rale, pour lui demander quelque choſe, mais*
„ *je ne ſçai s'il l'a obtenu. J'ai été mortifié de*
„ *ſon extravagance, & le connoiſſant comme*
„ *j'ai fait, je n'ai pas voulu tenter de le guérir,*
„ *& de lui dire qu'il n'y a rien qui reſſemble*
„ *plus à la fauſſeté ou au menſonge, que la vé-*
„ *rité qui n'eſt point vrai-ſemblable : car il*

„ *m'au-*

„ *m'auroit repliqué que je sçavois bien les crimes*
„ *que les Officiers de la Bastille, ont commis*
„ *contre lui, & nous n'aurions jamais fini en-*
„ *semble.*

Quatre ou cinq jours après la réception de cette Lettre, l'on frappa à ma porte: lorsque j'allois me mettre à table; j'entendis que celui qui demandoit à me parler se nommoit à ma Servante le Général des cachots. Je couru au devant de lui, je l'embrassai, & malgré le triste désordre où il étoit je lui fis prendre place à ma table, quoiqu'elle fût honorée de deux Personnes de la premiére qualité d'Angleterre. Ensuite je le menai chez S. Ex. Mgr. le Grand Pensionnaire Heinsius, pour le remercier de la bonté qu'il avoit eüe de le réclamer. Ce Seigneur le reçut à son ordinaire de la maniére du monde la plus gracieuse, & lui offrit tous les bons offices qui dépendroient de lui. De-là nous fumes chez Mylord Comte de Straffort qui lui aïant donné une longue audience, le rebuta, ne voulut pas lui donner de Passeport pour repasser en Angleterre; encore moins le moindre secours, & ce Seigneur eut la bonté de m'avertir de me prendre garde de lui comme d'un Homme très dangereux. Non obstant cet avis salutaire, dont je devois mieux profiter, si j'avois eu moins de Zèle pour mes Compagnons, je continuai de rendre à Mr. Gueri tous les bons services qu'il me fut possible. Il vivoit familiérement chez moi: je l'introduisis à l'hôtel de Hesse-Cassel, chez plusieurs autres Personnes de distinction, qui furent touchez de ses souffrances; enfin je le fis

ſis être de toutes mes parties de plaiſir. La Reine Anne mourut pendant ce tems là, & le Roi aïant paſſé par la Haye, pour aller en Angleterre prendre poſſeſſion de ſes Couronnes, quoique mon pouvoir fût alors fort borné, je mis Mr. Gueri en état de l'y ſuivre. Je le chargeai de lettres de recommandation pour mes Amis à Londres qui lui firent un acueil favorable, comme lui même me le marqua par des lettres que j'ai encore entre mes mains : juſques là qu'une Damoiſelle de mes Amies, perſonne d'une piété ſolide, lui ſauva la vie, dans une grande maladie, où elle l'aſſiſta d'argent, de rafraîchiſſemens, de médicamens, & généralement de toutes les choſes dont il eut beſoin, comme il paroît par ſes lettres & celles de cette vertueuſe Lydie que je conſerve encore très précieuſement. Tous les jours de poſte il m'écrivoit de Londres pour m'exhorter à venir le ſecourir, ce que je fis avec une précipitation qui dérangea mes propres affaires. Lorſque je fus arrivé en cette Fameuſe Ville, Mr. Guery s'attacha à moi ſans me quitter du matin juſqu'au ſoir. Il ſembloit être mon ombre. Il diſpoſoit de ma Maiſon comme de la ſienne. J'oubliai en quelque maniére mes propres intérêts, pour ne penſer qu'aux ſiens. Je préſentai ſa Requête au Roi, que moi même j'avois écrite & compoſée, & en ſa preſence je fis ſon Eloge à ce charitable Monarque, ſi bien, que S. M. lui promit d'avoir ſoin de lui. J'eu la foibleſſe de l'introduire chez tous mes Amis, particuliérement chez un Gentil-

Homme

Homme Voiſin de mon Epouſe qui lui a rendu mille bons offices. Enfin après lui avoir fait obtenir, par la médiation de mes Amis, une Penſion de cinquante piéces ſur la liſte civile, & un brevet de Major Réformé qui lui donne cinq chelins par jour, quoiqu'il ait toûjours ſervi contre l'Angleterre, non ſeulement il m'a tourné le dos; mais il a cherché à me détruire de la maniére du monde la plus ingrate, & s'il pouvoit me faire périr pour me remercier de mes ſervices, il le feroit de tout ſon cœur. Voila à peu près comme tous mes Compagnons de Baſtille, qui ſont venu me trouver ont reconnu les bons offices que je leur ai rendu.

Sa vie aujourd'hui eſt toute des plus ambiguës. Tous les jours il donne le matin juſqu'à midi à ſes intrigues, car il eſt courtier de toutes ſortes d'emplois. Pour celui-ci il poſtule une Commiſſion, pour celui-là une charge militaire; pour cet autre un commandement de Vaiſſeau; pour ce Banqueroutier la Franchiſe d'un Lord ou d'un Ambaſſadeur: & comme il dit vulgairement: *Laiſſez faire Marc Antoine:* il ne s'oublie pas; ſon courtage lui eſt graſſement païé. A midi ſonné il va boire avec ſes cliens, fait retentir tous les Cabarets & les Caffez de ſon crédit à la Cour, ſous les auſpices de ſes Amis qu'il nomme avec emphaſe; & rarement il ſe couche, qu'il n'ait au moins trois ou quatre bouteilles de vin dans le ventre. Comme la tête s'en ſent un peu, ſi le matin il va fort droit, le ſoir il fait des SS périlleuſes. Son vin eſt un vin de Lion; ce qui lui a at-

tiré

tiré de très mauvaiſes affaires ; entr'autres avec un brave Capitaine de ſa Nation nommé Hoüelche qui lui païa ſes turlupinades d'un coup d'épée dans le ventre. Il a plaidé pendant plus de deux ans pour en tirer raiſon, & plaide encore ; mais toute la ſatisfaction qu'il en a euë, c'eſt d'y avoir mangé beaucoup d'argent, ce qu'il n'a pas fait ſans boire. Bacchus l'a fait toucher pluſieurs fois aux barriéres de la mort, mais il n'eſt pas plutôt rétabli, que c'eſt pour lui ſacrifier tout de nouveau. Lorſqu'il releva de ſa derniére maladie, le premier jour de ſa ſortie en Ville, je le rencontrai au ſoir ſi plein de vin, qu'il ne pouvoit pas déſerrer les dens. Au reſte je ne ſçai de quelle Religion il eſt : né dans la Romaine il ſeroit fort embaraſſé de dire où il en a abjuré les erreurs, quoiqu'il ſe diſe de la Religion Réformée, quand il a l'honneur d'être avec des Réformez. Dieu ſeul Scrutateur des cœurs daigne, par ſa miſericorde infinie, le convertir véritablement, & tous mes Ennemis, qui ont païé tous les empreſſemens que j'ai eu à les ſecourir du meilleur cœur du monde de la plus noire perfidie.

Il m'avoit promis ſon Hiſtoire écrite de ſa propre main, qui, ſi elle avoit été mieux écrite ; n'auroit pas été plus ſincére ; mais il m'a fait la grace de me la refuſer : & je ne doute pas qu'il ne ſoit aujourd'hui un des plus furieux Cerbéres qui ſe déchaîneront contre mon livre après qu'il a été un des Premiers à loüer par tout le premier Tome, & dire que ſi je péchois, c'étoit plutôt par

un

un excès de moderation à raporter les faits, qui étoient beaucoup plus crians que je ne les peignois. Quand il ne tiendra pas aujourd'hui le même langage, ces faits n'en seront pas moins constans, & il ne me forcera pas à en retracter une seule circonstance, puisque je croi avoir réglé tout au niveau de la justice; le seul but que je me suis proposé en commençant cet ouvrage, & que je continuerai moïennant la grace de Dieu jusqu'à la fin.

Je restai donc dans le cachot de la Tour du coin pendant vingt deux jours, sçavoir depuis le 4. jusqu'au 25. Avril 1706. couché nud en chemise & en caleçons sur un peu de fumier, n'aïant pour toute nourriture que du pain & de l'eau. Aparemment que Corbé avoit dessein de m'y laisser mourir; & déja j'étois si foible que je ne pouvois plus me tenir debout. Je fus saisi d'un tremblement des pieds & des mains, qui me fit appréhender une paralysie universelle. Le froid que je ressentois toutes les nuits, me causa une fluxion dont ma tête fut toute enflée. Enfin j'étois dans un très déplorable état, lorsque le 25. d'Avril sur les huit heures du soir j'aperçu une grande clarté sur le corridor. Je me traînai promptement vers un creneau, pour voir ce que c'étoit. J'aperçu un Soldat qui portoit un flambeau devant Mr. du Joncas. J'appellai ce charitable Officier, qui s'arrêta pour m'écouter. Je lui dis l'affreuse situation où j'étois, & je le conjurai de m'en délivrer. Il me dit que dans le moment il alloit venir me visiter. En effet un quart

quart d'heure après il entra dans mon cachot que la France lui ouvrit; il étoit accompagné du Major. L'état où il me trouva lui ſaiſit le cœur. Il paſſa de la compaſſion à la fureur. Va dire, dit-il à la France, à ton Bourreau de Maître qu'il aporte une corde, & qu'il vienne en ma préſence étrangler cette triſte victime, pour aſſouvir tout d'un coup ſa rage, ſans la faire languir dans un ſupplice plus cruel que la mort. Il n'y eut pas juſqu'au Major qui ne deſaprouvât une cruauté ſi inouie, qui ne s'attendrît, ou qui ne le feignît du moins, & qui affirma qu'il en alloit faire ſon raport au Gouverneur. Et moi dit Mr. du Joncas je proteſte devant Dieu que je le ferai à la Cour; & vous ſortirez d'ici, me dit-il, ou je n'aurai aucun credit auprès du Miniſtre. Quand je lui racontai de quelle maniére j'avois été aſſaſſiné; la dureté qu'on avoit eüe de me refuſer le Chirurgien, un peu d'eau pour laver mes plaies, mon ſang aiant été le ſeul baume qui les avoit guéries, dénié une couverture & un peu de paille: que depuis 22 jours je n'avois eu pour toute nourriture qu'un peu de pain & d'eau, il fulminoit. Je vais vous envoier, continua-t-il mon ſoupé, & du vin pour vous remettre, & vous faire chercher une chambre où vous puiſſiez paſſer la nuit plus commodement qu'ici; mais comptez ſur ma parole que vous ne reſterez pas long-tems à la Baſtille.

Peu après Ru m'aporta de ſa part une vive rotie, une ſole frite, une aſſiette d'aſperges à l'huile & deux bouteilles de vin de champagne. Je puis proteſter qu'en ma vie je n'ai

fait un repas qui m'ait paru ſi délicieux : mais il fut un peu mêlé d'amertume ; car Ru me dit qu'on ne pouvoit trouver où me mettre qu'à la premiére chambre de la même Tour avec Pigeon, Gringalet & un autre Priſonnier. Que la Baſtille étoit ſi plaine que les Priſonniers y étoient taſſez les uns ſur les autres. Au ſeul nom de Gringalet & de Pigeon, je pris le parti de reſter dans mon cachot, moins affreux que ces fous. Je priai Ru de m'y aporter mon lit & mes hardes, & que je conſentois d'y demeurer juſqu'à ce qu'il y eût une place vuide ailleurs : mais que j'aimois mieux mourir dans le cachot que de vivre avec ces extravagans. Ru me dit que le Gouverneur avoit chaſſé ſon Neveu de la table, en lui jettant une aſſiette à la tête ; qu'il vouloit abſolument que la France ſortit de la Baſtille pour n'y rentrer jamais.

Ru fut faire ſon raport à Mr. du Joncas du deſſein où j'étois de reſter au cachot plutôt que de rentrer en ſi mauvaiſe Compagnie, & que je demandois ſeulement mon lit & mes hardes, en attendant qu'il y eût une place vacante. Il revint un moment après avec le Major, qui me pria de ſa part, de ne me pas obſtiner à demeurer dans le cachot : que ſur ſa parole je pouvois monter à la premiére chambre, où il ne me laiſſeroit pas long-temps, puiſqu'il alloit travailler de tout ſon pouvoir à ma liberté. J'obeïs donc ; & mon conſentement à ſes ordres me fut très fatal, puiſque, par un malheur ſans égal, j'ai demeuré dans cette chambre depuis le 25. Avril 1706. juſqu'au 13. de Septembre

de

de l'année 1711, que l'on me fit monter à la troiſiéme chambre de la même Tour avec le R. P. Florent de Brandebourg Capucin, & Mr. Janiçon de Montdevis, Fils de Mr. de Janiçon, Intendant de Mr. le Duc de Schomberg. C'eſt là que j'ai ſouffert pendant un ſi long-temps un ſupplice, qui ſurpaſſe tous ceux dont les plus cruels Tyrans ont tourmenté les Martyrs de la primitive Egliſe, comme on le verra dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Sur les dix heures du ſoir le Major m'introduiſit donc dans ce lieu de plaiſance, où Pigeon & Gringalet, qui en étoient avertis, avoient placé leurs lits tout de travers la chambre, pour m'obliger à ranger le mien derriére la porte. Je fis remarquer ce prélude de bien veillance au Major, qui jetta hors de leurs lits ces deux galants Hommes, & qui les menaça de les traîner dans l'inſtant au cachot, ſi promptement ils ne me cédoient pas la moins mauvaiſe place de cet affreux réduit, où mon lit fut placé dans le moment entre ceux de Gringalet & de Pigeon caſſolettes inſuportables. Car Pigeon exhaloit une odeur aigre, de vieux fromage, tout propre à déranger le cœur, d'un Iroquois; & Gringalet parfumoit la chambre d'un doux ſi fade & puant, qu'il étoit capable de faire renoncer à triomphe tous les Puants de l'Amerique.

J'étois en fond de près de deux bouteilles de vin de Champagne: j'en preſentai au Major & à Ru qui burent à mon heureuſe délivrance qu'ils croioient fort prochaine. J'en

offris à Pigeon & Gringalet; mais ils avoient l'ame trop belle pour vouloir l'accepter. L'autre fou ne fit pas de même, & trouva parfaitement bonne une rasade que je lui versai, & qu'il but au bon succès de l'Empereur, en protestant que sa piscantine ordinaire n'avoit pas un si bon fumet. Après avoir pris congé du Major & de Ru, & les avoir chargé de mille remercimens pour Mr. du Joncas, je fis mon lit & je me couchai. Malgré les murmures de mes deux Acolytes, je dormis mieux que je n'avois fait dans mon cachot. Dès la petite pointe du jour, je fus éveillé par le troisiéme fou de la chambre, qui se leva tout nud en chemise, pour aller grisonner contre la cheminée, & qui à chaque trait qu'il donnoit contre le mur avec du charbon, pâmoit de rire à se tenir les côtez: en disant marchez d'ordre: une bonne discipline sur tout: bon cela; écharpez moi ces diables de François, qu'il n'en reste pas un: victoire! victoire! & fut plus d'une heure tout nud à faire les plus extravagantes postures. On peut dire que la folie en étoit la cause, & j'en dirai le sujet dans l'Histoire suivante.

Voici une Histoire fort naturelle, puisque je la tiens de Bont même, qui, malgré sa folie, me la détailloit avec une ingenuité, qui ne me laissoit aucun doute que la vérité n'y fût dans toute son étendüe. Ce pauvre Homme s'appelle Pierre Bont de la Ville de Manheim dans le Palatinat. Son Pere étoit originaire du lieu, valet d'un moulin des environs de la Ville, & sa Mere étoit de la

Flan-

Flandre-Françoiſe. Ce jeune Homme eſt aſſés beau Garçon, de moienne taille, mais bien priſe : il a une fort belle tête ; ſes cheveux ſont bruns & à groſſes boucles. Son premier métier fut celui de ſon Pere ; mais laſſé de chaſſer des Anes, il voulut aller en Flandre voir une Tante, ſœur de ſa Mere, qui étant peu en état de contribuer à ſa fortune, il s'engagea pour Soldat. Il déſerta & ſe réfugia chez un pauvre Curé de Village qu'il ſervit pendant quelque tems. Il lui déclara qu'il étoit de la Réligion Proteſtante, mais qu'il ſe vouloit faire de la ſienne. Ce bon Prêtre en fut ſi ravi, que quoiqu'il fût fort pauvre, il lui fit apprendre le métier de Cordonnier, après qu'il eut fait ſon abjuration. Il ſeroit à ſouhaiter que nos Miniſtres euſſent le même zèle pour leurs Nouveaux-Convertis : la charité prendroit la place d'une ingrate tiédeur, pour ne rien dire de plus. Bont ſçavoit à peu près ſon métier, quand un Compagnon qui ſe trouva chez ſon Maître, lui exagéra la Sainteté des Moines de la Trape. Auſſi-tôt le zèle de notre nouveau Romain le porta à s'aller faire Compagnon de ces auſtéres Religieux. Il s'achemina vers leur affreuſe ſolitude : frappa à la porte du Couvent, où il pria l'Abbé de le recevoir. Après qu'il eut paſſé par toutes les diſciplines & toutes les macérations de ces Anacorettes, ſa vocation ne fut pas trouvée légitime, & il fut renvoié dans le monde demander à Dieu un zèle plus épuré. Pour l'obtenir il s'achemina vers Lorette & pria la Dame de la *Sancta-Caza* de l'exaucer : mais

elle l'écouta encore moins favorablement que n'avoit fait le bienheureux Abbé. Il parcourut toute l'Italie, riche Patrimoine des Gueux, & le trône de la ſuperſtition. Les Hôpitaux ſont de ce beau païs un Hôpital Général, où les faineans ſont bonne chére aux dépens des faux-Dévots. Cette vie aiſée plaiſoit fort à Bont qui y fit deux voïages en deux ans, à la fin deſquels il avoit encore du revenant-bon. Mais comme on ſe laſſe, même des meilleures choſes, il voulut revoir ſon Maître Cordonnier, & faire connoître à ſon bon Homme de Curé le progrès qu'il avoit fait dans la Religion Romaine, en lui aportant des chapelets qui avoient touché à toutes les ſaintes Reliques de toutes les Notres-Dames d'Italie. Malheureuſement le pauvre Curé étoit mort, & ſon Succeſſeur n'avoit guére de dévotion pour les Pélerins. Le Maître Cordonnier ne voulut pas recevoir un Vagabond qui étoit plus chargé de Notres-Dames de plomb, que d'argent. Il n'y avoit pas moïen de vendre des coquilles à des gens revenus du Mont-Saint-Michel.

Il troqua donc ſon bourdon contre un mouſquet & ſe fit encore une fois Soldat dans une Compagnie qui étoit en garniſon à Vilvorde proche de Bruxelles. Quelques uns de ſes Camarades qui voulurent l'enrôler ſous le drapeau d'Acteon le menérent à Bruxelles, où ils lui firent voir une fort belle Brune qui s'appelloit Brigide Danceau, Fille d'un Capitaine Eſpagnol. Le pauvre Sot fut bien-tôt épris des charmes d'une Beauté qui

qui ne l'avoit attiré chez elle par ſes Chalans que pour l'attraper. Tout fantaſſin qu'il étoit un funeſte oui, prononcé mal à propos le rangea ſous la fatale Cornette. J'épouſai, me diſoit-il avec la plus grande ſimplicité, la plus belle Vierge de Bruxelles. En faiſant la deſcription de ſes charmes il mordoit à la grape; mais par malheur dès la premiére nuit de ſes noces, elle le mit au triſte état de ſe reſſouvenir d'elle tout le reſte de ſa vie; & ſans le ſecours du haras d'Angleterre, elle lui donna par couple des faveurs dont la prononciation naturelle revolteroit une pudeur qui m'eſt trop précieuſe pour la vouloir faire ſouffrir.

L'Epoux nouveau, ſe voïant ſi mal-traité du Dieu de l'Hymenée ſe reſolut d'abandonner pour jamais une ſi cruelle divinité. Il déſerta Mars & Vénus & comme il étoit toûjours entêté de la vie faineante des Moines, il ſe preſenta à un Couvent dont les bons Religieux viſitoient plus ſouvent leur cave que leur bibliothèque, & étoient plus ponctuels au réfectoire qu'au chœur. Sa vocation étoit ſi bien dirigée, qu'il ne m'a pu dire de quel ordre étoient ces voluptueux Caffards, ni le nom de leur ſolitude, ſituée en Flandres: où? autre dificulté qui paſſoit la capacité ou la mémoire de mon Fou. Seulement il m'apprit que c'étoit un lieu tout charmant: une maiſon la mieux ſituée du monde: beaux jardins, prairies à perte de vüe, arroſées des plus belles eaux; ſur tout des celiers garnis comme pour des Enfans de la jubilation bien reſolus d'en faire un bon uſage.

Auſſi la trogne rubiconde du plus modéré de cette ſainte maiſon, ne dementoit pas la bonne intention de tous ſes habitans. Leur bonne chére, leur aiſance, la fillette introduite ſans debats ni querelles, leur vie libertine, leurs ſacrifices perpetuels à Bacchus m'ont fait croire que ce pouvoient être des Bénédictins non Réformez: de Bont ne m'a pu dire de quelle couleur ils étoient, quand à l'habit, car pour la face elle étoit des plus vermeilles.

Le Prieur de cette ſainte Maiſon reçut avec joïe le Novice, le voïant beau garçon, & vigoureux; & ſçachant qu'il ſçavoit bêcher la terre, on l'inſtala Jardinier ſous le nom de Frere Blaiſe: mais par privilége tous les Moines ne l'appelloient que Frerot, tendre diminutif qui caractériſoit mieux la Fraternité. Tout d'abord Frerot labouroit comme un Sire; il tournoit un quarré en un clin d'œil, & le Ciel béniſſoit ſi bien ſon travail que la poirée plantée de ſa main devenoit groſſe comme le bras. On le faiſoit boire à tire-larigot pour lui donner des forces: mais comme le vin lui étoit très contraire, plus il buvoit & plus il en étoit incommodé. Le mouvement de la bêche, que Frerot manioit avec violence, irritoit & augmentoit cruellement les tumeurs qu'il avoit reçües de ſa Vierge. Bien tôt il fut ſur les dents, ſa beauté fut ternie; ſon viſage livide & pâle découvrit bien-tôt ſon ſécret. Il falut l'avoüer au Pere Prieur, qui tint chapitre ſur une matiére ſi importante. Tous le plaignirent, car tous l'aimoient, & ſe voïoient tous ſuſcep-

ſuſceptibles de la même infirmité. Mais comme par malheur il avoit avoüé qu'il étoit marié, il y auroit eu trop de ſcandale à faire faire des vœux à Frerot ſans le conſentement de ſa Femme : où la chercher ? On reſolut donc de faire penſer Frerot après l'avoir dépouillé du ſaint habit ; de lui en faire faire un ſéculier tout neuf, & de lui donner de quoi ſe conduire chez lui graſſement. On fit appeller le Chirurgien du Couvent : comme ce n'étoit pas la le premier Religieux de la Maiſon qu'il avoit penſé d'une pareille maladie, il tira bien-tôt Frerot d'intrigue. Lorſqu'il fut parfaitement guéri le Prieur lui donna ſa ſainte bénédiction & le recommanda à la grace de Dieu. Tous les Moines lui firent des libéralitez à l'envi ; & ſur la deſcription qu'il avoit faite de la beauté de ſa Femme, quelqu'un d'eux pouſſa la charité juſqu'à lui dire que s'il vouloit l'envoïer dans leur Cloître, ils la feroient guérir par le même Chirurgien qui l'avoit traité. Qui croira que des Moines ſoient capables d'étendre le zèle juſqu'à ces extrémitez ! Il faut être bien affamé du deſir de faire du bien à ſon prochain ! Bont, qui y alloit tout bonnement, paſſa par Bruxelles pour avertir ſa Femme de la bonne intention des Saints Religieux, & lui conſeiller d'en profiter. Mais il trouva qu'elle étoit morte du mal, qu'elle lui avoit ſi cordialement donné, pour être tombée entre les mains de pauvres cancres de Soldats, & non en celles de riches Moines.

Bont, en fond de quelqu'argent par la lar-

geſſe des Moines, paſſa en Allemagne, où il ſe mit au ſervice d'un Mercier, qui lui donna une certaine portion de mercerie à détailler dans les petites Villes & les Villages. Il s'en acquita ſi bien, que ſon nouveau Maître étoit ſur le point de l'aſſocier à ſon négoce, lorſque Bont réfléchit qu'un mouſquet peſoit moins qu'une bâle. Il s'enrôla donc pour la 3. 5. 7..... fois dans un Régiment Italien qui alloit en guarniſon en Flandres. Mais la quantité de camouflets dont ces peſtes d'Italiens l'affligérent dans leurs corps de gardes, le força de déſerter encore une fois. Il fut donc retrouver ſes Moines qui le reçurent à bras ouverts, aprenant qu'il étoit veuf: mais quand il fut queſtion d'avoir le certificat de la mort de ſa Femme, jamais le pauvre miſérable ne put déterrer le lieu où elle avoit été enterrée. Si les Anacorettes avoient été ſi bien intentionnez pour leur Frerot, il leur étoit facile de le garder dans ſon habit ſéculier. Mais comme la Fortune avoit reſolu de faire ſentir ſes derniers caprices à ce malheureux ſans conduite, ils le mirent encore dehors.

Ce pauvre diable réſolu d'être Moine à quelque prix que ce fût, ſe fit Hermite de ſon autorité privée. Sans d'autres formalitez, il fut à Valenciennes; entra dans la boutique d'un Marchand, & le pria de lui troquer toute ſa dépouille contre une houpelande de revêche. Le Marchand fit ſon poſſible pour le détourner d'un deſſein ſi extravagant: mais le voïant inébranlable dans ſa réſolution, & conſidérant que s'il le laiſſoit

aller,

aller, il iroit chez un autre qui profiteroit de ſes habits il lui permit de tailler en plein drap. Bont fit lui même ſa tunique de froc gris, qui lui prenoit depuis le cou juſque ſur ſes pieds en forme de chemiſe, ſans coqueluchon : il eut bientôt fabriqué ce ſaint habit dans la boutique du Marchand. L'aïant béni lui même, il ſe mit tout nud, & endoſſa le harnois monachal, bien réſolu de le traîner par toute l'Italie. Il laiſſa, pour prix de cette tunique, ſon chapeau, ſa cravatte, ſon juſtaucorps, ſa veſte, ſa culote, ſes bas, ſes ſoulliers, ſa chemiſe, enfin, tout ce qu'il avoit au monde, à ſon Marchand, qui le régala bien en blâmant ſa miſſion, & lui donna de quoi acheter un bourdon.

Bont, devenu Hermite, ſe mit en chemin, tête nüe & pieds nus; chargea la Providence de ſa nouriture pour ſept jours de la ſemaine, & forma le deſſein de ſe rendre en Italie par la France. Un Mendiant ſi extraordinaire réveilloit la charité des moins charitables, & les Femmes ſur tout donnoient à pleines mains au jeune Hermite, dont la barbe n'étoit encore que du duvet. Frerot faiſoit bonne chére aux dépens des ſots; pratiquant, avec un détachement parfait, le précépte de l'Evangile, en ne ſe mettant pas en inquiétude pour le lendemain. Et ſans Mr. d'Argenſon il avoit trouvé le ſécret de faire renaître l'âge d'or en ſa faveur.

Il ne ſe preſſoit pas beaucoup d'avancer chemin, & tout gîte lui étoit indiférent, content de coucher dans une grange, le gre-

nier à foin, dans une étable, comme dans la meilleure Hôtelerie. Quand passant par St. Denis, résolu d'y visiter les saintes Reliques du Tresor, & sur tout la lanterne à Judas, la chaise du Roi Dagobert, la coupe de Philippes Pere d'Alexandre le Grand, & l'épée de la Pucelle d'Orleans, il tomba malheureusement entre les mains des Mouches du terrible Mr. d'Argenson. Il y avoit là de ces Harpies, qui guettoient du matin jusqu'au soir les passans, pour les faire tomber dans leurs dangereux filets. Un de ces Sacres donc fondit sur lui, & s'étant informé du lieu où il alloit, Frerot ne se fit pas donner la question pour lui découvrir ses pieux desseins. Il lui dit que c'étoit pour la troisiéme fois qu'il faisoit le Pélerinage de la bonne Notre-Dame de Lorette, moins par dévotion que par interêt, & il pria son Perfide de le guider à l'Hôpital de Paris, croïant y coucher comme il avoit coutume de faire dans les Hôpitaux d'Italie, ses alcoves favorites. Le Judas se doutant bien qu'il avoit gagné sa journée, le mena droit au Châtelet, où l'on plongea d'abord le bon Hermite dans un cachot noir, avec un peu de paille pour tous meubles, & du pain bis & de l'eau pour toute nourriture. Après avoir été dans ce triste état pendant huit jours, sans sçavoir ce qu'on lui demandoit, on le fit sortir du cachot presqu'aveuglé, faute d'avoir vû la lumiére depuis un si long-temps, pour comparoître devant Mr. d'Argenson, qui avoit dessein d'en faire un Soldat, suivant sa loïale coutume. Mais aïant appris que ce pauvre

Pénitent.

Pénitent étoit étranger, il l'envoïa à la Baſtille. On ne manqua pas de faire ſa cour au Roi de cette heureuſe découverte & d'en exagérer les conſéquences. On informa la redoutable Majeſté, qu'on avoit trouvé dans Paris un Alleman déguiſé en Hermite ; & quoique cet Homme ne ſçût ni lire ni écrire, on lui faiſoit connoître que le Traveſti étoit chargé de dangereuſes négociations.

Ce fut donc avec ce pauvre Frerot que je fus mis le 25. Avril 1706. mais pour lors il étoit dans un état déplorable, ſon eſprit étant entiérement égaré, & je puis proteſter que ſans les ſoins que je pris de le remettre, c'étoit un Homme abſolument perdu.

Ce malheureux, qui naturellement avoit l'eſprit foible, comme on a pu le voir parce que j'ai raporté de ſa conduite, fut d'abord mis dans un cachot, où ſa tête s'échauffa extraordinairement. Pour achever de le perdre on le mit de chambre avec Braillard, un des plus méchans Compagnons dont un Priſonnier pût être affligé : celui, ſur l'anus duquel j'appliquai une ſoupe toute bouillante, comme on l'a vu dans le Second Tome de cette Hiſtoire. Enfin pour mettre le comble aux malheurs de Bont on le mit avec Pierre Bertrand Fourbe & Scélérat achevé : ils ſe batirent, & Bont aïant vaincu Bertrand, en lui caſſant la tête, fut mis au cachot pour prix de ſa victoire. Ce fut là qu'il déchira de fureur le froc monacal & qu'il ſe mit tout nud. Il devint fou outré ; & pour le guérir de ſa folie, on le retira du cachot, lorſque

l'eau y entroit de tous les côtez, pour le mettre avec Pigeon & Gringalet qui ne valoient guére mieux que lui. Lorsque je fus mis avec eux, ils s'étoient déja batus deux ou trois fois, & comme ces *vénerables* Castor & *Pollux* lui donnoient toûjours le tort, on remettoit le pauvre Bont au cachot au pain & à l'eau & on lui laissoit, jusqu'à ce qu'à force de jeuner, il ne fût plus en état de se battre: après quoi on le faisoit remonter avec ce couple de bonnes gens. Quand j'entrai dans la Chambre pour être de Société avec cette affreuse compagnie, ce pauvre homme étoit à moitié nud. Il avoit un bonnet si gras & si sale, qu'on ne pouvoit plus deviner de quelle étoffe & de quelle couleur il avoit été: avec une veste où il manquoit une des basques & la moitié d'une manche, il portoit une culote si percée de tous les côtez qu'on lui voïoit la partie posterieure, comme l'anterieure; car le pauvre Hére étoit sans chemise; & comme sa veste étoit si étroite qu'il ne pouvoit la boutonner, son estomac étoit tout découvert. Il étoit nud jambes & n'avoit qu'un soulié, ce qui le faisoit paroître boiteux. J'appris dans la suitte que l'autre soulié avoit passé au travers de la grille, en le voulant jetter à la tête de Pigeon, & étant tombé dans le fossé le Porte-clefs n'avoit daigné le ramasser.

Comme Ru nous servit, pendant environ quinze jours que la France fut disgracié à mon sujet, j'obtins de ce *tendre Porte-clefs*, qui avoit ordre de Mr. du Joncas de ne me rien refuser, une chemise pour Bont, une culo-

culote, des bas, & des ſouliers ; ce qui me captiva l'amitié de ce pauvre fou. Je lui fis quelques cravattes & quelques mouchoirs d'une de mes vieilles chemiſes, & nous fumes les meilleurs Amis du monde. Comme de plus il étoit encore très mal nourri, & qu'en ce tems là j'étois paſſablement bien, je lui fis part de ma portion, qui le racommoda un peu ; car il étoit ſi maigre que les os lui perçoient la peau. Avec le pain, & environ un verre de très mauvais vin, qu'on lui ſervoit dans une petite bouteille, il n'avoit qu'un peu d'eau boüillie avec deux ou trois trenches de pain, que l'on bâtiſoit du nom de ſoupe, ſur laquelle on mettoit un certain os de mouton qui eſt au bout de l'épaule ou du gigot, que l'on appelle vulgairement la maître. Non je proteſte qu'il n'y avoit pas de viande pour raſſaſier une ſouris, le ſoir on lui donnoit un pareil os ou quelque choſe de ſemblable : toute la difference qu'il y avoit c'eſt qu'à midi il étoit bouilly, & le ſoir rôty. Et quand je me plaignois à Ru de l'injuſtice que l'on faiſoit à cet Homme de le nourir ſi mal ; Bont prenoit promptement la parole, pour dire que cela étoit fort bien : que c'étoit un petit pié de mouton qui étoit fort délicat.

Sa folie lui avoit fait concevoir une haine implacable contre la France ; ce qui lui faiſoit former depuis le matin juſques au ſoir & même pendant toute la nuit, lorſqu'il ne dormoit pas, mille deſſeins chimériques de la renverſer. Mais comme il étoit dans l'impuiſſance d'executer ſes vaſtes deſſeins, il

s'étoit

s'étoit érigé en Général, pour comme un autre Hannibal détruire Rome & le nom même de Romain. Il envoïoit tous les jours une quantité prodigieuse de Troupes à l'Empereur. Cela ne lui coûtoit guére que quelques rhumes : il se levoit tout nud de son lit, & alloit contre la cheminée griſonner avec de la craye ou du charbon ; à chaque trait qu'il formoit c'étoit un Escadron ou un Bataillon tout armé prêt à marcher ; & lorsqu'à la hâte il avoit composé un armée plus fabuleuse & incompréhensible encore que celle de Cadmus, il se mettoit à la tête, nud en chemise, & la faisoit marcher en ordre de bataille contre l'Ennemi. Rien n'étoit plus réjouissant que de voir la peine qu'il prenoit pendant des 2. & 3. heures d'alinéer les Troupes, de leur faire faire l'exercice ; de leur prescrire des loix ; & de leur faire observer une exacte discipline. Il étoit en même tems timbalier, trompette, tambour, haut-bois, fifre, Général, Colonel, Capitaine & Soldat ; & après qu'il avoit sonné la charge, comme un autre Dom Quixote, se battant contre des moulins à vent il faisoit des chapelis innénarrables ; pourfendant, orés à dextre, ores à sénextre les félons & outrecuidez Gaulois, jusqu'à ce qu'il en eût fait une totale déconfiture.

Après quoi il alloit se remettre dans son lit rire à gorge déploïée, jusqu'à se tenir les côtez & pâmer. Ensuite il demeuroit souvent dans une profonde rêverie, d'où vous le voïez sortir tout d'un coup, pour porter des coups en l'air, y jetter son bonnet, &.

nous

nous prier de lui aider à attraper des oiſeaux qu'il voïoit voler dans la chambre : tantôt c'étoient des chauves-ſouris ou des Aigles ; des Roitelets ou des Milans ; enfin tout ce que ſon imagination échauffée lui figuroit.

Je fis tous mes efforts pour le faire revenir de ſes égaremens. Je débutai par vouloir le réconcilier à Dieu : mais il entroit dans des fureurs terribles, proteſtant que Dieu l'avoit abandonné dans le tems qu'il s'étoit le plus intimement donné à lui, & qu'il alloit dans l'état le plus humilié rendre viſite à ſa bonne Mere. En vain je lui remontrois que peut être Dieu l'avoit puni de ces dévotions immodérées, qui l'outrageoient loin de le glorifier. Que la ſainte Vierge n'étoit pas Mere de Dieu, mais bien de J. C. entant qu'Homme. Qu'elle étoit bien-heureuſe dans le Ciel, penetrée des vives lumiéres de la Divinité, & fort dégagée de ce qui ſe paſſe ici bas. Que ſon Fils étoit l'unique Médiateur par où nous pouvons aller au Pere. Que la Chapelle de Lorette étoit la fable la plus groſſiére de la ſuperſtition Romaine, inventée par un Pape le plus corrompu & le plus méchant de tous les Hommes. Je lui en faiſois l'Hiſtoire : il écoutoit avec aſſés d'attention ; mais les préjugez lui avoient trop détraqué le cerveau, pour le pouvoir guérir ſans un ſecours tout particulier de la grace. Pour ſon Généralat il ne pouvoit ſe réſoudre à le quitter, à quelque prix que ce fût. Tantôt il étoit Général des rats, des ſouris, des aragnées, des crapauts : car

pourvu

ſi propre à porter le mouſquet, & qui le déſiroit avec tant d'ardeur ; mais qu'on retenoit aux dépens du Roi, dans une Baſtille ; tandis qu'on arrachoit, avec une violence inouïe, des Laboureurs de leur charüe, pour en faire des Soldats ! belle milice ! & bien capable de faire triompher la France, ſous la vigilance de Mr. Chamillart.

Enfin mes ſollicitations continuelles jointes à la diſette qu'on eut de Soldats, & la Baſtille étant ſurchargée extraordinairement, Mr. d'Argenſon fit un Dragon du Général Font-Bont, profitant encore de l'engagement de ce brave Soldat, car il ne manquoit pas de compter au Roi de tels engagemens juſqu'à deux cens francs par tête, comme on me l'a affirmé. Ce fut donc le 26. Octobre de l'année 1708. qu'un matin on vint appeller Bont. Il ne fit qu'un ſaut de ſon lit, ſur lequel il s'étoit jetté tout habilé, après un grand combat qui l'avoit beaucoup fatigué, &, ſans nous dire adieu, il gagna l'eſcalier, qu'il deſcendit avec une viteſſe incroïable : ſans que depuis nous l'aions revu. Le Porte-clefs nous dit qu'on en avoit fait un Dragon : il eſt à remarquer qu'il avoit une terrible deſcente ; je laiſſe à juger quel Cavalier ce pouvoit être, qui en ſa vie n'avoit monté que ſur la croupe de quelques anes ou bouriques, lorſqu'il étoit Subdélégué d'un moulin ? Comme depuis que Dieu m'a rendu ma chére liberté, je me ſuis exactement informé de ſon ſort, à des Perſonnes de conſidération, qui ſont de Manhein, & qui connoiſſent particuliére-

ment

ment ce pauvre Homme, ſans en avoir pu rien apprendre; il eſt à préſumer qu'il aura peri. Il eſt à craindre qu'il n'ait déſerté; ce qui, dès ſa Priſon, étoit ſon unique but, malgré toutes les conſéquences que je lui en repreſentois. S'ils me ménent en Flandres, diſoit-il, j'en connois tous les recoins. Si l'on me conduit en Allemagne, c'eſt mon Païs. Si je vais en Italie; il n'y a pas un Hameau où je n'aie couché ou du moins reçu la charité: j'y vendrai le cheval & l'équipage de Cavalier, & le Dragon ſera bientôt métamorphoſé en Hermite; car malgré ſon Généralat c'étoit celui de tous les états qui lui ſembloit le plus doux. Vive le ſac, le cocluchon, la barbe & la corde, qui font vivre dans la ſeule France plus de trois cens mille Faineans, & pluſieurs milions de ſemblables ſauterelles par tout le monde. Je crains bien que le Grand Prevôt de l'Armée ne lui ait donné le funeſte lacs independemment de tous les autres ornemens myſtérieux de Frere Luce.

J'ai promis de dire ce que j'ai appris de la funeſte mort de Mr. du Joncas qui arriva le 29. Septembre de l'Année 1706. Huit jours auparavant cette mort inopinée ce brave Officier m'avoit fait deſcendre, & après qu'il m'eut demandé pardon (ce furent ſes propres termes) de m'avoir laiſſé ſi long-tems dans un lieu ſi deſagreable, ce qui étoit arrivé par l'exceſſive quantité de Priſonniers qui rempliſſoient la Baſtille, il me dit qu'il m'alloit obtenir la liberté. Qu'il avoit parlé en ma faveur à Mr. le Marquis de Torcy,

qui.

qui lui avoit avoüé qu'il ne me retenoit que ſur un ſimple ſoubçon, & que ſi je lui donnois caution que je reſterois en France : non ſeulement qu'il me rendroit ma liberté, mais que même il me donneroit un honorable emploi. Que lui même Mr. du Joncas s'étoit offert à Mr. le Marquis de Torcy pour me cautionner, en cas que je ne puſſe pas trouver quelqu'autre Ami, *rara avis in terris*, ſur une matiére ſi ſcabreuſe. Je proteſtai à Mr. du Joncas, que ſi je donnois ma parole à ce reſpectable Miniſtre elle ſeroit plus infaillible que toutes les Cautions du monde Cependant je lui en nommai quatre que je croïois ne devoir pas me refuſer : Sçavoir Mr. de Calliéres Sécretaire du Cabinet du Roi ; Mr. Couſin Conſeiller Sécretaire du Roi, Receveur Général des Finances à Roüen ; Mr. le Gras Conſeiller Sécretaire du Roi Intereſſé dans ſes Fermes ; & Mr. Rouxelin auſſi Conſeiller Sécretaire du Roi & Intereſſé dans ſes mêmes fermes. Il me promit de voir ces Meſſieurs, de les engager à me rendre ce ſervice, & à leur deffaut de me cautionner lui même. Il me demanda ſi la France me ſervoit avec tout le reſpect qu'il lui avoit juré, & ſi j'étois bien nourri : je n'eu garde de me plaindre ſur les bonnes nouvelles qu'il venoit de me donner. Je le remerciai dans des termes proportionnez à ma reconnoiſſance & aux vifs reſſentimens que j'avois de ſes bienfaits. Il m'embraſſa, en me quittant & me dit qu'il alloit m'envoïer du vin pour boire au bon ſuccès de ſon entrepriſe. En effet demi-heure après que je fus rentré dans

ma

ma chambre, il m'envoïa par Ru ſix bouteilles de vin de Champagne, avec une corbeille pleine d'oranges, de biſcuits, de maſſepains & de confitures ſéches. Aujourd'hui s'il ne faloit qu'un biſcuit pour ſauver la vie d'un Priſonnier, Bernaville & de Launai le laiſſeroient crever plutôt que de lui donner cette bagatelle, quoiqu'elle ne leur coûte preſque rien. J'étois dans une joïe qu'il m'eſt impoſſible d'exprimer. Je fis boire juſqu'à Gringalet & Pigeon à la ſanté de ce généreux Libérateur. Je priois Dieu pour ſa proſpérité du plus profond de mon cœur & j'attendois l'heureux moment de ma délivrance; lorſque Ru un après midi entra tout éperdu dans ma chambre & m'aprit la mort de cet Homme, qui ne moura jamais dans mon cœur tant que je reſpirerai. Je demeurai immobile comme une Perſonne frappée de la foudre. Mais quel fut mon deſeſpoir quand il me jura que la mort de ce magnanime Officier étoit le fruit du crime de Corbé. Corbé qui reſpire encore ſous le nom de Palletot, au lieu d'avoir expié, ſur une roüe trop douce pour lui, l'énormité de mille crimes, ſçachant que Mr. du Joncas avoit reçu le rembourſement d'une ſomme conſidérable, & ſe croïant certain de lui ſuccéder dans ſa charge de Lieutenant de Roi de la Baſtille, lui fit ſervir le fatal boucon. Ce pauvre Homme qui n'avoit pris médecine que par précaution le 28 du Mois, fut attaqué d'une colique ſi violente que le lendemain au matin il mourut dans des convulſions terribles & preſſé des plus vives douleurs, ſans

ſans qu'on voulût le laiſſer parler à qui que ce ſoit. Ru qui déteſtoit Corbé, comme le plus execrable de tous les Hommes, diſoit hautement à tous les Priſonniers que c'étoit lui qui avoit fait empoiſonner Mr. du Joncas, pour avoir ſon argent & ſa charge. Le jour que ce Lieutenant de Roi mourut, Corbé en eut tant de joïe, qu'il changea quatre fois d'habits; & ce jour la même il fut une querelle d'Alleman au Valet de Mr. du Joncas pour mettre ce Serviteur dehors de la Baſtille, les yeux tout mouillez de la mort de ſon cher Maître. Pour nous prouver les excez de ſa joïe, il régala tous les Priſonniers, & fit ſervir dans toutes les chambres des Poulets & des pigeonneaux. Il entra dans la mienne pour m'aſſurer que ſi j'avois perdu en Mr. du Joncas un bon Ami, je le recouvrerois en lui; voulant captiver la bienveillance de tous les Priſonniers, en cas qu'on fit une viſite générale, comme on l'attendoit infailliblement de Mr. de Pont-chartrain. Je ne répondis à ce compliment, ſi fardé & ſi depourvu de ſincérité, que par des larmes & des ſoupirs qui exprimoient parfaitement bien ce que j'en penſois & ce que j'en devois attendre. Mr. d'Argenſon ſoit qu'il ſe doutât du ſujet d'une mort ſi inopinée, ou qu'il voulût mettre Corbé à couvert des pourſuites qu'on pourroit en faire dans la ſuite, par des raiſons qui me ſont impénétrables, & qui aparemment ne ſeront jamais connües que de Dieu ſeul, le plus redoutable de tous les témoins, & le plus ſévére de tous les Juges, ordonna qu'on fît l'ouverture du corps.

Mais

Mais pas un des Parens n'y fut appellé, & l'opération fut faite par le même Chirurgien que Ru proteſtoit avoir preparé la médecine fatale. Enfin on fit enterrer Mr. du Joncas à St. Paul avec une pompe extraordinaire. Corbé menoit un deuil qui lui cauſoit tant de joïe, la Compagnie de la Garniſon de la Baſtille fit une triple décharge. Un Neveu de Mr. du Joncas ſe préſenta après ſa mort, & prit ce qu'on voulut bien lui donner de la ſucceſſion de ſon Oncle. Tout ſe rejoüiſſoit à la Baſtille d'une mort ſi cruelle, juſqu'à la France qui en fit des feux de joïe. La Grange Trouſſet pretendu Major, qui haiſſoit autant cet Officier qu'il en étoit mépriſé, c'eſt à dire infiniment, ſembloit être au comble de ſa fortune. Un Prêtre même qui célebroit la Meſſe des Priſonniers, pour plaire aux joïeuſes Canailles de la Baſtille, fut aſſés inſolent d'inſulter à la mémoire du mort, avant que de commencer le *redoutable Sacrifice*. Car Pigeon qui fut à la Meſſe le Dimanche ſuivant l'inhumation de ce pauvre Homme, entendit & vit très diſtinctement ce bon Prêtre qui demanda au Major le nom de baptême de Mr. du Joncas, afin d'en faire commémoration, & de prier Dieu pour le repos de ſon ame. Surquoi la Grange lui dit, qu'il s'appelloit Etienne; mais qu'il ne croioit pas que toutes les priéres puſſent le retirer du lieu où il étoit. *Il eſt vrai, lui* répondit le Célébrant, *que tout le monde dit que c'étoit un très méchant Homme: mais n'importe, tout coup vaille, je vais prier Dieu pour lui, malgré qu'il en ait.* Ne voila-t-il

t-il pas un Sacrificateur bien zèlé, d'une foi & d'une Charité bien vives & bien en état de célebrer dignement les ſaints myſtéres. Ce *tout coup vaille* m'a été certifié par des Gens plus dignes de Foi que Pigeon, & je ſçai très aſſurement que ce méchant Prêtre prononça ce blaſphème immediatement avant que d'endoſſer ſon aube : belle preparation ! Il n'y eut donc que moi, qui conjointement avec quelques autres Priſonniers qui connoiſſoient le vrai mérite de cet illuſtre Mort, fis le deuil de Mr. du Joncas. J'avois de fortes raiſons de le pleurer, comme on le verra dans la ſuite ; car outre que j'ai été retenu dans cette affreuſe caverne, ſept ans après ſa mort, Bernaville, qui lui ſuccéda, m'y a fait ſouffrir des maux inconnus aux plus cruels Satellites de Néron, & cet hypocrite Tyran a ſurpaſſé en cruauté les Phalaris, les Denys & les Diocletians : & je ne puis aſſés m'étonner comment on ne l'en punit pas, ſous la Regence d'un Prince un des plus juſtes de la Terre.

Tant que Corbé eſpera de pouvoir ſuccéder à Mr. du Joncas tous les Priſonniers furent fort bien traitez. La viande fut parfaitement bonne & bien apprêtée ; ragouts, ſalades, poulets, pigeonneaux, bon vin, du deſert, les œufs frais au matin ou des huîtres ; rien n'y manquoit. Aux jours maigres il ſe ſurpaſſoit : Le poiſſon de mer & d'eau douce nous étoit ſervi avec profuſion, les légumes étoient delicieuſes ; la patiſſerie, le fruit, tout nous étoit prodigué. Mais hélas ! cela ne dura pas long-temps. Si-tôt

que le Tyran Bernaville fut déclaré Lieutenant de Roi de la Baſtille & Succeſſeur de Mr. du Joncas, Corbé que St. Mars ſon Oncle laiſſa l'Adminiſtrateur de la Baſtille, & qui par conſequent eut le ſoin de nourrir les Priſonniers, chercha à s'indemniſer de la prodigalité dont il avoit uſé pour captiver notre bienveillance. Il ſubſtitua la vache au lieu du bœuf, donnoit de la chévre au lieu de mouton. Le poiſſon fut banni de la cuiſine, ou ſi l'on nous en ſervoit quelques fois, il étoit puant & pourri. Ru nous faiſoit rire de l'œconomie de ce Fripon. Quand il rencontroit de ces Filles qui portent vendre par les rües du poiſſon ſur des claïons, & qui crient carpes vives 4. à 5. jours après leur trépas: il les arrêtoit, pour leur dire, que quand elles auroient des carpes qu'elles ne pourroient plus vendre, elles euſſent à les apporter à la Baſtille, pour ne pas tout perdre; qu'il leur en donneroit quelque choſe. Qu'il avoit des Cormorans dans les foſſez du Château, qui conſommoient une quantité prodigieuſe de poiſſon: & quand il avoit ces mets diaboliques, il les faiſoit apprêter pour les Priſonniers, par ſes Cuiſiniers qui ſe bouchoient le nez en l'aprêtant. Il auroit parlé plus juſte s'il avoit dit qu'il avoit des *Corps mourans* dans ſes cachots, que des *Cormorans* dans les foſſés. Un jour pour m'être plaint à Bernaville de ce que l'on nous avoit ſervi de ce poiſſon tout corrompu & à moitié cru; il gronda le Cuiſinier pour ne l'avoir pas mieux fait cuire. Celui-ci pour s'en venger eut l'inhumanité de mettre de

ſes

ſes excremens dans ma ſoupe. Dès la premiére cuillerée, je vomis juſqu'au ſang ; je fis voir cette infamie au Tyran qui ſe contenta d'en hauſſer les épaules & de lever ſes yeux hypocrites au Ciel. Une autrefois je fis voir à Corbé des haricots, & des lentilles qu'on nous avoit ſervis cuits à l'eau & au ſel : ſur quoi il proteſta, qu'afin que nos ſauſſes fuſſent meilleures, il avoit augmenté la dépence de trois livres de beure par chaque jour maigre, & qu'au lieu de dix livres qu'il donnoit ordinairement, il en donnoit à préſent treize. Sur quoi Ru, qui étoit préſent à cette belle déclaration, & qui ne manquoit aucune occaſion de le mortifier, lui dit: comment diable, Monſieur, voulez vous que de ces treize livres de beure, il en tombe une once dans les légumes de vos maigres Victimes ? Les Cuiſiniers du Gouverneur prennent la moitié de ce beure pour ſa table ; reſte donc ſix livres & demie. Quand là deſſus on a fait la pâtiſſerie & les ragouts des Priſonniers de la premiére claſſe, combien voulez vous qu'il en reſte, pour faire le dîné & le ſoupé de deux cents autres Priſonniers? Il n'y avoit là deſſus pas le petit mot à répliquer : auſſi l'Egrefin prit le parti de faire demi-tour à droit, & de ſortir de notre chambre. Ce *ſage* Adminiſtrateur voiſin de l'Arſenal, où il y a toûjours une quantité conſiderable de ſalpêtre, s'aviſa de s'en ſervir au lieu du ſel, qui étoit trop cher, revendant celui que le Roi donne à la Baſtille: ainſi toute la viande qu'on nous ſervoit, cuite avec ce ſalpêtre, étoit rouge comme du

Renard. Les Priſonniers étoient toûjours alterez par l'inflammation que leur cauſoit ce ſalpêtre, & ils devinrent galeux pour la plupart. Quand on s'en plaignoit au Chevalier de la Mandille, car jamais le Gouverneur ne venoit dans les tours, il avoit ſes raiſons pour approuver la léſine de Corbé, car comme il prenoit ſes meſures de loin, & qu'il eſperoit bien ſuccéder à St. Mars, qu'il voïoit mourant, il étoit bien aiſe que les Priſonniers fiſſent leur aprentiſſage ſous l'Egréfin d'une auſtérité, qu'il avoit deſſein de pouſſer à la derniére extrémité ſous ſon régne de fer. Un jour à la veille d'une viſite que devoit faire Mr. d'Argenſon, Corbé vint le matin me careſſer; & ſur ce que je me plaignis, de ce que depuis près d'un an, on m'avoit retranché le fruit, il me ſoutint que c'étoit ſans ſon aveu: que Ru étoit un Fripon qui avoit fait ſon profit de ce fruit. Ru entra là deſſus: il n'y avoit pas moïen de s'en dedire; le Tyranneau voulut ſoutenir la choſe. Le Porte-clefs lui vomit les ſept péchez mortels: lui fit connoître clairement que c'étoit lui qui étoit le Fripon, & le pouſſa à bout. Pour l'en conſoler, je feignis de croire que c'étoit Ru qui étoit le Fripon; quoique ſur le chapitre de la Friponnerie, ils n'euſſent rien à ſe reprocher. Je lui promis de ne pas me plaindre; & il me rendit mon fruit, avec deffenſe à Ru d'en faire ſon profit. Le ſoir du même jour que Corbé me parut ſi favorable, c'étoit dans le fort de l'hyver, Giraut, le *charitable* Aumônier Giraut entra pour la premiére fois dans

dans notre chambre. Nous apprimes après que Mr. le Comte de Pontchartrain y devoit faire ſa viſite ; mais il ſe contenta de la faire faire par Mr. d'Argenſon. C'étoit pour me prier, de la part de ſon cher Maître le Gouverneur de ne pas me plaindre, & m'exhorter chrétiennement à garder un profond ſilence ſur toutes les indignitez dont on m'accabloit. Sur tout il me conjura de ne rien dire de la mauvaiſe nourriture, & de ce qu'on nous laiſſoit paſſer tous les hyvers, ſans voir d'autre feu que celui d'une chandelle très chiche & exigue, telle qu'on dit qu'on s'en ſert ordinairement pour donner l'extrême onction au diable, proverbe uſité par ceux de la communion romaine. Il me jura foi de Prêtre, foi fort problématique, qu'à l'avenir non ſeulement je ne manquerois plus de rien à la Baſtille ; mais en outre que le Gouverneur & lui, prévenus de mon innocence, alloient travailler de tout leur pouvoir à ma liberté. Je feignis de le croire. Voïant que Mr. d'Argenſon étoit ſeul, convaincu que je ne gagnerois rien avec lui, je ne fis aucune plainte. Mon ſilence cependant ne me fut d'aucun avantage, puiſque je fus dans la ſuite plus mal-traité que jamais. Ce fut toûjours ce bon Aumônier qui reſta le Pourvoïeur du vin de la Baſtille, tant que St. Mars vêcut : il achetoit tous les vins gâtez des Marchands de vin de ſa connoiſſance, leur faiſant croire qu'on en avoit beſoin pour rafraîchir les canons (Les Victoires de la France n'échaufoient pas trop ces pauvres canons.) Lors que ce *ſaint* Homme étoit le

Maître de ces vins vicieux, loin d'en faire des lavemens aux foudres muets de Loüis XIV. il en faiſoit des gargariſmes à ſes langoureuſes Victimes; & compoſoit le dégoûtant ripopé, dont on nous abreuvoit, de toutes les rinçures de bacquet, de tous les vins pouſſez gras, & biſaigres qu'il ramaſſoit à vil prix dans les caves. Bernaville a renchéri ſur lui: il fait venir tous les poirez gâtez de ſa chére Normandie, & après les avoir colorez avec de gros vins d'Orleans, il en compoſe ſon nectar plutonique capable de faire crever tous les Diables de l'Enfer.

Bernaville, le fameux Bernaville, & *ſupra ſidera notus*: Cieux où par ſes crimes il amaſſe les carreaux qui doivent le foudroïer dans le Tartare, s'il ne fait pas une auſtére pénitence. Bernaville dis-je voïant Mr. du Joncas mort, fit agir le R. Pere la Chaiſe, Made. la Maréchale de Bellefond ſa chére Maitreſſe, & ſur tout le perſuaſif Mr. d'Argenſon, pour remontrer au Roi, que dans la conjoncture extraordinaire où ſe trouvoit la France, on avoit beſoin d'un Homme à la Baſtille rude & ſevére, capable d'y contenir ſes Ennemis dans le reſpect; attendu que St. Mars n'étoit plus qu'un vieux Radoteur qui n'étoit plus capable que de faire dancer ſes ſacs d'or & d'argent, & de rire au ſon du timbre de ce métal réjouïſſant. Que Bernaville avoit blanchi au milieu des entraves, des menotes, des chaînes, & des tortures de Vincennes. Qu'il connoiſſoit toutes les Furies, & qu'il leur commandoit com-

comme à ſes propres Filles. Que la Tyrannie. lui étoit familliére, du moins autant que le cagotiſme. Que dans tout l'Univers on ne pouvoit trouver un Homme plus ſévére, & que cette ſévérité étoit préférable à toutes les plus belles actions des plus braves Officiers de ſes Armées. Le Roi fut attendri en faveur des vertus de ce bon Sujet, quoique de la plus baſſe extraction. Mais ce qui acheva de déterminer la Fortune en faveur de ſon cher Chevalier de la Mandille, ce fut l'argent qu'il avoit amaſſé à Vincennes & alambiqué du ſang de mille & mille malheureux. Il le ſéma dans des mains capables de lui mettre la férule de fer de Lieutenant de la Baſtille dans la ſienne, qui, toute décharnée qu'elle eſt, eſt plus peſante que celle de maître Guillaume Bourreau de Paris, & porte de plus rudes coups.

Bernaville fut donc proclamé Lieutenant de Roi de la Baſtille par l'Avarice, la Diſſimulation, la Fraude, la Perfidie & l'Hypocriſie, aux acclamations de toutes les Harpies, les Furies, l'Envie, la Douleur, la Diſcorde, la Pauvreté, le Chagrin, le Travail, la Maladie, la Faim, la Cruauté, le Déſeſpoir & la Mort, qui tous battans des mains couronnerent ce Tyran de cyprès. Pour combler leur crime, tant d'Ennemis du Genre-Humain furent en tumulte arracher de Launay Couſin de Bernaville d'une Galére où il étoit Comite, pour l'inſtaler Tyran à Vincennes en la place de ſon redoutable Parent. Là il jura les mains ſur l'Alcoran,

en face du terrible Minos, qu'il égaleroit au moins, s'il ne pouvoit ſurpaſſer les cruautez de ſon cher Prédéceſſeur, qui lui donna des leçons infernales, capables de lui faire accomplir ſon vœu.

Ce fut donc le 18 Octobre 1706. que Bernaville fit ſon entrée diabolique dans la Baſtille; & ſon premier ſoin fut de viſiter ſes triſtes Prométhées, non pour les ſoulager, mais pour agraver leurs peines, comme on le va voir, & ſuputer par leur nombre, celui de nerfs de bœuf, de chaînes, de menotes, d'entraves & de carcans dont il auroit beſoin, pour leur païer ſa bien-venüe. Etant parvenu en la chambre d'un nommé du Buiſſon, dont je ferai l'Hiſtoire dans la ſuite, ce Priſonnier lui fit un compliment fort honnête, dans lequel il lui fit entrevoir que les Priſonniers de la Baſtille, attendoient de ſa piété, il n'eut garde de dire de ſon hypocriſie, qu'il les traitteroit plus favorablement qu'il n'avoit fait ceux de Vincennes. Ce barbare le regardant fiérement, lui demanda ſi ſa reputation avoit déja franchi ſes barreaux de fer pour le rendre redoutable aux criminels de la Baſtille. Du Buiſſon lui répliqua que s'il n'étoit ſévére qu'aux criminels, il n'avoit rien à craindre de ſa part, puiſqu'il étoit Innocent. C'eſt contre les Innocens de votre eſpèce, répondit le Tyran, que je m'acharne avec le plus de fureur. Meſſieurs Cardel & le Charbonnier me l'avoient déjà dit, mais je n'en avois voulu rien croire, repartit du Buiſſon, hé bien! pour vous en convaincre je vais vous en-

envoïer au cachot, & pour vous apprendre à me reſpecter & à me craindre, car pour de l'amitié je n'en veux d'aucun Priſonnier, dit brutalement ce cruel, puis ſe tournant devers le François Capitaine des portes, qui l'accompagnoit conjointement avec le Major & tous les Porte-clefs, menez le au cachot, dit-il. Et ſur ce que le François balançoit à executer ſes ordres, croïant qu'il ſe railloit; il lui dit fiérement, faites dans le moment ce que je vous commande, ſi vous ne voulez pas que je vous envoïe moi même dans l'inſtant au cachot. Le François obeït hauſſant les épaules. Du Buiſſon dit à ſes Compagnons, en ſortant de la chambre: mes chers Amis voici un prélude qui ſent bien les cuiſſes caſſées & les jambes rompües; & je vois que nous ſommes tombez dans des mains qui pourront bien nous faire ſoûpirer après la gréve. Quelle ſera la ſuitte de cette entrée de balet, qui ouvre le théatre par un Pluton qui m'entraîne aux Enfers? Puis ſe tournant devers le François: eſt-ce vous, dit-il, qui êtes le Cerbére? Non répondit le François; je ſuis un pauvre Diable qui n'obéïs qu'en tremblant.

Du Buiſſon fut trois mois au cachot, pour le prix de ſa harangue, pour avoir prophétiſé vrai ſur le fait de la Tyrannie, & baptiſé Bernaville du nom de Pluton, qu'il a toûjours porté dans la ſuite, & qu'il a ſoutenu avec toutes les qualitez diaboliques du Prince des Enfers.

Il venoit d'exercer cet *acte de charité* dans la chambre de du Buiſſon, lors qu'il entra

dans la mienne. Je lui dis que je béniſſois Dieu de ce qu'après m'avoir privé d'un véritable Ami, en ſon Prédeceſſeur, qui travailloit ſi efficacement à ma liberté, que j'étois ſur le point de ſortir, lorſqu'il mourut, que je le béniſſois dis-je lui qui m'avoit abattu d'une main & me relevoit de l'autre. Puiſqu'il métoit en ſa place une Perſonne de ma connoiſſance, qui ſçavoit tous les égars que la Maiſon de Bellefond avoit pour la mienne. Qu'il m'avoit vu pluſieurs fois à la Cour, à * L'Iſle-Marie, & à Vincennes careſſé de Mr. le Maréchal & de Made. la Maréchale; mais plus particuliérement encore de Mr. le Marquis d'Amfreville & de Made. ſon Epouze qui, pour reconnoître, en quelque ſorte les pertes que nous avoit cauſées Mr. le Marquis de Sortoville-Amfreville Pere de ce brave Général, m'avoient couché dans leur teſtament. Que lui à qui je parlois n'avoit pas encore perdu la mémoire des obligations que ſon Pere avoit au mien. Je lui dis en quelle ſituation étoient mes affaires auprès de Mr. le Marquis de Torcy, qui n'attendoit plus qu'une caution lui répondit que je ne ſortirois pas de France pendant la guerre, pour me rendre ma liberté. Que du moins j'eſpérois, de ſa bienvenüe qu'il me retireroit de l'affreuſe ſituation où il me trouvoit, & qu'il me mettroit avec des Priſonniers raiſonnables. Je lui fis voir la chemiſe que j'avois ſur moi qui n'avoit pas blanchi depuis plus de ſix ſemaines.

Je

* Belle-Maiſon que Mr. le Maréchal de Bellefond a fait bâtir dans le Cotentin.

Je lui proteſtai qu'on n'avoit pas changé la paille de mon lit depuis que j'étois à la Baſtille, qui n'étoit pas neuve quand on me la donna : je lui en tirai une poignée qui n'étoit, que de la cendre. Je lui montrai mon dîné du jour précédent qui conſiſtoit en trois ou quatre onces de vache plus propre à exciter le mal de cœur, qu'à donner de l'appétit. Que j'attendois de ſa prudence qu'il remédieroit aux déſordres épouvantables qui régnoient dans la Baſtille ; & de ſa piété, qu'il ne laiſſeroit pas opprimer l'innocence, quand il auroit une connoiſſance parfaitte de mon malheur ; ce qui me faiſoit lui demander avec inſtance une audience particuliére.

Il me dit voilà une jolie petite harangue, une petite harangue. Je n'attendois pas moins de votre capacité : j'ai vu de vos jolis petits ouvrages, de vos jolis ouvrages. Je vous ai vu chez Mr. le Maréchal, & Made. la Maréchale : je ſçai que vous êtes des Amis de la Maiſon, des Amis de la Maiſon. Il ajoûta qu'il ne ſe mêloit pas des affaires de la Cour : qu'il attendroit que Mr. le Marquis de Torcy lui parlât de moi. Qu'il me chercheroit une meilleure chambre que celle où j'étois : mais que la dificulté conſiſtoit à trouver des Priſonniers raiſonnables. Qu'il étoit juſte que nous fuſſions blanchis tous les huit jours. Qu'il m'envoieroit de la paille inceſſamment. Quand à la nourriture que ſi la qualité répondoit à la quantité, nous ſerions trop heureux : que la viande étoit bonne, & que ſi on nous en don-

donnoit une plus grande abondance on nous égorgeroit, loin de nous faire du bien. Je lui dis que j'étois plus délicat que glouton: que je préfererois toûjours une caille à un bœuf pour mon dîné, ainſi que c'étoit la qualité non la quantité que je demandois; & puiſque le Roi donnoit une piſtolle par jour pour ma nourriture, il y avoit une grande injuſtice de me refuſer une choſe qui n'excédoit pas dix ſous. Je lui fis voir que j'étois ſans culote & ſans bas, puiſque loin de me donner la moindre choſe depuis que j'étois à la Baſtille, on m'avoit pillé toutes mes hardes, & particuliérement mon linge. Il ſe mit à hauſſer les épaules. Il me promit qu'il adouciroit mes peines en tout ce qu'il pourroit, & qu'il me connoiſſoit mieux que je ne croïois. Il alloit ſortir, lorſque Pigeon l'arrêtant par la manche: alte là, dit-il, mon Camarade. Vous êtes bien obligé à rendre ſervice à Mr. de Renneville, puiſque cent fois vous lui avez verſé à boire lorſque vous étiez Chevalier de l'Arc-en-Ciel. Comme nous portions les mêmes livrées, puiſque celles d'Hardouin de Péréfix & du Maréchal de Bellefont étoient quaſi ſemblables, & que nous étions contemporains, de Camarade à Camarade il n'y a que la main. Touchez la dedans, en lui tendant ſa main tremblante, & pour votre bienvenüe donnez moi la groſſe bouteille, mon Ancien Compagnon. Vous avez fait votre chemin en mangeant des images, & je me ſuis caſſé le cou en prenant un chemin contraire. Bernaville, à cette petite harangue, de-

devint rouge comme de l'écarlate, le feu lui ſortoit par les yeux ; d'autant plus que le Major, le François & les Portes-clefs, avoient l'imprudence de rire de tout leur cœur, de cette belle Apoſtrophe. Je voulus la réparer en diſant à l'Apoſtrophé : *ex ungue leonem :* ſi cet Homme étoit plus ſage, il vous parleroit avec plus de circonſpection. Vous pouvez croire Monſieur que je m'entretiens peu avec cet Evaporé : & lorſqu'il m'a entendu parler de vous dans une autre chambre où j'étois enfermé avec lui & Mathias du Wal, ç'a été dans des termes qui prouvoient ma parfaite eſtime pour votre Perſonne. En effet il ne falloit pas moins que la dure épreuve que j'ai faite de ſa tyrannie, pour me faire revenir de la prévention que j'avois de ſa ſainteté. Car ſon hypocriſie qu'il ſçait ſi bien ménager, m'avoit trompé, comme elle trompe tous ceux qui n'ont que faire à lui, & qui ſouvent n'examinent que les dehors. Je ne ſçai par quel hazard en faiſant l'éloge de ce Tartufe, en racontant par quels dégrez il étoit parvenu à la Lieutenance de Vincennes, j'avois dit qu'autrefois je lui avois vu la livrée ſur le corps, & qu'il m'avoit verſé à boire à la table de Mr. le Maréchal de Bellefond ſon Maître. Pigeon n'avoit pas laiſſé tomber cette circonſtance à terre, que pour me chagriner, il ne manqua pas de jetter au nez du Nouveau Lieutenant de Roi. Pour apuïer la ſottiſe de ſon *Polleux*, ſon Caſtor Gringalet, ôtant le caſque de deſſus ſa tête, dont ailleurs j'ai fait la deſcription, d'où ſortit une fumée qui força

tous les Spectateurs à porter leur main à leur nez ; & faiſant une révérence à la ſacriſtine, dit : Monſeigneur, puiſque du radieux Olympe Dieu a exaucé nos vœux, en nous envoïant un ſecond Minos pour nous *jeuger* dans cet Enfer, ſoïez le bien *veneus*. Ce que mon Ami *Atticceus*, car je ſuis ſon Cicero, a dit à votre Seigneurie, quoique mal digeré, prouve ſa franchiſe, & la *droiteure* de ſon cœur. Honorez le de votre courtoiſie, car il le mérite par les aſſauts inénarrables qu'il a *ſouteneus* de la part de la *forteune* acariâtre. Aiez les mêmes égars pour un Philoſophe qui *leute* contre cette aveugle marâtre: vous ſerez guerdonné de tous les Régnicoles de la Terre, & *rémeuneré* du Ciel: dixi. Après quoi il remit ſon heaume ſur ſon magazin Philoſophique, & tournant le dos à la Seigneurie Plutonique, il ſe mit à ſe promener à grand pas, en retrouſſant ſa monſtrueuſe robe de chambre, compoſée des débris du manteau doctoral du Médecin Bonneau & de cent autres guenilles: elle peſoit au moins cinquante livres: le tout pour la conſervation du corps-*heumain*. La qualité de Monſeigneur & de Seigneurie qu'on donnoit, pour la premiére fois, je croi, à notre Tyran, l'indemniſa un peu du compliment de Pigeon, & le fit ſortir un peu moins de mauvaiſe humeur : mais il conſerva toûjours la plaie du trait que ce fou lui avoit décoché dans le cœur, en le faiſant ſouvenir qu'il m'avoit verſé du vin, la livrée ſur le dos ; car il n'y a rien qui choque tant que la vérité ; & il m'en a fait reſſen-

reſſentir dans la ſuite les terribles conſéquences.

La premiére réforme que ce Tyran fit à la Baſtille, fut de boucher la plupart des fenêtres des premiéres chambres des tours, & d'y faire attacher des chaînes dans le milieu, pour y enchaîner les Priſonniers qui ſe plaindroient de la mauvaiſe nourriture. Car il prenoit ſes meſures de loin. Comme il voïoit St. Mars ſur le bord du tombeau, il ſe doutoit bien qu'il ſeroit ſon Succeſſeur: ainſi la mauvaiſe chére que nous faiſoit Corbé, étoit une planche favorable à Bernaville pour le ſuivre, & le laiſſer même bien loin derriére lui dans l'affreuſe carriére de la léſine. Comme donc l'eau étoit ſouvent dans les Cachots, où les Priſonniers courroient riſque d'être noïez, il s'aviſa de métamorphoſer les premiéres chambres en cachots; de les rendre très obſcures & affreuſes, afin d'impoſer ſilence à ſes triſtes victimes.

Il fit des cachots juſqu'au pié des Autels de la Majeſté Divine; ſuppoſé qu'elle y habite. Voici le fait. Du tems de Mr. de Beſſemaux les Priſonniers alloient tous à la Meſſe, mêlez les uns avec les autres: on laiſſoit même à pluſieurs la liberté de ſe parler, en ſe promenant dans la Cour devant & après la Meſſe. Cette facilité eut vogue même dans le commencement du régne de St. Mars. Mais après la revolte des Priſonniers de Bicêtre, dont j'ai parlé dans l'Hiſtoire de Soulange, St. Mars fit mettre des paravans & des tapis dans la Chapelle, derriére leſquels les Priſonniers entendoient ſéparement

la

la Meſſe. Bernaville, qui rafinoit ſur tout, trouvant cette maſcarade trop dangereuſe, & trop libre; car les Reclus trouvoient encore les moïens de ſe communiquer, malgré les précautions de leurs Argus; Bernaville dis-je fit bâtir des cachots au tour de la chapelle. Chacun pouvoit contenir quatre à cinq Priſonniers. Ils étoient enfermez dans cette niche ſous la clef, avoient une groſſe grille devant eux, & une avant grille du côté de la Chapelle, en outre la fenêtre du côté de là chapelle qui fermoit d'un chaſſis coulant garni de verre & par deſſus de grands rideaux doubles qui empêchoient de voir ni l'autel, ni ceux qui étoient dans la chapelle; où d'ordinaire ſe mettoit Bernaville avec ſes Officiers ſubalternes & quantité de Soldats. D'autres Soldats armez gardoient les portes de la Chapelle & des cachots. Lorſqu'on venoit à lever l'hoſtie, on tiroit les rideaux, & alors les Priſonniers peuvent voir le vénérable, & la plupart de ceux qui étoient dans la Chapelle. L'oublie poſée ſur l'autel, on tiroit le rideau: ainſi les Renfermez n'entendoient qu'une Meſſe maſquée. Je croi qu'on pratique encore aujourd'hui la même choſe, & qu'on la pratiquera tant que le Tyran préſidera à la Baſtille, & que la tyrannie n'en ſera pas bannie.

J'attendrai à faire un détail des particularitez de ſon Genie, de ſa vanité outrée, de ſon ambition démeſurée, & de ſes autres *vertus* dominantes lorſqu'il ſera inſtalé dans le Gouvernement en la place de St. Mars; ce qui arriva deux ans immédiatement après la

la mort de Mr. du Joncas ; puiſque celui-ci mourut le 29. de Septembre 1706. & l'autre le 26. du même mois l'an 1708. Bernaville loin de me faire donner une culote & des bas, comme il me l'avoit promis, m'a laiſſé pendant quatre ans en caleçons & en chauſſettes, que j'étois forcé de faire des ſerviettes qu'on nous donnoit pour notre table ; & que je païois par un jeune de trois jours au pain & à l'eau pour chaque ſerviette, lorſque j'étois pris en flagrant délit, ainſi nos Tyrans ſe dédommageoient graſſement par leurs mains d'un prétendu attentat que leur barbarie me forçoit de commettre ; faute de quoi j'aurois été tout nud. Quand ces indignes Adminiſtrateurs me faiſoient deſcendre pour comparoître à leur audience, Bernaville & Corbé ſe railloient, devant moi, de ma nudité, comme de la choſe la plus riſible. Le Chevalier de l'Arc-en Ciel me déclara une guerre terrible, outré du compliment de Pigeon, voulant m'humilier à ſon tour, après avoir été humilié juſqu'à me verſer à boire : mémoire agravante pour le plus ambitieux de tous les Hommes !

Je dois dire ce me ſemble quelque choſe de ceux qui étoient dans la même tour où j'étois, & dont j'eu connoiſſance, par la maniére de parler du bâton que j'avois inventée près de quatre ans auparavant ; mais qui avoit été perfectionnée, en ſorte que j'avois bien de la peine à ſuivre ceux qui s'entretenoient ainſi, avec une viteſſe preſqu'égale à la plume. Dans le cachot il y avoit un Homme que l'on mit en ma place, & qui

& qui s'y étrangla peu de jours après. Comme le Porte-clefs, en lui portant du pain lui trouva encore quelque ſigne de vie, il détacha promptement le laq funeſte, dont il s'étoit ſervi pour faire cette cérémonie infernale, & appella promptement Reilhe qui le ſaigna. Comme il donna quelques marques de repentir on appella l'Aumônier Giraut, & comme ils avoient mis le Deſeperé dans la montée pour voir clair à le ſaigner : j'entendis diſtinctement ce charitable Médecin des ames, qui dit : je le crois encore en vie; je vais lui donner l'abſolution, à tout hazard : après quoi il fit la ſainte opération. Mais il mourut; & je puis en parler certainement, puiſque le ſoir lorſque Ru nous vint aporter notre ſoupé, je me gliſſai dans la montée, & à la lueur d'une lanterne dont le Porte-clefs ſe ſervoit pour porter à manger à ſes Priſonniers, je le vis étendu roide mort ſur les dégrez : mais je n'eu pas le tems de le bien conſidérer; car Ru me fit rentrer promptement; en me diſant : hé bien c'eſt un Damné, qui eſt allé à tous les diables. Quand vous vous en ferez autant, je vous coucherai ſur un pareil lit de parade, & après vous avoir dépouillé, je vous jetterai à la voirie. Je le remerciai de ſa bonne volonté, en lui proteſtant que je ne lui donnerois jamais cette peine. Pourquoi non ? dit-il, il ſe portoit ce matin peut-être mieux que vous. Ce n'eſt pas parce que je me porte ce ſoir mieux que lui répondis-je, mais parce que je mets toute ma confiance en Dieu, qui par ſa grace me fera réſiſter conſtamment à toutes

inhumanitez. C'eſt bien dit, reprit-il, embraſſez moi, & je ne vous porterai jamais à la voirie. Ce pauvre Diable qui eſt étendu au pié de l'éſcalier, & qui s'eſt étranglé ce matin, n'a fait qu'en épargner la peine au Boureau, qui l'auroit pendu dans deux ou trois jours. Je le baiſai ſuivant ſon deſir, & non pas le mien, pour ſçavoir le nom de l'Etranglé, & ſon crime; mais il ne me voulut rien dire, quoique je lui fiſſe boire la moitié de ma bouteille pour lui délier la langue. Sur les onze heures de nuit, j'entendis les Porte-clefs qui le deshabilloient & qui partagérent ſes dépoüilles, non ſans quelques conteſtations aſſés vives; le Major en vouloit avoir la culote. Après quoi Ru le chargea nud, ſans chemiſe, ſur ſes épaules, & à l'aide de ſes Compagnons le porta dans le jardin où ils l'enterrérent au pied d'un arbre.

Dans la Seconde chambre, d'où j'étois ſorti il y avoit peu, étoient encore Mathias du Wal, le Comte de Soulange & le nommé Pierre Bertrand Clerc de Procureur.

Puiſque j'ai déja fait les Hiſtoires du Pilote Irlandois, & du jeune Filou, je paſſerai au Clerc de la Baſoche, qui ne valoit pas mieux qu'eux:

D'animaux malfaiſans c'étoit un très bon plat;
Ils n'en craignoient tous trois aucun, quel qu'il pût être.

L'un

L'un étoit un Hypocrite glouton ; l'autre un ſecond Marquis d'Ambreville menteur par excellence ; & le troiſiéme un Grapinien fourbe au ſuprême dégré.

Pierre Bertrand m'a fait ſon Hiſtoire lui même, telle que je la vais raconter : car loin de rougir de ſes friponneries, il en faiſoit gloire, & forgeoit des menſonges, qui ſautoient aux yeux, pour ſe faire croire encore, s'il étoit poſſible, plus coquin qu'il n'étoit.

Le Vilage ou le Bourg de Joinville ou Janville en Beauce étoit le Berçeau de cet excrément de Themis, dont ſon Pere avoit été la vermine en qualité de Sergeant, affamé Grifon de ſa Patrie. Il ſuça le lait de la chicanne dès ſa plus tendre enfance : car ſon Pere lui apprit à copier ſes exploits plutôt que ſon oraiſon dominicale. Si-tôt qu'il fut d'âge à pouvoir certifier, ſon cher Maraudin en fit ſon Recors : ainſi il fit de faux-certificats cinq ou ſix ans avant que d'avoir de la barbe. Quand le vieux Bertrand faiſoit une execution, s'il ſaiſiſſoit une douzaine de plats, le jeune Bertrand n'en mettoit que dix dans ſa minute ; les deux autres étoient au profit du Mineur. Il rafinoit ſur les leçons même de ſon bon-homme de Pere, qu'il laiſſa bientôt loin derriére lui dans le chemin raboteux de la chicanne. Se croïant déja aſſés de vertu & de courage pour être Grapignan, il vint chercher un Coquiniére à Paris. Mais tous les Procureurs ne font pas voir les entrailles de leur profeſſion aux jeunes Initiez dans les myſtéres

de

de l'Etude. Bertrand ne trouvant point de vieux Procureur décrepit, aſſés ſot pour le charger cordialement de ſes ſacs, ſe contenta d'être Clerc de Procureur, & Mr. Cupif que je connois particuliérement le reçut dans ſon étude, à condition qu'il décroteroit les ſouliers des autres Clercs, qu'il porteroit la lanterne devant ſon Maître & ſa Maitreſſe, & qu'il leur verſeroit à boire. Ce fut là qu'il fit ſon apprentiſage de manger des haricots, des lentilles, & des poix ſans beure; leçons qu'il a ſi bien pratiquées à la Baſtille. Mais voïant que ſon Maître ne joignoit pas à ſon gré l'addreſſe à la procédure; qu'il donnoit trop facilement les mains aux arbitrages; qu'il conſentoit aux arrêts diffinitifs, il le quitta, pour chercher le Procureur le plus retors du Palais, qui eût le talent de beaucoup écrire, & de faire blanchir un procès dans ſon étude. Il en trouva un, Procureur des bonnes Directions, alerte ſur la procédure, incapable de s'endormir ſur les conſignations; de plus Marguillier, vernis excellent ſur la réputation d'un Procureur, qui d'une Requête Civile faiſoit la rocambole de ſes Procès: enfin le Pere, l'alambic, le germe, la fleur, le tronc, & la quinteſſence la plus fine de la Chicanne, chicanne qui rendit dans peu ſon Clerc capable de faire la barbe à dix des plus fameux Chicanneurs de la Baſſe Normandie quand la Pilleveſſiere Faulain & de l'Ile Chapedelaine auroient été à leur tête. En peu de temps ce ſçavant Homme eut bien-tôt mis ſon Elève en état de ruïner mille familles & de déſoler toute

une

une contrée. Dame Thémis, ſi l'on s'en raporte à notre Praticien, ne l'empêchoit pas de ſacrifier à Vénus, & avant que d'être Acteon lui même, comme il en faiſoit gloire, il avoit planté des bois pour en garnir quatre apartemens plus grands que la galerie des Cerfs de Fontainebleau. Mais enfin chacun a ſon tour: qui frappe du glaive perira par le glaive. Bertrand ſoumit de bon cœur ſa tête à la peine du talion. Il étoit prévenu que c'étoit le ſort de la plupart des Procureurs; & qu'il valoit mieux faire le ſaut de bonne grace, que d'y être forcé par des voïes inévitables. Il connoiſſoit le terrain. Prévenu qu'une corne dorée ne bleſſe point, il rechercha une Fille qui avoit déja fait quelqu'éclipſe qui pouvoit le faire paſſer par le ſigne du bélier, ou du capricorne: il l'épouſa même dans un couvent où ſes Parens l'avoient enfermée pour quelques galanteries. Heureux! s'ils avoient fait de cette Vierge vereuſe une Veſtale replâtrée; Son Beau-Frere n'auroit pas été à la veille d'avoir un Beau-Frere pendu: *car c'eſt un vilain ſort que le ſort d'un pendu.* La Famille crut, mal à propos, que le mariage étoit un verni qui pouvoit ôter les taches de Vénus, & l'on choiſit Bertrand pour ſervir d'emplâtre à la Nymphe cauteriſée: le ſecond apareil n'étoit pas une opération dificile. Mais c'étoit enfermer la Chévre dans le jardin: je me trompe; j'ai voulu dire le Bouc, car Bertrand eſt de genre maſculin: lui ou ſes Voiſins l'ont fait aſſés connoître. Bertrand intrus dans une Famille où il y avoit du bien crut qu'il n'y

n'y avoit qu'à tailler en plein drap : loin de placer le mariage de ſa Femme dans la Garderobe de Thémis, & d'acheter une charge de Procureur, qui lui auroit fait manger un Peuple de Plaideurs, il ſe contenta de s'acharner ſur la Famille de ſa Femme. A ſes Amis doit on bien faire, diſoit un des premiers Préſidens de la Baſoche, Bertrand chicanna tous ſes nouveaux Parens à outrance, il les attaqua à fer émoulu, il leur lançoit les fauſſetez à tour de bras.

En voici une qui n'eſt pas encore, je croi, dans les archives de Folain de Chapedelaine, ni même de la Peſchardiére de Mortain. Bertrand ſçachant que le teſtament de ſon Beau-Pere n'avoit jamais paru, s'aviſa d'en faire un ſous-ſigne privé, où il fit ſigner des témoins qui étoient morts, auſſi bien que le Pere de ſa Femme. Par le moïen de ſon cher la Coquiniére chez qui il étoit Clerc, il eut du papier marqué, dont on ſe ſervoit du vivant de ſon Beau-Pere. Ce bon Procureur en avoit de tous les âges, à commencer de l'inſtitution des parchemins & papiers timbrez, avec des étiquettes deſſus, qui marquoient préciſement le tems où le papier de cette liaſſe avoit eu cours. Il ſe ſervit encore des Fauſſaires ordinaires de ſon étude, gens expers à contrefaire des écritures ſi naturellement qu'ils trompoient les Notaires mêmes, ces Maîtres de l'art. Ce Teſtament donc portoit entr'autres articles, que pour l'acquit de ſa conſcience, il donnoit à ſa Fille, Femme aujourd'hui de Bertrand une ſomme de vingt mille livres à prendre par

par préciput ſur tous ſes biens. Somme qui avoit été donné à ſa dite Fille par ſa Marine, Femme auſſi décédée, & dont il n'étoit que le dépoſitaire, & de laquelle il vouloit que l'interêt lui fût païé du moins au denier quatre depuis l'année 16..... reconnoiſſant, qu'il s'étoit ſi utilement ſervi de cet argent dans ſon négoce, il étoit épicier dans la rüe de l'Abreſec, que c'étoit delà qu'étoit venüe la meilleure portion de ſon bien. A cauſe de quoi il donnoit à ſa ditte Fille ſur la totalité de ſa ſucceſſion dix mille livres plus qu'à ſes autres Enfans. Bertrand joignit à ce Teſtament pluſieurs autres fauſſetez dont il avoit beſoin pour ruïner ſa Famille de fond en comble. Et comme il avoit eu le manîment de tous les papiers de cette Famille, il en avoit ſubripé de vieux contrats de mariage d'Aieux & Biſaieulx, des quittances ſurannées, des baux à fermes, des quittances & d'autres écrits, dont il fit une liaſſe, où il fourra ſes fauſſetez & en fit un gros paquet. Les choſes ainſi diſpoſées il choiſit le tems que le Jubilé Univerſel étoit ouvert dans Paris, & la veille de la principale fête, s'étant déguiſé en Procureur, aïant pour cet effet emprunté un des habits de cérémonie de ſon la Coquiniére; un chapeau empeſé, une perruque quarrée, dans laquelle ſon viſage étoit noïé, un grand rabat pliſſé, un pourpoint, un haut-de-chauſſes ouvert par bas, des bas de ſoie noirs, & un manteau doublé de pannes, il fut ſur les ſept heures du ſoir, qu'on n'y voïoit goute, ſe proſterner aux pieds de Mr. le Curé de St. Germain de

l'Auxe-

l'Auxerois, qui étoit dans ſon Confeſſionnal pour y guérir, à force de ſignes de croix, la lépre de ſes Brebis galeuſes, qui venoient ſe purifier à la ſainte piſcine. Bertrand deguiſé en coquiniére, il n'y faloit pas bien du myſtére, ſe préſenta à la ſécrette tribune. comme les autres. Après avoir conté ſes fredaines vraïes ou fauſſes; cela ne fait rien à la choſe, il vint au fait de ſa maſcarade. Il dit au bon Curé qu'il étoit ami du défunct Beau-Pere de Bertrand, qui lui avoit confié des papiers de conſéquence, entr'autres ſon teſtament: mais que comme il étoit très proche Parent du Mari de la Fille-Aînée, il avoit toûjours caché cette piéce, attendu que le Pere faiſoit un avantage ſi conſidérable à ſa Cadette que cela feroit un très grand tort à l'Aînée. Mais enfin qu'il ſe croïoit obligé en conſcience à lui rendre juſtice pour le ſalut de ſon ame. Que comme il craignoit en rendant ces papiers trop tard, que le Mari de la Cadette, qui étoit un Chicanneur outré, ne l'envelopât dans le procès; il lui remettoit ces papiers ſous le ſçeau, de la Confeſſion; le priant de faire aſſembler toute la Famille, de leur remettre tous ces papiers, & d'en prendre un récépicé, qu'il lui donneroit au premier jour qu'il iroit le trouver pour cet effet dans ſa maiſon.

Ce bon Curé ravi d'être poſſeſſeur d'une ſi heureuſe reſtitution, ſans examiner ni approfondir davantage la choſe, alongea ſa dextre, & lui donna l'abſolution de tout ſon cœur, loüant la tendreſſe de ſa conſcience; & lui proteſta qu'il remettroit les papiers en

préſence de bons témoins. Les principaux Héritiers de l'Epicier étoient ſes Paroiſſiens: il ſçavoit combien cette ſucceſſion avoit engendré de procès, faute du Teſtament, qu'on ſoubçonnoit avoir été ſuprimé par quelqu'un des Héritiers. Heureuſement, graces aux fruits du redoutable tribunal, & à l'utilité de l'impénétrable Sacrement de la pénitence, il lui tomboit comme par miracle entre les mains, & la Cadette, comme un autre Jacob, par préférence à Eſaü, alloit profiter de la bénédiction du bon Iſac, & la vérité tirée du fond du puits alloit triompher. Que de graces à rendre à l'Eternel, pour les grandes choſes qu'il avoit faites en Iſrael!

Mais il y eut bien à déchanter, quand Mr. le Curé véritablement homme de bien, & qui paſſa pour un ſaint, eut produit ces papiers authentiques devant la Famille. Loin d'apaiſer les débats, ce fut la pomme de diſcorde fatale aux Grecs, aux Troïens, & ſur tout à Bertrand l'Uliſſe de la Baſoche, le Mari de la Fille aînée s'inſcrivit en faux contre ce Teſtament, quelque bien contrefait qu'il fût: peut-être avoit-il en main l'original du véritable. Bertrand ſoutint, ſur ſon honneur qu'il étoit légitime: il riſquoit moins que rien; & qu'il vouloit être regardé comme le plus grand des fripons, paſſe pour cela, s'il ne le prouvoit tel. Le bon Paſteur de l'Auxerois à force de regarder Bertrand, crut reconnoître ſon Pénitent déguiſé: *loquela manifeſtum faciebat*: car comme il parle à peu près comme le diable des

Ma-

Marionnettes, d'une voix enrouée & toute particuliére, il crut que c'étoit ainſi qu'articuloit le timoré Dépoſitaire, & il le déclara hautement à tous les Héritiers. Bertrand le ſomma de ſigner ſa dépoſition, & déclara qu'il le prenoit à partie. Son Beau-Frere proteſta qu'il s'inſcrivoit en faux contre la validité de ce teſtament, & qu'il prenoit pareillement le Curé à partie: triſtes effets de la Confeſſion auriculaire! Que doit faire le bon Confeſſeur dans cette angoiſſe! *ambages, indique.* Il eſt trop ſaint pour affirmer un ſoubçon: il croit reconnoître la voix; mais il n'eſt pas certain que ce ſoit celle de ſon feint pénitent, qui n'avoit garde de ſe préſenter pour retirer la réception promiſe de la part du Curé. Il ne pouvoit pas atteſter le Teſtament véritable, ni encore moins déclarer qui le lui avoit donné. Le procès étoit l'Hydre, & Bertrand l'Hercule de la chicanne, qui ne coupoit une tête que pour en faire renaître ſept. De la maniére dont il s'y prenoit en moins d'un an il auroit fricaſſé la ſucceſſion de l'Epicier ſon Beau Pere, & toutes ſes épices, ſi on l'avoit laiſſé faire. Mais le Beau-Frere, pour deſarmer cet Hercule incidentaire, eut recours à Mr. d'Argenſon le redreſſeur des tors & des griefs, avec des reſſorts dorez. On lui fit voir à l'œil, & ſentir au doigt la malice de Bertrand. Le Curé de l'Auxerois fut entendu ſur le faux-Pénitent, & ſon ſoubçon paſſa pour une realité au jugement de cet intégre Miniſtre, qui pour abreger les procédures du Clerc vorace & ſubtil, le fit mettre dans la

Baſtille ſur la fin de l'Année 1712. & il y étoit encore quand j'en ſuis ſorti, bien réſolu d'y demeurer toute ſa vie, à moins que ſon teſtament ne fût reconnu pour véritable, & qu'il ne lui fût permis de chicaner le Curé de St. Germain de l'Auxerois, & tous les Héritiers de ſon Beau-Pere juſqu'à la mort.

C'étoit le plus inſigne de tous les fourbes & de tous les menteurs; qui pouvoit donner dix & la main au Comte de Soulange: capable de faire douter d'une vérité claire comme le jour quand par hazard il en avançoit une.

La pure vérité, quand un Menteur la dit,
En paſſant par ſa bouche a perdu ſon crédit.

Aucun Priſonnier ne vouloit demeurer avec lui pour Compagnon. Pluſieurs l'ont battu à outrance, comme Boſtal cet officier qui enleva Mr. de Béringhent Grand Ecuyer de France, qui d'un ſeul coup de poing le jetta d'un coin de la chambre à l'autre, après quoi il le mit ſous ſes pieds, où il lui foulia quelque côtes; je croi même qu'il y en eut quelques unes un peu rompües; lui caſſa la machoire, & lui dégarnit la bouche de quelques couples de dens. Dans cette diſgrace Bertrand enrageoit de n'avoir pas de papier marqué pour en dreſſer une bonne plainte & faire de bons griefs. Je ne ſçai pas comment du Wal pouvoit s'accommoder de ce

vorace glouton qui avoit des dens juſque dans le cou : auſſi il ne demeura pas long-temps avec lui, car ils ſe ſeroient entre affamez. Lorſque j'étois dans la troiſiéme chambre de la même tour avec le R. P. Florent de Brandebourg Capucin, & Mr. Janiçon de Montdevis ſur la fin de ma priſon, Bertrand étoit dans la ſeconde avec Mr. Monicart Tréſorier des guerres à Mets, & le nommé Loüis le Meſle Pilote de Dunkerque fou pommé, & tout au moins auſſi menteur que le Clerc de Themis ; mais le Marin mentoit ſi groſſiérement que ſes menſonges étoient couſus de fil blanc ; ils ſautoient aux yeux. Dans ce temps là dis-je Mr. Janiçon s'aviſa de faire un trou au plancher, par où il deſcendoit facilement dans la ſeconde, & le Meſle & Bertrand montoient dans notre chambre : après quoi il replâtroit le trou avec tant de dextérité, qu'il étoit impoſſible de reconnoître le lendemain au matin, l'endroit où étoit le trou la nuit précédente. Nous les régalâmes pluſieurs fois dans notre chambre. C'étoit quelque choſe de prodigieux de voir avec quelle gloutonnerie ce Batard de St. Yves devoroit les viandes ; il ſembloit les boire, plutôt que de les mâcher. Nous les regardions très ſouvent dîner, par le trou que nous ouvrions au plancher : dans le temps qu'on nous donnoit des haricots, des faveroles, des lentilles, des poix au ſel & à l'eau, car c'étoit en carême, & quelques fois de méchante morüe, on ſervoit à ces Meſſieurs, en conſidération du Meſle, qui étoit recommandé par Mr. de Pontchartrain.

Directeur de la Bastille, Dieu sçait par quel endroit! le plus beau poisson de Paris, des têtes de brochet monstrueuses, du saumon, des vives, des soles, des truites, des perches &c. non, je me suis étonné cent fois, comme le Messe, dans une de ses trenchées de mal de St. Maturin, ne cassoit pas la tête de son assiette à ce vilain & mausade Milon, qui avec ses mains, sans se servir de sa fourchette, prenoit les meilleurs morceaux à poignée dans le plat, & les engloutissoit d'une maniére si dégoûtante, qu'il nous faisoit bondir le cœur. Mr. Monicart, qui étoit un homme fort poli & fort propre, se contentoit de mettre promptement un morceau sur son assiette, avant que Bertrand eût corrompu le plat, où il ne touchoit plus si-tôt que Grapinian y avoit trempé ses doigts, qu'il ne lavoit jamais exprès pour le mieux dégoûter. Pour le Messe il n'y prenoit pas garde de si près: il étoit accoutumé dès son Enfance à tremper ses mains pleines de goudran dans la gamelle. Pendant très longtemps ce Bertrand eut l'adresse d'être le Favori de Berriaville, je ne sçai s'il étoit son Espion dans la tour, mais enfin il obtenoit du Tyran des douceurs qui devoient bien nous le rendre suspect. En effet il ne se passoit rien parmi nous qui ne fût connu du Gouverneur. Le Clerc de la Basoche s'avisa de changer sa plume pernicieuse en pinceaux. Il s'érigea en Peintre, & après avoir barbouillé tous les murs de sa chambre, il fit des tableaux de ses chemises, de ses serviettes & de ses draps. Notre Tyran s'humanisoit

ſoit juſqu'à lui donner des couleurs. Je ne ſçai ſi la liberté qu'eut Bertrand de voir ſa Femme, en fut la cauſe; ou ſi le Beau-Frere, ce que je croi plutôt, ne lui envoïa pas de quoi s'amuſer dans ſa priſon, pour chaſſer ce malin eſprit de chicanne dont il étoit toûjours poſſedé. Mais rien n'étoit de plus riſible que ſes ouvrages: on auroit plutôt pris ſes Anges pour des chauves-ſouris, que pour des eſprits céleſtes, les mains qu'il défiguroit reſſembloient à des pates de chapon rôti. S'il peignoit un Alexandre, il ne lui manquoit qu'une gaule pour paſſer pour ramoneur de cheminées. Cependant il nous diſoit très ſérieuſement que s'il n'oſoit pas ſe comparer à Raphael, à Michel-Ange, aux Vandyks, aux Titiens, aux Rubens, aux Caraches, qu'il alloit au moins du pair avec les le Bruns, les Mignards, les Pouſſins, les Bourdons, les Rigauds, & les la Foſſes. C'étoit un Homme tout rempli de preſomption & d'amour propre: il n'ignoroit rien. Cependant, ôtez lui ſa chicanne, donnez lui un bât, allongez lui les oreilles c'étoit un Ane parfait. Il proteſtoit avoir ſoixante dix ans, quoiqu'il ne parût pas en avoir cinquante. Jamais phyſionomie ne fut plus patibulaire que la ſienne. C'étoit un gros & court Païſant, bien ramaſſé, ſans éducation, ſans religion, ſans literature, ſans politeſſe, ſans lecture; & qui ſembloit pêtri dans la lie & la fange la plus groſſiére. Si cet Impoſteur meurt dans ſon lit, il ſera vrai de dire de lui que la corde n'eſt que pour les malheureux.

Enfin du Wal fut ſéparé d'avec Bertrand; & l'on mit avec lui & Soulange, en la place du Pilote, qui s'étoit brouillé avec ſon Gendre, un autre Irlandois Antagoniſte de celui-ci. C'étoit le vénérable Marc Linch, qui ne fut pas long-tems ſans ſe battre avec Bertrand: choſe qu'il avoit concertée avec Mr. le Comte, qui tira au ſort avec l'Hybernois à qui donneroit le premier coup au vieux Singe. Le ſort tomba ſur le Diſciple de St. Patrice. Linch pour s'acquiter de ſon vœu, fit une querelle d'Alleman à Bertrand en jouant aux cartes, lui ſauta à la gorge; pendant que Mr. le Comte feignant de les ſéparer, peloit la tête de la chicanne à force de lui arracher les cheveux, & le meurtriſſoit *charitablement* à force de coups de pieds & de poing. Sans ce *fidelle* Second, l'Irlandois auroit mal paſſé ſon tems; car Bertrand lui avoit déja écraſé le nez d'un coup de poing, & exploitoit ſi diligemment après lui, qu'il étoit déja tout en ſang, lorſque les Porte-clefs vinrent ſéparer les combatans. Soulange & Linch, ſuivant leurs conventions, donnerent le tort à Bertrand, qui plus que médiocrement briſé de coups fut entraîné au Cachot. J'entendis la lutte barbare, comme plus proche Voiſin: mais le *charitable* complot m'a été ici révélé à Londres par le Capitaine Linch, qui met cet attentat au nombre de ſes nobles exploits, & qui de ſon avœu n'eſt qu'une de ſes moindres pecadilles: car il ſe vante des plus groſſes avec un front d'airain; Je me ſuis étonné, comment quelqu'un de ſes Auditeurs ne lui a pas donné

né la récompenſe que méritent ſes proueſſes. Dieu eſt patient, mais il eſt juſte; ainſi gare la cabriole.

Les Priſonniers qui ſuccédérent à Bertrand & vinrent dans la ſeconde chambre de la Tour du coin avec Linch & Soulange, furent Mr. l'Abbé Comte du Buquoit: & Loüis le Grand: mais comme leur aſſociation a quelque choſe de prodigieux, ce ſera par leurs Hiſtoires que je commencerai mon cinquiéme Tome.

Dans la troiſiéme chambre de notre Tour étoit le Pere de Brandebourg Capucin, que je n'appellerai plus le Prince, car j'avois appris que S. A. S. n'étoit autre qu'un Moine, & que les équipages ſomptueux & le train magnifique qu'il m'avoit tant vanté, ſe terminoient à un ſac, une corde & un bâton. Voici comme je le découvris. Un jour que je priois Mr. du Joncas de me retirer de la funeſte Compagnie avec laquelle je gémiſſois jour & nuit, n'aïant aucun repos avec trois fous, je le conjurai de me mettre avec le Prince. Il ne pouvoit deviner qui pouvoit être ce Prince; lorſque Ru lui dit que c'étoit le Capucin, qui avoit la ſotte vanité de ſe faire paſſer pour Prince. Mr. du Joncas après avoir ri de tout ſon cœur de cette fanfaronnade monacale, me proteſta que j'étois moins malheureux où j'étois: que ce Capucin étoit le Priſonnier le plus incommode de la Baſtille; & que je ne pourrois par reſiſter huit jours avec lui. Quoiqu'il m'accuſât très juſte, je n'ai pas laiſſé de ſouffrir pendant plus de vingt deux mois que j'ai été enfermé

avec ce *Révérend Pere* tout ce que la Prison a de plus rigoureux ; j'avois pour témoin & associé de mes souffrances Mr. Janiçon de Montdevis fort joli Garçon. Je reserve leurs Histoires pour les Tomes suivants. Le R. P. Florent avoit encore avec lui, lorsque je fus mis dans la premiére chambre le 25. Avril 1706. pour Compagnons le *vénérable* Curé de Léry ; qui avoit poussé la folie au dernier période ; & le nommé Mr. le Févre garçon Orfévre de Paris, de ceux qu'on appelle Métteurs-en œuvre. Il étoit originaire de Bourgogne : c'étoit un très bon Enfant ; comme on le va voir dans son Histoire.

Il étoit de la Religion Réformée, ce qui lui fit abandonner la Bourgogne sa Patrie, lors de la cassation de l'Edit de Nantes, pour éviter la persécution. Il se réfugia dans Paris, où il crut être mieux caché, que dans aucun autre lieu de la France : à joindre que, comme il étoit fort habile de sa profession, il y gagnoit de l'argent plus que dans une autre Ville. Il faisoit son devoir de Chrétien chez les Ambassadeurs Protestans, où il entroit sans suspicion, sous ombre d'y porter ses ouvrages. Il demeura fort longtemps chéri & aimé de tous ceux qui le connoissoient, dont il gagnoit les cœurs par sa douceur & son affabilité. Mais enfin une des Mouches de Mr. d'Argenson découvrit qu'il étoit Reformé. Un Hôte que le Févre avoit quitté pour loger ailleurs le trahit ; irrité de ce qu'il avoit pris une chambre dans un autre quartier & le dénonça à l'Espion, & ce-

& celui ci à Mr. d'Argenſon, qui le fit enlever & enfermer dans ſon Colombier fatal, pour mettre en œuvre, non par ſes doigts, mais par ſes jeunes de longues années, des piſtoles pour lui & pour le pauvre Gouverneur. D'abord que le R. *Pere* Riquelet l'eut interrogé, il ordonna qu'on le mit au cachot, comme un Proteſtant opiniâtre. Il y ſeroit peut-être encore, ſans l'eau qui l'en chaſſa, en y entrant de tous côtez. On l'en retira pour le mettre avec Dezimberg, Lamas, ou quelqu'autre Priſonnier capable de le convertir en le pouſſant au deſeſpoir. Mais enfin il eut l'adreſſe d'attendrir Ru, qui en ce temps la faiſoit une partie de ce qu'il vouloit à la Baſtille : c'étoit en 1700. que la Tyrannie, n'étoit pas encore cramponnée, & n'avoit pas encore forgé ſon thrône de bronſe pour Bernaville dans cet antre digne de lui. Le Févre peignoit fort joliment ; il fit le portrait de Ru, original digne du cabinet des curieux. Il fit auſſi celui de Corbé : ſi j'avois ces deux piéces je les ferois graver, & j'en rejoüirois le public. Ces groteſques, & la douceur de celui qui les peignoit charmérent ſes Bourreaux : ils le firent monter à la quatriéme chambre de la Tour de la Bertaudiére avec un Bénédictin qui fit de vains efforts pour le ſéduire. Il y étoit encore ; lorſque le 28. Septembre 1702. je fus mis au deſſus de lui dans la calote avec Mr. Linck de Leipſik, & c'étoit à lui à qui Ru faiſoit largeſſe de notre ordinaire, comme je l'ai dit ailleurs. Enfin il fut mis dans la troiſiéme chambre de la Tour du coin,

avec le Pere Florent Capucin. C'eſt lui qui l'a peinte, telle qu'elle étoit encore quand j'en ſuis ſorti le 27. Juin 1713. & qui l'a ornée de quantité d'Hiſtoires ſacrées & prophanes, aſſés bien peintes, pour n'être qu'à freſque, dans un lieu où tout lui manquoit pour mieux réüſſir. Ce fut le R. Pere Capucin qui fit les frais des couleurs, & qui compoſa les vers qui ſont écrits ſous chaque tableau, qui font bien voir, qu'en ce tems là, il ne ſçavoit pas ſi bien le François, comme il l'a appris depuis, ſoit avec Mr. de la Baſtide de Xaintes Capitaine dans le Regiment du Roi, fort joli & ſçavant Homme auquel il a manqué de troubler la cervelle pour l'en remercier; ſoit avec Mr. de Montdevis Janiçon; ſoit avec moi. Ces quatre Vers qu'il avoit mis ſous le tableau de Judith coupant la tête d'Holoferne, ſuffiront pour prouver ce que j'avance. Les voici, tels qu'il les avoit fait écrire.

HOLOFERNE, eſt DECAPITE
Par la chaſte main de JUDITTE
Du vin & de L'impureté
C'eſt le Fruit & la Triſte ſuite.

Voila des lettres capitales bien placées; & ſur tout ce *DECAPITE* & cette *JUDITTE* font un très bel effet: mais enfin il faut être Novice avant que d'être Profès. On en verra de plus fortes preuves, lorſque je ferai l'Hiſtoire de ce Révérend Pere Florent de Brandebourg. Ce bon Religieux convertit le Févre, à peu près comme les Dragons con-

convertiſſoient les Cévénois, la baïonnette au bout du fuſil : il le tourmenta ſi fort, non par des controverſes, c'eſt ce qui l'occupoit le moins, mais par une pétulance & des violences perpétuelles, que pour ſe délivrer de ce *ſaint* Miſſionnaire, l'Ambrion Romain demanda le Pere Riquelet & vendit ſon ame pour délivrer ſon corps. Il lui arriva quelque choſe d'aſſés plaiſant, mais fort ordinaire à la Baſtille. Lorſqu'il fut près de ſortir, Corbé lui envoïa parmi pluſieurs hardes que l'Hôte du Févre avoit aportées, peu après qu'il fut arrêté, croïant qu'on les lui donneroit auſſi tôt, une robe de chambre & une Brandebourg. La robe de chambre d'un damas à fleurs étoit toute uſée & ſi ſale, qu'on n'en connoiſſoit plus la couleur, quoi qu'elle fût toute neuve, quand il fut arrêté, auſſi bien que la Brandebourg ; qui cependant étoit retournée. Elle étoit d'écarlate ; & en la place du galon d'or qui étoit deſſus, lorſqu'il l'avoit fait faire, on y en avoit mis un faux. Le Févre fit du bruit, & en demanda juſtice au Lieutenant de Roi. L'affaire fut examinée : Corbé proteſta que c'étoit le deffunt Major Roſarge qui avoit fait la friponnerie : Cependant Ru affirmoit qu'il l'avoit toûjours vu porter à Corbé, auſſi bien que la robe de chambre. L'on donna donc au Févre des interêts à prendre ſur Roſarge à ſon retour de l'autre monde. Enfin le malheureux Neophyte ſortit ; & je le plains bien s'il eſt reſté dans Paris, comme on me l'a aſſuré, & qu'il s'y étoit marié à une Femme qui ne lui étoit pas moins funeſte

que le Capucin : car elle le faiſoit enrager; le battoit à outrance ; encore paſſe, s'il n'eſt pas dans la grande Confrairie. Je ne ſçai lequel vaudroit mieux pour lui ; car les coups ſont réels : l'autre mal conſiſte plus dans l'imagination ſouvent que dans le fait : car, comme à fort bien dit quelqu'un.

Quand on le ſçait, c'eſt peu de choſe ;
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien.

Pour le pauvre diable de Curé de Léry il étoit devenu Archifou, à quoi n'avoient pas peu contribué les ſoins Officieux du très Réverend Pere Capucin. Ce bon Religieux feignoit ſouvent deux ou trois fois par jour de le pendre, comme je l'ai dit à la fin de mon premier Tome. Il étoit dans des inquiétudes & des agitations terribles. Enfin laſſé de voir que ce beat Pere, loin de le conſoler, non content de lui manger ſa viande & de boire ſon vin l'agaſſoit toûjours ; ſans reſpect du froc vénerable, il ſe jetta ſur lui, le terraſſa ſous ſes pieds & lui arracha les trois quarts de ſa barbe, qu'il a toûjours curieuſement gardée depuis, comme une relique d'une grande vertu. Il la montra à Pigeon, lorſqu'il fut mis avec lui & Cotereau dans la calote. Mais avant que de la tirer de ſa chaſſe, il exigea de Pigeon qu'il ſe mettroit à genoux pour la baiſer avec un grand reſpect. Ce bon Curé s'étant enſuite broüillé avec Pigeon, qu'il battit à outrance, pour n'avoir pas baiſé la barbe ſeraphique avec aſſés de vénération, fut mis au

cachot

cachot avec Cotereau, qui étoit demeuré ſpectateur inagile des coups que le Curé donna, aſſés mal-à-propos, à ce reſpectable Séptuagénaire: enſuite de quoi on mit Clairot avec Pigeon dans la caloie: j'ai fait l'Hiſtoire de ce Clairot dans le Tome précédent. Ainſi je paſſerai à celle de Jean Pierre Molain qui fut mis dans le cachot de notre tour en la place de celui qui s'y étoit étranglé depuis quelques jours, & qui y étoit immédiatement entré après moi.

Jean Pierre de Molain dit Briſefer, des environs de Caſtelnaudari eſt un des bons Enfans que j'aie connu à la Baſtille, ſimple, ſincére, droit, officieux, & ne cherchant qu'à faire plaiſir à ſes Compagnons; car j'en parle par expérience, l'aïant connu & aïant communiqué avec lui très particuliérement dans la ſuite. Sitôt qu'il fut mis dans le cachot, à peine la porte étoit elle fermée ſur lui, qu'il arracha la chaîne qui étoit cramponnée dans le milieu de ce lieu affreux. Cette chaîne étoit plus groſſe que le bras, & compoſée de quatre branches entrelaſſées d'une maniére, qui en la rendant très ſouple, la faiſoit encore plus forte: il enleva le pavé, d'une groſſeur prodigieuſe, où elle étoit attachée, le briſa, & celà en moins de tems que je n'en mets à le décrire; & de la chaîne il ſe mit à battre les murs, avec la même facilité qu'il auroit fait avec un foüet. Cependant elle peſoit près de cent livres; ce qui me fit croire que cet Homme étoit un ſecond Hercule. Il falloit entendre le carillon que cela faiſoit dans ce ſouterrain, dont

dont les voutes retentiſſoient d'une maniére effraïante. Il accordoit cette muſique avec ſa voix ; dont l'éclat pouvoit le diſputer à celle des Tiphaines baſſes de la Muſique du Roi. Il chantoit des chanſons toutes des plus rejoüiſſantes, capables de faire rire Heraclyte. Quand à midi le Porte-Clefs ne lui apporta que du pain & de l'eau, nous entendîmes qu'il lui dit : Ru apporte moi à manger tout à l'heure, ſi tu ne veus pas que je te mange la premiére fois que tu rentreras ici. Pourquoi lui diſoit ce Porte-clefs avez vous briſé la chaîne du cachot ? parce que, lui répondit-il elle me déplaiſoit, & qu'elle m'empêchoit de me promener librement dans mon Louvre: Louvre du Diable & non pas du Roi. Ru ton Tyran peut me mettre où il voudra cela dépend de lui, mais il faut qu'il me donne à manger, puiſque le Roi le veut, & qu'il lui donne de l'argent pour cela, qu'il ne doit pas tout mettre dans ſa bourſe infernale, pendant qu'il nous fait mourir de faim : il me faut de la ſoupe, ou je ferai un vacarme diabolique. Va dire cela de ma part au Gouverneur. Lorſqu'il entendit que Ru avoit ſervi tous les Priſonniers de la Tour ſans lui aporter à manger, il ſe prit à travailler après ſes portes, & en moins de demy heure il les rompit. Choſe prodigieuſe ! car il n'avoit pas d'autres inſtruments que ſes mains ; & ces portes, qui touchoient preſque les unes aux autres, étoient de bois de chêne, épaiſſes de près d'un demy pied chacune, couvertes de lames de fer, fermées de doubles verroux plus gros que le bras,

bras, & d'une ſerrure toute des plus fortes. N'importe il les fit ſauter ; ce qui me le fit regarder comme un autre Sanſon. Il en fit autant à la porte de la montée du cachot plus forte que les deux autres, dont il vint à bout en peu de tems : après quoi il lui étoit facile d'en venir faire autant à toutes nos portes, & de les renverſer. J'aurois ſouhaitté de tout mon cœur qu'il fût venu briſer la notre, j'aurois avec bien du plaiſir partagé avec lui mon dîné, tout exigu qu'il étoit. Mais non, il ſe contenta de frapper à la porte de la Cour & d'appeller le Porte-clefs. Ru, crioit-il de toute ſa force, apporte moi de la ſoupe & viens refermer les portes que Briſefer a ouvertes : viens vite, te dis-je, autrement j'ouvrirai encore celle ci. Ru vint enfin : mais au lieu de lui ſervir ſon dîné, il lui apporta toutes les chaînes dont j'ai fait la deſcription dans mon ſecond Tome, capables d'accabler un Homme ſous leur poids. Elles étoient traînées avec un bruit épouvantable, par trois ou quatre Soldats ; plus de dix autres Archers de la paſſion eſcortoient le Serrurier de la Baſtille qui devoit les attacher. Le Major & le Capitaine des portes étoient à la tête d'une troupe d'autres Satellites armez de nerfs de bœuf & de bâtons. A l'aſpect de cette eſcorte effroiable, Briſefer, que ſes Bourreaux n'appelloient que le Grivois, fit des écats de rire, loin de s'épouvanter. Eh ! où allez vous, leur dit-il, miſerables canailles ? eſt-ce là le dîné que vous m'apportez ? Et ſur ce que les Satrapes levérent les bâtons & les nerfs de bœuf pour le frapper :

per : Major, dit-il, ſi tu ſouffres que l'on me frappe, tu es mort ; je t'étranglerai de mes mains. Tu ſçais l'accord que j'ai fait avec Mr. du Joncas, que je ne frapperois perſonne, tant que je ne ſerois pas frappé : mais ſi tu commandes, ou ſi tu permets que l'on m'outrage, je ne m'en prendrai pas à tes Bourreaux : ce ſera ſur toi que je me vengerai de la maniére la plus cruelle. Pourquoi, répondit le Major ne demeurez vous pas en paix ? pourquoi nous forcez vous à vous corriger ? C'eſt vous qui ne me laiſſez pas en paix, lui répondit leur Grivois ; laiſſez moi ſeul dans une chambre, ou en une compagnie de gens raiſonnables & je ne dirai mot : mais tant que vous me plongerez dans des cachots, & que vous m'y voudrez faire mourir de faim, je tâcherai de me ſoulager : cela eſt fort naturel. Pendant qu'il raiſonnoit ſi juſte dix Hapechairs le tenoient de tous côtez, pendant qu'un Serrurier lui rivoit des fers au cou, aux pieds & aux mains, capables d'abattre un Mulet d'Auvergne ; deux ou trois autres Serruriers, & autant de Charpentiers racommodoient les portes, ne pouvant pas comprendre, comment un Homme ſeul, ſans d'autre ſecours que celui de ſes mains avoit pu renverſer des portes, qu'ils croioient à l'épreuve du belier. Quand ils lui eurent attaché, ſa cravate, ſes manchettes & ſes brodequins ſous leſquels Atlas auroit ploïé, avant que de le renfermer dans ſon cachot, il leur demanda audience, & l'aïant obtenüe devant tous les Ouvriers, & les Satellites

de

de la Bastille il leur parla ainsi, ce que j'entendis, fort distinctement. Si vous voulez que je reste raisonnable & que je ne vous fasse aucune peine, traitez moi comme un Homme, & non pas comme un Tigre le plus feroce. Si j'ai fait mal au Roi & à l'Etat, qu'on me fasse mourir, j'y consents. Si vous voulez me retenir prisonnier pour des raisons d'état, agissés envers moi, comme on doit agir avec un Prisonnier d'état. Est-ce l'intention du Roi que l'on me charge de plus de chaînes que n'en peut porter un cheval? Otez les moi de bonne grace, & je resterai paisible dans tel lieu qu'il vous plaira de me mettre, pourvu que vous m'y donniez à manger. Si non je vous déclare devant tous ceux qui m'écoutent, que je me ferai bientôt degagé de ces fers dont vous prétendez m'accabler; & après je m'en servirai comme un autre Sanson, pour renverser la Tour où vous m'allez enfermer, & je ne plaindrai que les Prisonniers qui seront envelopez sous ses ruines.

Il étoit environ cinq heures quand ils eurent achevé la ceremonie de lui attacher ses fers, de racomoder ses portes, & de le renfermer dans son cachot. J'entendis le Major qui dit en remontant; il faut qu'il passe là la nuit, en attendant qu'on lui prépare un lieu où il ne puisse pas branler ni faire des sienes. Avant six heures, chose étonnante, mais très vraye! il s'étoit degagé de tous ses fers; & loin de rompre la porte, comme il avoit fait à midi, il se mit à travailler à la murer en dedans. Pour cet effet il se servit

de

de ſes férailles pour démaçonner la tour. Il en tira des pierres que trois hommes avoient de la peine à remuer. La quantité qu'il en arracha en moins de quatre heures eſt incroïable. Il ébranla toute la Tour ; ce qui obligea tous les Priſonniers de frapper aux portes, pour avertir les Officiers du péril où ils étoient. Comme le plus voiſin, & celui par conſéquent qui ſentois mieux le danger, je criai à la Sentinelle que la Tour alloit être renverſée ; c'eſt ce qu'ils ne pouvoient comprendre, & ce qui les empêcha de venir remédier au déſordre. Voïant que nos cris ne pouvoient rien ſur nos Tigres : nous les tournâmes vers Briſefer, & tout ce que nous étions de Priſonniers, nous le conjurâmes de faire ceſſer nos allarmes, en ceſſant ſon ouvrage. A la fin il nous obéït, & nous pria de ſortir le lendemain de la Tour, car il vouloit abſolument la renverſer ; & qu'il nous donnoit tout le jour pour fléchir le Gouverneur.

Dès le lendemain à la pointe du jour les Officiers vinrent nous viſiter : nos allarmes leur paroiſſoient ridicules. Les fers briſez en moins d'une heure, & la Tour ébranlée, leur ſembloient être des chimères. Mais quand ils furent au cachot, dont ils ne purent jamais ouvrir les portes (ils n'avoient garde il y avoit plus de dix charetées de pierre derriére) & qu'ils eurent regardé par les creneaux, où ils montérent avec des échelles, l'affreux déſordre qu'il y avoit dans le cachot, il en vinrent aux ſupplications qu'ils firent très humblement à Briſefer maçon.

Ru avoit beau lui proteſter, par les ſermens les plus exécrables, car c'étoient des affirmations à la mode de Ru, qu'on l'alloit mettre dans la plus belle chambre de la Baſtille, en telle compagnie qu'il voudroit; il ne vouloit pas le croire, alléguant qu'il l'avoit trahi trop de fois, pour y ajouter foi. Il fallut que Mr. du Joncas vint lui même, lui proteſter ſur ſa foi, & ſon honneur que, non ſeulement on lui donneroit toutes ſortes de ſatisfactions, mais encore que Mr. d'Argenſon lui procureroit ſa liberté, en cas qu'il voulût ſervir le Roi. Il ſe rendit ſur ſa parole. La queſtion fut de démaçonner la porte: il y travailla depuis environ ſur les huit heures du matin, que ſon traité fut fait avec Mr. le Lieutenant de Roi, aux conditions d'évacuer la place, juſqu'à cinq heures après midi, que la porte fut livrée à Ru. Si ce pauvre Homme qui n'avoit mangé qu'un pain depuis deux jours, avoit été pris d'une defaillance en travaillant avec tant d'activité, je croi certainement qu'ils l'auroient laiſſé mourir dans le cachot. Il m'a dit depuis qu'en ôtant les pierres qu'il avoit miſes dérriére la porte du cachot, que le cœur lui avoit manqué pluſieurs fois. Enfin la place fut évacuée, qui comme Rhodes, quand le Grand Prieur de Malte la livra au Turc, n'étoit plus qu'un monceau de pierres, & l'on tint parole à celui qui l'avoit rendüe; choſe bien rare à des Barbares qu'une once de bonne-Foi! Ru me fit deſcendre le même jour dans le cachot, pour voir le beau-ménage que Briſefer y avoit fait. Il avoit creuſé

la

la tour en plusieurs endroits, & le cachot étoit plein presque jusqu'à la voute des pierres qu'il en avoit tirées : il y en avoit d'une grosseur extraordinaire. Six maçons emploïérent toute une semaine à raccommoder, ce qu'un Homme avoit démaçonné en quatre heures.

On mit Brisefer dans une belle chambre avec Mr. de Bellevaux, jeune Homme d'un mérite singulier, dont j'ai déja fait l'Histoire. Mais quand il s'agit de faire prendre parti au Prince des Grivois, comme ils l'appelloient, il ne voulut jamais : alléguant qu'il ne pouvoit se résoudre à porter les armes contre les Hollandois auxquels il avoit juré fidélité. On eut beau lui remontrer, qu'étant né Sujet du Roi, sa naissance l'emportoit sur tous les sermens qu'il avoit pu faire, il répondit constamment qu'il aimoit mieux mourir que de fausser sa Foi. Il avoit déja refusé la même grace, aux conditions de changer de Religion : mais il ne voulut jamais trahir Dieu, & pécher contre la conscience. On crut qu'une si généreuse fermeté lui étoit inspirée par Mr. de Bellevaux ; on maltraîta celui-ci sur ce soubçon ; & enfin on le mit au cachot. Brisefer ne pouvant souffrir cette injustice cruelle, en murmura : il voulut obliger les Officiers à lui rendre son Compagnon ; il fit du bruit : enfin on le ramena dans notre tour. On n'eut garde pour le coup de le remettre au cachot, où il avoit tant fait de désordre ; mais on le mit dans un petit pourpoint de pierre, c'est ainsi qu'ils appelloient un petit cachot haut & large de six à sept pieds

pieds en hauteur en largeur & en profondeur, dont j'ai déja fait la deſcription ailleurs, qui eſt proche de la ſeconde chambre. Pour l'empêcher de démolir ce charmant domicile, & d'en jetter les débris dans la petite cour dite du puits, ils lui mirent des menotes ſi fortes, que le Serrurier proteſta qu'il lui étoit impoſſible de les rompre: elles étoient battües à froid, & Ru nous jura que le ſeul cadenas avoit coûté cinquante livres. Lors qu'on vint lui attacher cet agrément, j'entendis diſtinctement le Major qui lui diſoit: Grivois, ſi vous rompez cette paire de manchettes, je vous promets que je vous donnerai un merle blanc. La porte de ſa célule fermée, le Major ni le Serrurier n'étoient pas dehors de l'eſcalier, que Briſefer avoit briſé ſes menotes & le cadenas, & ſe prit à fraper à ſa porte avec ce bijou, en criant Major, Major au diable, viens t'acquiter de ta promeſſe; apporte moi un merle blanc, voila tes ferailles. On fut contraint, pour faire la paix avec lui, de le remettre avec Mr. de Believaux, qu'on retira du cachot pour cet effet. Là il reſta fort tranquile & fort doux, car Mr. de Bellevaux en faiſoit tout ce qu'il vouloit par ſes maniéres civiles & honnêtes, & on peut dire que Molain qui avoit un très bon naturel, prit avec lui des maniéres plus polies, qu'il n'avoit contractées à la guerre; le ſeul métier qu'il avoit fait en ſa vie. Lors qu'il repaſſa en France, les uns ont dit, pour ſe jetter dans les Cévénes, les autres, qu'il y étoit envoïé par une Puiſſance ſuperieure; c'eſt ce que je

n'ai

n'ai pas voulu approfondir; j'aurois été très fâché qu'il m'en eût fait la confidence; il étoit dis-je, Officier ſubalterne dans le Regiment de Walef, Dragons Anglois au ſervice d'Hollande. J'ai vû ici des Officiers de ce Regiment qui m'ont parlé de Molain en de très bons termes, & qui ſe loüoient fort de ſa bravoure. C'eſt un Homme de moienne taille, mais bien traverſée. Nos Tyrans le vouloient faire paſſer pour ſorcier; mais tout ſon ſortilége conſiſtoit dans ſes bras, ſes jambes & ſes pieds qu'il a extraordinairement gros. Lorſqu'il ſe tenoit ferme ſur ſes pieds, un Homme ne pouvoit pas l'ébranler de ſa place, ni lui faire avancer ou reculer un pied. Lorſque je l'ai connu, il m'a proteſté qu'il avoit bien perdu la moitié de ſa force, par les jeunes, les maladies, & les outrages dont il avoit été accablé à la Baſtille; cependant il prenoit encore les barres de fer de ſa grille groſſes comme le bras, & avec ſes mains il les ploioit les unes contre les autres avec la même facilité que ſi elles avoient été de cire; après quoi il les remettoit dans leur ſituation ordinaire. Il prenoit Bertrand & Mr. Welzer de Flac ſur ſes bras, comme il auroit fait deux Enfants, & ſautoit & cabrioloit, avec la même agilité que s'il n'avoit rien porté. On le retira d'avec Mr. de Bellevaux pour le mettre avec Mr. le Comte de Montgommeri, qui ſur la réputation de ce Prince des Grivois, le demanda avec inſtance au Gouverneur, pour lui tenir compagnie, & l'aſſiſter dans ſa maladie: car

car la priſon de ce Seigneur infortuné, avoit de beaucoup redoublé ſes infirmitez, & lui a enfin donné la mort. Comme Molain ne l'a point abandonné dans ſes extrémitez & a reçu ſes derniers ſoupirs, je dirai ici ce que je ſçai des avantures de ce Comte.

Je puis parler de ce Seigneur très pertinemment : j'ai été très long-tems ſon Voiſin, & je l'ai connu ſi particuliérement qu'il m'a quelque fois retenu quinze jours dans ſon Château, ſans vouloir m'en laiſſer ſortir. C'étoit un Homme de bonne chére, droit, ouvert, génereux, conſtant dans ſa Religion, ce qui lui a fait paſſer une grande partie de ſa vie, & la finir dans les priſons. Il eſt vrai qu'il aimoit exceſſivement ſes plaiſirs, & que la paſſion qu'il avoit pour les Femmes & le vin lui a fait commettre de grandes fautes, dont il a eu tout le tems de demander pardon à Dieu. On l'appelloit le Comte de Montgommeri Chantelou, pour le diſtinguer des autres Seigneurs de Montgommeri. Chantelou eſt une très belle terre ſituée en Baſſe-Normandie entre Conſtances & Granville ; terre dont le château, par ſa négligence, s'en alloit en décadence. Il avoit aux environs quantité de très belles terres, & de très beaux domaines qui lui apartenoient : Comme Cerance, où il avoit haute & baſſe juſtice : j'ai fait dans mon Premier Tome le panegyrique de ſes Habitans, Briqueville, Bréhal, & autres lieux. Ce Comte avoit épouſé en premiéres noces la Sœur de Mr. le Coq Conſeiller au Parlement de Paris, & en ſecondes la Sœur de Mr. le

Marquis de Courtaumer, dont il a eu une Fille unique d'une beauté raviſſante. On dit que c'eſt cette même Fille, que Made. la Comteſſe de Quintin avoit retirée d'un Couvent où elle étoit, pour la produire à la Cour, qui avoit obtenu une lettre de cachet, pour faire mettre ſon Pere à la Baſtille. Ceux qui ont voulu excuſer une action ſi dénaturée, ont dit que le Comte menant une vie très ſcandaleuſe dans ſon Château, où il achevoit de diſſiper ſon bien d'une maniére très honteuſe, ſa Fille n'avoit pu s'empêcher d'en venir à ces extrémitez pour arrêter ces déſordres, & empêcher ſa ruïne entiére. Mais je trouve que le remède étoit pire que le mal. Ce Seigneur étoit fort obligeant, & comme ſon Château étoit l'azile de tous les Oppreſſez, il lui en étoit arrivé des diſgraces, qui devoient bien le rebuter, & l'empêcher de recevoir chez lui des Etrangers qu'il ne connoiſſoit pas. Un jour il arriva chez lui un Irlandois & ſa Dame fugitifs de leur païs, dans le tems de la déroute du Roi Jacques, après la bataille de la Boine. Le Comte les reçut de la maniére du monde la plus honnête, & les régala ſplendidement, à ſon ordinaire, pendant deux à trois jours; eut un ſoin particulier que rien ne leur manquât dans leur chambre: ſervit toûjours la Dame à table de ſa propre main, & fit parfaitement bien les honneurs de ſa Maiſon. A leur départ il leur fit des preſens d'argent, de linge, & de hardes: leur fit cuire des chapons & des perdrix, qu'il leur fit emporter froids pour leur alte.

Je

Je le ſçai du Comte même, incapable d'un menſonge, & d'autres Gentils-Hommes qui étoient témoins de toutes ces généroſitez. Cependant cet Hybernois, fort reconnoiſſant de tant de graces, comme on le va voir, fut faire ſa déclaration chez le Lieutenant de Roi de la Province, que lui & ſa Femme avoient été fort outragez chez le Comte de Montgommeri, qui avoit dû faire des violences à la Dame indignes du droit d'hoſpitalité, ce qui étoit très faux. Mais il croïoit que ſur ſa dépoſition & celle de ſa Femme, on condamneroit le Comte à de gros interêts, dont ils avoient aparemment un très preſſant beſoin. Mr. le Marquis de Caniſy qui connoiſſoit parfaitement le Comte, pour être incapable d'un pareil crime, reçut la plainte, & dit qu'il falloit ouïr le Comte ſur une accuſation de cette nature; que ce n'étoit pas la coûtume en France de condamner un Gentil-Homme ſans l'entendre, attendu qu'ils n'avoient pas de témoins pour prouver ce qu'ils alleguoient. Le Marquis voulut retenir le Mari & la Femme chez lui, juſqu'à ce qu'il eût fait avertir Mr. le Comte de Montgommeri pour venir ſe purger d'une accuſation ſi odieuſe. L'Irlandois & ſa Dame ne voulurent pas attendre l'arrivée du Comte; & paſſerent outre. Arrivez à St. Germain ils firent leur plainte au Roi Jacques & à la Reine ſa Femme: ils ajoutérent que l'on avoit parlé de L. M. en de très mauvais termes, comme auſſi du Roi de France & de toute ſa Cour. C'étoit la plus criante de toutes les impoſtures; car je ſuis témoin

du reſpect que ce Seigneur avoit pour S. M. & quoiqu'il eût été très mal traité de la part de la Cour, puiſqu'on l'avoit mis priſonnier pour ſa Religion deux ou trois fois, tant au Château de Caën, où il fut une fois pendant un an tout entier, que dans d'autres Châteaux, cependant il conſervoit une vénération pour le Roi & ſa Cour, qui alloit, ſi je l'oſe dire, à l'excès. J'ai été pluſieurs fois régalé par ce Seigneur; & il m'a fait ſouvent l'honneur de m'accorder que je le régalaſſe à mon tour chez moi, il ſe découvroit toûjours en parlant du Roi, & jamais n'a manqué de ſaluer la ſanté de S. M. avec un Zèle non feint, mais au contraire qui partoit du fond du cœur. Cependant le Roi Jacques s'étant plaint au Roi ſon Frere de cette prétenduë inſulte, le Comte de Montgommeri reçut une lettre de cachet, qui le condamnoit à trois ans de priſon au Vieux Château à Roüen. Quoique Meſſieurs de Matignon & de Caniſy fiſſent des informations qui prouvérent pleinement ſon innocence, il fut enfermé un an tout entier dans le Vieux Château, où bien que Mr. le Marquis de Beuvron, le plus magnanime de tous les Seigneurs, n'épargnât rien pour adoucir ſon ſort, il étoit toûjours Priſonnier. Cela n'empêchoit pas que ce Seigneur ne reçût genéreuſement chez lui ceux qui y venoient réclamer ſa protection. Peu avant ma ſortie de France j'étois chez lui, lorſqu'il y paſſa un Gentil-homme qui paroiſſoit brouillé avec les eſpèces, qui demanda à manger. Il dit qu'il venoit de la Cour de Zel où il avoit quitté

quitté depuis peu Mr. de Bois-David. Le Comte ordonna qu'on le fit entrer. Quelqu'un dit qu'il étoit à craindre que ce ne fût encore quelqu'eſcroc ſemblable à l'Hybernois. N'importe, répondit le Comte, j'aime mieux être trahi par dix perfides, que de refuſer un pauvre Gentil-homme qui a beſoin; ſentence que tout homme d'honneur devroit graver dans ſon cœur, puiſque nous ne ſommes Chrétiens qu'autant que nous ſommes charitables. Mr. le Comte deſcendit dans ſa Cour au devant de l'Oppreſſé, le fit mettre à table avec nous, & après l'avoir bien régalé, lui donna de quoi paſſer ſon chemin. Certainement ce Seigneur avoit des vertus, qui ſelon moi méritoient bien qu'on eût quelqu'indulgence pour ſes vices. C'étoit l'Homme du monde le plus prompt à faire du bien. Le Cavalier le plus ferme à cheval, le plus adroit & le plus intrépide. Je lui ai vu pouſſer ſon cheval ſur le bord d'un précipice, où il le tournoit en l'air; cent fois il a ſauté par deſſus un puits très large & très profond, pouſſant ſon cheval à toute bride. Dix fois je l'ai vu monter à cheval au haut de l'eſcalier de ſon château & en deſcendre à toute bride. Ce qui devoit faire ſon fort, puiſqu'il étoit le meilleur Homme de cheval du monde, faiſoit ſon foible, puiſqu'il le rendoit le plus téméraire de tous les Cavaliers. On ne pouvoit regarder, ſans trembler les prodiges qu'il faiſoit à cheval: mais il n'en montoit aucun dont il ne fût très aſſuré; car il ſçavoit bien que quand il avoit mis une bouteille ſur deux autres, il

avoit beſoin de l'adreſſe & de la fermeté de ſa monture.

Jamais je ne fus plus ſurpris que d'apprendre qu'il étoit à la Baſtille. En vain je fis tous mes efforts pour lui faire ſçavoir que j'y étois auſſi Ce fut encore en vain que je conjurai Bernaville de me mettre avec lui: je ſuis certain que ce Comte en auroit été ravi, & que je l'aurois beaucoup conſolé. Il ſuffiſoit que le Tyran crût que cela pouvoit nous faire plaiſir à tous les deux pour n'en rien faire. Une grace de cette nature eſt diamétralement oppoſée à ſes maximes tyranniques. Ce Comte infortuné mourut donc à la Baſtille ſous la ferule de fer du Chevalier de la Mandille, qui ne voulut jamais lui donner la liberté de prendre l'air ſur la plate forme ou dans le jardin, & qui le traita avec la derniére barbarie, comme Molain me l'a raconté depuis. Made. la Comteſſe de Montgommeri, étoit morte à la vérité à Chantelou, mais ſans recevoir les conſolations ſi néceſſaires en la derniére extremité; & on mit le Comte Priſonnier pour avoir oſé faire enterrer ſon Epouze dans un cavot ſous le Donjon de ſon Château. Pendant les derniers jours de ſa vie Mademoiſelle de Montgommeri eut la liberté de venir voir ſon Pere, & la dureté de le laiſſer mourir en priſon dans la troiſiéme chambre de la Baziniére, où il étoit enfermé comme le plus grand de tous les criminels. Je ne ſçai ſi Bernaville charmé de la beauté de Madle. de Montgommeri ſongea véritablement à l'épouſer à la faveur de ſes richeſ-

ſes

ſes immenſes, dont il auroit pu faire un ſacrifice à ſes charmes pour la forcer à conjoindre Hébé à Saturne qui dévoroit juſqu'aux pierres, le ſang noble avec la boüe ; une Nymphe avec un Satyre, & la tendre Brebis avec le Loup raviſſant : ou ſi Mr. le Comte de Montgommeri ſe l'étoit imaginé. Un jour que Bernaville donnoit la main à cette Belle, & qu'il l'eut introduite auprès de ſon Pere mourant ſur un miſérable petit lit de Baſtille, ſoumis à l'affreuſe leſine de ſon Tyran, & deſtitué de toute conſolation autre que celle qu'il recevoit de ſon cher Compagnon le Prince des Grivois ; Mr. le Comte de Montgommeri, après l'avoir fait aſſoir ſur ſon lit, lui dit écoutez moi bien ma Fille : Malgré le triſte état où vous m'avez réduit, & la funeſte mort que vous me cauſez, je vous ſouhaitte toutes les félicitez du Ciel & de la Terre ; & je vous donne ma benédiction aux conditions que vous conſerverez toûjours la pureté de l'Evangile de J. C. pour lequel vous me voïez mourir dans la plus dure priſon qui ſoit ſous le Ciel, puiſque vous en avez fait le prétexte de votre pernicieuſe politique. Mais ſi vous épouſez cet Hypocrite que voila, en lui montrant ſon vilain Ecuyer, je vous donne ma malédiction. Souvenez vous que cet Homme, quelque déguiſement que la Fortune ait fait en ſa faveur, eſt d'une baſſeſſe à ne pouvoir jamais s'allier au ſang de Montgommeri. Le Mandillart ſortit tout furieux & onques depuis il n'a rentré dans la chambre du Comte. Quand il fut ſeul avec ſa Fille & Molain, il lui fit

jurer sur ce qu'elle avoit de plus sacré, qu'elle n'épouseroit jamais cet infame Gargotier; ce qu'elle lui promit dans les termes les plus formels. Après cela il lui demanda très sérieusement si elle vouloit être mariée; & lui protesta qu'il lui avoit choisi un Mari. Elle lui répondit qu'elle seroit toûjours prête d'executer toutes ses volontez. Puisque cela est, dit-il, approchez vous Mr. Molain & saluez votre Epouze future. Brisefer ne se le fit pas dire deux fois; il fut l'embrasser de tout son cœur: je doute fort que la Belle accompagnât ce baiser d'une affection réciproque. Je ne croïois pas, dit-elle, Monsieur, que vous vouluſſiez vous divertir aux dépens de votre Fille? Quoi? reprit-il, ne serez vous pas plus heureuse avec le Prince des Grivois, qu'avec le Prince des Tyrans? Croïez moi si j'avois un choix à faire entre les deux, je ne balancerois pas un seul moment. Celui-ci est un très honnête Homme, bien craignant Dieu, de ma Religion, & qui n'a jamais servi que des Souverains: & l'autre est le plus infame des Mortels, Hypocrite, qui croit tromper Dieu sous un masque bigot, & qui rempant dans la boüe a monté sur la roüe de la Fortune, où il plane, en attendant qu'elle le mette sur la roüe qu'il a méritée par mille & mille crimes. Ma Fille parlons sérieusement; ma mort va vous mettre en pleine liberté de faire un choix: consultez Mr. le Marquis de Courtomer, & ne prenez point de Mari, s'il n'est Protestant: c'est la derniére grace que je vous demande; après

près quoi ſa Fille le quitta & ne l'a plus vu depuis.

Mr. le Comte de Montgommeri ſentant approcher la mort ſe prepara à la recevoir en bon Chrétien. Ce Seigneur que j'avois vu ſervi dans le monde par vingt domeſtiques, n'avoit pas un ſeul valet pour l'aſſiſter dans les derniers momens de ſa vie. Il fit ſon teſtament, & à peine put-il obtenir du papier, une plume, & de l'encre pour l'écrire. Il donna tous ſes habits, qui étoient encore aſſés conſiderables, & généralement toute ſa dépouille à Molain ſon cher Conſolateur, avec deux cens écus en argent : mais il n'a eu ni l'un ni l'autre : il n'y en avoit pas trop pour les affamez Griffons de la Baſtille. Mr. le Comte de Montgommeri mourut fort repentant de ſes péchez, fort reſigné à la volonté & à la miſericorde de Dieu, & formant inceſſamment des actes très ardens d'amour, d'eſperance, de foi & de charité. Il proteſta qu'il mouroit Proteſtant ; & rejetta avec hauteur toutes les tentations du Pere Riquelet, & repouſſa ſes aſſauts avec une fermeté héroïque. Cependant pour faire croire à la Cour que ce Seigneur étoit mort bon Romain, on le fit enterrer le ſoir à St. Paul aux flambeaux, avec une pompe digne du Comte, & de la vanité de l'Egliſe faſtueuſe. Il me devoit encore ſoixante louis, mais il me les rendra à ſon retour. Dix fois il avoit ordonné à ſon Procureur nommé Lieſſe de me païer, mais ce Fripon qui voloit impunément ce bon Maître n'en avoit pas trop pour lui. Si la mort n'avoit pas dé-

déchargé Mr. le Comte de cet indigne Intendant, sans doute il l'auroit ruïné. La Los, qui lui succéda, racommoda un peu les affaires, qui cependant étoient fort delabrées, je croi, quand sa Fille en a pris possession, qui certes, selon Dieu, ne devoit pas hériter d'un Pere, qu'elle avoit eu la cruauté de réduire à la plus excessive misére; car il n'y a que l'Enfer qui l'emporte sur les peines de cette Prison.

Après la mort du Comte, Molain fut mis dans la seconde chambre de notre Tour, avec Mr. Guillaume Flac de Cibourg près de Cologne, Frere uterin de Mr. le Baron Velzer de Broch, & avec Bertrand. C'est là que je l'ai connu, & qu'il m'a dit toutes les particularitez de la mort de Mr. le Comte de Montgommeri, dont il faisoit des loüanges dignes de la bonté de son cœur, & du mérite de ce Seigneur. Nous avions percé notre plancher, & par un trou j'avois le plaisir d'entretenir Molain: je puis dire que je fus la cause qu'il souffrit plus long-tems des impertinences de Bertrand. Souvent il m'a dit qu'il écraseroit ce Fripon, & qu'il l'étoufferoit en l'air comme un autre Enthée, s'il ne craignoit pas plus Dieu que les Hommes. Mais Flac & lui ne pouvant plus suporter cet Homme insuportable, ils protestérent à Bernaville que s'il ne les séparoit pas d'avec cet accablant bourru, ils lui casseroient les bras & les jambes. Molain demanda à retourner avec Mr. de Bellevaux, auprès duquel il avoit goûté autant de douceurs, qu'il avoit été rassasié d'amertumes par

par Bertrand. Quand je ſçu qu'il avoit le bonheur de rejoindre ce charitable Conſolateur, je le chargeai de l'Epître que l'on a vûe au commencement de ce Tome, & que j'adreſſois à ce ſçavant Ami, duquel Molain m'avoit dit tant de bien. Pendant que cet Alcide, c'étoit la Seigneurie de Baſtille que nous avions donnée à Molain, pendant dis-je qu'il fut notre Voiſin, je faiſois tous mes efforts pour le conſoler. Le premier jour d'Août 1712. jour auquel l'Egliſe Romaine celèbre la délivrance de St. Pierre aux liens, que les Priſonniers prennent pour leur Patron, toute notre infortunée Société s'efforça ce jour là de lui faire de petits preſens pour le régaler le jour de ſa fête. Voici un Sonnet que je lui envoïai avec quelques bouteilles de vin que j'avois ménagées ſur mon ordinaire.

SONNET.

Pour Jean Pierre Molain ſurnommé Briſefer.

Crüel Hérode, en vain la rage meurtriére,
Pour plaire au Peuple ingrat, attache Pierre aux fers;
Son zèle doit briller aux yeux de l'Univers:
Quoi peut on retenir la flamme priſonniére?

Dieu du troupeau fidelle écoute la priére,
Et ſa puiſſante main, pour dompter les Enfers,
Fait voir à ſon Ami les cachots tout ouverts;
Son Ange les remplit d'une vive lumiére.

Sortez Paſteur, ſortez; allez chaſſer les loups;
Veillez ſur vos Brebis, le Ciel veille ſur vous;
Du Lion rugiſſant la defaite eſt certaine.

O toi! de ton Patron imite la ferveur,
Pierre, c'eſt peu pour toi que de briſer ta chaîne,
Pour ſortir de l'abîme il faut briſer ton cœur.

Depuis que Dieu m'a fait la grace de me rendre ma liberté, j'ai tout mis en uſage pour lui procurer la ſienne. Et certes j'y aurois d'abord réüſſi, ſans la malice noire & diabolique de Bertrand. Je ne connoiſſois Molain que ſous le nom de Jean Pierre, & les quoſibets qu'on lui avoit donné de Prince des Grivois, de Briſefer & d'Alcide. Je ne voulu pas le queſtionner ſur ſes affaires; ainſi je n'en avois rien ſçu, que ce qu'il avoit bien voulu m'apprendre. Mais lors qu'il fut ſorti de la ſeconde chambre de la tour, aïant témoigné à Bertrand que je ſerois bien aiſé de ſçavoir ſon véritable nom, pour travailler à le faire ſortir, au cas que Dieu me voulût mettre en état de ſoliciter ſa liberté, le perfide eut la lâcheté de me ſubſtituer un

faux

faux nom en la place du véritable. Il me dit certainement que Briſefer s'appelloit Germain Amilcar. Lors que je fus arrivé à la Haye, je preſentai une Requête à L. H. P. N. S. L. E. G. pour les ſupplier de vouloir réclamer, ſuivant le Traitté de Paix fait avec la France, tous ceux qui étoient retenus à la Baſtille pour avoir ſuivi leur parti: Tous les infortunez contenus dans mon memoire, à la reſerve de Mr. Cardel & de quelqu'autre, furent delivrez, & ſortirent de leur affreux tombeau: Le pauvre Molain n'eut garde d'être du nombre: Voici comme un Priſonnier que j'avois mis dans la liſte m'en écrivit peu après que Dieu lui eut rendu ſa liberté.

„ *Je ſuis ſorti de l'Enfer où vous avez été ſi*
„ *long temps auſſi bien que moi: & l'état où*
„ *je ſuis m'empêche de vous écrire aujourd'hui*
„ *auſſi amplement que je le devrois & que je*
„ *le ſouhaite. J'aurois même differé, juſqu'à*
„ *ce que ma ſanté me le permît, ſi le pauvre*
„ *Chevalier Briſefer Prince des Grivois n'étoit*
„ *encore en plus mauvais état que moi. Je l'ai*
„ *laiſſé plus malade que jamais: s'il eſt ſoulagé,*
„ *c'eſt de l'eſperance que ma liberté lui a don-*
„ *née. Cependant je crains qu'il ne retombe,*
„ *par le long-tems que j'ai été ſans travailler*
„ *pour lui. Il eſt fort impatient de ce que vous*
„ *ne l'avez pas fait ſortir. Je m'en ſuis éton-*
„ *né auſſi; mais nous vous avons toûjours ren-*
„ *du juſtice, & cru ou que vous étiez tombé*
„ *malade, ou qu'il y avoit quelque choſe d'ex-*
„ *traordinaire qui vous empêchoit d'y travail-*
„ *ler. C'eſt ce que je trouve en votre mémoi-*

„ re, par le nom de Germain Amilcar, ſous
„ lequel vous avez voulu le faire répéter. C'eſt
„ là ſans doute la cauſe qu'il n'eſt pas delivré
„ comme les autres.

„ Pour moi il m'a chargé d'écrire à M. le
„ Grand Penſionnaire, que Jean Pierre Mo-
„ lain avoit été arrêté en 1705. au mois de Sep-
„ tembre, au Bourg de la Reine où il prenoit
„ la poſte, & qu'il avoit été conduit à la Ba-
„ ſtille; que cela ſuffiſoit à Mr le Grand Pen-
„ ſionnaire pour le faire relâcher. Une tel illu-
„ ſtre Miniſtre de L. H. P. avoit mis ce nom en
„ mémoire, & que dès qu'il le verroit il le fe-
„ roit répeter auſſi-tôt. Ainſi Monſieur puiſque
„ vous avez ſi bien commencé, je vous conjure
„ de finir & d'en parler à Mr. Heinſius. Ce
„ pauvre Garçon eſt au déſeſpoir & très mal;
„ & ſans le Médecin qui l'a pris en affection,
„ & qui lui fait donner de l'air, il ſeroit mort
„ il y a long-tems. Il a ſervi dans le Régiment
„ de Walef. Voila tout ce que je ſçai de lui:
„ la diſcretion ne m'a pas permis de lui en deman-
„ der davantage; & le devoir & la prudence
„ l'ont, peut-être empêché d'avoir plus de confian-
„ ce en moi. Je lui en ſçai bon gré; & je ſuis
„ d'autant plus obligé à ne le pas négliger, qu'il
„ le mérite, par un grand fond de ſincérité,
„ & par un jugement des plus ſolides pour un
„ Homme de ſon état. Je compte donc, Mon-
„ ſieur, qu'étant ſur les lieux vous ferez plus
„ que toutes les lettres que je pourrois écrire.
„ Je vous aurois fait la même priére pour le
„ pauvre Boſtal & ſes deux Enfans: mais
„ vous m'aſſurez qu'ils ſont près de vous; car
„ je les croiois toûjours dans le labyrinthe. Je

vous

„ *vous ſupplie, Monſieur, de les embraſſer pour*
„ *moi, & tous ceux dont vous m'apprenez*
„ *l'élargiſſement. Le R. P. Florent de Bran-*
„ *debourg Capucin, Mr. Deodati & les autres.*
„ *Je ſuis très mal: l'émotion du voïage; la*
„ *joïe entremêlée de chagrin par la perte de mes*
„ *amis, qui ſont ou morts, ou affligez, cauſent*
„ *en moi une revolution, qui me fait précipiter*
„ *ma plume, & ne répondre qu'à moitié à tout*
„ *ce que vous me marquez: mais c'eſt ce que*
„ *je ferai plus à loiſir, lorſque je ſerai un peu*
„ *remis.*

„ *Une choſe que je ne dois pas oublier c'eſt.....*
„ *& ma reconnoiſſance pour l'exactitude que*
„ *vous avez eüe de penſer à vos Freres d'eſ-*
„ *clavage. Les pauvres Broch & Peck l'aîné*
„ *ſont toûjours enſemble à la ſeconde chambre*
„ *de la Bertaudiére. Flack eſt mort: on a dit*
„ *que Mr. le Général Cherberg Suiſſe l'étoit*
„ *auſſi. Quand au Sr. Guery Général des ratz,*
„ *il eſt ſorti par votre médiation: je me ſuis*
„ *promené deux jours avec lui ſur la terraſſe*
„ &c.

J'ai tout mis en uſage pour procurer la liberté à ce brave Eſclave: mais comme je n'ai pu en apprendre des nouvelles, je crains bien que cet Alcide n'ait pas peri ſur le Mont Oeta dans les flames du Sacrifice, mais dans le feu de l'Enfer du cruel Pluton Bernaville: mort certe affreuſe & rigoureuſe.

J'ai dit que l'Evêque de Léry joûta avec le Réverend Pere Florent de Brandebourg Capucin; & que pour prix de ſa victoire, il emporta la vénérable & ſeraphique barbe, dont il fit par tout des trophées; étalant cette

cette barbe rubiconde & friſée, à peu près comme les Romains étaloient les dépouilles de leurs Ennemis vaincus dans leurs entrées triomphantes & ſuperbes. Celui qui lui ſuccéda & fut le Compagnon du Réverend Pere, fut Schrader l'aîné qui combatit pareillement contre le Geant Monacal, mais qui enſanglanta terriblement la Scène, comme on le va voir.

J'ai dit, dans le commencement de mon Second Tome, comment & pour quelles raiſons ce Schrader fut arrêté & mis à la Baſtille avec ſa Femme, ſon Frere, & ſon Couſin, car il n'y entra avec eux ni Valets, ni Servantes, encore moins de Fille de chambre, comme je l'ai certainement appris depuis. Même le Sr. Schrader m'a dit ici à Londres, qu'il étoit allé en France de la part du deffunct Empereur Léopold pour des négociations ſécrettes, ce que j'ai bien de la peine à croire, par le deffaut de ſincérité de cet Homme, peu capable de conduire une affaire de conſéquence. La bruſque & furibonde humeur de cet Allemand ne s'accorda pas avec la pétulance & les hauteurs de ce Séraphique Moine, qui s'efforçoit de paſſer pour ce qu'il n'étoit pas. Il faiſoit ſonner haut le titre de Prédicateur du Roi d'Eſpagne, quoiqu'à peine pouvoit il parler François. Son langage étoit un Flamand groſſier & corrompu, qui faiſoit douter qu'autre fois il eût été Gentil-Homme. Cependant pour un Moine, qui avoit en aparence renoncé aux vanitez du monde, pour ſe jetter dans le ſac & la corde, & ploïer ſes larges & rondes épau-

épaules ſous les écourgées de ſes Peres flagellans, il n'y avoit pas de Gaſçon qui fît ſonner plus haut ſes qualitez, & à couvert du nom de Brandebourg, qu'il porte, comme moi celui de Conſtantin, il auroit preſqu'eu la témérité de ſe greffer ſur l'illuſtre tige de S. M. le Roi de Pruſſe. Cependant ſon Pere n'étoit qu'un ſimple Gentil-Homme, qui par quelque cas fortuit avoit épouſé une Fille de la Maiſon de Robec. Il falloit voir avec quelle emphaſe il prononçoit les gros mots de la Princeſſe ma Grande-Mere, Meſſieurs mes Gouverneurs &c. Je n'ai quelquefois pu m'empêcher de lui demander ſi Meſſieurs ſes Gouverneurs avoient été des Gardeurs de cochons, qui l'avoient ſi mal élevé: car jamais Païſan le plus groſſier n'a ſçu ſi peu vivre; & jamais il n'avoit eu aucune des taches de nobleſſe dont il ſe donne à la Cour des airs tous des plus ridicules. Il fait le fade doucereux auprès des Dames, l'Adulateur auprès des Lords, le Boufon dans les parties de plaiſir, le Glouton à la table, l'effrené dans les débauches, l'emporté avec les Griſettes, & le Moine par tout. Auſſi il ſe fourre par tout, il preſide par tout, il plane par tout. Au jeu, dont il a étudié toutes les combinaiſons pendant ſa priſon, plutôt que d'y lire ſon breviaire, s'il gagne à la bonne heure, il n'y a perſonne qui prenne l'argent plus volontiers que lui; s'il pert, voila ce que c'eſt. Aux bonnes tables il eſt d'une aſſiduité fatigante: qu'on le faſſe ſortir par la porte, il rentrera par la fenêtre: qu'on lui ferme la fenêtre, il ſe hazar-

hazarderoit volontiers à deſcendre par la cheminée, plutôt que de perdre un bon repas. Je croi même, tant il eſt Paraſite, que ſi on lui retiroit la chaiſe de deſſous lui, & qu'on le fît tomber pour lui faire deguerpir la table, qu'il attireroit cette même table ſur lui, pour manger ſur le planché plutôt que de quitter la partie. Lorſque je l'eu & défroqué & débarbé, comme je le dirai en ſon tems & lieu, je le batiſai, avec une bouteille de vin du nom de Comte, qui ajouté à celui de Brandebourg, qu'il prit au lieu de celui de *Florent* ſa ſeigneurie Monachale, lui donna un relief merveilleux. Il n'étoit plus queſtion que de Mr. le Comte de Brandebourg, qui ſe jetta dans toutes les Sociétez affamées de Maris, où malgré l'odeur monachale contre laquelle le plus fort tabac de Barcelône ne peut faire paroli, il faiſoit rage par tout. Il fit valoir ſes talens repoſez auprès des vieilles de la Haye, qui lui donnerent les moïens de roûler avec les griſettes. Enfin il eſt venu à la Cour d'Angleterre où, ſans le different qu'il eut avec Schrader qui le demaſqua d'une maniére terrible, ce Capucin étoit pris, par la plupart des Lords & des Seigneurs, pour un Comte à Grand colier : ce qui me fait reſſouvenir de l'Hiſtoire du Marquis de la Gabuſette, qui eſt trop curieuſe pour ne pas en rejoüir mon Lecteur. Je vais donc la raporter pour faire briller la ſincérité & l'humilité des Moines dans tout leur jour ; après quoi je lui ferai voir les deux aſſauts de Mr. Schrader, contre le Reverend Pere Florent Capucin & Comte:

Comte ; le premier dans la Baſtille celui là regarde le Pere barbu ; le ſecond à Hamptoncourt, cet autre regarde le Comte débarbé.

Une des prérogatives des Révérends Peres Capucins eſt d'écumer les bonnes tables ; maxime que le prétendu Comte de Brandebourg n'oubliera jamais. Ces Béats entiérement détachez du monde, comme le rat dans le fromage, pour vaquer uniquement aux affaires de leur ſalut, ſe fourent par tout, & ſur tout chez ceux qui ont de bon vin & qui font bonne chére. Car quoique le monde les faſſe paſſer pour fort ignorans, ils ſçavent parfaitement ce paſſage de l'écriture: *bonum vinum lætificat cor hominis.* J'en ai mille bonnes preuves : mais cette avanture même en peut être une demonſtrative. Ils vont viander plus volontiers chez les Gentilhommes que chez les Païſans; chez les rîches cela s'entend. La premiére choſe qu'on leur apprend dans leur Couvent c'eſt à diſtinguer les perſonnes aiſées d'avec les pauvres. Ils fréquentent les bonnes Maiſons pour deux raiſons; la premiére pour y demander la charité, pivot ſur lequel tourne la marmite du Couvent ; & la ſeconde pour faire bonne chére aux dépens des ſots. Ils entrent par tout le ventre & les mains vuides, & en reſortent, la pance & le biſac garnis. Pour être plus largement gratifiez & plus ſplendidement traitez, ils affectent par tout, où ils ne ſont pas connus, de paſſer pour des Perſonnes de qualité, qui ont renoncé aux grandeurs mondaines, pour embraſſer la croix du Seigneur. Au fait,

Le

Le Révérend Pere Gardien des Capucins d'Avranches, aſſiſté de ſon Compagnon le Frere Polycarpe, vint dîner chez Mr. le Comte de l'Apenty dont les terres ſont ſituées dans l'Election de Mortain en Normandie. Son Château eſt placé d'une maniére charmante. Les vües en ſont les plus belles du monde: du centre de ſes jardins on decouvre quatre clochers des Paroiſſes dont il eſt Seigneur. Beaux bois, belles prairies, beaux étangs; & ſur tout bonne table, dont l'odeur aléchoit les Moines de toutes les couleurs, & de tous les endroits. Le Gardien donc & ſon Frere, aprés d'amples réverences monachales, dont ces Frelâtres ne ſont pas chiches, furent aſſis au haut bout, que la Comteſſe leur céda par reſpect, car qui eſt ce qui oſeroit leur diſputer cet honneur ſi ce n'eſt un Curé de Village? par bonheur celui de l'Apenty, n'y étoit pas. Les deux Capucins placez dans deux grands fauteuils, aprés avoir béni la table, menus ſuffrages dont ils ſont fort libéraux, puiſque cela ne leur coûte que quelques grimaces, ſe prirent à eſcrimer des armes de Cain de la belle maniére. Le mouvement convulſif de leur barbe fit bien tôt voir qu'elles n'étoient pas attachées ſur leurs portioncules ordinaires. Qu'on me pardonne encore la parenthèſe ſuivante. Il me ſouvient d'avoir vu dîner des Capucins aſſis en file dans leur Refectoire, leurs barbes, au niveau, agitées par le mouvement des machoires qui alloient d'une viteſſe extrême, car ils ont moins d'une demy-heure à les faire exploiter, me faiſoient.

ſoient reſſouvenir des chevaux auxquels on fait manger l'avoine attachez au piquet, leurs ſacs paſſez au cou: le mouvement de ces ſacqs eſt fort paralelle à celui des barbes; & les Capucins ne mangent pas avec moins d'avidité que des chevaux bien affamez. Hazard que les bons Peres ne me donnent pas un *requieſcat in pace* pour cette comparaiſon; je les en quitte d'avance. Les Capucins trinquérent amplement à la ſanté du Comte, à celles de Madame la Comteſſe, de l'Abbé, du Chevalier, de tous les petits Comtes preſens & à venir, car ils forgeoient des ſantez, pour prolonger les glouglous des bouteilles. Le vin eſt rare en ce païs: les Capucins n'en boivent pas à tous leurs ordinaires: ainſi ils ſe dédommagent quand ils peuvent, ſauf à en jeuner une autrefois. Entre la poire & le fromage, le Révérend Pere Gardien aïant la tête un peu plus qu'échauffée, fit une fauſſe confidence à Mr. le Comte ſur le conte de Frere Polycarpe. Il lui découvrit que c'étoit un Homme de qualité des premiéres Familles d'Auvergne, qui s'étant trouvé dans un très grand péril à l'armée, avoit fait vœu pour s'en dégager, de ſe faire Frere Mineur de St. François de l'ordre des Capucins, ce qu'il avoit généreuſement executé enſuite; ſans que jamais les Peres euſſent pu le réſoudre à ſe faire Prêtre. Mr. le Comte admira ſa vocation, loüa ſa fermeté, & exalta ſon humilité; pendant que mon Cagot baiſſoit les yeux, & rioit ſous ſon capuchon vineux jaune comme ſafran. Il falut boire *de rechef* à la ſanté du

Très

Très Révérend Frere Polycarpe & de toute ſon illuſtre Famille. Pour cet effet il fut queſtion de ſçavoir le nom du Pere de l'humble Anachorette. Le Révérend Pere Gardien, qui avoit fait le premier pas, ſoutint la choſe, &, après avoir beaucoup héſité, ſoit qu'il fût long temps à forger le nom, ſoit qu'un remords le retint ſur ce point de la conſommation du menſonge, dit enfin qu'il s'appelloit *Mr. le Marquis de la Gabuſette*, Gentil Homme allié à tous les Seigneurs en gnac-de l'Auvergnat, & du Limoſin. Auſſi-tôt les bords ſont rougis des verres nouvellement rincez. Chapeau bas, on commença à raſades les ſantez de Mr. *le Marquis de la Gabuſette*, pendant que ſon Fils, redoublant ſon air hypocrite, affectoit d'être fâché de ce que le Gardien avoit découvert ſa naiſſance. Cependant le vin étoit tiré, il falut le boire. Le Révérend Frere Polycarpe eut ordre de ſon Gardien de faire l'énumeration des Seigneurs qui compoſoient ſa Famille, & de ceux auxquels il étoit allié. Sans le ſecours de Dozier, le Béat eut bien tôt fabriqué une Généalogie. Il connoiſſoit toute l'Auvergne & le Limoſin, & il n'y avoit pas un Hameau qu'il n'eût ſureté, comme on le va voir, ainſi il lui fut moins dificile de mentir. On deſervit, pour laiſſer la liberté à Madame la Comteſſe d'aller prendre le frais ſur le bord de ſes étangs, ſous des rangs d'arbres d'une beauté enchantée; Mais on laiſſa des jambons & du fromage ſur la table, & on eut ſoin de mettre d'autre vin à rafraîchir. La Famille imagi-

naire

naire du Marquis de la Gabuſette en fut arroſée à tant de repriſes que les deux Capucins furent mis hors d'état de pouvoir ſortir décemment de St. Symphorien, c'eſt le nom du charmant Château du Comte. La colation avoit été jointe au dîné; après quoi le ſoupé fut ſervi ſans entractes. On peut croire que nos Séraphiques Peres étoient peu en état de diſtinguer le bon fumet des perdrix & des lapereaux. Mr. le Comte étoit ravi d'éprouver juſqu'où ces Saints modérez pouſſeroient la choſe. Les bons Peres accablez des fumées du vin & des viandes avoient bien de la peine à s'empêcher de dormir les coudes ſur la table; après avoir parcouru toute la Limagne d'Auvergne, pour en éplucher toutes les bonnes Familles, dont Frere Polycarpe compoſoit ſa Généalogie. Il y avoit long-temps qu'il étoit hors d'état de blaſonner, lors que le Gardien jettant les yeux ſur une pendule, eut le bonheur d'y diſtinguer encore que minuit alloit ſonner. Il fit des excuſes à Mr. le Comte de ce qu'il quittoit ſi-tôt la partie, mais que l'horloge l'avertiſſoit qu'il ne pouvoit pas être plus long-temps à table ſans irrégularité, attendu que ſi douze heures le trouvoient le verre à la main, il ne pourroit plus le lendemain célébrer la ſainte Meſſe à ſes bonnes & dévotes intentions. Le Comte ſe rendit à des raiſons ſi pieuſes, & fit voiturer par quatre grands & forts Laquais les deux Capucins ſur un lit, où ils ronflérent juſqu'à ce que le Soleil leur donnât à plomb ſur les yeux, car ils n'avoient pas fermé leurs rideaux pour plu-

pluſieurs raiſons, dont la premiére eſt qu'ils ne s'étoient pas ſeulement aperçu qu'il y en eût. Ils ſe levérent donc, en ſecoüant les oreilles comme les chiens, car les Capucins couchent tout habillez auſſi bien que ces pauvres bêtes; ſoit dit ſans faire tort à ces fidelles domeſtiques. Après s'être proſternez, ils baiſerent le planché, puis étendant les bras en croix en la forme de leur Seraphique Pere qui reçoit les ſtigmates, ils firent quelques oraiſons jaculatoires, pour obtenir du Ciel une auſſi heureuſe journée que la précédente. Mais l'Homme propoſe & Dieu diſpoſe, comme l'a dit un des plus grands Orateurs de leur Ordre: & leur vanité fut ſuivie d'une confuſion, dont cet Ordre ſera couvert tant que les Cordeliers leurs Antagoniſtes les haïront, c'eſt à dire juſqu'à la fin des Moines, ou tant qu'il ſera fait mention de cette Hiſtoire.

Les deux Capucins ſur pied, comme de nouveaux Athlètes prêts à rentrer en lice, firent un tour de jardin, pour diſſiper un mal de tête, & un reſte de fumée, dont ils étoient encore un peu étourdis; le Pere en marmotant quelques feillets de ſon breviaire, & le Frere en roulant les groſſes patenôtres d'un long & énorme chapelet, qui pendoit à ſon côté, armé d'une croix de buis longue comme la main: outil dont il eſcrimoit contre Satan en braves & preux Champion. Ils firent avertir Mr. le Comte qu'ils alloient ſe préparer pour célébrer la ſainte-Meſſe, & qu'il auroit la bonté de les faire avertir quand il vouloit qu'ils commençaſſent le redoutable Myſté-

Myſtére, monnoïe favorite dont ils païent par tout la bonne chére, dont par tout on les regorge

O quantum eſt in rebus inane!

Pendant que demy tour à droit, & demy tour à gauche, puis remetez vous, le Révérend Pere Gardien joüoit du gobelet ſur la table bénite, & balotoit en attendant de joüer la partie ſur la table du Comte, & que Frere Polycarpe faiſoit retentir la ſonnette monitoriale, & ſecondoit religieuſement de ſon côté les autres ſingeries myſtiques, les Cuiſiniers ſongeoient à l'eſſentiel dans la Cuiſine, & tandis que les menus d'un veau tête, ventre, & pieds & la piéce tremblante bouilloient dans de larges marmites, les caſſeroles étoient agitées à droit & à gauche, pour remettre en mouvement les ſaintes barbes après le *quod ore*. Pour le païement du Sacrifice non ſanglant, on entra dans la ſale où les deux Sacrificateurs accompagnez du Comte & de toute ſa Famille, devoient conſommer le ſacrifice bachique.

Mais à peine eut on lavé les mains, que le Pere Gardien des Cordeliers de Vire accompagné de Frere Pierre ſon Compagnon entra dans l'attraïant cenacle, & après avoir ſalué très gracieuſement Mr. le Comte, Made. la Comteſſe, toute la Comté, & le Pere Gardien Capucin & ſon Frere Polycarpe très froidement: je me trompe, Frere Pierre embraſſa d'abord cordialement Frere Polycarpe qu'il connoiſſoit de vieille main, ravi de le retrouver en ſi bon lieu, & ſi bien étoffé, il fut queſtion d'inveſtir la table & de l'aſſiéger dans les formes. Le poſte d'honneur fut

donné au R. Pere Capucin & au Fils du Marquis de la Gabuzette ſon Compagnon ; ce que les Cordeliers regardérent comme le plus ſignalé affront fait à la dignité de leur Ordre, qui ſe tient infiniment élevé au deſſus de celui des barbes de boucqs, comme ils appellent les Capucins. Frere Pierre ſur tout ne pouvoit digérer cette préférence, & regardoit le Comte comme un mal appris qui ne ſçavoit pas vivre ; quand un ample déjeuné, ſervi ſomptueuſement, donna tréve à ſon couroux, pour laiſſer agir ſon apétit dans toute ſon étendüe. Les Cordeliers & les Capucins, ou les Capucins & les Cordeliers, tout comme on voudra, je n'épouſe les querelles de perſonne, ni ne veux décider de leurs droits, ne déjeunent pas tous les jours à la table des Comtes ; ils le firent bien connoître. Frere Pierre ſur tout eſt un grand drôle, qui ſable un verre de vin ſans cligner les yeux, & dévore un pigeonneau ſans s'apercevoir qu'il ait des os. Le ventre raiſonnablement garni, ce Cordelier, qui digére plus facilement cent bons repas, qu'un ſeul affront, en revint à la préference des Capucins ſur les Freres du Tiers ordre. Le ſujet méritoit bien une explication. Nouvelle matiére de griefs ; le Comte non ſeulement ſalüe premiérement la ſanté du Gardien des Capucins, choſe énorme, le ſert le premier, lui rend les premiers honneurs, mais rend les mêmes devoir à Frere Polycarpe, ſans faire attention ni au Gardien des Cordeliers, ni à Frere Pierre. Celui-ci outré & hors des gonds, ſe prit à traiter le Frere Capucin par

toi,

toi, & à lui dire qu'il valoit mieux être à la table de Mr. le Comte que dans les priſons de Clermont. Le bon Polycarpe avoit beau lui faire ſigne qu'il eût à garder le ſilence; c'étoit jetter de l'huile dans le feu, il ne pouvoit plus retenir ſa langue; lorſque Mr. le Comte lui donna l'occaſion de la déploïer dans toute ſon étenduë. Frere Pierre, lui dit-il, il me ſemble que la bien ſéance vous devroit faire garder un peu plus de meſures avec un Religieux, qui dans ſon abjection, mérite tous vos reſpects, puiſque ſon habit couvre encore un Homme de la premiére qualité. Frere Pierre à qui le vin commençoit à monter aux oreilles, lui répondit avec émotion: expliquez vous, s'il vous plaît, Monſieur le Comte, je ne vous entens pas bien: Je veux dire, repartit le Comte, que le Fils de Mr. le Marquis de la Gabuzette doit être tout à fait reſpectable à Frere Pierre. Qui eſt-il ce Fils de Marquis? répondit aigrement le Cordelier pétulant. Le demandez vous, dit le Comte, c'eſt le Révérend Frere Polycarpe que voila, qui ſuoit à groſſes goûtes, auſſi bien que ſon Gardien, qui eût voulu être hors de ce mauvais pas, avec quatre coups de foüet bien appliquez ſur la partie que je ne nomme pas. Quoi dit le Frere Pierre, montant ſur ſes grands chevaux, vous croïez Monſieur le Comte que ce Frere ley comme moi, eſt le Fils d'un Marquis? & depuis quand ſon Pere eſt-il devenu Marquis? Ce pauvre Capucin n'étoit que Chaudronnier, avant que ſon froc l'eût mis en état d'être admis à votre table. Vous

êtes un impudent Frere Pierre, dit le Gardien des Capucins, & quand vous avez bu quatre coups vous êtes capable de dire cent sotises, & les plus outrageantes calomnies. Mon très Révérend Pere, continua-t-il en s'adressant au Gardien des Cordeliers, imposez lui silence, par l'autorité que vous avez sur lui, autrement il va dire mille extravagances au deshonneur de votre habit & du notre. Il n'y a aucune autorité qui puisse me retenir, quand il s'agit de dire la vérité, repartit Frere Pierre: je suis aussi peu impudent que vous êtes orgueilleux, malgré votre superbe humilité. Si je suis sou c'est de voir votre vanité, qui veut vous ériger par tout pour des Hommes de consequence, dans le temps que vous n'êtes que de pauvres héres, la raclure, la balïure de tous les ordres mendians, dont nous sommes les Chefs. Frere Polycarpe n'étoit qu'un Racommodeur de chaudrons, & moi un Crieur de toilles à tamis avant que d'être Religieux; & si nous n'avions pas été à la veille d'être pendus tous les deux, jamais nous n'aurions été Moines. A ce beau début le Révérend Pere Gardien se leva de la table, aussi bien que son Frere le Fils du Marquis de la Gabuzette, se saisirent de leurs bâtons, & faisant une profonde révérence à Mr. le Comte, ils sortirent de la sale, laissant le champ libre à leurs Antagonistes. Mr. le Comte de l'Apenty, qui avoit toutes les peines imaginables à s'empêcher de rire, fit ce qu'il put pour les retenir: ils sortirent du Château, où ils se trouvoient si bien, donnant

nant de bon cœur les deux Cordeliers & même tous ceux de leur robe à Satan, & peſtant fort contre la langue de Frere Pierre, qui avoit dégradé le Frere Polycarpe de ſa dignité de Marquis, & les avoit évincez d'une bonne table, ſuivant toutes les aparences pour n'y préſider jamais. Le Comte rentré & remis à la table, après avoir conduit les deux Moines mortifiez hors de ſon Château, on donna carriére aux éclats de rire; après quoi à la requiſition de Mr. le Comte, de toute ſa Compagnie, & ſous le bon plaiſir de ſon vénérable Gardien, Frere Pierre continua ainſi ſon recit.

Tout le monde ſçait que je ſuis du Bourg de Gavray de l'Election de Conſtances, & que c'eſt de ce lieu que ſortent tous les Vendeurs de tailles à tamis, pour s'étendre ſur la face de toute la terre. L'un tire, après ſon depart, du côté de la Hollande, l'autre va en Allemagne, celui là en Italie, & cet autre en Suiſſe; ainſi du reſte. Pour moi j'avois choiſi l'Auvergne pour mon département. C'eſt un fort bon païs, abondant en toutes ſortes de choſes les plus délicieuſes pour la vie; bon pain, bon vin, bonnes Gens. Si l'argent y eſt rare, il en faut peu pour païer nos tamis. J'y voïageois un jour avec Frere Polycarpe, qui en ce tems la étoit vêtu de cuir & chargé de chaudrons & de marmites comme moi de tamis, lorſque nous rencontrâmes dans le grand chemin un Homme navré de pluſieurs plaies, qui venoit d'être volé. Comme il reſpiroit encore, nous eumes la charité de vouloir le ſoulager, mais dans le

temps que nous nous aprêtions à étancher son sang, il expira entre nos mains. Huit Cavaliers qui passerent, nous trouvans attachez à ce mort, crurent que nous étions ses Assassins, nous arrêtérent, nous conduisirent dans le premier Village, & nous remirent entre les mains du Bailly, auquel ils firent leur déposition. Nous avions beau faire des protestations de notre innocence: elle étoit moins forte que l'affirmation de huit témoins qui disoient positivement que nous avions assassiné le mort, parce qu'ils avoient vû de loin les mouvemens que nous faisions pour le secourir, qu'ils prirent pour des violences. Le Chirurgien qui fit la visite du cadavre, attestoit positivement qu'il avoit été frappé de quelques ferremens qui se trouvérent sur le Chaudronnier mon Compagnon, ce qui étoit absolument faux. Il y avoit quelque chose en notre faveur, mais si foible que cela n'étoit pas capable de manifester la vérité. On nous trouva saisis chacun de fort peu d'argent, & la Veuve du deffunt attestoit qu'il en avoit quantité quand il fut tué. On alleguoit à cela que nous avions pu le cacher au pied de quelqu'arbre. Nous fumes transferez dans les prisons de Clermont, les fers aux pieds & aux mains, où, pour nous consoler, le Geolier nous disoit, que si nous voulions avoüer notre crime de bonne grace, nous ne serions que pendus & non pas rompus vifs, comme notre crime le méritoit. Voïant que nous n'avions que l'injustice la plus cruelle à attendre de la part des Hommes, nous

nous

nous tournâmes du côté de Dieu; & nous fimes vœu, ſi ſa miſéricorde nous délivroit, de nous conſacrer à lui le reſte de nos jours dans le premier ordre de Religieux qui voudroient nous recevoir. On étoit près de nous condamner à la queſtion, lorſque notre vœu fit ſon effet. Les Voleurs qui avoient commis le meurtre dont on nous accuſoit, furent arrêtez dans l'inſtant qu'ils venoient de tuer & d'aſſaſſiner deux Marchans, & conduits dans la même priſon de Clermont où nous étions. Comme ils étoient fort perſuadez qu'ils n'éviteroient pas la mort qu'ils avoient tant de fois méritée, ſçachant le péril où nous étions mon Compagnon & moi, ils avoüerent encore ce crime, & nous déchargérent fort à propos; car deux ou trois jours plus tard, un Boureau auroit fait un haricot de nos carcaſſes. Je revins à Gavray, où après avoir dépoſé mes tamis, & donné ordre à mes petites affaires, je fus trouver les R. P. Cordeliers de Vire: je leur fis un détail de mon aventure, & leur declarai le vœu dont je m'étois lié envers Dieu: ils l'aprouvérent & me donnérent le ſaint habit, dont je ſuis revêtu par la divine miſéricorde. Pour mon Compagnon le Chaudronnier, vous voïez qu'il s'eſt métamorphoſé en Capucin, & que de Capucin il s'alloit métamorphoſer en Marquis, ſi je n'étois venu fort à propos pour rabattre cet orgueil, que ſon ordre cache ſous les aparences de la plus profonde humilité, pour s'attirer un reſpect, que ces Barbons méritent d'autant moins qu'ils le briguent par les plus honteuſes impoſtures.

Toute la Compagnie applaudit à la narration de Frere Pierre, alias porteur de tamis, & on loüa autant ſon ingenuité, qu'on blâma la vanité ridicule du très Révérend Pere Gardien des Capucins, & de ſon Frere Polycarpe. J'ai appris cette Hiſtoire de la bouche même de Mr. le Comte de l'Apenty, de celles du Pere le Comte Gardien des Cordeliers, & de ſon Frere Pierre : l'Hermite de Mortain en rejouiſſoit les bonnes Compagnies où il ſe trouvoit ; car où ne ſe fourent pas les Freres Luces ? Il m'en a regalé pluſieurs fois : ainſi elle a toutes les qualitez requiſes pour être reçüe avec approbation. Mais revenons à Mr. le Comte de Brandebourg autrefois le très Révérend Pere Florent, & en cette qualité Compagnon de barbe du Révérend Frere Polycarpe Fils du Marquis de la Gabuzette.

J'ai dit que le Sieur Schrader l'Aîné fut mis de chambre avec le Capucin dans la troiſiéme de la Tour du coin, en la place du Curé de Léry qui avoit honni ſa barbe, non ſans avoir fait quelques contuſions au Révérend Pere. Malheureuſement pour lui l'Allemand haïſſoit naturellement les Moines : ce n'étoit pas la ſon mauvais endroit. Mais le Moine, à cette haine aquiſe, joignit bien tôt des airs de hauteur qui le rendirent inſuportable au Hanovrien. Sous un habit abjet, le coclu-chon en tête, les ſandales aux pieds, ceint d'une corde, & ſon reſte de barbe au menton, il prétendit ſe faire adorer par Schrader, qui s'étant imaginé qu'il étoit le Baron de Pec, le portoit plus haut que ce Moine, que

que malgré la qualité de Jupiter qu'il avoit uſurpée, pour ſe rendre plus redoutable, il regardoit avec un ſouverain mépris. Le Capucin ne lui parloit que de la Princeſſe de Robec ſon Aïeule, de ſes Châteaux, de ſon train, de ſes équipages, de ſes Gouverneurs. Tantôt il s'étoit batu en duel, lorſqu'il n'avoit pas encore renoncé au monde, avec le Marquis un tel; il avoit envoïé un billet doux par ſon Page à une Ducheſſe qui l'aimoit à la fureur. Il vantoit les bons tours du fou de ſon Pere, l'adreſſe de ſes Ecuyers, la bonne mine de ſes Gentils-Hommes; & l'étourdiſſoit de cent rodomontades groſſiérement tiſſuës, plus dignes d'un Guſman que d'un Capucin.

Un jour ils en vinrent ſur ſa préeminence de leurs Nations. Le Capucin élevoit ſes Flamans juſque dans les nües, & abaiſſoit les Allemans juſque ſous ſes ſandales. Schrader parloit de la grandeur des Allemans en des termes tout des plus éloquens; faiſoit voir leur antiquité, leur courage, leurs mœurs: peignoit les guerres qu'ils avoient faites, ou ſoutenues: combien de peuples ils avoient ſubjugué, ſans l'avoir jamais été entiérement: Par quels faits éclatans ils étoient parvenus à l'Empire. Des triomphes de l'auguſte Maiſon d'Autriche, il vint à ceux de l'illuſtre Maiſon de Lunebourg. Le Capucin ſe ſervit des termes les plus outrageans pour l'abaiſſer: eut l'inſolence de ſoutenir qu'il cracheroit d'un bout des Etats du Duc d'Hanovre juſqu'à l'autre bout; qu'à peine ſes Domaines étoient marquez dans la carte, & que ce

n'étoit pas un Prince à figurer avec les autres Souverains. Schrader juſtement irrité de voir maltraſter ſi indignement S. A. S. l'Electeur d'Hanovre, par un Moine l'abjection du Genre-Humain, ne lui répondit que par un coup de chandelier qu'il lui jetta à la tête, & y fit une lucarne droit ſur la couronne monachale. Pour arrêter le ſang qui couloit à gros boüillons, il ſe jetta ſur un tricot, dont il époudra le froc du Capucin à tour de bras. Le ſéraphique crioit de toute ſa force au meurtre! au ſacrilège! & quoiqu'il fût de la tête plus haut que l'Alleman, jamais il n'oſa lui prêter le collet pour arrêter ſa fureur, & laiſſa Schrader le bâtonner tout à ſon aiſe. Il le bâtonneroit encore, ſi les Porte-clefs, accourus aux clameurs du Révérend Pére Prédicateur du Roi d'Eſpagne, n'avoient fait ceſſer le bâtonnage, & retiré les épaules ſacrées, plus qu'à demy moulües, de deſſous la preſſe. Le brave Schrader redreſſeur des tors de ſon Prince, malgré les juſtes raiſons qu'il alégua pour ſa déffenſe, fut mis au cachot, pour avoir audacieuſement marqué à ſang, & aſſommé témérairement l'Oingt du Seigneur. Je dirai, par parenthèſe, que les Officiers n'étoient pas fâchez que cette petite diſgrace lui fût arrivée, pour rabattre l'orgueil monaſtique, & apprendre à ce pétulant Pere à ſupporter ſes Compagnons quand il en auroit de bons. Je ne prétens pas faire une énumération juſte de tous ceux qu'il a eu, puiſque le calcul excéderoit l'arhitmétique du Révérend Pere même: il compteroit plutôt tous

les

NAPOLI

NAPOLI

les coups de bâton de Schrader, quoi qu'appliquez avec une viteſſe extrême, que le nombre des malheureux qui ont gémi avec lui ; car il en changeoit quelque fois plus ſouvent que de chemiſe. Je puis parler pertinemment de ce Combat, puiſque ſi je n'en fus pas le Spectateur, choſe impoſſible, j'en fus au moins l'Auditeur très ému : & ſi ému que je frappai à la porte pour faire dégager ce Religieux des mains peſantes de ſon terrible Aſſaillant. Je puis auſſi faire le détail du ſecond combat ; car j'en ai été en partie la cauſe innocente, quoique ce ne ſoit qu'une nouvelle ouverture des vieilles plaies.

Ce fut au Mois de Septembre 1717. que S. M. le Roi de la Grande Bretagne étant à Hamptoncourt, où le Capucin n'avoit pas manqué de le ſuivre, plus avide de fureter les bonnes tables, que les Egliſes Proteſtantes, dont il a extérieurement embraſſé la Reforme. A l'Egliſe il n'y a que l'eſprit avide de la parole de Dieu qui mange ; aux tables c'eſt le corps qui ſe nourit, & le Révérend Pere dans ces tournois apetiſſans fait connoître qu'il eſt fort corporel ; paſſe s'il ne faiſoit pas des baſſeſſes monachales pour s'y placer. Ce fut, dis-je, à Hamptoncourt que Mr. Schrader ſon ancien époudreur ſuivit ce Béat deſtoqué. Schrader arrivé à Londres, chargé d'argent, comme un crapaut l'eſt de puces, & dans un état qui l'auroit plutôt fait prendre pour un Secretaire des charniers de St. Innocent que pour un Baron, ſuivi d'un petit Houſſard encore plus mal enguenillé

que le Maître, me vint trouver comme le Refuge charitable des pauvres échapez de la Baſtille. Je le reçû de mon mieux, & je le ſecouru même au dela de mon pouvoir; je lui prêtai de l'argent pour ſe rendre à Hamptoncourt, où il trouva le ſécret, à l'aide d'un Tailleur Allemand, qui lui vendoit les choſes deux fois plus qu'elles ne valoient, & que Schrader acceptoit bonnement dans l'intention de n'en rien païer, de paroître en véritable Baron, ſuivi de ſon Houſſard reparé d'une livrée magnifique avec des galons d'argent entre les galons de couleur. A l'aide de cet équipage, qui ne lui coûta que de belles paroles, il eut accès dans les auberges, qu'il païa de la même monnoïe que le Tailleur, le Cordonnier, le Chapelier, les Marchans de vin &c; & de s'introduire aux tables du Roi, où il fut pris pour quelqu'Officier de conſéquence d'Hanovre. A joindre que le different qu'il eut avec le Capucin lui donna un relief merveilleux, par la haine ſécrette que l'on a pour ce Comte défroqué, qui a l'inſolence de prendre le pas ſur des Pairs du Roïaume, & de ſe donner des airs de qualité tout des plus ridicules. Il eſt vrai que les Lords le ſouffrent comme un mauvais plaiſant qui a le bonheur de divertir quelques fois S. M.

Je donnai à Mr. Schrader des lettres pour le Capucin à l'adreſſe de Mr. le Comte de Brandebourg, croïant qu'ils s'étoient parfaitement bien reconciliez à la Haïe, où ils s'étoient vu, & que la bâtonnade étoit oubliée, & les plaïes du cœur refermées avec celle de

la

la tête. Arrivé à Hamptoncourt, la premiére choſe que fit l'Allemand ce fut d'aller voir dîner le Roi ſon bon Prince. Mr. le Baron d'Haremberg Grand Maréchal, qui étoit à table à côté du Roi, l'aïant aperçu ſalua fort civilement ce Cavalier; ce que voïant le Roi, il parla bas à l'oreille du Maréchal qui dit aparemment à S. M. le nom du Cavalier qu'il ſaluoit, ce qui porta S. M. à l'honorer d'une inclination de tête fort gracieuſe. Enſuite Mr. Schrader vit avec étonnement ſon orgueilleux Capucin à la table de S. M. Il le ſalua fort civilement, mais l'autre enorgueilli du poſte qu'il occupoit, loin de répondre à cette civilité, garda ſa gravité monachale & ne le regarda qu'avec mépris, ce qui excita puiſſamment l'indignation de l'Alleman. Au levé de la table il remit au *vénérable* Capucin la lettre que je lui écrivois. Il la mit dans ſa poche ſans lui faire la moindre civilité. Mr. Schrader fut enſuite ſe promener dans les jardins, où il aperçut le Papelard aſſis ſur un banc avec pluſieurs Seigneurs, & entouré de quantité d'autres, auxquels il débitoit ſes fanfaronnades monachales. Lorſque l'Alleman l'aborda, il entendit cet inſolent Cafard, tout farci de bons mets, de vins de Champagne, de Bourgogne & du Rhin, dire que le Roi leur avoit fait ce jour la fort mauvaiſe chére. Il eſt à remarquer que la table du Roi à Hamptoncourt, telle que je l'ai vüe, eſt magnifique, & incomparablement mieux ſervie, que ne l'eſt ordinairement celle du Roi de France. Outre laquelle il y en a une au-

tre toute pareille à celle de S. M. servie en même temps, pour les Seigneurs de la Cour, à laquelle j'ai eu l'honneur d'être admis. Schrader demanda à cet impudent Parrasite, s'il vouloit faire réponse à ma lettre, qu'il alloit renvoïer son Laquais à Londres, qui me l'aporteroit avec plaisir. Le Moine, continuant toûjours ses extravagances outrées, lui dit insolemment tout haut devant tout le monde: Je suis las des coqsalanes de Mr. Constantin, dont il m'importune tous les jours: je n'ai rien à lui dire: je me... (car pour avoir été Capucin, il n'en a pas la bouche moins sale) berne de toutes ces connoissances de Bastille. Celui-ci, ne pouvant plus retenir le torrent de sa bile, lui répondit. Quoi! maudit Faquin, effronté défroqué, tu traites de coqsalanes les lettres d'un Cavalier, sans la bonté duquel tu serois encore par les rües, ceint d'une corde, un sacq sur les épaules, la haire & le cilice sur le dos, des sandales aux pieds, nuds aussi bien que les jambes, demandant l'aumône de porte en porte, tête nüe, cocluchon rabatu, & avec un sourire monachal, répondant aux nigauds charitables: *Deo gratias*: Dieu vous le rende: vous aurez part aux saintes priéres de notre couvent. Messieurs, dit-il à tous les Lords & Cavaliers qui étoient presens, voïez ce Gueux arrogant qui a l'insolence de dire qu'il a fait maigre chére à la table du Roi: ce misérable qui dans son couvent, repaire à filoux sauterelles de l'Apocalypse, ne mangeoit que quelques poix, haricots, ou lentilles: & qui après sa pitance devorée, prê-

toit

toit charitablement ſes épaules aux diſcipli-nes, & aux écourgées des Peres zélateurs & Correcteurs, qui le flagelloient plus que copieuſement. Meſſieurs je vous prie de vous en reſſouvenir, car cela ne tombera pas à terre: je veux en avertir le Roi, & lui faire connoître quel eſt l'ingrat que S. M. admet à ſa table: je ſuis fort trompé, s'il y fait jamais galoper ſa machoire débarbée. Pendant tout ce monologue, les Auditeurs faiſoient des éclats de rire, que notre Conte pour rire avaloit capucinalement, ſans répliquer un ſeul mot. A la fin le Patientdit à l'Agent: taiſez vous, Monſieur, voila le Roi qui vient. A quoi l'autre repartit: tais toi toi-même gueux, tu ne m'apprendras pas le reſpect que je dois à mon Roi, ſans quoi je t'aurois déja caſſé la tête, comme je fis à la Baſtille, quand tu traitois mon Prince, ce Roi qui te donne aujourd'hui du pain, & de quoi païer tes drôleſſes, de Prince de deux liards. L'orgueilleux & mortifié Frére Luce répondit: je me tais par reſpect que vous ſçavez ſi peu garder; & l'autre continua toûjours à lui dire les plus ſenſibles véritez dans des termes très mortifians, & ne ſe tut, que lorſque le Roi fut tout proche d'eux. Comme Mr. Schrader n'avoit pas encore été preſenté à S. M. il s'en éloigna peu à peu, & laiſſa la figure bourſoufflée digerer l'amas de viande dont il s'étoit gonflé, & les couleuvres dont il devoit être amplement raſſaſié.

Le lendemain Mr. le Comte de Bothmar parla de Mr. Schrader à S. A. S. Madame la Prin-

Princeſſe de Galles, qui étant à la promenade s'aſſit ſur le même banc, où le jour précédent le Capucin avoit été ſi bien chapitré; & en préſence de ce Révérend & patient Pere, elle éleva ſa voix, & dit: Où eſt un Cavalier d'Hanovre qui s'appelle Mr. Schrader? Sur quoi il s'avança & la ſalua profondement. Elle lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût été à la Baſtille. Oui Madame, répondit-il avec reſpect, j'y ai été treize ans, quelques jours moins. Y avez vous connu Mr. le Comte de Brandebourg? dit cette Princeſſe. Je n'y ai pas connu le Comte de Brandebourg, reprit-il, mais bien le Capucin que voila, montrant le Moine déguiſé en Cavalier; & il s'en doit bien reſſouvenir, car je lui caſſai la tête, pour les ſotiſes qu'il avoit la témérité de dire de mon Prince. Un jour il eut l'audace d'avancer que l'Electeur d'Hanovre ne pouvoit pas mettre trente mille hommes ſur pied, comme je le ſoutenois: qu'avec ſa bouche de lemproïe, car il ne lui reſte plus pas une dent, telle que vous la voïez, Madame, enfoncée dans ſa barbe de bouc, il pouvoit cracher d'un bout des Etats de Lunebourg, à l'autre bout: que c'étoit un Prince de ſix deniers de revenu. Pour le païer de ſon inſolence, je lui jetai un chandelier à la tête, qui lui fit un abrevoir à mouches, ſi bien appliqué qu'il penſa en être trépané; & pour l'en conſoler, je me ſaiſi d'un des plus gros bâtons d'un fagot, dont je fis ſortir, de la belle maniére la pouſſiére de ſon froc. Il faloit voir, Madame, avec quelle gravité ſes épaules ſoutenoient

noient ce choc. Il y a un plaiſir indicible à bâtonner un Moine de la taille du Révérend Pere; pas un ſeul coup ne porte à faux. Cependant ce bon Duc, qui dans ce tems-là étoit ſi mépriſé de ce Belître, non ſeulement l'a retiré de la miſére, mais encore lui fait l'honneur, tout indigne qu'il en eſt de l'admettre à ſa table. Ce glouton avoit hier la témérité de dire, en ſortant de cette table ſplendide, que S. M. lui avoit fait une très maigre chére. Il en auroit fait une meilleure, ſans doute, en mangeant dans ſon repaire à vermine, avec ſes Caffards des choux & des carotes ſur des aſſiétes de bois, & dans des écuelles de terre. C'eſt où il ſeroit à ſouhaiter que le Roi le renvoïât, pour ôter de ſa Cour un ſcandaleux qui fait bondir le cœur à tous les bons Sujets de S. M. Pendant tout ce beau naré, qui faiſoit ſüer à groſſes goutes le crapaut monachal, qui, ſans replique, ſembloit être ſuffoqué, Madame la Princeſſe rioit à gorge déploïée. Mr. Schrader n'oublia pas tout ce que j'avois fait pour cet ingrat, & l'indignité dont il avoit uſé envers moi. Il en fit le détail à S. A. R. Comment, après lui avoir anoncé ſa liberté dans la Baſtille, nous en ſortimes à la même heure, & nous fumes amenez dans le même caroſſe par deux Exempts & quatre Archers de la Provôté de Paris juſqu'à l'Iſle, où l'on nous ſignifia notre banniſſement de France, avec deffenſes d'y rentrer ſur peine de priſon perpétuelle. De quelle maniére nous fumes de l'Iſle juſques à Gand, où le Capucin me fit la confidence du deſir qu'il avoit de jetter le froc

froc aux orties. Comme à deux portées de fusil du fas de Gand, nous enterrâmes son froc & sa barbe, d'où aparemment il a germé plusieurs petits Capucins, ou du moins une graine vorace qui leur est très familiére. Il dit à cette Princesse avec quelle charité je lui donnai mon justaucorps, mes bas &c. pendant qu'en chemise & en caleçons envelopé dans mon manteau, je l'amenai chez moi à la Haye, où de mon autorité privée je le fis Comte. Comment mon Epouze le fit habiller de la tête jusqu'aux pieds. Avec quelle bonté je le nourri pendant trois mois & demi dans ma maison d'où je ne le chassai que parce qu'il étoit le plus importun & le plus mal-propre de tous les hommes, & qu'il avoit poussé l'insolence, jusqu'à vouloir violenter ma Servante toute laide qu'elle étoit. Enfin comment je m'étois épuisé pour lui fournir toutes ses nécessitez & de l'argent, dont il ne m'a jamais rendu pas un sou; au contraire, il m'a déservi en tout ce qu'il a pu: & c'est ce généreux Bienfacteur, Madame dit Schrader qu'il a le front de traiter d'importun. En un mot il n'oublia rien pour peindre des plus vives couleurs à S. A. R. cet assemblage monstrueux d'ingratitude & de bassesse.

Le Roi arriva auprès de la Princesse, lorsque Schrader achevoit le recit des prouesses de ce séraphique Comte. Elle lui dit: vraiment, Sire, je suis fâchée que V. M. ait perdu sa part d'une Comedie toute des plus risibles. Le Roi commanda qu'on en fit une répétition. Mr. Schrader la vouloit abreger, mais

mais S. A. R. ne voulut pas qu'il y eût un ſeul mot de perdu. L'Acteur même animé par la préſence de S. M. ſe ſurpaſſa & embellit la Scène de nouvelles expreſſions. Quand il vint à l'endroit où le Roi étoit traité de Prince de deux liards, il ſe tourna devers le Comte ridicule & lui dit, en le ſaluant par ironie: je vous remercie. A quoi le Moine, hors des gonds & tout confus, lui répliqua qu'en ce tems là il ne le connoiſſoit pas. Après cela le Capucin pendant un très long-temps n'eut plus de table; il trembla même pour ſa penſion. Frére Florent comme le Geai de la table fut autant mépriſé qu'il étoit auparavant couru pour la beauté des plumes de ſon auguſte Paon, dont il étoit paré, & qui le rendoient inſolent au ſuprême dégré. Le lendemain Mr. Schrader aïant appris que le Capucin avoit affirmé au Roi, que tout ce que ſon Antagoniſte avoit avancé étoit faux, il le chercha par tout. Il le trouva à la promenade avec S. A. R. Madame la Princeſſe de Galles. Il n'y avoit que Mr. le Comte de Bothmar entre elle & le Moine. Mr. Schrader ſe mit entre Mr. le Comte de Bothmar & Frére Florent, auquel il dit, en l'écartant rudement: retirez vous d'ici, Frocart; ce n'eſt pas votre place, c'eſt celle des honnêtes Gens & des perſonnes de mérite. Le Défroqué n'obéiſſant pas aſſés promptement, Mr. Schrader, le fit reculer en lui donnant des pieds dans l'os des jambes. Ce que voïant Madame la Princeſſe, pour éviter les ſuites fâcheuſes de cette affaire S. A. R. rentra dans le Palais, où le Moine la ſuivit

tranſi

tranſi de peur. Son Hercule fougueux l'y pourſuivit, & l'aïant arrêté par la manche, il le voulut tirer hors du Château, pour lui demander ſatisfaction de ce qu'il avoit fauſſement avancé au Roi. Il n'y eut pas moïen. L'on auroit plutôt fait ſortir St. Chriſtophle hors de Notre-Dame de Paris, que mon Poltron de ſon azile. Le prétendu Comte en porta ſes plaintes au Roi. Les Tenans du Capucin inſiſtérent à ce que Schrader fût, au moins, mis aux arrêts. Le Roi n'y voulut pas conſentir. Mais il lui fit dire par Mr. Cok ſon Vice-Chambellan, qu'il lui pardonnoit l'inſulte qu'il avoit faite au Comte de Brandebourg, quoique très criminelle, puiſqu'il l'avoit maltraité en préſence de S. A. R. Madame la Princeſſe de Galles, dans ſon Palais: qu'il lui déffendoit à l'avenir toute voïe de fait, mais principalement dans l'enclos de ſon Château. Sur la nouvelle qui s'en répandit par tout, j'arivai le jour ſuivant à Hamptoncourt, où je croïois trouver nos deux Champions égorgez. Point du tout: une eſpèce de confuſion en avoit chaſſé le Capucin: mais l'odeur de la cuiſine, encore plus forte que la peur de la mort, l'y rapella peu de jours après, où je l'y vis bruſquer avec un front d'airain la honte pour acrocher les plats ſes uniques Amis. Il eut la baſſeſſe de faire prier Schrader, qu'il lui permît d'être admis dans le le Grin-claſſ, autrement la table verte, pour y dîner avec lui, & but à la ſanté de l'Alleman, pour le remercier de la grace qu'il lui avoit faite d'y conſentir. Je vis ce pauvre humi-

humilié, pour lui reprocher la témérité qu'il avoit eüe de traiter mes lettres de coqualâne. Il nia la choſe hautement: il eut l'inſolence de me dire, qu'il n'y avoit que des fous, qui prenoient le parti d'un fou tel que Schrader. Je lui repliquai qu'il parloit téméraire-ment puis que toute la Cour ſe déclaroit hautement pour ſa Partie; & que s'il m'adreſſoit le compliment à moi perſonnellement, je lui ferois connoître que je ſçavois punir les inſolens. Que je ne connoiſſois pas de fous plus dignes des petites-Maiſons que certains Moines défroquez. Il ſe radoucit à ce compliment, & il me proteſta qu'il ſeroit très fâché de me deſobliger. S. A.R. Made. la Princeſſe m'ordonna de lui dire ce que je ſçavois de leur different de la Baſtille: ce que je fis avec toute l'ingenuité poſſible. Un autre qu'un Capucin, à qui une pareille diſgrace ſeroit arrivée, ſe ſeroit caché ſous la terre, ou ſeroit retourné s'enſevelir dans les tenèbres de ſon Couvent; mais ce généreux Comte a regardé cette avance comme une bagatelle, & eſt revenu ſur l'eau mieux que jamais. Je ne m'étonne pas que cet Homme ſe fourre par tout; c'eſt un privilége attaché à tous les Moines: mais je ſuis ſurpris comme on le reçoit par tout; & comment des Perſonnes de piété & de bon goût ſouffrent un défroqué, ſans pitié, ſans politeſſe & d'une effronterie effrenée. J'avoüe que Schrader a fané toute la gloire qu'il avoit acquiſe dans cette attaque du Capucin, par des actions tout à fait irréguliéres, cependant le Capucin n'eſt pas moins

moins chargé de confusion par les véritez qu'il lui a dites, & les avanies qu'il lui a faites. Mais c'est sauter trop loin de la Bastille à Hamptoncourt: c'est où nous ont conduit les combats de Schrader avec son Moine: revenons à lui & voïons ce Révérend Pere dans sa Prison varier incessamment la Scène.

On lui donna pour Compagnon le Comte d'Albaterre, de la Maison de Medina-Celi. Celui-cy n'étoit pas un Comte pour rire, comme le Capucin, mais un Seigneur des plus distinguez d'Espagne.

Ce Comte, très bien fait de sa personne, pouvoit avoir quelque ressort detraqué dans la machine de son cerveau, qui acheva de se fausser violemment dans la Bastille. Il s'étoit mis en tête que la Couronne d'Espagne lui apartenoit sans contestation; & que l'unique moïen de terminer l'important different qui étoit entre la Maison d'Autriche & celle de Bourbon, pour la succession de la Monarchie, c'étoit de ceder ses droits au Duc d'Anjou. Pour cet effet il sortit de sa Patrie, & vint à la Cour de France faire des offres si généreuses qu'elles devoient fléchir les Ministres de cette Cour en faveur de son zèle. Il en fut bien paié, comme on le va voir. Il fit sa proposition au Roi même, & lui dit que l'estime qu'il avoit pour lui, l'engageoit à lui sacrifier sa couronne, & qu'il venoit exprès pour la remettre au Duc d'Anjou son Petit-Fils. S. M. qui crut entrevoir un peu du Dom-Quichotte dans le dévelopement de ses droits, remit l'examen de cette importante

affaire

affaire à ſes Miniſtres, qui en attendant l'entiére démiſſion du comte jugerent à propos de l'envoïer au Château-Roïal de la Baſtille, pour y être ſplendidement traité à la Bernaville, en reconnoiſſance de ſa bonne volonté.

Il faut avoüer que ſa Femme ne nuiſit pas à ſon empriſonnement. Car ſi on ne le récompenſa pas de la table du Roi, dirigée par le Harpagon des Harpagons, immédiatement après ſon arrivée à la Cour, on lui donna tout au moins le temps de la voir, d'y faire des connoiſſances, & même de s'y marier. Voici le cas. Le Comte voïant que non ſeulement les Dames de France, loin d'être retirées comme celles d'Eſpagne, ſe produiſoient à la Cour, mais même qu'elles y commerçoient librement avec tout le monde, commerça avec la Veuve du Marquis de Montal, Fils du brave Montal Lieutenant Général des Armées du Roi. Elle étoit jeune, bien faitte, & avoit de l'eſprit. En falloit-il davantage pour attendrir le cœur d'un Eſpagnol? Il l'aima bien tôt à la fureur. Elle ébloüie par une quantité conſiderable de quadruples, qu'elle aimoit encore mieux que le Comte, ne balança pas à prononcer le gros *oui* dans toute ſon étendue. Mais quand elle fut ſaiſie des piéces de quatre piſtolles, elle négligea bien-tôt la principale, c'eſt à dire le Comte. Les Eſpagnols font l'amour d'une autre façon que les François; ils gardent leur gravité par tout, & ne ſe ſervent d'une Femme, que comme de quelque choſe que la bien ſéance m'empêche

de

de nommer. Le premier Mari de la Belle, aparemment avoit plus de feu que le ſecond; du moins avoit-il plus de politeſſe, plus de tendreſſe, & plus de complaiſance. Ces deffauts dans le nouveau Mari portérent de la froideur dans le cœur de la jeune Epouze: de la froideur on paſſe bien-tôt au dégoût; & du degoût il n'y a plus qu'un petit pas pour aller au mépris. Quoiqu'il en ſoit, le Comte, qui avoit des talens admirables pour découvrir des eaux, les faire joüer en cent maniéres ingenieuſes, & les éloigner de leur centre par mille élans prodigieux, (ce n'étoit pas par ces jets d'eau qu'il pouvoit réchauffer le cœur de ſon Epouze) s'occupoit uniquement de l'art hydrolique, & négligeoit parfaitement celui de plaire. Enfin ſoit que le Comte fût importun à la Cour de France, par ſes offres chimériques; ſoit qu'il le fût à ſa Femme par des maniéres deſaprouvées, & des raiſons ſécrettes; comme elle avoit des liaiſons très particuliéres avec Mr. d'Argenſon, le pauvre Comte, ce Roi imaginaire, ſe vit tout d'un coup entraîné à la Baſtille, pour prix de ſa couronne. Il fut d'abord enfermé ſeul: mais comme Mr. du Joncas, intime Ami de Made. la Comteſſe d'Albaterre, s'aperçut que le pauvre & infortuné Seigneur bâtiſſoit de terribles châteaux en Eſpagne, ſans le ſécours d'Armide, pendant que ſon Epouze mettoit à profit ſes doublons, il mit ce Comte en la compagnie du R. P. Florent de Brandebourg. Du Joncas croïoit faire cela pour une bonne fin: mais c'étoit tout le contraire.

il ne pouvoit pas mieux placer l'Epoux de ſon Amie s'il vouloit le faire devenir fou pommé ; & plus mal s'il vouloit le remettre dans ſon bon ſens.

L'experience le fit bien-tôt connoître. Quoique ce pauvre Comte s'occupât très volontiers, ſoit à former de petits jets d'eau ſur ſa fenêtre ; ſoit à deſſigner ; il déſſignoit fort proprement. Il a fait un Panon Généalogique de toutes les armes de ſa Famille, & de ſes Alliances, contre un pan de mur de la troiſiéme chambre de la Tour du Coin, que j'ai depuis eu tout le tems de voir, qui eſt fort bien Choſe ſurprenante ! mais fort ordinaire aux Eſpagnols, il ne ſçavoit ni lire ni écrire. Il faut que cette nation ſoit d'une grande indolence ! On apprend aux Enfans de qualité à monter à cheval, on les exerce à la courſe des taureaux, au maniment des armes &c. & on ne leur apprend pas à lire & à écrire, pas même à prier Dieu : il y en a peu qui ſçachent ce que c'eſt que l'Ecriture Sainte. Faut-il s'étonner ſi la ſuperſtition, l'idolâtrie, & même l'atheïſme y régne ſi fort ? Le Capucin profitoit de l'abſtinence du Comte tout de ſon mieux : il n'y a pas de nation plus ſobre que les Eſpagnols ; ils pouſſent la diette à l'excès. Par bonheur le Moine Flamand étoit l'antipode de l'abſtinence. Si le Comte mangeoit peu, le *bon* Religieux ſupléoit à ſon deffaut, il n'y avoit rien de perdu. Il fatigua tant le pauvre Eſpagnol par ſes jactances monacales & ſes malices, que, quoique ce Seigneur fût la douceur même, d'une bonté & d'une

patience angelique, il le demonta juſqu'à le mettre à deux doigts de ſa perte.

Je vais raporter un fait qui eſt autant véritable qu'il eſt incroïable. Mr. le Comte de Brandebourg, quelqu'irrité qu'il ſoit contre cette Hiſtoire, il ne le devroit être que contre ſes mauvaiſes maniéres, dont je ſuis contraint de la ſalir, & Mr. de la Baſtide Gentil-Homme de Xainte Capitaine dans le Régiment du Roi, conjointement avec tous les Officiers & Porte-clefs m'en ont fait le reçit pluſieurs fois: & pour peu qu'il reſte de ſincérité à Mr. de Brandebourg il peut l'atteſter ici à tout le monde. A ſon deffaut Mr. de la Baſtide, fort honnête Homme, & dont je vais raporter l'Hiſtoire eſt à Xaintes où j'apprens qu'il s'eſt établi, qui en dira la vérité telle que je vais la raporter; puiſque conjointement avec le Capucin, il étoit le Compagnon de ce pauvre Comte, lorſqu'il pouſſa le jeune immoderé juſqu'à l'excès que l'on va voir.

Le Comte d'Albaterre crut qu'un moïen infaillible, pour ſe délivrer des cruelles mains de ſes Tyrans, c'étoit d'offrir à Dieu un jeune extraordinaire, pour fléchir ſa divine miſericorde, qui devoit le tranſporter avec toute la Tour du Coin en Eſpagne. Pourquoi non? L'on montre encore aujourd'hui à Ste. Anne en Auray en Bretagne un coffre, dans lequel le Seigneur du lieu, captif en Alger, fut tranſporté pendant une nuit, d'Alger en Aurai. Il étoit enfermé dans ce coffre, gardé par deux Mahometans aſſis ſur le coffre, on devoit le faire mourir le lendemain,

main, pour avoir blaſphémé contre le Grand Prophète Mahomet; il fit un vœu à Madame Ste. Anne Mere de la Ste. Vierge, que ſi elle le délivroit de ce peril, il lui feroit bâtir une Chapelle ſur ſes terres tout des plus magnifiques. Le vœu fait, crac, voila le coffre, le Gentil-Homme dedans, les deux Algeriens aſſis deſſus tranſportez tout brandis, ſur le lieu même où eſt aujourd'hui la Chapelle miraculeuſe. Car le bon Gentil-Homme tint ſa promeſſe à Ste. Anne. Il fut de bonne foi, & ne fit pas comme ce Bas-Normand qui ſe voiant près de perir ſur mer avec ſon Fils, promit à Madame Ste. Barbe en Auge, que ſi elle les delivroit il lui donneroit un cierge gros comme le mât de ſon navire. Ah! mon Pere, lui dit ſon Fils, vous nous ruinez! Tais toi petit étourdi répartit ſon Pere, quand nous ſerons en lieu de ſeureté, je lui en donnerai un qui ne ſera pas plus gros que le doigt. Le Breton fut plus fidelle: la Chapelle fut bâtie: on dit même que les Anges s'en mêlérent; & il s'y fait des miracles par douzaines. On affirme que le coffre a cette vertu, que tous ceux qui le baiſent bien dévotement avec la foi requiſe, ſont aſſurez de n'être jamais eſclaves. Pourquoi n'ai-je pas fait ce Pélerinage? je n'aurois pas été captif chez les Algériens de la Baſtille. Voiez où nous a porté la foi de notre Eſpagnol! revenons à notre Comte.

Il jeûna d'une ſi terrible maniére, que je ne ſçai que St. Simon Stilite qui l'ait ſurpaſſé. Mais ſi les faits de la Légende ſont fabuleux,

ceux-ci, loin d'être apocryphes, ſont très conſtans. Il paſſa tout un carême compoſé de quarante ſix jours ſans manger quoique ce ſoit, excepté le Dimanche. Il paſſoit ſix jours de la ſemaine ſans prendre une goute d'eau, un ſeul grain de millet : rien ne lui entroit dans le corps, que le très mauvais air de la Baſtille. Mais ſitôt, qu'au ſamedi, minuit avoit ſonné pour commencer le jour du Dimanche, ce Penitent Caméléon débutoit par faire de la boüillie avec de la mie de pain & du lait, qui compoſoit la baſe de ce qu'il devoit entaſſer dans ſon ventre pendant tout le jour : car il ne ceſſoit de manger continuellement depuis la minuit du ſamedi, juſqu'à minuit du Dimanche. Ainſi c'eſt un miracle comme il ne crevoit pas de tout ce qu'il mettoit dans ſon corps pendant ce jour, & de ce qu'il ne mouroit pas, pour n'y rien mettre pendant les ſix autres, ſans aucune exception. Qu'on ne me diſe pas que c'étoit un Hypocrite qui mangeoit la nuit : non il jeunoit de bonne foi. Le R. Pere Florent & Mr. de la Baſtide m'ont affirmé depuis, qu'ils l'avoient veillé pluſieurs fois ſoigneuſement, ſans lui avoir vu prendre la moindre nouriture. On lui ſervoit tous les jours un ordinaire aſſés paſſable, dont il ne renvoïoit rien à la cuiſine; il reſervoit le tout pour le manger le Dimanche. Il eſt vrai que le Révérend Pere Capucin mettoit bon ordre à ce que rien ne fût gâté : car lui même m'a dit que comme il ſe relévoit la nuit, pour obſerver ſi le Comte ne mangeoit rien, crainte de s'endormir, & de laiſſer per-

perdre les biens du bon Dieu, il ſe ſaiſiſſoit de tout ce qu'il y avoit de meilleur, & le plongeoit dans ſa pance, qu'il humectoit de la plus grande partie du vin de l'extravagant Abſtinent. Le bon Pere Florent n'avoit garde d'avertir les Officiers du jeune immodéré de ſon pénitent Compagnon : il avoit de fortes & ſolides raiſons pour n'en rien faire. Il n'avoit que trop jeuné dans ſon Couvent, pour ne pas réparer ces mauvais tems, quand il en trouvoit l'occaſion : ainſi il faiſoit valoir celle-ci de la belle maniére. Si le Comte devot aſſembloit une quantité prodigieuſe de pain & de vin, qu'il entaſſoit dans la cheminée, pour en faire un ſacrifice à Melchiſedec le jour de la Pentecôte, pour obtenir de ce Grand Prêtre ſa délivrance, un autre Prêtre de la nouvelle Loi empêchoit bien que ce vin ne fût gâté. Le Capucin en mouilloit ſa barbe toutes les nuits à diverſes & frequentes répétitions, ſans s'inquiéter ſi Melchiſedec le regardoit faire au travers des tenèbres, qui en déroboient au moins la connoiſſance au Comte, & n'ôtoit rien au mérite de ſes bonnes intentions, en diminuant une portion de ſacrifice fort inutile à Melchiſedec, & très favorable aux entrailles du Séraphique Pere. Ceux qui douteront de la voracité de ce Révérend Pere Capucin, peuvent en connoître la vérité, en le voïant manger à la Cour, ſoit à la table verte, ſoit chez les Seigneurs & même chez le Roi, qui l'admet à la ſienne, pour exciter, comme je le croi, ſon apetit, car ce Révérend

Pere, que j'ai érigé en Comte, y devore avec une rapidité que l'œil a de la peine à ſuivre, & boit encore mieux à proportion qu'il ne mange. Il a tout à fait oublié la portioncule monachale, & il s'indemniſe extraordinairement de la diſette qui l'affamoit dans ſon couvent, & qui ſembloit éguiſer ſes dens, pour ravager toutes les tables d'Angleterre. Mais je me trompe puiſqu'il ne lui en reſte plus aucune: auſſi n'en a-t-il plus beſoin, depuis qu'il a trouvé le ſécret étonnant de boire les viandes, qu'il engloutit ſans mâcher. Auſſi quand on l'invite, pour avoir le plaiſir de voir ſon expédition, on le compte pour huit, & on a ſoin d'avertir le Maître d'Hôtel de faire ſervir de ſon côté les piéces le plus de deffence. Mais revenons au ſacrifice de Melchiſedec, & à ſon Sacrificateur immodéré dans ſon incroiable abſtinence.

L'auſtérité en vint juſqu'aux oreilles de Mr. du Joncas, qui eut pitié de ce pauvre étranger. Il avertit Mad. la Comteſſe d'Albaterre du pitoiable état où étoit ſon Mari: elle n'étoit, peut être, pas fâchée qu'il fût à la Baſtille, mais elle ne vouloit pas que l'horreur de ce lieu lui fit perdre l'eſprit. Conjointement donc avec Mr. du Joncas elle ſolicita ſa liberté & l'obtint; & le pauvre Comte en ſortant laiſſa le ſoin au Révérend Per. Florent de faire le ſacrifice à Melchiſedech du pain & du vin qu'il avoit entaſſé dans la cheminée. Ce bon Pere jugea à propos de laiſſer faire aux Porte-clefs tel uſage qu'ils voudroient du pain; mais pour le vin

il

il l'arrêta, bien reſolu d'en faire un ſacrifice, non pas à Melchiſedech, mais à Bacchus, comme à un Dieu qui lui étoit plus connu que ce Prêtre aboriginaire. En effet tant que le vin dura le Révérend Pere ſe mettoit en état deux ou trois fois par jour, d'être porté en triomphe ſur l'Ane du bon Pere Sylène, s'il eût été permis de faire des bacchanales à la Baſtille, & qui auroient été d'autant plus rejouiſſantes, que les Bacchantes ſont peu accoutumées à mener après elles un ébriaque enfroqué dans l'atirail d'un Capucin, & de le faire traîner par la corde à leurs petits Chévrepieds. Spectacle extraordinaire & digne d'être gravé par quelque fameux Callot, ce qui vaudroit bien la Diablerie de St. Antoine. Mais venons à l'Hiſtoire de Mr. de la Baſtide que j'ai promiſe, en ce tems là Spectateur involontaire & très deſolé des fréquens ſacrifices bacchiques du Révérend Pere Florent.

Le Capitaine dont je vais décrire l'Hiſtoire eſt un Homme très bien fait gentilhomme de la ville de Xaintes, Capitaine dans le Regiment du Roi fort brave, & fort poli. La guerre ne lui a rien fait perdre de ſes études, car lorſque je l'ai connu très particuliérement dans notre Enfer, il étoit encore très bon Philoſophe, excelent Orateur, & Poëte plus que mediocre. Mais les ſaillies fougueuſes du R. Pere Florent Capucin avec lequel il a été mis, malgré lui, pluſieurs fois, lui ont penſé faire perdre l'eſprit, & lorſque le 13. de Septembre 1711. je fus mis en ſa place avec ce Séraphique

Pere, pour le ſalut de mon ame & la remiſion de mes péchez, il étoit temps qu'il en ſortît: car pour peu qu'il y fût demeuré, je croi que c'étoit un Homme perdu. J'ai plus ſouffert avec ce Moine depravé pendant près de vingt deux mois que j'ai été de chambre avec lui, que je n'ai fait pendant tout le reſte de ma Priſon; quoique j'aie été pendant 7 à 8: ans enfermé avec des fous furieux.

C'eſt l'homme du monde le plus diſſolu: il ſe vantoit des bonnes fortunes que ſon froc lui avoit procurées, même avec des Dames de la premiére qualité, dont ce bouc avoit les portraits garnis de diamans: l'excelent ragoût qu'un Capucin! Menteur au ſouverain dégré; calomniateur; malin, ne cherchant qu'à deſobliger ſes Compagnons & à les diviſer; ou à les accuſer auprès du Gouverneur, ou de ſon R. P. Riquelet Jéſuite, qui en faiſoit ſon Idôle. Glouton d'une voracité à dégoûter un Huron, & affamer tous ſes Compagnons. Pour avoir la liberté de lire dans ſes livres, car le Gouverneur lui avoit permis d'en avoir, il falloit que mon Compagnon & moi nous lui donnaſſions la meilleure partie de notre ordinaire & de notre vin. J'avois pour Second Compagnon avec lui le nommé Mr. Janiçon de Mont-devis, fils de Mr. Janiçon Intendant de Mr. le Maréchal de Schomberg: c'étoit un très bon Enfant; mais qui ne pouvoit ſe paſſer de tabac, dont le Séraphique Pere avoit toûjours une copieuſe proviſion, fumant inceſſamment comme un Goujat.

J'ai

J'ai vu cet Anthropophage exiger nos deux ſoupes & nos deux bouteilles de vin, pour accorder une pipe de tabac à ce pauvre jeune homme, & devorer nos deux ordinaires & boire notre vin, ſans nous en offrir une goute, en riant à gorge déploïée comme s'il avoit fait l'action la plus réjouiſſante. Bien m'en prenoit de ne faire aucun uſage du tabac. Depuis le haut de la tour juſqu'au bas, tous les Priſonniers qui connoiſſoient ſa voracité famélique lui envoïoient les reſtes de leurs dînez, ou plutôt ce qu'ils s'étoient épargné deſſus; principalement ceux qui avoïent la demangeaiſon d'écrire : car ce béat Pere leur donnoit le quart d'une feuille de papier gris pour la moitié de leur viande. Souvent les Priſonniers rebutez de ſes importunitez, lui ont envoïé un morceau de bœuf bouilli, dans un mouchoir ſalle, plein de tabac, & qui n'avoit blanchi de plus d'un Mois; ou dans un chauſſon qui avoit pouri aux pieds du Bienfacteur; quand ils y auroient mis de la plus fine, tout auroit paſſé : il avaloit ces excelens mets avec plus d'avidité qu'un chien de chaſſe; quoi qu'ils euſſent en outre paſſé par la cheminée, par des trous capables de degoûter juſqu'aux chats. Sans Foi, ſans Religion, ſans l'ombre même de la moindre dévotion. Il s'efforçoit de faire croire aux Priſonniers que j'étois un Hypocrite, parce qu'il me voïoit prier Dieu : action que je ne lui ai jamais vu pratiquer. En vingt deux mois je ne lui ai pas vû lire un ſeul feuillet de ſon Breviaire. Les jours que ce bon Chrétien communioit, c'étoit encore pire.

Etoit-il rentré dans notre chambre, pour actions de graces, il chantoit les chanſons les plus diſſolües. J'en raporterai quelques unes de ſes plus favorites & des moins ſcandaleuſes: après quoi il danſoit avec ſes deux énormes ſandales, peſant au moins cinq livres chacune, de la maniére du monde la plus ridicule, & la plus riſible: car jamais homme n'a été plus lourd & moins adroit. Un jour qu'il ſortoit de la *table ſacrée*, il entreprit de prouver qu'il y avoit moins de péché, & infiniment plus de plaiſir à commettre le crime abominable qui attira le feu du Ciel ſur les Villes impudïques, que d'avoir la connoiſſance d'une Fille, & de nous faire connoître, par mille affreuſes raiſons, qu'il en étoit parfaitement convaincu. Il fit un traité, dans lequel, feignant de prouver la Divinité de Jeſus-Chriſt, il citoit tous les paſſages de ſes plus cruels Ennemis, & ſe ſervoit des autoritez de tous les Philoſophes de l'antiquité & des modernes, qui ont eu la témérité d'écrire contre la Divinité même. Ce qu'il y a de plus prodigieux dans des actions ſi monſtrueuſes, c'eſt que le *Zèlé* Bernaville & le *vénérable* Pere Riquelet même ne l'ignoroient pas; & cependant ils fermoient les yeux ſur une vie ſi diabolique. J'ai entendu & tous les Priſonniers l'ont entendu comme moi, ce Révérend Pere rompre ſa porte à force de frapper, pour ſe faire aporter de la viande en carême & jurer le St. Nom de Dieu avec des blaſphèmes épouvantables, comme le plus feroce de tous les chartiers embourbez dans la Baſſe-Bretagne. Dieu, qui

qui m'eſt témoin de ce que j'écris, ſçait que c'eſt la vérité, & je le prie de me punir, ſi je la déguiſe. Cependant il y a des perſonnes aſſés aveuglées pour courir après ce ſcandaleux deffroqué, comme après l'Homme du monde le plus poli & le plus galant. Comment des Dames ſoigneuſes de leur réputation, peuvent elles ſouffrir une langue de ſerpent qui dechire de gayeté de cœur & par une jactance abominable les perſonnes de la premiére qualité & peut-être les plus innocentes? J'aurai ſujet de parler de cet amphibique Courtiſan dans tout le reſte de cette Hiſtoire : mais avant que d'achever celle de Mr. de la Baſtide, qui eſt un fidelle témoin de la plupart des choſes que je dis ; je vais donner quelques unes des chanſons, de ce Moine, à mon Lecteur, de celles au moins incapables de lui faire horreur ; car il en chantoit de ſi infames, que j'aurois honte d'en ſalir mon papier.

Quæ ſacro tincta pudore
Audiret meretrix, non dicam Filia Virgo.

Chanſons favorites du R. P. Florent Capucin.

Ah! Dariolette
Si douillette
Si blanchette
Je connois ſur l'étiquette
Que tu ne t'en feras prier,
Car lorſque le Chevalier

Avec la Dame a fait emplette,
C'eſt la raiſon que la Soubrette
S'ébaudiſſe avec l'Ecuyer.

AUTRE.

Lucas a dans ſa Famille
Douze enfans ſe portant bien:
Il court un bruit par la Ville
Que ſi chacun reprend le ſien
Le ſieur Lucas n'aura plus rien.

AUTRE.

Un jour d'été Charlot
Preſſoit d'amour Charlotte;
Charlote le prit au mot;
Charlot la prit par la... cote:
Ah! la pauvre Charlote!
Ah! le pauvre Charlot!

AUTRE.

Tout Paris eſt à la nage
Le long de ce rivage:
Ah! que de corps nuds.
Ici les cœurs ſont émus,
Quand les yeux vont au fourage:
Que de cœurs ſont au pillage,
Que les coups d'amour ſont drus.
La Coquette la plus ſage
N'y revient pas davantage;
Quand les Baigneurs n'y ſont plus
Ses boras ſont peu courus.

AUTRE.

La Femme, en ſa malice,
Reſſemble à l'Ecreviſe,
Qui va à reculons.
De l'une & l'autre bête
Retranchez en la tête,
Tout le reſte en eſt bon.

AUTRE.

Prend mon Iris, prend ton verre,
Buvons tous deux à longs traits;
Rend ma bouteille legére,
Et ne la deviens jamais.
L'Amour, qui nous verra faire,
Entrera dans le myſtére,
Pour avoir ſon tour après,
Prend mon Iris &c.

SUR LE MEME AIR.

Quel agreable ſpectacle
Dans cet antique feſtin!
Qu'il fut charmant ce miracle,
Qui fit changer l'onde en vin!
Ah Philis! ſi ce negoce
Pouvoit ſe faire à ta noce,
Je t'épouſerois demain.
Mais helas! le mariage
Aujourdhuì n'eſt plus ſi beau;
Dès qu'on eſt dans le ménage
Le vin prend le goût de l'eau.

AUTRE.

Au chat! Au chat! au chat! au chat.
Il n'eſt plus temps; en vain votre colére éclate:
Lorſque le traître a mis la pate
Sur l'endroit delicat
Avant que le ſcélerat
Vous flate
Il faut crier: au chat! au chat.

AUTRE.

Jamais une Fille ſage
Ne doit rendre un Amant heureux.
Il faut pour flater ſes vœux
Seulement du badinage;
Mais d'en faire davantage,
C'eſt riſquer d'éteindre ſes feux.

SUR LE MEME AIR.

Evitez avec adreſſe
D'accorder un certain moment:
Le dernier emportement
Eſt la fin de la tendreſſe:
Qui ſuccombe avec foibleſſe
A bientôt perdu ſon Amant.

Autre ſur l'air des Folies d'Eſpagne dont les Vers ſont attribuez à un Grand Prince & appliquez à Made. la Princeſſe de Conti.

Le Printemps eſt bien moins fleuri qu'elle;
D'un beau jour la naiſſance plaît moins:
Tous les yeux diſent qu'elle eſt plus belle;
Tous les cœurs en ſervent de témoins.

Autre du même ſur la même.

Votre beauté, Grande Princeſſe,
Porte les traits dont elle bleſſe
Juſques aux plus ſauvages lieux:
L'Afrique avec vous capitule;
Et les conquêtes de vos yeux.
Vont plus loin que celles d'Hercule.

S'il eſt bien vrai qu'il vous adore,
Que je plains ce pauvre Roi more,
D'être ſenſible à vos apas:
En vain avec vous il s'explique,
La France ne donnera pas
Son Ange au diable de l'Afrique

AUTRE.

Un inconnu pour vos charmes ſoupire
Son ſort égaleroit celui des Dex
S'il pouvoit lire
Dans vos beaux yeux
Qu'avec plaiſir vous ſouffrez dans ces lieux
Les ſoins qu'il prend de vous oſer le dire.

L'on

L'on dit par tout que je cherche à vous plaire
Que de mes vœux vous faites tout l'objet:
J'en fais myſtére,
Je ſuis diſcret:
Mais belle Iris l'amour ſçait mon ſécret;
C'eſt un Enfant qui ne ſçait pas ſe taire.

Charmante Iris, ſans crainte de murmure,
Bois quatre coups de ce jus précieux;
Et je te jure
Par tes beaux yeux,
Que quand la nuit aura voilé les Cieux,
Quatre autres coups finiront l'aventure.

L'Enfant gâté, de la belle Cythére
Peſte & fait bruit: mais quand il eſt chez vous
Laiſez lui faire
Un peu joujoux,
Et prêtez lui certain petit bijoux,
Qui l'amuſant le fera bien-tôt taire.

AUTRE.

Le gros Colas d'amour épris
Diſoit l'autre jour à Nanette:
Folette tes apas m'ont pris,
Comme le chat fait la ſouris:
Mais ſi je te trouvois ſeulette
Deſſus l'herbette,
Je te prendrois malgré tes cris,
Tes cris, ... le ruban de ta houlette.

AUTRE.

Dans les combats je ſuis un Diable;
Mon nom de guerre eſt la terreur:
Mais chez un hôte un peu traitable
Je ſuis, par ma bonté ſurnommé la douceur.
Pourvu qu'il me laiſſe égorger ſa volaille,
Vuider ſa fûtaille,
Emporter ſon manteau,
Je ſuis doux, doux comme un agneau

Lorſque mon Hoſte eſt raiſonnable,
Je ne cherche que ſon profit:
Si je paſſe la nuit à table
C'eſt pour ne point uſer ni ſes draps, ni ſon lit.
Pourvu qu'il me donne pour mon uſtancile
Sa Femme & ſa Fille,
Sa Servante Iſabeau,
Je ſuis doux, doux comme un agneau.

AUTRE.

A force de trop raiſonner
Le plaiſir ſe recule:
Ah! laiſſez moi donc avancer;
Levez votre ſcrupule:
L'heure du Berger va Sonner
Voïez à ma pendule.

Tu crois me tromper tous les jours;
Je ne ſuis pas crédule:
Si je refuſe tes amours,
Ce n'eſt pas par ſcrupule;

C'eſt

C'eſt que je croi qu'il eſt toûjours
Six heures à ta pendule.

AUTRE.

Les plaiſirs vous ſuivront deſormais ;
Vous allez voir vos deſirs ſatisfaits.
Un Tendron novice
Tombe en vos filets ;
N'allez pas faire ici le jocriſſe :
Tambour battant menez moi votre Agnès,
Il eſt temps que la jeune Bergère
De ſes apas, avec vous, faſſe un troc ;
Cela vous eſt hoc.
On épouſe aujourd hui ſans Notaire.
L'uſage approuvé
Eſt ſous ſeing privé.
L'amour carillonne,
Et j'entens qu'il ſonne
Du haut du clocher
L'heure du Berger.

AUTRE.

L'éclat des grandeurs m'importune ;
Mille ennuis troublent la fortune ;
Elle eſt moins ſtable que Neptune.
Sous les étendars
D'amour on ſouffre trop de peine ;
Et ſous ceux de Mars
La vie eſt incertaine
Chercher les hazards
Eſt une chimère vaine.
Tombeau du chagrin

Bon

Bon vin, bon vin
Toi ſeul tu peux faire un heureux deſtin.

Prendre pour guarand de ſa vie
Sur mer une planche pourie,
Ah! Dieu quelle étrange folie!
Fi, ſi des Marins
Les vents ſont grands, la mer profonde:
Souvent les Marſoins
Leur y ſervent de tombe.
Pour moi qui ſur tout crains
De m'enyvrer de l'onde,
S'il n'eſt une mer de vin
De vin, de vin,
Je veux ſur terre finir mon chagrin.

AUTRE.

Que Rome contre moi tonne,
Que Genève en faſſe autant,
Que la France me dragonne,
Quand je bois je ſuis content.
Je ne ſuis ni Calviniſte,
Janſeniſte, ni Romain;
Mais je ſuis bon quiétiſte,
Quand je tiens mon verre en main.

Saint Paul du troiſiéme étage
Où s'éleva ſon eſprit,
Parloit un autre langage,
Quand du Ciel il deſcendit:
Il ne parloit que de gloire,
Où l'on ne comprenoit rien;
S'il nous eût parlé de boire
Nous ſerions tous gens de bien.

AUTRE.

Quand je bois du vin je ſuis aiſe,
Et j'aime Catin quand je la baiſe:
Quoi qu'ils ſoient tous deux chauds comme braiſe,
L'un me met en feu, l'autre l'appaiſe.

Laiſſons chamailler l'Allemagne
L'Angleterre, la France & l'Eſpagne;
Laiſſons chamailler toute la terre;
Et ne chamaillons qu'avec le verre.

Maxime que ce Révérend Pere mettoit de tout ſon cœur en pratique, quand le cas y écheoit.

AUTRE.

Choquons de verre;
Il n'eſt point de plus douce guerre,
Que celle qu'on fait dans le vin;
Ce que le vin couche par terre
Se porte bien le lendemain.

AUTRE.

Vos yeux dans ce repas remportent la victoire
Sur les rubis du vin & les raïons du jour;
Ne m'ordonnez donc pas d'ris un air à boire;
Vous voïant je ne puis rien chanter que l'amour.

AUTRE.

Lequel aimerai-je le mieux ;
De vous rares beautez, ou de vous chers Yvrognes ?
Le vin eſt peint deſſus vos trognes ;
L'amour brille dans vos beaux yeux :
Lequel aimerai-je le mieux ?

Pour ne point faire de jaloux,
Voici comme il nous faut partager ce me ſemble :
La nuit nous coucherons enſemble ;
Le jour je veux boire avec vous,
Pour ne point faire de jaloux.

AUTRE.

Quand Iris prend plaiſir à boire,
Bacchus croit que c'eſt pour ſa gloire,
Mais l'amour en a tout l'honneur ;
Car en buvant le vin la rend ſi belle,
Que le plus altéré Buveur
S'enyvre moins de ſa liqueur
Que de l'amour qu'il prend pour elle.

AUTRE.

Pourquoi tant de differer mon bonheur & le votre ?
Ah ! que ne ſuivons nous nos tranſports amoureux ?
Et puiſque nous ſentons mêmes feux l'un pour l'autre,
Helas qu'attendons nous pour devenir heureux ?

A U-

AUTRE.

L'autre jour dans un bocage.
J'aperçu la Fille à Germain Verger,
Qui baiſoit d'un Grand courage
Les moutons d'un jeune Berger.
Je ſentis naître en mon âme
Les tranſports d'une amoureuſe flame:
Je m'approche & je lui dis
Il faut que je te baiſſe auſſi.
Elle avança ſon menton
Et me dit en ſa façon:
Allez, Monſieur, baiſer vos belles Dames;
Je ne veux pas courir leurs blâmes.
Arrêtez... ah! fi donc... faut-il, malgré ſes dens
Baiſer la Fille aux pauvres gens?

AUTRE.

Lucas, revenant au logis
Avecque des Gens de ſa ſorte,
Dit à Pierrot deſſus ſa porte:
Où ta Mere eſt elle mon Fils?
Elle eſt dans la chambre prochaine,
Dit-il, avec un Capitaine.
Pourquoi-n'y reſte tu donc pas?
Ils vont faire caca, mon Pere,
Car j'ai vû qu'il trouſſoit ma Mere,
Et qu'il avoit ſes chauſſes bas.

Je ne finirois jamais, ſi je voulois raporter toutes les chanſons de ce *pieux Anacorète*, dont je ferois un volume plus gros que tous les

les ouvrages de Muſique de Mr. Etienne Roger. Mr. Kraikſer qui avoit toutes les chanſons peut être qui ont été imprimées, qui chantoit fort agréablement, qui jouoit du claveſſin fort proprement, & qui en avoit fait venir un dans ſa chambre pour charmer ſon chagrin, s'étoit épuiſé à les entaſſer dans la mémoire de ce *bon Religieux*. Dès qu'il en entendoit chanter une, & ſur tout une diſſolüe, il ne dormoit pas qu'il ne l'eût écrite & appriſe par cœur. Un certain Mr. Monicard Treſorier des Guerres à Mets, & qui, je crois, avoit été autrefois des plaiſirs du Roi, qui dançoit & chantoit aſſés bien, lui en apprit une quantité prodigieuſe. Comme cet Orphée; c'étoit la ſeigneurie de guerre que nous lui avions donnée à la Baſtille, étoit dans la chambre au deſſous de la notre, c'étoit un ſpéctacle aſſés riſible de voir cette *Révérence* étendüe ſur le planché comme un chien, ſon oreille apliquée au trou, que Mr. Janiçon y avoit fait exprès, paſſer toutes les nuits à apprendre des chanſons, & demander toûjours des plus moëlleuſſes. C'étoit un charme de le voir répéter ſes leçons, la bouche appliquée à ce trou, & ſa barbe paſſée au travers, que ſon Maître lui tiroit toutes les fois qu'il manquoit, & ſouvent aſſés fort, pour lui en arracher quelques poils. C'étoient là ſes méditations nocturnes; & pendant que ſes Freres Séraphiques nazilloient leurs matines, ou pſalmodioient les louanges de Dieu, lui de ſon côté chantoit des hymnes ſouvent, qui ſembloient avoir été compoſées par les habitans de Sodôme; car la chanſon

ſon intitulée les antiques de Rome, & tout ce que les libertins de Paris ont fait de plus ſale entroit dans la collection du *Révérend Pere*; & jour & nuit ce Batard de St. François chantoit ces Cantiques ſpirituels, avec une voix capucinale. Car jamais il ne corrigera le nazilement que dès ſa jeuneſſe il a contracté avec ces bons Peres; non plus que ſes maniéres monachales. Quoiqu'aujourd'hui il ſoit dans une Cour très polie, où il devroit ſe deffaire de ſes vilaines maniéres; il fait cependant la révérence encore en Capucin; ſourit en Frere Luce. Car il n'y a perſonne qui connoiſſe les Capucins, qui ne ſçache que parmi eux il y a des Maîtres qui aprennent à leurs Novices à ſourire capucinalement, les yeux baiſſez, la bouche compoſée, & dans la poſture la plus humble pour exciter la charité des nigauts. Jour & nuit donc ce Saltinbanque, que l'on auroit plutôt pris pour un Cuiraſſier de l'Empire, ou pour un piquier Suiſſe, que pour un Révérend, chantoit de la maniére la plus diſcordante, ſes chanſons bacchiques ou vénériennes. J'avoüe ingenument que c'étoit une des ſcènes qui me faiſoit le plus de peine, car quand ce *bon Pere* étoit de mauvaiſe humeur, ſoit que nous ne lui euſſions pas aſſés donné à ſon gré de notre ordinaire ou qu'on l'eût contredit en la moindre choſe, il ſe prenoit à chanter du haut de la tête, quand il nous voïoit en priéres Mr. Janiçon ou moi; & Dieu ſçait, ſi dans ce tems là il chantoit les chanſons les moins véreuſes. Au travers de ſa diſſimulation, je prevoïois bien, dès ce tems,

tems, ce qu'il premeditoit, & que c'étoit de la monnoïe qu'il amaſſoit pour païer les débauchez qui voudroient ſe faire un ragoût d'appeller un Capucin perverti pour les divertir. J'étois trés prevenu qu'il auroit mieux aimé être monté ſur deux traiteaux revêtu d'un habit de Scaramouche chantant ſes chanſons au coin d'un carrefour que d'être dans ſon cloître, le cocluchon pendant ſur les épaules, couvert d'un ſac & ceint d'une corde, chantant ſes: *ora pro nobis.* C'eſt ce qui me fit compoſer ces Vers.

EPIGRAMME.

Florent ſçait tous les Opera;
Mais il chante comme un coquâtre:
*Que ne peut-il, comme * Campra,*
Quitter le chœur pour le théâtre?

Il a quitté le Chœur de l'Egliſe; mais ſon effronterie l'a exempté, juſques ici, de monter ſur le théâtre. Quoiqu'il ſe donne aſſés en ſpectacle, & qu'il excite par ſes pétulances, & ſur tout par ſa voracité effrenée l'indignation de la plupart des honnêtes Gens. Un jour que je lui voïois dévorer une poule d'Inde, qu'il avoit achetée pour célébrer la Fête de ſon ſeraphique Pere St. François (jour auquel il s'enyvra trois fois) ce qu'il exploita ſans en offrir un ergot à Mr. Janiçonni à moi; rapellant dans mon idée, ce paſſage de l'Eccleſiaſtique: *Supra menſam magnam*

* Campra fameux Maître de Muſique de Nôtre-Dame de Paris quitta ce benefice pour compoſer des Opera.

quam fodisti? non aperies supra illum fauces tuum prior. C. 31. v. 12. & tout ce qui ſuit de cet excellent Chapitre, que ce diſſolu a lû tant de fois, ſans en faire le moindre uſage, je fis les vers ſuivans, & dont toute la Cour d'Angleterre m'eſt témoin que l'application eſt très juſte.

SUR UN MOINE GLOUTON.

Que l'excès de la bouche eſt un excès honteux!
L'attrait n'en doit ſeduire que des Moines craſſeux.
Ces affreux Penitens qu'une longue abſtinence
Nourrit dans la baſſeſſe, en ſortant de l'enfance,
Se font un faux honneur du nom de Mendians,
Et ne ſont, preſque tous que des pourceaux gourmans.
Quand ils peuvent quitter l'auge de leur étable,
On leur voit dévorer & les plats & la table.
C'eſt là que leur orgueil les place des premiers;
Tant l'erreur ſait chérir ces freres carnaciers!
Un Moine en benifſant une table garnie,
Souvent ſe rit tout bas du ſot qui l'y convie.
FLORENT m'en eſt témoin, grand coureur de repas:
Ses regards affamez y parcourent les plats.
Son avidité pille avant que l'on y touche,
Et ſes yeux dévorans mangent avant ſa bouche.
Lui ſeul, à gros morceaux ſans fin precipitez,
Peut affamer ſon Hôte & quinze Conviez.
Son ventre eſt un abyme, un entonnoir ſa gorge,
Il y fourre toûjours juſqu'à ce qu'il regorge.
Tel qu'un faucon à jeun tombe ſur un moineau,

Tel

Tel ce Moine gloutон fond ſur un bon morceau,
Le déchire des mains, ſans mâcher il l'avale:
De ſon ſuc, de ſa graiſſe il rend ſa barbe ſale.
Sa bouche encore pleine il demande du vin;
En le ſablant, il boit & la viande & le pain.
Il perdroit trop de tems à mâcher, cet Apôtre.
A peine il rend le verre, il en demande un autre;
Parle peu, mange vite, entonne encore mieux
Tandis que ſur les plats il promène ſes yeux.
Ainſi ſe gonfle-t-il juſqu'à perdre l'haleine.
Il commence à jaſer lorſque ſa pance eſt pleine.
Il chante en nazillant toûjours le verre en main;
Ou ſa langue d'aſpic déchire ſon prochain.
Avec emportement il ſoutient l'impoſture;
Opiniâtre, vain, perfide, ingrat, parjure,
Déloial, infidelle, injuſte, détracteur,
Médiſant, inſolent, traître, fourbe, menteur;
Voila les fruits affreux de ſon incontinence.
Le vice le chatoüille, & la vertu l'offenſe.
Eſt il près d'une belle il fait le doucereux:
S'il échape à la ſotte un regard amoureux,
Alors le Moine en rut change de batterie....
Mais tirons le rideau ſur ſon effronterie:
Comment pouvoir la peindre? Aretin & Rouſſeau
Rougiroient s'il falloit en ſalir leur pinceau.
Qui daigne l'écouter, qui veut le faire boire,
Peut de ſa bouche même apprendre ſon Hiſtoire.
La Griſette eſt mêlée avec les Dénez:
Mais pour un fait douteux il dit cent fauſſetez.
De ſes fougueux aſſauts rien ne peut ſe deffendre:
Il enlève le cœur à qui le veut entendre:
Bacchus eſt effronté, mais il eſt Fanfaron;

Il fait d'un Brave un tygre, & d'un Moine un cochon.
Je l'ai vû, je l'ai vû ce Pere Séraphique,
Plongé comme un pourceau dans la bourbe bacchique,
Trois fois en un ſeul jour, privé de ſentiment,
Infecter notre enfer de ſon vomiſſement.
Mais le cœur me bondit au moment que j'y penſe.
Pardon mon cher Lecteur ſi ce Portrait t'offenſe;
Pour mieux me pardonner va voir l'original,
Et juge en le voiant ſi j'en ai dit du mal.

Le Critique me demandera, ſans doute, quelle afinité a la diſſolution de ce Moine debordé avec l'Hiſtoire de Mr. de la Baſtide: mais je réponds que c'eſt cette diſſolution même qui a penſé faire perdre l'eſprit à ce pauvre Capitaine. Tout Homme de guerre qu'il étoit, il avoit de la piété, & rien n'afflige tant une ame qui craint véritablement Dieu & qui l'aime, que de le voir outrager, par un Hypocrite qui s'eſt engagé par des vœux ſolemnels à le ſervir religieuſement. C'étoit quelque choſe de fort ſingulier de voir un Capitaine reprendre un Capucin & le vouloir corriger de ſes débauches, lorſque ce Beat, irrité des corrections de l'Officier étoit prêt de ſe gourmer tous les jours avec le Soldat, pour vouloir vivre en Soldat, & s'oppoſer à ce que le Soldat ne vêcût pas en Capucin. La diſſolation du Moine & la piété du Capitaine étant incompatibles, ils avoient toûjours maille à partir; & comme

en

en ce temps là j'avois relation avec eux, je n'avois d'autre occupation que de m'efforcer de les racommoder ſans ceſſe : quoique je ſçuſſe parfaitement bien que j'y perdois mon temps & mes peines ; puiſque c'eſt une impoſſibilité d'allier la vertu avec le vice. Tous les Priſonniers de notre tour étoient indignez de la vie diſſolüe que menoit ce Révérend Pere, & je n'oubliois rien pour conſoler Mr. de la Baſtide ſon Compagnon de chambre comme on va le voir, quand j'aurai raporté le ſujet qui avoit plongé ce pauvre Officier dans l'abyme de la Baſtille.

Le Bataillon du Regiment du Roi, dans lequel il étoit Capitaine, aïant été commandé pour ſervir en Eſpagne, la plupart des Officiers François furent attaquez de la maladie qu'on appelloit parmi eux, la maladie du Soleil, cauſée par les ardeurs de cet Aſtre. Il fut du nombre des malades : après avoir penſé mourir, il revint à la Cour de France, avec les congez en forme de ſes Généraux & les atteſtations des Médecins de l'Armée. Il ſe préſenta à Mr. Chamillart & le ſupplia, attendu ſes longs & fidelles ſervices, de lui donner une de ces Compagnies qui demeurent fixes, telles qu'il y en a au château trompette à Bourdeaux, à la Tour de Cordouan, aux Iſles de Ste. Marguerite &c. Le Miniſtre aïant examiné ſes Commiſſions & la realité de ſes ſervices, lui promit la Compagnie du Château trompette, qui étoit alors vacante, & ordonna à Mr. de Neufvermeil ſon Commis de lui en expedier les proviſions. Mais celui-ci, moins ſoigneux

d'executer les ordres du Ministre son Maître, que de remplir sa bourse, prit cent pistoles d'un autre Officier qui postuloit le même emploi, & lui donna toutes ses bulles en bonne forme. Mr. de la Bastide qui alloit tous les jours au bureau de Neufvermeil, pour obtenir ce qu'on lui avoit promis, y rencontra l'Officier qui l'avoit supplanté, sans le sçavoir. Comme celui-ci étoit de sa connoissance, transporté de joïe d'avoir obtenu ce qu'il souhaitoit, il invita Mr. de la Bastide à dîner à son auberge, à Versailles, & entre la poire & le fromage il lui fit voir sa patente, en lui avoüant qu'il n'en étoit redevable qu'à sa bourse, puisqu'étant jeune Officier, il ne pouvoit prétendre à ce poste, sans son or. Mr. de la Bastide justement irrité de l'indigne procedé de Neufvermeil, s'en plaignit à Mr. Chamillart qui promit de lui en faire raison, & qu'au premier jour on lui donneroit quelque chose de mieux. Après avoir long-temps attendu à Versailles, sans que Mr. Chamillart se pressât beaucoup de lui tenir sa promesse, & avoir fait de sensibles reproches à Neufvermeil de sa lâcheté, il s'avisa de présenter une Requête au Roi, dans laquelle, il lui expliquoit tout le fait que je viens de raporter. Sa Requête fut renvoïée à Mr. Chamillart, qui gronda fort Mr. de la Bastide d'avoir porté ses plaintes au Roi, lui promettant que s'il attendoit avec patience, il lui donneroit un emploi comme il lui avoit promis; mais que s'il lui arrivoit jamais de donner de tels placets au Roi, il le feroit renfermer dans un lieu qui l'empêcheroit bien d'en

d'en préſenter de ſa vie de ſemblables. Une pareille menace devoit épouvanter tout autre que Mr. de la Baſtide ; mais celui-ci ne conſultant que ſon dépit, ennuïé d'attendre ſi long-tems les vaines promeſſes de Mr. Chamillart, & croïant que ce Miniſtre ne lui avoit deffendu de s'en plaindre au Roi, que pour ôter à S.M. les moïens de lui rendre juſtice, il eut la témérité de donner une ſeconde Requête plus forte que la premiére, & ſe fit préſenter à S.M. par un de ſes Officiers Généraux qui atteſta que ce Capitaine étoit un brave Officier, qui avoit toûjours ſervi fidellement & généreuſement. Le Roi remit cette Requête à Mr. Chamillart, & lui ordonna de rendre juſtice à ce Capitaine. Pour mieux exécuter les ordres du Roi, la juſtice que lui rendit ce *judicieux* Miniſtre ce fut de l'envoïer à la Baſtille, où malgré ſon innocence il a été traitté comme le dernier des criminels pendant ſix à ſept ans. En effet quelle audace à un petit Capitaine d'oſer reprendre de friponnerie S. Ex. Mgr. le Marquis de Neufvermeil Fils du Grand Alexandre Commis de Mr. de Louvois alias ſon Laquais ! Pour agraver ſon malheur on le mit avec le R. P. Florent de Brandebourg, qui par ſes pétulances effrenées & ſes jactances continuelles penſa lui démonter l'eſprit. Leur caractére étoit tout à fait oppoſé, le Capitaine étoit poli, doux, civil, honnête, & ne cherchoit qu'à faire plaiſir à ſes Compagnons. Le Capucin au contraire étoit brutal, opiniâtre, arrogant, querelleur, & ſe faiſoit un ſouverain plaiſir de pouſſer à

bout la patience de ceux qui avoient le malheur d'être enfermez avec lui, par les hauteurs & les inſolences, dont à l'ombre de ſa ridicule couronne, & de ſon ſacerdoce profané, il uſoit envers eux. Auſſi changeoit-il à tous momens de Compagnons, car un Ange, je croi, auroit eu de la peine à ſimpatiſer avec lui. Dans les commencemens de ſa priſon, on lui avoit donné pour Compagnon Mr. le Chevalier Thomas Burnet Neveu du célèbre Evêque de Salysbury, que l'on arrêta à Paris. Tout ſon crime étoit d'être étranger & Neveu de ce fameux Lord. Les Miniſtres de France ſe doutérent bien que l'Angleterre le feroit reclamer, comme cela arriva, & qu'ainſi on rendroit quelqu'Officier François de diſtinction, pour ce Chevalier, qui étoit la bonté même. Voila comme la France ſçait profiter des moindres circonſtances & tire avantage de tout. Ce Chevalier m'a dit ici dans Londres pluſieurs fois, que s'il avoit été plus longtemps enfermé avec cet Anthropophage Capucin, qu'il auroit perdu infailliblement l'eſprit; puiſque ce Moine Leſtrigon plutôt que Prêtre ne s'étudioit du matin juſqu'au ſoir, qu'à lui faire des malices. Comme Mr. Burnet eut la permiſſion de faire venir du vin & des rafraîchiſſemens de la Ville pour ſon argent; quoiqu'il en donnât libéralement & largement au Capucin, celui-ci ſe relevoit toutes les nuits, pour lui manger & boire tout, & empêcher, qu'il ne reſervât rien au lendemain. Entr'autres choſes Mr. Burnet avoit des pots à confitures, auxquels ce bon Pere

faiſoit

faiſoit la nuit des trous aux papiers qui les couvroient, mangeoit les confitures, & vouloit faire croire que c'étoient les ſouris qui avoient fait le dommage: mais le Chevalier ſçavoit que c'étoit un rat d'égliſe qui auroit plus volontiers devoré dix livres de pain béni, que de ronger un ſeul feuillet de ſon breviaire. Ce bon Iſraëlite étoit un vaſe d'or entre les mains d'un Singe. Comme ce Chevalier étoit très homme de bien & craignant Dieu, il ne pouvoit comprendre comment un Homme qui en aparence avoit renoncé à tous les plaiſirs du monde, pour embraſſer les auſtéritez de la plus rigoureuſe penitence, renonçoit aux devoirs les plus eſſentiels de la Religion, pour ſe plonger dans la plus honteuſe crapule, & faire oſtentation de l'indevotion la plus ſcandaleuſe. C'étoit, diſoit-il avec juſte raiſon un homme véritablement de ſac & de corde, faiſant alluſion à ſon froc, à ſa ridicule ceinture, & à ſes maniéres de bandit.

Ce fut donc avec ce *vénérable* Religieux que Mr. de la Baſtide ſouffrit, par diverſes repriſes, des maux qu'il eſt très dificile d'exprimer: car comme Bernaville avoit deſſein de le faire devenir fou, pour le garder le reſte de ſes jours dans ſon colombier diabolique, il le mettoit avec ce Séraphique Lutin, ou bien il le laiſſoit ſeul dans une calotte, ſans feu, ſans livres, ſans conſolation, demi-nud, & nourri plus mal que ſes Soldats. Un jour d'une fête conſidérable, que cet Hypocrite Gargotier avoit fait deſcendre ce triſte & innocent Capitaine pour entendre la

Messe, celui-ci demanda à son inexorable Tartuffe, où étoit la justice de l'enfermer seul comme un grand criminel, ou de le mettre avec le plus scélérat & le plus incommode de tous les Hommes; lui dont tout le crime avoit été de demander récompense de ses services, & de se plaindre au Roi de quelques passes-droits qui lui avoient été faits? Voulez vous me pousser au desespoir, & que je me casse la tête contre les murs, pour me délivrer de votre barbare persécution? Au nom de Dieu traittez moi comme un Homme, ou faites finir ma misére, par tel supplice qu'il vous plaira: je vous pardonne ma mort devant Dieu & devant les Hommes. Voici la réponse que lui fit ce bon Chrétien qui venoit de communier *angeliquement* devant lui dans la chapelle, en nageant des bras & faisant mille contorsions ridicules, pour éblouïr les fots & passer pour un Saint. „ *Vous allez remonter à la Calotte de la Tour* „ *du Puits, votre gîte ordinaire, où vous va* „ *conduire le Ponte-clefs: tout au haut de l'es-* „ *calier il y a une fenêtre qui regarde dans la* „ *cour; elle n'est pas grillée: jettez vous du* „ *haut en bas: je vous assûre que vous serez* „ *mort dans un instant, puisque vous souhaittez* „ *finir au plutôt vos misères.* Après lui avoir donné ce *charitable* conseil, il lui tourna le dos & ne voulut plus l'entendre. Ne voilà-t-il pas un avis bien chrétien & bien consolant? c'est cependant ce que ce brave Capitaine m'a affirmé plusieurs fois: c'est ce qu'il a raconté à Mr. de Montdevis Janiçon, qui depuis a été son Compagnon & le mien, & qui

qui m'a fait l'éloge des vertus de cet innocent Priſonnier dans des termes édifians. Toutes les fois qu'il a été mis avec le Révérend Pere Capucin il n'y a pu réſiſter, & la derniére fois qu'il en ſortit & que je fus mis en ſa place; il cria tout haut dans l'eſcalier, lorſqu'il ſortoit de la chambre du Séraphique, ce que tous les Priſonniers entendirent comme moi : *oui j'aimerois mieux aller à la mort la plus ignominieuſe, que de retourner en la Compagnie de ce Moine ſcélérat.* Et certainement il avoit raiſon, puiſque moi même j'ai ſouhaité la mort du plus profond de mon cœur, pour être délivré de la tyrannie de ce Moine Leſtrigon. „ C'eſt ce que Janiçon „ lui a proteſté cent fois devant moi; *j'aimerois mieux, lui diſoit-il, être ſur une roüe pour y finir mes jours comme l'illuſtre Martyr Mr. Brouſſon, que de paſſer le reſte de ma vie avec vous dans votre chambre, que, malgré toutes vos peintures, vous avez convertie en Enfer, puiſque le Diable n'eſt pas plus méchant que vous.* Il ne nous laiſſoit repoſer ni jour, ni nuit. Quand il nous entendoit dormir la nuit il battoit des mains, ſifflioit, chantoit, ou hurloit du haut de la tête, & cela ſeulement pour avoir la barbare ſatisfaction d'interrompre notre ſommeil. Ses contradictions perpétuelles nous empêchoient d'ouvrir la bouche. Il ſoutenoit une contre vérité avec un front d'airain. Il ſe faiſoit gloire de mentir, même dans les choſes les plus légéres. Il affectoit de vomir les plus groſſes ordures à pleine bouche, & ſe délectoit à prononcer des ſalletez que l'on a de la

peine à ſouffrir dans la bouche d'un Crocheteur. Cependant quand nous ne donnions pas le ſuperlatif à cet *illuſtre* Religieux, c'étoit aſſés pour nous attirer ſon indignation. Il ne répondoit pas, ou cherchoit querelle, à qui ne l'appelloit que Révérend Pere. Il vouloit qu'on y adjoutât le très Révérend. En effet perſonne ne ſe rendoit plus digne de ces titres, ſi on les mérite par un orgueil demeſuré, une avidité inſatiable de louanges, & une préſomption qui l'auroit diſputé à l'Ange dégradé. Tout Homme qui ne l'a fréquenté que ſuperficiellement, ou qui ne le voit qu'à la Cour faire le fade Courtiſan, croira que j'outre la matiére: mais tous ceux qui, comme moi, ont eu le malheur d'être enfermez avec lui, diront qu'il eſt impoſſible que je puiſſe venir à bout de peindre tous ſes débordemens, quand je tremperois ma plume dans le cocyte ou le phlégéton. Je lui donnois tout mon fruit, qu'il engueulloit comme un cochon; la plus grande partie de mon vin, qu'il entonnoit comme un Satyre; & les plus gros morceaux, de ce que l'on me donnoit de moins mauvais, qu'il plongeoit dans ſon gouffre, ſans qu'il en eût la moindre reconnoiſſance. Je lui donnai mon juſtaucorps, ma veſte, ma culote & mes bas, pour le métamorphoſer de Capucin en Cavalier, lorſque nous fumes auprès du Sas de Gand, après avoir enterré ſa barbe & ſon froc; malgré tous les maux dont il m'avoit accablé & en chemiſes & en caleçons envelopé dans mon manteau je l'amenai chez moi à la Haye, où je le

fis

fis habiler des pieds juſqu'à la tête: je lui fis donner tout le linge qui lui étoit néceſſaire, très beau, & en très grande quantité. Je le nourris pendant plus de quatre mois. Il m'eſt témoin que je mis aux Lombards juſqu'au peu de vaiſſelle d'argent que j'avois, pour fournir à ſes beſoins; & ce Serpent réchauffé m'a païé de la plus noire ingratitude, juſqu'à contribuer de toute ſa malice à me faire priver de la penſion que j'avois en Hollande de N. S. L. E. G. à la recommandation du Roi Guillaume de glorieuſe mémoire. En arrivant à la Haye, où avant que je l'euſſe fait habiller, il avoit plus l'air d'un Charlatan avaieur de crapaux, que d'un Gentilhomme, nous l'introduiſimes mon Epouze & moi dans toutes les bonnes maiſons, où ſi tôt qu'il fut encré, il chercha à nous détruire. Le ſujet qui me le fit chaſſer de ma maiſon eſt aſſés ſingulier. Ce *venérable* Moine, que j'érigeai en Comte, ne fut pas plutôt rechauffé, qu'il eut l'inſolence de vouloir corrompre ma Servante, quoiqu'il s'en falloit beaucoup qu'elle ne fût une Noëmi. A la recommandation de feu Madle. de la Mouſſaye, il fut en ſortant de ma maiſon chez le nommé Mr. Pain, qui avoit une fort jolie Servante, que ce Satyre traveſti voulut violer, ce qui le fit encore chaſſer de cette Maiſon, comme un infame Ribaut. Toutes les perſonnes que je cite ſont encore vivantes, prêtes d'atteſter avec moi ces véritez que j'avance. En ſortant de chez moi, en ſortant de chez Mr. Pain il ne donna pas un ſol à nos Domeſtiques, qui l'avoient

voient décrotté, tout indécrotable qu'il eſt, & ſervi comme un véritable Comte, & non un Conte pour rire tel qu'il s'en donne les airs ridicules, quoïqu'il eût reçu une lettre de change de ſa Sœur la Chanoineſſe. Après cela ſe fie à un Moine qui voudra : il y a long-temps que la Fontaine a dit que le Froc eſt un maître gonain. Il y a un Proverbe qui ſoutient qu'il ſe faut défier de la langue d'un Avocat, des griffes d'un Procureur, des attraits, d'une Femme, du derriére d'une Mule, & d'un Moine de tous les côtez. Funeſte expérience que celle que j'en ai faite, malgré le témoignage indubitable que j'en avois : mais je ferai éternellement la duppe de mon cœur. J'ai entendu dire cent fois à ce zélé *Prédicateur* du Roi d'Eſpagne, cette maxime digne de ſa continence : qu'il faut gagner le cœur des Vieilles, pour en extorquer l'argent dont on a beſoin pour païer les Jeunes : leçon qu'il ſe vante de mettre en pratique avec des talens proportionnez à ſa vertu. Je ne devrois jamais parler des vices de ce Révérend Pere, car quand j'y ſuis je ne puis plus m'en retirer, ou je ne devrois jamais ceſſer quand j'ai commencé, tant la matiére eſt abondante, & inépuiſable.

Non obſtant tous les mauvais traittemens que Mr. de la Baſtide avoit reçus de ce *vénérable* Pere, il triompha des reſſentimens qu'il auroit du en avoir, & lui donna une preuve très ſenſible de la bonté de ſon cœur. Ou bien, comme il eſt plus probable, l'amitié qu'il eut pour Mr. Janiçon & pour moi, lui fit

ſit paſſer par deſſus tous les ſujets de haine qu'il devoit avoir pour le Séraphique Capucin, pour nous donner des avis certains de notre prochaine liberté. Voici comme il s'y prit. Il ſçavoit parfaittement bien que Mr. Janiçon & moi nous avions encore le malheur d'être enfermez avec l'Anthropophage Moine, puiſque quinze jours avant ſa ſortie, il avoit trouvé le ſécret de nous faire gliſſer un billet auquel nous fimes réponſe. Il n'ignoroit pas non plus que le Révérend Pere avoit une lunette à longue vûe, avec laquelle il lorgnoit toutes les Nymphes qui venoient ſe promener ſur le Boullevart de la Porte de St. Antoine, & à l'aſpect de la plupart deſquelles, il faiſoit des grimaces & des contorſions telles que les habiles Peintres en font faire à leurs Faunes qui decouvrent une Venus dormant au frais. Si tôt donc que Mr. de la Baſtide fut ſorti du gouffre diabolique, il vint ſe promener devant nos grilles, dans la place qui eſt devant la Porte de St. Antoine; & lors qu'il eut remarqué que nous le reconnoiſſions bien, il vint s'aſſoir ſur le parapet de notre foſſé, & tira des papiers de ſa poche, qu'il feignit de lire, mais en effet, pour nous faciliter les moïens de lire ce qu'il avoit écrit dans ces papiers en gros caractéres. Il nous apprenoit que la Paix venoit d'être concluë à Utrecht le 11. Avril 1713. avec la Hollande & le Duc de Savoïe; que celle d'Angleterre l'avoit précedée, & avoit été la cauſe de celle-ci: que l'Empereur refuſoit hautement d'accepter cette Paix, mais qu'il ſeroit à la

fin

fin forcé d'y conſentir. Que tous ceux qui avoient été dans les intérêts de l'Angleterre & de la Hollande alloient être mis en liberté mais moi particuliérement, & qu'il m'affirmoit cette vérité ſur tout ce qui lui étoit de plus ſacré. Comme il m'avoit toûjours paru très ſincére, la joïe qu'il me donna ne fut pas médiocre, & je m'aperçu que ce qu'il m'avoit prédit n'étoit pas ſans fondement; car les Officiers commencérent à me traitter avec moins de rigueur qu'ils n'avoient fait juſqu'alors. Mais revenons aux conſolations que je m'efforçois de donner à ce généreux Capitaine, & qu'il me donnoit mutuellement auſſi bien que Mr. Janiçon de Montdevis. Nous en avions tous les trois un extrême beſoin, puis qu'ils étoient enfermez avec un Moine, qui paroiſſoit plutôt être un Diable incarné qu'un Fils du Séraphique St. François; & moi avec trois fous les plus importuns ſçavoir Pigeon, Gringalet & Bont de Manhein ſur le Rhin. Voici une Epigramme que Mr. de la Baſtide fit ſur ce *vénérable* Anacorette & qu'il trouva le moïen de me gliſſer par notre cheminée, ſans qu'il s'en aperçût.

Quid agitat Florens detentus carcere? fumat,
Eructat, crepitat, fingit & uſque bibit.

Elle dévelope parfaitement bien les *pieuſes* occupations de ce Révérend Pere Capucin. Mais avant que de paſſer aux autres amuſemens

mens dont nous nous divertiſſions, il eſt bon de dire dans quelle ſituation nous étions au fort de ces converſations. Dans la calotte de notre Tour étoient Mrs. Deodati de Genève & Champreneaux Suiſſe, dont je donnerai l'Hiſtoire dans la ſuitte. Nous avions communication avec eux par un trou qu'ils avoient pratiqué dans notre cheminée. Dans la quatriéme chambre étoit le Général Cherberg Suiſſe, qui ne vouloit pas avoir de commerce avec le *Révérend* Pere: il n'avoit pas tout le tort; il le connoiſſoit trop bien. Dans un pourpoint de pierre à côté de la quatriéme chambre étoit le triſte Mr. Jean Cardel de Tours, qui, malgré ſon innocence, à gémi comme la Colombe pendant trente ans dans les trous de la pierre. Dans la troiſiéme chambre étoit le Séraphique Leſtrigon, auquel tous les Priſonniers depuis notre chambre juſqu'à la Calotte, envoioient tous leurs reſtes, & même ce qu'ils ſe pouvoient épargner de leur viande & de leur vin, comme un tribut dû à ſa voracité inſatiable & à ſa crapule quotidienne. Mrs. de la Baſtide & Janiçon étoient avec lui. Dans la ſeconde chambre étoient enfermez: Pierre Bertrand Clerc de Procureur; Guillaume Flac Allemand près de Libourg Frere-Uterin de Mr. Welzer Baron de Brock auſſi Priſonnier, dont j'ai raporté l'Hiſtoire dans mon Troiſiéme Tome, un Officier nommé Jean Boſtel de Flandre, un de ceux qui enlevérent Mr. de Beringhent Grand Ecuyer de la Petite-Ecurie, & le nommé Joſeph Joſſe d'Aubenton

ton en Picardie, Commis des postes à Valenciennes. A côté de la Seconde chambre étoit enfermé le nommé Fontaine de Tournay fort brave Garçon, que Bernaville a fait assommer à coups de nerfs de bœuf. Il faut encore dire, pour l'intelligence des conférences que je raporterai dans la suite, que le Révérend Pere Florent avoit pris le nom de Jupiter, comme le plus grand & le plus passionné des Dieux, toûjours fulminant, toûjours prêt d'être taureau pour corrompre l'Europe & Aigle pour enlever, plus d'un Ganymède. Aussi il appelloit sa chambre l'Olympe, & il y avoit fait peindre les metamorphoses de Jupiter son patron, dont ce Dieu s'étoit servi pour venir à bout de ses brutalitez; belles décorations pour la chambre d'un Capucin! Mr. de la Bastide s'appelloit Mars, Janiçon Apollon, parce qu'il étoit infecté de la contagion de rimer. Bertrand avoit la Seigneurie de Mercure; car, outre qu'il avoit des ongles jusqu'aux coudes, affilez comme des rasoirs, dont en cas de besoin il auroit coupé les bourses des plus fins Harpagons, c'est qu'il étoit fourbe au suprême dégré, & qu'il servoit de Messager aux autres Dieux Flac étoit surnommé Bacchus, parce qu'il ne haïssoit pas le vin: cependant je dirai, à sa louange, qu'il devint fort sobre à la Bastille, & qu'il se déchargea entiérement des propriétez de sa Seigneurie sur le *Révérend* Pere, qui affectoit de surpasser en tout son Fils le bon Pere Liber. Bostel étoit surnommé Hercule, parce qu'il étoit d'une force prodigieuse, & qu'un jour

il

il aſſomma d'un coup de poing le Mercure Bertrand, qu'il terraſſa de ce revers à ſes pieds, comme s'il l'avoit renverſé d'un coup de maſſüe. Joſſe s'appelloit l'Eſpagnol, parce qu'il avoit voïagé en Eſpagne, où il avoit été Commis des Poſtes. Le nom de guerre de Fontaine étoit le Courier, car comme on l'emploïoit à garder les malades, nous le chargions de nos dépêches, qu'il avoit l'induſtrie de faire tenir dans diverſes Tours; ce qui à la fin lui coûta la vie, comme je le dirai, lors que je ferai ſon Hiſtoire. *L'Illeuſtre* Gringalet s'étoit ſurnommé Ariſtote, par une vanité digne de ſa ſcience profonde; puis que, comme je l'ai dit, il avoit fait ſon cours de Philoſophie dans la boutique d'un Relieur de Livres à Genèves, & étudié la Géographie, en ſuivant les armées des Venitiens, en qualité de Goujat, dans la Dalmatie & la Morée. On avoit batiſé Pigeon dn nom de Sylène, parce qu'outre que jamais homme n'a mieux ſympathiſé, que lui, avec la monture de ce Satyre, c'eſt qu'il étoit en quelque maniére le Nouricier du Révérend Pere Capucin, que ce vieux Silène pouvoit par conſequent appeller ſon Fils Bacchus, puiſque cent & cent fois il l'a enyvré de ſon vin déteſtable. Pierre Bont étoit nommé Frerot, parce que lorſqu'il fut arrêté, il étoit habillé en Hermitte. Pour moi, ma ſeigneurie de Baſtille étoit Job, parce qu'outre que j'y ai été accablé de toutes ſortes d'outrages, c'eſt que j'ai ſouffert tous ces mauvais traittemens avec toute la patience & la tranquilité du Saint Hom-

Homme, dont mes Compagnons m'avoient donné le nom. Les Epigrammes ſuivantes en pourront faire foi.

EPIGRAMME.

DE Mr. DE LA BASTIDE.

Qu'il m'envoia pendant une longue & dangereuſe maladie, dont je fus attaqué en Juin & Juillet 1711.

Ceſſés mes triſtes yeux de répandre des larmes,
Dans la crainte que Job ne meure dans ce lieu:
Raſſure toi mon cœur, fais finir tes allarmes;
Ne crains point, il y va de la gloire de Dieu.

Dans ce temps-là je paraphraſois les Cantiques de l'Ecriture-Sainte en Sonnets, que j'ai depuis ma liberté fait imprimer chez Mr. Etienne Roger, & dédiez à S. A. R. Madame la Princeſſe de Galles.

Dans l'inſtant qu'il me l'envoia, quoique je fuſſe travaillé d'une fiévre continüe, qui fit croire même au Médecin de la Baſtille, qu'elle pourroit mettre fin à mes miſéres, je lui fis cette réponſe en bouts-rimez.

EPI-

EPIGRAMME.

J'enviſage la mort ſans troubles, ſans a . . . .
larmes;
Qui va me délivrer de cet horrible . . . . . .
lieu,
C'eſt ſur tes fers, Daphnis, que je verſe des
larmes;
Le poids des miens m'élève à . . . . . .
la gloire de Dieu.

Au fort de ma maladie le 25. Juillet 1711. je paraphraſai les ſix premiers verſets du Pſeaume XXXI. tels que je vais les mettre ici.

PARAPHRASE
DU PSEAUME XXXI.
EN SONNETS.

VERSET PREMIER.

In te Domine ſperavi non confundar in æternum; in juſtitia tua libera me.

VERSION.

C'eſt en toi, Seigneur, que j'ai eſperé; ne permets pas que je ſois confondu pour jamais; delivre moi ſelon ta juſtice.

REFLEXION.

Si les Dammez pouvoient obtenir un raïon d'eſperance, ils ceſſeroient d'être tout à fait malheureux: le deſeſpoir fait la plus cruelle de leurs peines. Ne les imitons pas; & croïons, que ſi nos péchez ſont infinis, le ſang de JESUS-CHRIST & la miſéricorde de Dieu l'emporteront ſur leur énormité, puis que la juſtice divine n'exige de nous qu'un ſoupir ſincére, pour nous les pardonner.

SON-

SONNET.

Délivre un Penitent qui ſoupire après toi;
Accorde à ma douleur une prompte aſſiſtance;
Tu n'as jamais trompé notre ferme eſpérance;
Relève mon courage & confirme ma foi.

Puis-je être confondu dans le ſein de mon Roi?
Lui qui m'a fait cent fois éprouver ſa clemence:
M'abandonneroit-il à l'affreuſe vengeance
Du cruel ennemi qui s'arme contre moi?

Pourrois-je devenir l'éternelle victime
Du Dieu, dont la bonté me pardonne mon crime.
Dans le temps que mon cœur l'invoque chaque jour?

Oui, Seigneur, tu le ſçais, au bord du precipice,
J'embraſſe les genoux, j'attens de ta juſtice,
En m'arrachant des fers, ma grace & ton amour.

VERSET SECOND.

Inclina ad me aurem tuam; accelera ut eruas me.

VERSION.

Rend ton oreille attentive à ma priére; hâte toi de me délivrer.

RE-

REFLEXION.

Si un ſeul péché nous ferme la porte du Ciel, il ne faut qu'un profond ſoupir pour l'ouvrir. Dieu ne demande pas la mort du Pécheur ; mais qu'il ſe convertiſſe & qu'il vive.

SONNET.

Prête, prête, Seigneur une oreille atentive
A mon humble priére, à mes triſtes ſoupirs :
Mon cœur t'eſt tout ouvert, tu vois ſes déplaiſirs ;
Calme l'émotion de mon ame craintive.

Ecoute les élans de ma douleur plaintive
Plus ardens que le feu, plus prompts que les zéphirs :
Fais briller ton fanal ; ſeconde mes deſirs,
J'oſe braver les flots ; mais ſans toi je derive.

Leur fureur me tourmente, & ſans ton ſaint ſecours
Leur courant furieux va terminer mes jours ;
Leur flux veut m'entrainer, ſi ta main ne m'arrête.

Accours me ſecourir, dans ce peril preſſant ;
De ces flots mutinez dégage un innocent ;
Fais moi ſurgir au port qui brave la tempête.

VER-

VERSET III.

Eſto mihi in Deum protectorem, & in ædum refugii, ut ſalvum me facias.

VERSION.

Que je trouve en toi un Dieu qui ſoit mon Protecteur, & un azile aſſuré, afin que tu me ſauves.

REFLEXION.

Que le monde & l'enfer ſe déchaînent contre nous; que tous nos Ennemis s'uniſſent pour nous faire la guerre; jettons nous avec confiance entre les bras de Dieu, & nous ſommes en ſeureté.

SONNET.

Contre mes Ennemis ſois ſeul mon Protecteur:
Peuvent-ils m'opprimer dans le ſein de leur Juge?
Ton cœur m'eſt un azile, un aſſuré refuge,
Où ne peut pénétrer leur injuſte fureur.

Ils ont fait debonder leurs eaux pleines d'aigreur,
Qui m'auroient englouti ſous leur affreux déluge:

Mais regardant le Ciel que ta grace m'adjuge,
J'y vois briller l'éclat des traits du bras vengeur.

J'y vois de mon ſalut le bouclier terrible,
L'épée à deux trenchans, les feux de l'Invincible,
Les menaçans éclairs qui partent de ſes yeux.

Tremblez Perſecuteurs, car voila ma deffenſe;
C'eſt là qu'un riche thrône attend mon innocence;
C'eſt là, que malgré vous, j'entrerai glorieux.

VERSET IV.

Quoniam fortitudo mea & refugium meum es tu; & propter nomen tuum deduces me & enutries me.

VERSION.

Parce que tu es ma force & mon refugé, & à cauſe que j'invoque ton ſaint nom, tu me conduiras & tu me nourriras.

REFLEXION.

Il n'y a point de Citadelle, quelque forte qu'elle ſoit, dont on ne vienne à bout, ou par la force, ou par la ruſe, ou par la famine: Mais quelle force pourroit nous arra-

cher

cher des bras de Dieu ? que nous peut-il manquer dans le ſein de la vie?

SONNET.

N'es tu pas, ô mon Dieu! ma ſeureté, ma force,
Mon ſalut, mon rempart, mon bouclier, mon bras?
Mon cœur, pour ſe cacher à l'œil qui ne dort pas,
En vain ſe couvriroit de la plus dure écorce.

Avec ſon Dieu jamais il ne fera divorce;
Embraſé de ton feu, charmé de tes appas,
De ton amour ſacré pourroit-il être las,
Quand de l'amour profane il abhorre l'amorce?

N'es tu pas tout à lui, comme il eſt tout à toi?
Ton Nom, oui ton ſaint Nom, ſeul ſoutiendra ſa foi;
Nourris le de ton pain, de ton vin, de ta grace.

Montre toi ſecourable, arrache moi des fers;
Rend moi ferme & conſtant, en depit des enfers,
Et couronne mes vœux, en me montrant ta face.

VERSET V.

Educes me de laqueo hoc, quem abſconderunt mihi, quoniam tu es Protector meus.

VERSION.

Tu me tireras de ce piége qu'ils m'avoient caché, parce que tu es mon Protecteur.

REFLEXION.

Que l'Enfer nous tende ſes piéges redoutables; que le monde nous environne de ſes filets trompeurs; que notre concupiſcence nous ourdiſſe ſans ceſſe des rèts dangereux; tout cela ſera plus foible que des toiles d'aragnées, ſi nous nous laiſſons guider, au travers de toutes ces embûches par la main de Dieu.

SONNET.

Tu me découvriras les perfides laçets
Que cache des méchans la fureur inhumaine;
Tu m'en dégageras, tu briſeras ma chaine;
Tu confondras, Seigneur leurs injuſtes projets.

Ta main déchirera les dangereux filets
Que contre un innocent a fabriqué leur haine:
La mort ſera le fruit de leur ingrate peine,
Dans leurs cœurs ulcerez qui plongera ſes traits.

Tu leur feras ſentir quel Vengeur me protége;
Qu'attaquer tes Amis c'eſt un grand ſacrilége;
Que tu prens leur deffenſe en tout tems, en tout lieu.

Qu'ils

Qu'ils arment contre moi tous les Grands de la terre;
S'ils ont l'Enfer pour eux, j'ai pour moi ton tonnerre:
Mon refuge eſt le Ciel, mon Protecteur c'eſt Dieu.

VERSET. VI.

In manus tuas commendo ſpiritum meūm; redemiſti me, Domine, Deus veritatis.

VERSION.

Je recommande & remets mon ame entre tes mains; tu m'as racheté, Seigneur, Dieu de vérité.

REFLEXION.

N'oublions jamais de depoſer notre ame entre les mains de Dieu, en nous mettant au lit, & de le prier de faire ſuccéder à la nuit & aux ténèbres qui nous environnent le jour éternel, & la brillante lumiére que JESUS-CHRIST nous a méritée par ſon ſang précieux.

SONNET.

Entre tes mains, Seigneur, je dépoſe mon ame,
Mon cœur, mon corps, mes ſens, toutes mes facultez;

Dans l'eau fais couler tes ſaintes veritez,
Et penétre le cœur de tes plus vives flames.

Le corps eſt tout plongé dans une bourbe infame,
Lave le dans tes eaux de ſes impuretez;
Les ſens ſont obſcurcis repands y tes clartez,
Et fais que de ton feu ſans ceſſe je m'enflame.

Je me jette en ton ſein, toi ſeul es mon repos,
Toi ſeul peus ſeurement conſerver mon depos,
Toi ſeul es juſte & vrai; j'eſpére en ta promeſſe.

Oui j'en ai pour garant le ſang de JESUS-CHRIST;
Effaçant ſur ſa croix un péché qui t'aigrit,
Il m'a par ſon amour mérité ta tendreſſe.

Je commençai & j'achevai ces ſix Sonnets le 25. Juillet 1711. jour auquel je fus repris d'une fiévre continue qui ne me quitta point juſqu'au 4. jour d'Août ſuivant. J'aurois bien continué le Pſeaume tout entier, mais je n'étois aſſiſté que des ſeuls feuillets du Breviaire du R. P. Capucin, qu'il me deſcendoit par la cheminée, pour païement de ma viande & de mon vin que je lui envoïois en échange, & dans les complies, qui font partie de l'Office Romain, il n'y a que les ſix premiers Verſets de ce Pſeaume 31. qu'ils mettent pour le trentiéme. Il me ſemble déja entendre le Critique ſe récrier contre la vérité que j'avance, ainſi certain Cenſeur l'a déja

déja fait dans une de ſes feuilles volantes ; & dire qu'il eſt impoſſible, principalement à un malade, de faire ſix Sonnets en un jour ; Vainement j'appellerois le Pere Capucin à mon ſecours aujourd'hui Comte de Brandebourg, il n'eſt pas aſſés de mes Amis, encore moins de la vérité, pour nous rendre témoignage à tous deux : Mrs. de la Baſtide & Janiçon, ſans comparaiſon plus ſincéres que lui, me rendront juſtice, & voici une Epigramme du premier qui en eſt une preuve manifeſte.

EPIGRAMME

DE Mr. DE LA BASTIDE.

Qu'il m'envoïa le 26. Juillet 1711.

Compoſer en un jour ſix Sonnets ! quel ouvrage !
S'eſt-il vu ſous le Ciel un eſprit plus fecond ?
Si, tremblant, de David, Job fait le perſonnage,
C'eſt qu'il eſt agité du Dieu de l'Helicon.

A Dieu ne plaiſe que je prétende mériter les louanges que me donnoit cet obligeant Ami. Il eſt permis aux Poëtes d'égaïer leurs veines par des fictions. Quoique je fuſſe agité d'une fiévre des plus violentes, voici comme j'y repondis ſur le champ.

Réponſe en Bouts-rimez.

EPIGRAMME.

Je n'étois animé, quand je fis cet . . . . . ouvrage
Ni du Dieu des beaux Vers, ni de l'Eſprit . . . . . fécond:
Mais fait on ſans trembler de Job . . . . . le perſonnage,
Quand on eſt dans l'Enfer, & non ſur . . . . l'Helicon?

AUTRE.

Le zèle a plus de part que moi dans cet . . . . ouvrage:
Pour lui donner du feu j'attens l'Eſprit . . . . fecond.
Je ſuis Job, ou plutôt j'en fais . . . . . le perſonnage
Et Job ne fut jamais ſur le Mont . . . . . Hélicon.

Pendant que nous ſommes ſur les Epigrammes & les in promptu, on voudra bien me permettre d'en raporter encore ici quelques unes que je fis pour charmer le chagrin qui dévoroit le cœur de ce cher Compagnon. Un jour il fit cette Epigramme ſur cette Sentence de Sénèque.

Scienter fruſtra niti extremæ dementiæ eſt.

EPI-

EPIGRAMME.

Pendant le peu de jours qui compoſent la vie,
L'Homme ne peut agir avec plus de folie,
Que de former en vain mille & mille projets,
Et travailler toûjours ſans eſpoir de ſuccès.

Il me demanda mon ſentiment ſur ſon Epigramme ; & ſur ce que je lui dis qu'on pourroit la tourner autrement, & qu'il me ſoutint que cela étoit très-dificile, l'après-midi du même jour je fis les quinze Epigrammes ſuivantes, pour lui prouver ce que j'avois avancé.

PREMIERE EPIGRAMME.

Qui tente l'impoſſible a-t-il de la raiſon?
C'eſt prétendre en dormant attraper la Fortune;
Sur le ſable mouvant c'eſt fonder ſa Maiſon;
C'eſt vouloir tirer à la Lune.

SECONDE EPIGRAMME.

Sans vivres, ſans agreils vouloir paſſer la mer.
Sans genie & ſans art croire égaler Virgile,
Effacer des Preaux avec de mechans Vers,
*C'eſt tenter par des pleurs d'attendrir * Bernaville.*

* Tyran de la Baſtille.

III.

Croire plaire à la Cour eſt une extrême erreur,
Car c'eſt un labyrinthe où la raiſon s'égare:
Sur des ailes de cire en cherchant la faveur,
On rencontre le ſort d'Icare.

IV.

Croire rendre un Docteur flexible,
Une Mule ſans quinte, humain un Procureur,
Un Singe ſans malice, & juſte un Chicaneur,
C'eſt tenter la choſe impoſſible.

V.

Contre Marleborough hazarder des batailles,
En ſageſſe, en grandeur pretendre l'effacer,
En courage, en vertu croire le ſurpaſſer;
C'eſt ſans un ſeul Louïs vouloir bâtir Verſailles.

VI.

Donner à Rodillard en garde une ſouris,
A Frere Luce une jeune Pucelle,
Et redreſſer l'agrement de Cypris,
A votre avis cela n'eſt-ce que bagatelle?

VII.

VII.

Tenter une choſe impoſſible,
C'eſt vouloir arrêter le tems,
Prendre la Lune avec les dents,
Et puiſer de l'eau dans un crible.

VIII.

Donner aux Cordeliers en garde un muid de vin,
A des Chats de la crême, aux Carmes une Belle,
Au Levrier un Lievre, au Singe un claveſin,
Au Pinçon une Mouche, au Renard un Pouſſin,
Qui croit n'y perdre rien, a t-il de la cervelle?

IX.

Celui qui pour pêcher choiſit une tempête,
Loin de prendre peut être pris
Oui ſa folle entrepriſe eſt digne de mépris:
Contre le mur c'eſt ſe caſſer la tête.

X.

Deſirer l'impoſſible eſt un trait de folie,
C'eſt tendre des filets pour attraper des vens:
La mer eſt en fureur, & Xercès la châtie,
Par la prouve t-il ſon bon ſens?

XI.

Pretendre à soixante ans risquer des épousailles ;
Aborder sans argent, un maigre Procureur,
Et gagner, sans Pucelle, un galant Raporteur,
C'est vouloir de la tête abattre les murailles.

XII.

Voguer contre vent & marée
Sans boussolle, plomb, ni compas ;
Sur un vaisseau sans lest affronter le trépas,
Sont des faits d'une ame égarée.

XIII.

Vouloir pacifier les vens
Ou dompter des vagues perfides,
C'est vouloir remplir des Couvens,
Ou le tonneau des Danaïdes.

XIV.

La raison montre au Sage à faire ce qu'il peut
Et ne jamais tenter une chose impossible
Un fou croit faire ce qu'il veut,
Et que le Pape est infaillible.

XV.

Sans le secours du Ciel qui croit limer ses fers,
Adoucir nos Tyrans, amolir notre grille,

Et

Et par de tendres pleurs faire ouvrir la Baſtille,
Peut croire qu'on ſort des Enfers.

Je ne finirois jamais, ſi je voulois raporter ici toutes les bagatelles qui nous ſervoient d'amuſement, & tous les Vers dont je m'efforçois de limer les fers dont cet Officier étoit ſi injuſtement accablé. Pendant quatre ou cinq ans nous n'avons pas ceſſé de nous écrire tous les jours, ſoit en Vers, ſoit en proſe; & il m'eſt témoin que j'ai ſouvent répondu en un ſeul jour à Jupiter le plus pétulant de tous les Hommes, qui ne ceſſoit du matin juſqu'au ſoir de nous agacer par ſes contradictions rebutantes, à Apollon qui égaïoit ſa veine à nous mettre en humeur, à lui Mars, que je m'efforçois de divertir, & quelques fois à Mercure, qui nous donnoit toûjours un coup de ſes cornes en paſſant. Jupiter avoit fait une collection très rejouiſſante de nos converſations: mais quoique je l'aie retiré très humainement chez moi à la Haye, comme je l'ai dit, jamais il ne m'en à voulu accorder une copie; & ce que j'en ai pu ſauver eſt bien éloigné de la beauté de ce que j'ai perdu, & que mes Tyrans m'ont ravi avec une fureur barbare. Voici cependant une Epitre que j'ai dérobée à leur activité, que j'écrivis à Mr. de la Baſtide ſous le nom de Daphnis & à laquelle il me répondit en Vers latins.

EPITRE A DAPHNIS.

Le Gouverneur de la Baſtille avoit eu la cruauté de m'enfermer avec des Gens de ſac & de corde, inſuportables par leurs folies extravagantes. Ariſtote ou plutôt Gringalet ſoutenoit qu'il avoit reçu du Ciel la Sageſſe par infuſion, comme Salomon; quoiqu'il fût d'une ignorance craſſe. C'eſt ce qu'il a rendu public par ſes ridicules Réflexions, ou Eſſais Philoſophiques & Théologiques, qu'il a eu l'impudence de faire imprimer à la Haye; dans leſquels je ſuis très perſuadé qu'il ne comprend rien lui même, bien loin de ſe faire entendre à qui que ce ſoit. Mr. de la Baſtide m'aïant écrit une lettre très obligeante, pour me ſoulager dans ma diſgrace; voici ce que je lui écrivis.

Vous voulez bien, Daphnis, qui m'épanchez votre ame,
Que la mienne à ſon tour vous prouve auſſi ſa flame;
Quand elle veut aimer, elle aime avec ferveur.
Voici ce qu'elle veut; elle veut votre cœur;
Mais un cœur tout entier ſans reſerve, ou partage,
Dont je veux diſpoſer comme d'un heritage.
En me donnant ce cœur je vous donne le mien;
C'eſt tout ce qui me reſte & mon unique bien.
Je n'ai pas tout perdu, tant que je le poſſède:
Il eſt contre mes maux un fidelle remède.
Pour le mieux ſoutenir Dieu le tient dans ſa main,

Empê-

Empêchant qu'il ne ſoit trop rampant, ou trop vain.
Voila quel eſt le mien; je connois bien le vôtre
Changeons donc, cher Daphnis & donnons l'un pour l'autre.
Mais en demandant tout, je n'en excepte rien;
Partageant votre cœur, vous m'ôteriez mon bien.
Je vous donne le mien dégagé de la craſſe:
Montrez vous vigilant à fomenter ſa grace;
Empêchez qu'il n'y germe aucun indigne grain;
Nourriſſez le toûjours d'un pain pur, ſans levain.
Que le moindre chardon, que la moindre racine
N'offuſque pas le fruit de la plante divine.
Qu'il ſoit grand, ſans hauteur, ingenu, ſans ramper,
Charitable, ſans fard, prévoïant, ſans tromper,
Bon, tendre, bienfaiſant, ſincére, véritable,
Chériſſant la vertu, juſte, doux, & traitable.
Le cœur humain, Daphnis, n'eſt-ce pas un cahos,
Sans ceſſe en mouvement, ſans trouver de repos?
L'amour propre, l'orgueil, le néant le ſoulève,
La moindre paſſion le terraſſe ou l'élève.
Je ſçai des animaux craſſeux, vils, ignorans
Qu'un orgueil ridicule érige en faux ſçavans.
Ces Echapez de l'être, rebuts de la Nature
De l'Homme, oui de l'Homme à peine ont la figure.
Voulez vous les entendre, ils décident de tout;
Quand leur verve ne ſert qu'à nous pouſſer à bout.

Si l'on veut expliquer l'Ecriture divine,
En voila, dit ce vain, le flambeau, l'origine;
Montrant avec le doigt ſon front avec hauteur,
Car je ſuis infaillible & droit, grace au Seigneur.
Affectant les dehors d'un auſtére hypocrite.
Si le corps eſt mal-fait, l'ame eſt hétéroclite:
De la Religion n'aïant que les dehors,
Pour crocheter la dupe, ils en ſont leurs reſſorts.
Chacun veut attraper l'animal dans ſa toile,
Des myſtéres ſacrez voulant lever le voile,
S'envelope en ſes plis, en couvre ſon orgueil,
Et veut que, comme lui, tout donne en ſon écueil.
On tariroit plutôt de la Seine la ſource,
Que d'ôter à l'erreur ſon maſque & ſa reſſource.
Dans ſon entêtement nul ne ſe croit moins fin
Que Zuingle ou Mélancton, que Luther ou Calvin.
L'un s'obſtine à mourir martyr du Janſeniſme;
L'autre ſe fait honneur de l'affreux Athéiſme.
L'un à paſſer pour ſaint met ſon ambition,
Donne à Satan le fruit de ſon ambition,
Et ſous l'hideux manteau de ſon hypocriſie,
Il achete l'Enfer aux depens de ſa vie.
Ce Monde eſt une Ecole où s'exercent les fous;
Tel, croïant être ſage, eſt le plus fou de tous.
Tous ſont fous plus ou moins; chacun a ſa marote.
N'a ton pas vû Platon, auſſi-bien qu'Ariſtote,
Dans leurs doctes cahiers faire danſer les Cieux,
Ou rire en écoutant leurs ſons harmonieux?

Des

Des Cartes n'a t-il pas enſeigné que la bête
N'étoit qu'une machine ? On diſpute, on s'entête
A prouver pour ou contre : on croit être un Caton
Quand on n'eſt d'un Pedant qu'à peine l'Avorton.
Gringalet dans la fange a même l'arrogance
Aux plus fameux Docteurs d'égaler ſa ſcience :
Lui qui ſçait lire à peine a griſonné des Vers
Plus borgnes mille fois que ſes yeux de travers.
Qu'à chauſſer le cothurne il auroit bonne grace,
Si les Singes bottez montoient ſur le Parnaſſe !
Les pieds des Porcherons ſont faits pour les ſabots.
Oui permettons aux fats de couronner les ſots.
*Je ris de voir un fou, * dont la noire manie*
A flater l'horreur même a fixé ſa folie.
† *Qu'un Pedant orgueilleux d'amour propre entêté*
Aux pieds d'un Scélerat abaiſſe ſa fierté ;

Qu'un

* Pigeon ſurnommé Silène, élevoit juſqu'aux Cieux ſon Ami Ariſtote Gringalet, dont les galimatias impénétrables, lui ſembloient être autant d'Oracles.

† Ariſtote de ſon côté alloit preſque juſqu'à l'adoration aux pieds du vénérable Silene, le plus infame, le plus bourru & le plus brutal de tous les Hommes ; qui ſe vantoit d'avoir été dix ans aux galéres, après avoir fait banqueroute ; & avoir été flêtri d'un fer chaud, après ayoir fait amende honorable, conduit par le Bourreau dans les rües de Paris, nud en chemiſe, la corde au cou, la torche au poing ; il ſe vantoit, dis je, de ces infamies, comme des choſes les plus glorieuſes. Voila les deux illuſtres perſonnages avec leſquels le Gouverneur avoit eu la cruauté de m'enfermer, parce que Pigeon lui avoit dit que je m'étois vanté que ce Chevalier de la Mandille m'avoit verſé à boire à la table de Mr. le Maréchal de Bellefond, paré de ſes livrées. Pour troiſiéme Compagnon

Qu'un crime le plus noir ſoit vertu pour ſon compte,
Qu'il aime un furieux qui du monde eſt la honte,
Souffrons le, comme un mal qu'on ne peut empêcher.
Heureux celui qui peut le ſouffrir ſans pécher!
Daphnis, il faut qu'un ſage uſe de ſa ſageſſe
Pour mépriſer d'un fou l'orgueil & la baſſeſſe.
Un Ane eſt très content de grater un Mulet.
A Pigeon la Baſtille a donné Gringalet.
Chacun ſuit le penchant où ſon amour l'entraîne.
Si j'ai le cœur du bon, du méchant j'ai la haine.
Si le Ciel m'a donné ton cœur, mon cher Daphnis,
*D'autre côté l'Enfer déchaîne * Bertrandis.*
Je regarde ce fou comme une Harangére:
Dites que ſa marée eſt puante ou trop chére,
Vous enflamez ſa bile, & d'un air furieux,
Elle ſemble être prête à vous ſauter aux yeux.

Con-

pagnon il m'avoit donné le nommé Pierre Bont, fils d'un Valet de Meunier de Manheim dans le Palatinat: pauvre innocent qui avoit été pris en habit d'Hermite, faiſant le pélerinage de Notre-Dame de Lorette. Ce miſerable étoit devenu fou outré, & ſans moi, qui le fis un peu revenir de ſes égaremens, on l'alloit transferer à Biceſtre lieu abominable. Ce fou ſe diſoit le général des Rats, des Grenouilles, des Aragnées: enfin pourvu qu'on l'appellât le Général, n'importe pas de quel animal. C'eſt avec ces nobles Emules que j'étois forcé de compoſer les Ouvrages que j'ai rendu publics, & ceux que je ferai, peut-être imprimer après ceux-ci.

* Bertrand, pour déguiſer ſon nom de Singe, ſe faiſoit appeller quelque fois Bertrandis; principalement dans ſes Ouvrages du Pont-neuf.

Conſolons nous, Daphnis, dans l'affreuſe Baſtille ;
Laiſſons aux Bertrandis d'une plume incivile
Outrager qui l'honore, & de gaïeté de cœur,
Enfoncer ſon poignard dans le ſein de l'honneur.
Ce n'eſt qu'après cent coups que je rends la pareille ;
J'ai peine à m'y reſoudre & j'imite l'Abeille
Qui cherche à ſe nourrir de baume & non de fiel.
A qui m'offre des fleurs, je lui donne du miel.
Pour celui qui le veut ce miel eſt dans ma bouche :
Je porte un aiguillon pour piquer qui me touche.
J'aime l'éclat des lys, j'en cueille la douceur.
Attire-t-on l'Abeille avecque de l'aigreur ?
J'embaume avec plaiſir, & je pique avec peine.
L'amitié me charme & j'évite la haine :
Je païe avec reſpect la moindre honnêteté,
Et je cheris ſur tout la ſimple vérité.
L'Homme n'eſt à priſer qu'autant qu'il eſt ſincére.
Le Fourbe, du Demon porte le caractére.
Déteſtons le menſonge, honorons la candeur ;
Arrachons, ſans trembler, le maſque à l'Impoſteur.
Vous de qui la valeur ſuit l'illuſtre naiſſance ;
Qui pour gagner mon cœur avez fait une avance,
Et qui ſans le flater animez ſa vertu,
Ou qui le ſoutenez, quand il eſt combatu,

Sans

Sans crainte que ma chaîne ou l'orgueil le confonde:
Voulez vous à vos ſoins que ſon zèle réponde;
Tout abaiſſé qu'il eſt qu'il vous païe à ſon tour
Vos vœux par tous ſes vœux, votre amour par l'amour.
Donnez lui votre cœur, qu'il ſoit au ſien fidelle,
Et qu'ils brulent tous deux d'une flame immortelle.
Qu'une égale amitié les uniſſe ſi bien,
Que leur ferme union ne s'ébranle pour rien.
Des deux n'en faiſons qu'un ſi bien liez enſemble,
Si juſtes, que mon cœur à votre cœur reſſemble;
Si conſtans que leur bien, ou leur mal ſoit commun.
Qu'on les bleſſe tous deux, quand on bleſſera l'un:
Toûjours prèts à ſouffrir à mourir l'un pour l'autre.
Peſez bien à quel prix je demande le vôtre.
Engageons nous, Daphnis, pour ne changer jamais,
Malgré mille revers conſervons nous en paix:
Aimons nous d'un amour pur, généreux & ferme,
Sans même que la mort y puiſſe mettre un terme.

Voici ſa Reponſe, d'autant plus ſurprenante, qu'il n'étoit aſſiſté d'aucuns livres, qui puſſent le ſoulager dans un travail, dont il devoit avoir oublié les régles depuis qu'il étoit ſorti des Ecoles.

De

De commutatione cordis amica ad Amicum Expoſtulatio, & Reſponſio ad Epiſtolam Gallicam.

Iſta quidem vis eſt : quis enim committere tantum
Imprudens in te potuit, dilecte Renate,
Ut mihi cor furto, vulſum radicibus imis
Surriperes : hoc Muſarum pro munere ſolvis.
Debueram certe, ſi mens non læva fuiſſet
Præſentire dolos, & quæ me damna manebant :
Cum tua vox primum noſtras permulſerat aures,
Per tenuem rimam, quà vox tranſire ſolebat.
Cum forſan vultuſque tuos, moreſque ſerenos
Proſpexi, & fulgorem animi, mentemque benignam,
Et come ingenium Muſis, Phœboque ſacratum.
Ex illo namque inſidias, & dulcia tendens
Vincula, cœpiſti cordis, blandiſſime fluxam
Sollicitare fidem, noſtroque avertere ſenſim
Obſequio, atque tuas, me diſſimulante, vocare
Sub leges, mira illecebra ac dulcedine victum.
Ex illo tua perpetuò circumvolat ipſum
Effigies : te nocte vigil, te luce renata
Cogitat ; in te uno ; cura inclinante moratur.
Nec ſatis hoc illi eſt, ni totâ ſede revulſum
Ad te exire ſui pennâ feſtinet amoris.
Exeat, inque ſinu, quam non reperire priori
Sub Domino potuit, capiat felice quietem.
Sed nec te lateat natura, novique Clientis
Conditio, ac mores, paucis adverte docebo.
Vividus eſt olli flammæ vigor, ignea virtus

For-

Formaque nativo referens in acumine flammam,
Irrequies motus, tremuloque ſimillimus igni.
Ore vomit flammas; ſunt huic quoque pabula flammæ.
Inſonies flammæ, quas non Venus improba telis
Succendit, fallaxque auri nitor, aut mala vulgi
Gloria; ſed ſincerus amor, generoſaque honeſti
Ambitio, & gaudens luxum neſcire voluptas;
Interdumque jocans ridendo dicere verum:
Illos, cauſa eadem, nutrit quos ſuſcitat ignes.
Atque ubi materiam caſtis ardoribus aptam
Invenere, huic æternis amplexibus hærent;
Et fide conſtanti, quem nec longæva vetuſtas
Annorumque vices, nec toto diſſita mundo
Corpora diſſolvant, nec iniquæ injuria ſortis;
Aut gelidæ noctis frigus, cineresque ſepulchri,
Feraleſque umbræ, triſtiſque oblivia Lethes.
His tibi cor nexum illecebris, dilecte Renate,
Nulla ſui ſentire poteſt diſpendia amoris.
Æternæ exiſtent, æterno ex fomite, flammæ.
At quoniam, ut ſoles geminos, ſi bina recuſat
Corda pati Natura; tuum donare viciſſim
Te docet: unus enim merces æqualis amoris
Eſt amor, & ſolo conſtat bene pectore pectus.
Quàm gratum fuit hoc pignus! quæ cauſa tueri
Cantum depoſitum non ſollicitabit amantem.
Concipiamque preces, & non improſpera vota;
Quæ ſi nec ſurdum eſt, nec duro durius ære,
Audiet, æque ſinu nollet diſcedere noſtro.

Pendant qu'innocemment nous nous amuſions à adoucir la rigueur de nos fers, par ces jeux d'eſprit, Gringalet, Pigeon & Bertrand mettoient toute leur malice en pratique

que pour m'accabler, & rendre ma priſon inſuportable. Pigeon, dont l'eſprit étoit mille fois plus malitorne que le corps, quoique ſa figure aprochât plus du Singe que de l'Homme, ne s'occupoit du matin juſqu'au ſoir qu'à faire quelques ſingeries malicieuſes. Il avoit pris une telle autorité ſur Gringalet, que lorſque celui-ci le contrediſoit en quoique ce fût, le vieux Sylène gourmoit ſon Ariſtote de la belle maniére, & tiroit ſouvent les oreilles de ſon Ane borgne. Ils ne faiſoient que ſe quereller & ſe racommoder ſans ceſſe. C'étoit toûjours Ariſtote qui faiſoit les avances: car comme Pigeon étoit d'une pétulance outrée, il auroit plutôt crevé dans ſa peau, comme un vieux crapaux que de reconnoître qu'il avoit tort. C'étoit quelque choſe de rejoüiſſant de voir le Docteur timbré venir grater ſon Sylène, qui ſouvent pour prélude de reconciliation, donnoit un coup de poing ſur le mouſle philoſofique. Gringalet pour ſi peu de choſe ne ſe rebutoit pas, & careſſoit ſon Pigeonneau preſque octogenaire d'une maniére ſi bizare, qu'à la fin il lui faiſoit tendre le bec, juſqu'à nouvelle rupture, qui ſouvent ſe faiſoit avant le coucher du Soleil. Ariſtote après dix genres de folie preſque auſſi-tôt abandonnez qu'entrepris, ſans ſe deſiſter de ſon infaillibité, ſe détermina à la conſervation de ſon individu. Pour cet effet il ſe *peurgeoit*, c'eſt ainſi qu'il prononçoit ce mot avec emphaſe, juſqu'à prendre des remèdes ſouvent deux ou trois fois par jour & des médecines inceſſamment. Pour la conſervation du corps *heumain* il avoit converti

ſon

ſon ventre en boutique d'Apothicaire. Il n'y avoit point d'heure qu'il ne prît quelques juleps, apozémes, quelque confection d'hyacinte, d'Alkermes, quelques cuillerées de ſyrops de coclicot, de capilaire, de guimauve &c. il fourroit tout dans le corps *heumain*, pour avoir la puante ſatisfaction de le mieux vuider. Il n'y avoit pas juſqu'à la maniére de laver ſa bouche qui ne fût outrée & ridicule. Il empliſſoit ſa bouche d'eau, puis ſe renverſant la tête en arriére & laiſſant pendre ſes bras, comme s'il eût voulu faire le ſault de la carpe, il laiſſoit couler l'eau dans ſa gorge, & la faiſoit roſſignoler d'une maniére ſi affreuſe, qu'il auroit dammé le pion à dix chats miolans dans une goutiére, & tenant le ſabat avec leurs Dames. Enſuite ſe relevant à moitié étouffé, il vomiſſoit cette eau courbé en avant avec des éclats ſi horribles, des efforts ſi violens, & des convulſions ſi grimaciéres, que je croïois à tous momens qu'il alloit rendre ſes entrailles. Il crachoit juſqu'au ſang, & c'eſt une merveille comme il ne ſe rompoit pas quelques veines, dans l'accès de ſes contorſions de poſſedé, qui duroient toûjours tout au moins une heure. Le portrait du Roi, mon cœur, & mes oreilles en étoient les victimes. Il effaça l'un à force de lui cracher au nez; il faiſoit bondir mon cœur, & déchiroit mes oreilles. Après quoi il falloit voir comment il élevoit cette belle maniére de *peurger* la pituite, & évacuer les coles & les flegmes de ſon eſtomach. Pour conſerver la chaleur du corps heumain, il avoit matelaſſé depuis ſon bon-

bonnet juſqu'à ſes chauſſons. Juſtaucorps, veſte, culotte, caleçons, chauſſettes, chemiſe, rien n'en étoit exempt, & il avoit dégarni pluſieurs matelas pour cette œuvre ſalutaire. Comme c'étoit par des trous que nous avions pratiquez dans la cheminée, que j'avois lié converſation avec les Priſonniers mes voiſins, ſouvent il venoit nous interrompre par un: *contra ſic argumentor*, puis il vomiſſoit une enfilade d'impertinences. Enfin c'étoit le fou le plus incommode, ſans contredit de toute la Baſtille, & peut-être de tous les Confréres qu'il a au monde. Cependant j'apprens que cet Ariſtote moderne, s'eſt érigé en cette Ville en Maître de langue. Pourquoi non? C'eſt ici le lieu du monde où l'on enſeigne le plus effrontement ce que l'on n'a jamais appris: j'y vois des Maitreſſes d'Ecole enſeigner la langue françoiſe, à lire & à écrire, qui ne prononcent pas quatre paroles ſans affliger Ronſard, qui à peine ſçavent lire leurs Pſeaumes & écrivent comme il plaît à Dieu. Il y a des Médecins plus ignorans que ce Maréchal qu'un Seigneur François trouva en Suiſſe & qu'il reconnut pour avoir autrefois ferré ſes chevaux à Paris. Je ne finirois jamais, ſi je voulois faire une énumeration de ceux qui ſe mêlent ici de montrer ce qu'ils n'ont jamais ſçu, & ce que, ſuivant toutes les aparences, ils ne ſçauront jamais. Je connois une petite Créature qui gardoit les poules d'Inde en Baſſe-Normandie, & qui a l'audace d'apprendre ici publiquement la civilité à des pe-

tites Filles de qualité : jamais elle n'a eu d'autre Maître à danſer, pour lui apprendre à tourner ſes pieds, que ſes ſabots ; & jamais n'a étudié la civilité qu'à la Poiſſonnerie & à la boucherie, lorſqu'elle y portoit le panier de ſes Maitreſſes. Bertrand ce vieux Guenon humaniſé, faiſoit enrager tous ceux qui avoient le malheur de paſſer ſous ſes pattes. C'étoit le Mercure de la Tour, car il étoit dans une ſituation, qu'il falloit que tout lui paſſât devant le nez. Si j'envoïois du fruit, du vin, ou de la viande au Capucin Jupiter, il lui en excroquoit une partie. Mr. Veillard Janſeniſte octogenaire, homme de mérite & d'eſprit trouva le ſécret de m'envoïer du papier, des plumes & de l'encre abondamment ; comme ces choſes paſſoient par les mains crochües de Mercure, il en faiſoit largeſſe aux autres Priſonniers, & ne m'en donnoit que la moindre partie & ſouvent rien du tout. Il mettoit ſes armes par tout : c'eſt à dire qu'il barbouilloit de cornes tous les écrits que les Dieux m'envoïoient de l'Olympe, ou que j'envoïois à Mars, Jupiter & Apollon. Comme il étoit l'entremetteur entre l'Olympe & l'Enfer, c'eſt ainſi qu'on appelloit notre antre, jamais il ne faiſoit ſes raports ſincéres : il brodoit ſur tout : ſi je lui diſois blanc, il diſoit noir. Il ſe plaiſoit à nous brouiller ſans ceſſe ; & l'impoſture avoit pour lui des charmes raviſſans. Ajoutez que l'on me faiſoit de temps en temps deſcendre pour entrer en conférence avec le *Révérend* Pere Riquelet dont le réſul-

réſultat m'aſſuroit une deſcente au cachot, où on me laiſſoit jeuner au pain & à l'eau juſqu'à ce que mes forces fuſſent entiérement épuiſées. Pour comble de malheur, après avoir été très long-temps ſoumis à l'affreuſe leſine de Corbé, nous fumes expoſez à la barbare œconomie de Bernaville ; ainſi nous tombions de la tigne dans la lépre.

Je prie mon Lecteur de peſer attentivement, s'il peut concevoir un ſupplice plus horrible que celui de ſe voir enfermé pendant cinq ou ſix ans avec trois fous furieux, deſtitué de toute conſolation & de tout ſecours humain? Sans feu pendant l'hyver, ſans vêtemens pendant toute l'année. Je ne pouvois apprendre aucunes nouvelles ni de mon Epouze ni de mon Fils, je n'ai pu ſçavoir même s'ils étoient encore vivans, quelques ardentes priéres que j'aie faittes à mes Bourreaux pour les fléchir. J'ai été plus d'onze ans ſans parler à une ſeulle Femme, & plus de cinq ſans en voir. Nos Tyrans nous auroient laiſſé mourrir, ſi pour nous racheter la vie, nous avions eu beſoin d'une aîle de poulet, d'une prune, d'un grain de raiſin, enfin des choſes les plus communes de la vie, & que l'on a preſque pour rien dans Paris.

Mon ſeul recours étoit donc de me jetter entre les bras de la divine Miſericorde. Le Dieu vivant n'abandonne jamais celui qui eſpére en lui. Sans une aſſiſtance particuliére de ſa providence, je ſerois mille fois

devenu fou, comme une infinité de malheureux, ou le deſeſpoir auroit terminé ma triſte & deplorable vie, en me caſſant la tête contre les murs, ou m'étranglant de mes propres mains, ou par cent ſortes de genres de mort, dont uſent très ſouvent les languiſſantes Victimes du cruel Bernaville, pour ſe delivrer de ſa tyrannie plus inſuportable que la mort.

J'avois encore la douleur d'entendre tous les jours Pigeon & Gringalet ſe raconter reſpectivement les horreurs de leurs vies. Gringalet avoit fait des proüeſſes capables d'effacer celles des Rolands, & de tous les Preux Chevaliers du Monde. Pour Pigeon, il étoit un peu plus ſincére; il avoüoit ingenuement qu'il avoit bien des fois friſé la corde, qui toûjours lui avoit manqué au beſoin. Tant eſt vrai le Proverbe, qui dit, que la corde n'eſt que pour les malheureux. En voici un exemple que je tiens de lui, qui eſt aſſés ſingulier. Etant Laquais chez Mr. Hardoüin de Perefix Archevêque de Paris, il fut mis dehors pour quelque friponnerie: ce qui le forca d'aller ſervir un riche Chanoine de Tours. Un jour que ſon Maître étoit en ſa Maiſon de Campagne, Pigeon ploïa ſa toilette, & lui enleva tout ce qu'il put ramaſſer de plus portatif, juſqu'à ce qu'on appelle ſa chapelle; c'eſt à dire ſon calice, ſon plat, ſes burettes &c. Il s'embarqua ſur la Loire pour deſcendre à Nantes, & de là au Croiſic; d'où il avoit reſolu de paſſer dans les Païs-Etrangers, pour être à

cou-

couvert de ſon vol, & en jouïr paiſiblement. Lorſqu'il fut dans la barque, la premiére choſe qu'il fit à la premiére alte, fut de changer l'habit de livrée qu'il avoit avec un pauvre Garçon plus mal vêtu que lui; après quoi ils ſe rembarquerent tous deux ſur une autre barque qui alloit de Tours à Nantes chargée de ſoirie. Quand ils furent au Pont de Saumur la barque ſe briſa contre une des jetées du Pont, & preſque tout le monde qui étoit deſſus perit. Pigeon fut des heureux; mais celui qui avoit troqué ſon habit avec Pigeon fut noïé, ce qui garantit celui-ci de la corde. Car les Gens que ſon Maître avoit envoïé après ſon Voleur, aïant appris, qu'une barque avoit peri dans laquelle s'étoit noïé un Garçon habillé des livrées qu'ils deſſignoient, ils s'arrêtérent là, ſans paſſer plus loin. On repêcha tous les effets preſque qui étoient dans la barque, du nombre deſquels fut la caſſette qui renfermoit la meileure partie de ce que Pigeon avoit volé au Chanoine. Le Garçon revêtu de la livrée fatale & que Pigeon avoit empeſtée, fut auſſi retiré de l'eau, & ſans beaucoup examiner ſi c'étoit Pigeon, comme ils n'en doutoient pas, ils ſe contentérent de lui ôter ſon habit de livrée, de le fouiller & de le laiſſer enterrer. Pigeon avoit eu le bonheur de s'accrocher à un arbriſſeau qui étoit ſur les arches du Pont; on lui jetta un bout de corde, & on le ſauva. Corde avantageuſe, & ſubſtituée en la place de celle qu'il méritoit, & qui lui étoit infaillible, s'il n'avoit pas fait naufra-

ge : car les Levriers du Boureau lui ſouffloient au poil, quand ſa bonne fortune en diſpoſa autrement. Il attendit qu'on eût retiré de l'eau ſa chére caſette, pour s'en remettre en poſſeſſion. Mais aïant aperçu ceux qui étoient envoïez à ſa ſuite, & aïant même vû de loin dépouiller ſon ſubſtitut mort ; il ne fallut pas de foüet pour le chaſſer : il ſe rendit à Nantes avec quelqu'argent qui lui reſtoit de ſon vol ; laiſſant la corde juſqu'à nouvelle occaſion de l'affronter encore. Il apprit à Nantes que l'Archevêque de Paris y avoit paſſé allant en ſa terre de Poitou, d'où il étoit originaire. Il fut y trouver ce bon Maître, ſe jetta à ſes genoux pour implorer ſa clemence ; & comme il avoit eu le bonheur d'être le Confident de ce Prelat, il en obtint aiſement ſa grace, & reprit ſa livrée. Quand il repaſſa par Tours pour retourner à Paris, on peut croire qu'il ne fut pas voir ſon Maître le Chanoine, pour mille bonnes raiſons, dont la premiére eſt qu'il craignoit la corde.

Comme il racontoit tous les jours à ſon cher *Polleux* cent tours de Caſtor qui lui étoient arrivez, il en circonſtantia un qui eſt trop curieux, pour que je le paſſe ſous ſilence, & qui éclaircira un fait qui a partagé Meſſieurs les Reformez & ceux de la Communion Romaine ; & ſur lequel feu Mr. Boſſuet Evêque de Meaux, ſemble n'avoir pas agi de bonne foi.

C'eſt au Sujet de Mr. Péliſſon, qui autrefois avoit été enfermé comme nous dans le Châ-

Château de la Baſtille. Mr. de Meaux a ſoutenu que cet illuſtre Membre de l'Academie Roïale de Paris, & autrefois très zélé Proteſtant, étoit mort dans la Communion Romaine ; quantité d'honnêtes & d'habiles Gens ont cru le contraire. Voici ce que Pigeon m'en apprit, ſans penſer qu'un jour je devois le rendre public ; ce que je fais pour la conſolation des Parens de Mr. Peliſſon ; laiſſant à chacun la liberté de penſer ſi le témoignage de Mr. de Meaux eſt plus fort que celui de Pigeon. A dieu ne plaiſe que je vueille mettre ce Prélat en Paralelle avec un fripon. Cependant la ſimplicité avec laquelle celui-ci a dit la choſe, plaira peut-être plus à quelques uns, que la Rhetorique captieuſe de l'Evêque. Voici le fait.

Dans le temps que Pigeon étoit un fameux Marchand de Contrebande, il s'étoit introduit chez Mr. Peliſſon qu'il connoiſſoit de vieille main, & auquel il vendoit des livres du tabac, du thé & d'autres curioſitez qu'il aportoit de Hollande. Un jour que le Valet de chambre de Mr. Peliſſon étoit malade auſſi bien que ſon Maître, Pigeon vint le voir à ſon ordinaire. Mr. Peliſſon le pria de demeurer auprès de lui, en attendant la convaleſcence de ſon Valet. Pigeon ne demanda pas mieux, & il y reſta juſqu'à la mort de ce Sçavant Homme, qui expira entre ſes bras. Il nous a affirmé que deux ou trois jours avant la mort de Mr. Peliſſon, Mr. l'Evêque de Meaux, Mr. l'Abbé de Fénélon, le Pere de la Chaiſe & pluſieurs autres

Gens diſtinguez dans l'Egliſe, ne ceſſoient de venir continuellement chez lui, pour le conjurer de ſe préparer à la mort par une bonne Confeſſion & par la Communion. La veille de ſa mort l'Evêque de Meaux & le Pere de la Chaiſe l'aïant fait avertir qu'ils demandoient à le voir: he! mon Dieu, dit-il, ces Gens là ne me laiſſeront-il pas mourir en paix? veulent-il me pouſſer à bout? N'aïant pu leur refuſer la viſite, ils le trouvérent tout habillé dans ſa chaiſe devant ſon feu, car il s'habilloit tous les jours, pour faire croire que ſon mal n'étoit pas de conſéquence. Mais le Prélat & le Révérend Jeſuite lui remontrérent qu'il étoit en très grand danger; qu'il n'y avoit nuls momens à perdre, & qu'il devoit ſonger ſerieuſement à ſa conſcience. Qu'ils venoient devers lui de la part du Roi, lui remontrer poſitivement l'extrême péril où il étoit, & qu'ils ne le quitteroient pas qu'il ne leur eût promis formellement qu'il ſe confeſſeroit. Il eut beau leur remontrer que rien ne preſſoit; qu'il ſe ſentoit des forces aſſés pour réſiſter encore long-temps à ſon mal, ils le tourmentérent tant, qu'ils le forcérent à leur promettre que le lendemain l'après midi il ſe confeſſeroit.

Ils ne furent pas hors de ſa chambre, que ſans ſe cacher de Pigeon, qui ne ſortoit ni jour ni nuit de ſa chambre, il ſe prit à déplorer ſon malheur, & dire que Dieu étoit juſte, & qu'il vouloit le punir d'avoir feint pendant ſa vie ſur une matiére de la derniére impor-

importance, & qu'il ne vouloit pas qu'il eût la liberté de déclarer ſes véritables ſentimens à l'article de ſa mort. Après quoi il fit des priéres très ferventes, pour implorer l'aſſiſtance de Dieu, ſa grace & ſa miſericorde, lui demandant ſans ceſſe pardon des derniéres années de ſa vie, & le conjurant de le delivrer par ſa bonté infinie de l'angoiſſe où il étoit. Sur les neuf heures il prit un bouillon, & ſe fit mettre tout habillé dans ſon lit. Il ordonna à Pigeon de lui lire quelques Pſeaumes de la verſion de Mr. Conrart, choiſiſſant lui même ceux qu'il vouloit entendre. Sur les onze heures il pria qu'on le remit dans ſa chaiſe, diſant qu'il étouffoit dans ſon lit. A une heure il demanda une taſſe de chocolat qu'il rendit ſans y avoir preſque touché. Pigeon lui lut encore quelques Pſeaumes. Mr. Peliſſon ſentant approcher la mort, fit ceſſer Pigeon, pour faire une ardente priére d'une voix foible & mourante. En la continuant il entra dans l'agonie & ſur les ſept heures il expira entre les bras de Pigeon. Deux Jeſuites étant entrez ſur les huit heures dans la chambre où étoit le mort, & y trouvant les Pſeaumes de Mr. Conrart, demanderent à qui apartenoit ce livre. Pigeon répondit que c'étoit au deffunt; & ſur ce qu'il leur dit ingenument qu'il en avoit lu pluſieurs Pſeaumes à ſon Malade, la nuit même avant ſa mort; les Jeſuites étoient prêts de le faire arrêter, le prenant, ſans doute, pour un Miniſtre traveſti qui avoit aſſiſté Mr. Peliſſon à la mort.

Lorſque Pigeon & tous ceux qui y étoient preſens leur proteſtérent, qu'il étoit né Catholique Romain; qu'il avoit même été Domeſtique d'Hardouïn de Perefix Archevêque de Paris. Un des Révérends Peres mit le livre dans ſa poche, aparemment pour le brûler, comme hérétique & pernicieux, ſuivant les maximes incomprehenſibles de la *vénérable* Société. Je laiſſe, après cette relation, à tout Homme de bon ſens à juger ſi Mr. Peliſſon eſt mort auſſi zèlé Catholique Romain, que Mr. de Meaux & ceux de ſon parti l'ont publié. Voici la copie d'une Lettre que ce célèbre Evêque écrivit à une de ſes Amies ſur ce ſujet, que j'ai recouverte depuis ma liberté, & qui a déja été rendüe publique.

Lettre de Mr. de Meaux ſur la mort de Mr. Péliſſon écrite à Verſailles le 14. Février 1693.

Je vous aſſure, Mademoiſelle, que Mr. Péliſſon eſt mort, comme il a vécu, très bon Catholique. Loin d'avoir le moindre doute de ſa Foi, je l'ai toûjours regardé depuis le temps de ſa converſion, juſqu'à la fin de ſa vie, comme un des meilleurs & des plus zèlez Deffenſeurs, de notre Religion. Il n'avoit l'eſprit rempli d'autre choſe, & deux jours avant ſa mort, nous parlions encore des Ouvrages qu'il continüoit, pour ſou-

ſoutenir la Tranſubſtantiation, de ſorte qu'on peut dire, ſans héſiter, qu'il eſt mort en travaillant ardemment & infatigablement pour l'Egliſe. J'eſpére que ce travail ne ſe perdra pas, & qu'il s'en trouvera une partie conſiderable parmi ſes papiers. Au reſte il a voulu entendre la Meſſe tous les jours de ſa maladie, & je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il s'en diſpenſât. Il n'a jamais cru être aſſés malade pour s'alliter, il s'eſt habillé tous les jours, juſqu'à la veille de ſa mort, & recevoit ſes Amis avec ſa douceur & ſa politeſſe ordinaire. Son courage lui tenoit lieu de force, & juſqu'au dernier ſoupir il vouloit ſe perſuader que ſon mal n'avoit rien de dangereux. A la fin étant averti par ſes Amis que ce mal pouvoit le tromper, il diféra ſa confeſſion au lendemain, pour s'y préparer davantage, & ſi la mort l'a ſurpris, il n'y a rien en cela de fort extraordinaire. C'étoit un vrai Chrétien, qui frequentoit les Sacremens. Il les avoit reçus à Noël & (à ce qu'on m'a dit encore depuis) avec édification, bien éloigné des ſentimens de ceux qui croient avoir ſatisfait à tous leurs devoirs, pourvû qu'ils ſe confeſſent en mourant, ſans rien mettre de Chrétien dans tout le reſte de leur vie. Il pratiquoit ſolidement la piété; & la ſurpriſe qui lui eſt arrivée ne m'empêche pas d'eſpérer de le trouver dans la Compagnie des Juſtes. C'eſt Mademoiſelle ce que j'avois deſſein d'écrire à Mademoiſelle de Scudery avant même de recevoir votre lettre, & je m'aquite d'autant plus volontiers de ce devoir, que vous me faites connoître que ce témoignage ne ſera pas inutile pour la conſoler. Je profite de cette occaſion pour

vous aſſeurer Mademoiſelle de mes très humbles ſervices, & vous demander la continuation de l'honneur de votre amitié. J. B. Evêque de Meaux.

Les circonſtances de cette mort ont fait beaucoup de bruit; car bien des Gens avoient attribué le changement de Religion de Mr. Peliſſon & le zêle qu'il faiſoit paroître pour l'Egliſe Romaine, plutôt à un effet de politique, qu'à un principe de Religion. Ces reflexions ont tenu bien du monde attentif, ſur les derniers momens de ſa vie, parce que c'eſt le tems où la plus profonde hypocriſie ſe demaſque Quoiqu'il eût tout le temps, & tous les avertiſſemens néceſſaires, pour ſe faire adminiſtrer les Sacremens de l'Egliſe Romaine, il ne l'a pas fait, que peut on en conclure? On peut raiſonner pour & contre ſur un endroit ſi délicat. Si Pigeon avoit autant de réputation dans le monde, que la Tête mytrée, il ſeroit facile de décider poſitivement. On tire bien un antidote admirable de l'aſpic, pourquoi ne pourroit-on pas tirer quelques bonnes conjectures du moins de Pigeon. Voici encore la copie d'une lettre qui fut écrite dans ce temps là par quelqu'un qui s'eſt efforcé de le juſtifier.

Le ſixiéme Février 1693. *veille de la mort de Mr. Peliſſon, le Roi aiant ſçu qu'il étoit plus mal qu'il ne le croïoit lui même, lui envoïa Mr. l'Evêque de Meaux, Mr. l'Abbé de Fennelon, & le Pere de la Chaiſe. Sur ce qu'ils lui déclarérent le danger où il étoit, & qu'il n'y avoit*

guére

guére de tems à perdre, il dit que quoi qu'il ſe ſentit mieux, il ſe ſoumettoit à ce qu'on lui diſoit de ſon état, & convint de ſe confeſſer le lendemain ſur les onze heures du matin. On croit qu'il avoit pris ce temps pour ſe mieux préparer à une derniére confeſſion, & peut-être à une revûe générale de ſa vie. Mais il fut ſurpris. Quand on entra dans ſa chambre le lendemain à ſix heures du matin, on le trouva raallant. Il ſe fit mettre dans ſa chaiſe, ſe plaignant qu'il étouffoit dans le lit; & un moment après il expira ſur les ſept heures.

Des Pſeaumes de Conrart emportez, par les Jeſuites, pas un petit mot; les Révérends Peres de la loïale Société ſont trop ſincéres, pour vouloir s'amuſer à des minuties de cette nature, qui ne font rien à leur cauſe. On a traité cette affaire diverſement. Quelqu'un en a fait la matiére de quelques Dialogues qu'on lui a fait tenir dans les Enfers avec Lucien, Harlay-Quint, Eſcobar &c. Ce n'eſt pas à nous autres à le placer dans ce terrible lieu. C'eſt à celui qui l'a jugé ſelon ſes bonnes ou mauvaiſes intentions & ſelon ſes œuvres. Ce Dieu dont l'œil ne peut être ébloui par la plus fine hypocriſie, & qui ne peut être trompé par toutes les ruſes des Hommes; qui lit juſque dans les replis les plus cachez de leurs cœurs, a prononcé ſon arrêt irrévocable pour une éternité; tandis qu'ici bas nous raiſonnons de la deſtinée de ce grand Homme, ſuivant notre caprice, ou peut-être nos paſſions. Il eſt vrai que ſi on eût diſpoſé de

la mort de Mr. Peliſſon, pour donner lieu à des jugemens tout différens, on n'auroit pû, ce ſemble, prendre des meſures plus juſtes.

Avant que de finir cet article, je dois pour la ſatisfaction des Sçavans raporter les principales époques de ſa vie, & dire quelque choſe de ſes Ouvrages qui ont été admirez de tous les Experts. Le fameux Mr. Peliſſon Fontanier étoit né à Caſtres en 1624. Son Pere étoit Conſeiller en la Chambre de l'Edit de Languedoc: ſon Grand Pere Conſeiller au Parlement de Toulouze, & ſon Biſaïeul Premier Preſident au Parlement de Chambery; auparavant Maître des Requêtes, & Commandant pour le Roi en Savoïe, quand François Premier s'en rendit Maître. Celui dont je parle prit des dégrez en l'Univerſité de Cahors à l'âge de treize ans. Il fut Sécretaire du Roi en 1652. Premier Commis de Mr. Fouquet en 1657. & deux ans après on le reçut Maître des Comptes à Montpellier, après avoir négocié le rétabliſſement de la Compagnie qui avoit été interdite. Ce fut en 1670. qu'il abjura à Chartres la Religion Reformée, & comme c'étoit alors un moïen infaillible de s'avancer, l'année ſuivante il fut fait Maître des Requêtes. En 1674. Oeconome de Cluni: en 1675. Oeconome de St. Germain des Prez: en 1676. prépoſé pour l'adminiſtration du tiers des Oeconomats, & en 1679. Oeconome de St. Denis. On ſçait auſſi qu'il étoit le Diſtributeur des Penſions qu'on donnoit à tous

tous ceux qui changeoient de Religion. Si l'on veut ſçavoir la maniére dont il s'en aquitoit on n'a qu'à lire *la Politique du Clergé de France*. Ce n'eſt pas aſſurément par là que les perſonnes deſintereſſées & degagées des préjugez l'ont eſtimé. C'eſt plutôt par divers Ouvrages qui à la vérité ſont fort eſtimables, ſur tout par raport à la pureté & à la délicateſſe de notre langue. Je ne croi pas qu'on puiſſe ranger ſes Livres de Controverſe au nombre de ceux là. Voici le Catalogue de ceux qu'il a faits autant que je le puis ſçavoir. Il a compoſé diverſes piéces de Poëſie, dont il y a peu d'imprimées: elles ſont ou galantes, ou morales & Chrétiennes, ou Héroïques. Entre ces derniéres, le Poëme d'Eurimedon, de plus de treize cens Vers tient le premier rang. Ses Ouvrages de Proſe ſont, la Paraphraſe des Inſtituts de Juſtinien qu'il fit à l'âge de 17. ans. L'Hiſtoire de l'Academie Françoiſe, qui lui procura l'entrée dans ce Corps, lorſqu'il n'y avoit point de place vacante: ainſi il fut le Quarantuniéme Membre de l'Academie pour la premiére fois. Le Panegyrique du Roi, prononcé dans la même Academie, qui a été traduit en Latin, en Eſpagnol, en Italien, en Anglois, & même en Arabe, par le Patriarche du Mont Liban, dont l'Original eſt dans le Cabinet du Roi de France. Il a fait de plus la Préface des Oeuvres de Sarraſin ſon intime Ami, qui a été fort eſtimée, & pluſieurs autres piéces détachées. Ses Livres de Controverſe ſont

des

des Réflexions ſur les différens de la Religion en quatre volumes : Il a encore compoſé les courtes priéres durant la Meſſe, quelques Ouvrages à la gloire du Roi, qui ne ſont pas finis, & un Traité de l'Euchariſtie qu'il achevoit lorſqu'il mourut. Voila à la vérité des faits bien problématiques, pour décider juſte de ſon ſalut ; ce qui véritablement n'apartient qu'au Souverain Juge des Vivans & des Morts.

Pendant que je gémiſſois enfermé avec mes trois fous dans la premiére chambre de la Tour du Coin, que le Capucin faiſoit ſouffrir le martyre à ſes Compagnons dans la troiſiéme & que le vieux Singe Bertrand affligeoit dans la Seconde les ſiens à outrance par mille impertinences ; on donna à ce joli Mercure pour Compagnon le nommé Luſtic, dont je vais raporter l'Hiſtoire, telle que l'on me l'a donnée dans mes mémoires, & que je l'ai appriſe de divers Priſonniers dans la Baſtille méme.

Ce pauvre Moine en venant à Paris, qu'il avoit deſſein de voir en paſſant pour aller à Rome, eut le malheur de trouver dans le Coche de l'Iſle un Irlandois Eſpion de Mr. d'Argenſon ; car cet illuſtre Magiſtrat ſe ſervoit de toutes ſortes de Gens, & pour toutes ſortes de fins, comme on le va voir. L'Irlandois eut bientôt fait amitié avec le Moine : ces ſortes de Gens aiment à être careſſez, & croient facilement que les complaiſances que l'on a pour eux, ſont des marques de la déférence que l'on doit à leur caractére ;

raſtére ; caractére qui eſt regardé avec horreur par ceux qui croient véritablement que cette vermine multipliante qui ronge le reſte du Genre humain, abaiſſé ſous leur tyrannie, eſt celle qui eſt deſſignée par les Sauterelles de l'Apocalypſe. L'Irlandois & le Moine, le Moine & l'Irlandois, tout comme il vous plaira, ils n'avoient rien tous deux qui les rendit de beaucoup plus recommandables l'un que l'autre, logérent, mangérent, & couchérent enſemble tout le long de la route. Le Moine dit à ſon Acates qu'il alloit à Rome : ſans doute, il n'auroit pas fait mentir le proverbe, qui dit : *que bon cheval & méchant Homme n'amandérent jamais pour aller à Rome.* L'Irlandois ſongea à un moïen pour lui en abreger le chemin. Il lui propoſa de vouloir accompagner ſa Sœur, qui devoit partir pour Lion, ajoutant que c'étoit une fort jolie Fille & d'une très agréable humeur, avec laquelle il ne s'ennuiroit pas par le chemin. Le Moine mordit à la grappe, & bénit le Seigneur, qui daignoit viſiter ſon humble Serviteur. Il proteſta à ce Frere charitable ſon bon Ami, qu'il auroit un ſoin tout particulier de cette charmante Sœur, & que rien ne lui manqueroit par les chemins, de ce qui étoit en ſon petit pouvoir. La Sœur pretendüe de l'Irlandois étoit toute inſtruite : c'étoit une Courtiſane qui ſçavoit ſa leçon par cœur, & qui avoit rendu plus d'un ſervice au vénérable Magiſtrat. Le Moine avoit déja ce précieux dépos dans ſa chambre à Paris ; je ne crois pas

que

que ce fût pour lui apprendre à lire ſon breviaire. On balotoit toûjours en attendant la partie ; & on avoit donné des arres au coche, où le Moine avoit fait enregiſtrer la Nymphe ſous le nom de ſa Sœur. Une fois il eſt bon d'éviter le ſcandale, & les Gens ſuportent plus patiemment certains petits menus ſuffrages d'amitié, quand ils ſont perſuadez que le principe en eſt tout fraternel, & qu'il n'y a pas plus de myſtére, qu'il y en avoit entre Abraham & Sara lorſqu'il l'appelloit ſa Sœur. Mais un Maudit Exempt vint troubler toute la fête, lorſqu'à peine ils avoient commencé les devoirs de la Fraternité. Il montra au couple benin la fatale baguette, qui pétrifie les choſes les plus animées, & les arrêta de par le Roi ; leur fit perdre l'argent qu'ils avoient donné au coche ; & leur faiſant tourner le dos à Lion, il les voitura tous deux à la Baſtille, où l'on eut la dureté de ſeparer ce couple ſi bien uni. Le Mâle fut mis dans le funeſte Colombier : pour la Femelle, comme c'étoit une *appellante*, on la remit entre les mains de ſon cher Hibernois pour ſervir d'appas à quelqu'autre Pigeonneau & le faire tomber dans le terrible trebuchet.

L'Irlandois après avoir confié ſa Sœur au Moine Luſtik ſon intime Ami, donna avis à Mr. de Pontchartrain que ce Luſtik étoit un Moine qui jettant le froc aux orties, comme font tant d'autres faux-penitens, amenoit à Genève une Fille de la Religion. Mr. de Pontchartrain crut le fidelle Hibernois.

nois deſſus ſa bonne foi, & ſans ſe donner la peine d'examiner la choſe, comme de peu d'importance, il en remit le ſoin à Mr. d'Argenſon, qui retint le Moine & donna l'eſſor à la pretendüe Sœur. Jamais le pauvre diable de Moine n'a pu obtenir la grace de parler à Mr. de Pontchartrain ce vigilant Magiſtrat : on avoit cent fortes raiſons pour ne le lui pas permettre, dont la principale eſt qu'on vouloit le retenir Priſonnier.

L'Irlandois fut largement païé de ſon avis, comme de raiſon : il eſt juſte que chacun ait ſon petit contingent. L'Oiſeleur donne du grain à l'appellant qui a fait tomber les Canards ſes confréres dans la Canardiére ; faute de quoi il ſe laſſeroit bientôt d'une manœuvre ſi perfide. Nous avons cependant appris très certainement, & une perſonne digne de foi me l'a certifié par écrit, que dans la ſuite cet Irlandois, après avoir fait mille tours ſemblables & une infinité de friponneries a été mis à Bicêtre, où il a peri. Voila la juſte deſtinée de ces ſortes de canailles. Car ſoit que le Miniſtre veille enſevelir ces affreux temoins de l'iniquité, ſoit qu'ils en ſoit lui même trahi, il jette d'ordinaire ces verges au feu, quand il les croit uſées, ou trop couvertes du ſang innocent.

Au reſte ce Luſtik a fait d'étranges perſonnages à la Baſtille. On m'a affirmé qu'il ſervoit d'eſpion à Bernaville, en l'avertiſſant de tout ce que l'on faiſoit dans la Tour où il

il étoit renfermé, au moins paſſoit-il pour tel dans l'eſprit de tous les Priſonniers. Ce fut lui qui fut aſſommé par Sorel, alias Curé de Lery. Ce bon Prêtre, dans un de ſes accès ordinaires de folie, ſe rua furieux ſur le pauvre hére de Moine, & lui fit trente deux bleſſures, dont il y en avoit juſqu'à treize eſtimées mortelles par les Chirurgiens qui le penſérent. Par malheur il n'en mourut pas; ainſi la Baſtille continua d'être infectée de ces *deux venerables Oings.* Si le Curé échapa encore la corde pour ce coup, par une eſpèce de miracle, en récompenſe il fut plongé dans un cachot obſcur pendant dixhuit mois, chargé de tous les fers énormes dont j'ai déja fait la deſcription, réduit au pain & à l'eau: ſupplice fort capable de rabattre ſa fureur; mais en même temps fort propre à faire monter ſa folie au ſuprême dégré. Luſtik continua, après être gueri, à rendre des ſoins à Bernaville, dignes du caractére de ce Moine, en l'avertiſſant de tout ce que ſes Compagnons faiſoient, & ſouvent de ce qu'ils ne faiſoient pas.

Bertrand qui étoit informé de la grandeur d'ame de ce *Révérend Tonſuré*, la venüe duquel avoit interrompu nos converſations, jugea à propos de lui faire une querelle d'Allemand, & ſans reſpecter le redoutable caractére de l'Oingt du Seigneur, muni d'une douzaine de coups de poing bien appliquez il l'expulſa de ſa chambre. Car Bertrand & ſes Compagnons, comme ils en étoient *charitablement*

blement convenus, donnérent le tort au battu, & le renvoïérent faire ſes fonctions d'eſpion dans une autre Tour : *juſte* maniére & bien digne de Bertrand d'en purger la notre.

Enfin après la Paix conclue à Raſtad entre l'Empereur & le Roi de France, le Moine Luſtik ſortit de la Baſtille le premier jour de Decembre 1714. On le bannit de France, comme on fait d'ordinaire tous ceux que les Officiers de la Baſtille apprehendent qu'ils ne portent leurs plaintes à la Cour. Il fût mis dans un caroſſe avec quatre autres Priſonniers ſous la conduite d'un Exempt & de quatre Archers armez juſqu'aux dens, qui le conduiſirent à Strasbourg, & lui firent paſſer le Rhin pour le renvoïer dans ſon Païs. Mr. le Chevalier Welzer de Broch, & Schrader L'ainé étoient dans le même caroſſe avec Titiz & Joyeux dit Frolich auſſi de Collogne: de Broch & Schrader avoient été enchaînez en ſortant de Paris, pour achever de les confondre. Car quoi qu'ils fuſſent hors de la Tyrannie de Bernaville, & que leur Lettre de cachet eût du leur rendre une pleine liberté ; ce Tygre voulut leur faire encore ſentir ſes griffes, juſque hors de la Banlieüe de Paris. J'ai déja raporté dans l'Hiſtoire de Mr. Welzer de Broch, l'avantage qu'ils eurent de rencontrer dans leur route Madame la Comteſſe de Raſenhauſen Dame d'honneur de Madame la Ducheſſe d'Orleans, qui voïant ces pauvres Allemans dans un état déplorable, leur ouvrit

géné-

généreuſement ſa bourſe, & leur donna avec profuſion, de quoi s'habiller: car ils étoient comme des Gueux, haves, ſecs & deffaits, avec de grandes barbes à la Capucine, & de quoi ſe conduire chez eux. Je trouve l'action de cette magnanime Dame trop belle pour ne la pas repéter ici, & je voudrois la pouvoir graver en caractéres d'or.

Enfin, comme nul Homme n'eſt immortel, comme l'a éprouvé Alexandre, même malgré ſes faux titres de Divinité, & tant d'autres, ſes faſtueux imitateurs, qui ont paſſé, comme lui, ſous la faulx redoutable mais inévitable de la terrible des terribles, St. Mars le formidable St. Mars mourut plus chargé de crimes que d'argent, qu'il falut laiſſer à ſes fameliques Héritiers.

Le 26. de Septembre 1708. il s'éleva tout d'un coup un Ouragant épouvantable: tous les vens dechaînez ſembloient vouloir renverſer la Baſtille. Pigeon s'écria voila le Diable qui emporte quelqu'un de nos bons Amis. Il nous conta enſuite pluſieurs Hiſtoires & vaines obſervations qu'il avoit faites en pareil cas, qui furent autant approuvées de ſon cher Ariſtote, que je les trouvai ridicules. Le lendemain au ſoir nous entendimes un enterrement. C'étoit celui de St. Mars Gouverneur de la Baſtille, qui étoit mort le jour précédent juſtement dans le temps que Pigeon s'écria: voila le Diable qui emporte quelqu'un de nos amis. Il laiſſa 45000. écus à Mr. des Granges Commis de Mr. de Pontchartrain avec tous ſes meubles

bles qui étoient fort conſiderables, principalement ſa vaiſſelle d'argent ; parce que ſon Fils avoit épouſé la Fille de Mr. des Granges ; mais il étoit mort ſans en avoir eu d'Enfans.

Corbé en penſa crever de dépit, quoique malheureuſement il n'en fût pas malade, il eut le reſte de la ſucceſſion qu'il partagea avec ſon Frere, ſeuls Heritiers de St. Mars. Il a laiſſé des biens immenſes. Corbé crut avoir aſſés de mérite pour lui ſucceder, ou du moins pour être fait Lieutenant de Roi en la place de Bernaville, s'il emportoit le Gouvernement à ſon préjudice. Il s'eſt trompé dans ſon calcul puiſqu'il n'a eu ni l'un ni l'autre, & il s'eſt retiré dans une des Terres que ſon Oncle avoit achetées près de Ville neuve le Ron en Bourgogne où changeant ſon infame nom de Corbé en celui de Palletot, qui eſt auſſi celui de la terre, il y jouït du ſang & des larmes de mille & mille malheureux, dont les richeſſes d'iniquité de ſon Oncle étoient le prix. Je dirai dans le Tome ſuivant, comment & par quels moïens Bernaville fut le digne Succeſſeur de St. Mars, & comment il l'a ſurpaſſé en cruauté en avarice, & par tous les excès de la plus exécrable Tyrannie. Ainſi il pouvoit prendre pour ſa deviſe à l'avénement de ſon déteſtable Gouvernement, une Sigue ſéche, du pied de laquelle ſortoit un rejeton mortel, avec cette application.

Uno avulſo non deficit alter.

De

De Launey ſuccedera à Bernaville, & alors l'on poura dire que la rage aura pris la place de la fureur, & que toutes les malédictions ſeront tombées ſur la Baſtille, puiſque la peſte, la guerre & la famine ſont bien moins à redouter que ce barbare Tyran.

Tartara ſi non times, time Tyrannum.

F I N.

TA-

TABLE
DES MATIERES
DU
QUATRIEME TOME.

A.

Protestation de l'Auteur. 3
Cruautez exercées contre l'Auteur. 10
Arnault. 67
Le Roi Auguste son Eloge funeste à Galemberg. 71
Judicieuse *action d'Aumont Exempt.* 86
L'Auteur entre dans la 2. chambre de la Tour du Coin. 104
Mr. d'Aubigni Frere de Made. de Maintenon. 110

TABLE

Acte impudent. 117
Mr. le Comte d'Auvergne. 130
L'Arioſte. 159
Sentence de l'Auteur. 162
L'Auteur aſſaſſiné. 166
Eſt traîné dans le cachot où Corbé le traitte barbarement. 167
Apoſtrophe de l'Auteur à ſes Confréres. 168
Concluſion Chrétienne de l'Auteur. 181
L'Auteur entre dans la premiére chambre de la Tour du Coin. 194
Apoſtrophe de l'Auteur à Bernaville. 227
Mr. le Comte de L'Apenty. 284
Eloge des Allemans. 297
Hiſtoire du Comte d'Albaterre. 310
Miracle fabuleux de Ste. Anne en Aurey en Bretagne. 314
Avertiſſement au Lecteur. 387

B.

MR. de Beſſemaux Gouverneur de la Baſtille ſon Eloge. 1
Tyrannie de Bernaville. 2
L'Abbé Comte du Buquoit. 10
Hiſtoire de Mr. de Bellevaux Fils du Directeur Général des Poſtes de Liége. 11
Son Portrait. 15
Son Frere aſſaſſiné. 15
Bertrand. 16
Le R.P. Florent de Brandebourg. 49

Mr.

Mr. Brunsfields. 67
Mr. Banage Intendant de Franche-Comté. 90
Barbarie déteſtable. 93
Mr. Bergeret banquier. 96
Mr. Boſtel. 103
Mr. de Blagnac. 104
Mr. le Marquis de Bougy. 123
Mr. de Bel-Caſtel. 123
Mr. le Duc de Bavière. 149
Bracciolini. 160
Hiſtoire de Pierre Bont. 196
Son Portrait. 197
Se retire à la Trape. 197
Ses Pélerinages. 198
Son mariage. 199
Se fait Religieux. 200
Se fait Mercier. 202
Se fait Hermite. 203
Eſt transferé du Châtelet dans la Baſtille. 205
Braillard. 205
Bertrand. 205
Ornemens de Bont. 206
Eſt fait Dragon. 211
Bernaville ſuccède à Mr. du Joncas. 222
Made. la Maréchale de Bellefond. 222
Du Buiſſon cruellement paié de ſa harangue à Bernaville. 224
Hiſtoire de Bertrand Clerc de Procureur. 236
Boſtal Hercule de l'Hydre. 244
Mr. le Marquis de Beuvron. 268
Mr. de Bois-David. 269
Mr. le Comte de Bothmar. 303

Ingratitude du P. Florent de Brandebourg Capucin envers l'Auteur. 305
Mr. de la Baſtide Gentil-Homme de Xaintes. 314
Son Hiſtoire. 319
Mr. le Chevalier Tomas Burnet. 344
Maniére ingenieuſe de Mr. de la Baſtide de nous anoncer la Paix. 351

C.

CHontepie Exemt inſigne Fripon. 49
Mr. de Claris. 56
Mr. Chatelain. 56
Mr. de Chambon. 58
Chevalier. 67
Le Cordelier Irlandois. 67
Corbé amoureux de la Fille de François fait ſon Pere Capitaine des portes de la Baſtille. 95
Combat affreux livré à Bicêtre. 117
Mr. de Caliéres Viceroi de Canada. 121
Mr. le Maréchal de Chamilly. 122
Mr. Chamillart recherche le Comte de Soulange & la cauſe. 123
Mr. de Colombiéres. 123
Mr. Cavalier. 124
Son Eloge. 140
Mr. Colbert. 153
Mr. Chamillart Evêque de Senlis ſon Portrait burleſque. 154

Mr.

Mr. Chamillart Colonel du Régiment de Médoc ſon Portrait & ſon mariage. 155
Mr. Chamillart Grand Prevôt d'Evreux ſes fonctions. 156
Chanſon burleſque. 158
Mr. de Caliéres. 213
Mr. Couſin. 213
Le R. P. la Chaiſe. 222
Cotereau. 254
Clairot. 255
Mr. le Coq Conſeiller au Parlement de Paris 265
Mr. le Marquis de Courtaumer. 266
Mr. le Marquis de Caniſy. 267
Combats de Mr. Schrader avec le Révérend *Pere Florent de Brandebourg Capucin.* 297
Mr. Cok Vice-Chambellan d'Angleterre. 308
Chanſons favorites du Révérend *Pere Brandebourg Capucin.* 323
Mr. Champreneaux Suiſſe. 353
Le Général Cherberg. 353
Le Pere la Chaiſe. 391

D.

MR. *Deodati de Genève.* 49
Priviléges d'une Damoiſelle de Village. 54
Diſcours de la Veuve d'un Prédicant. 55
Ce diſcours relevé & comment. 56
Mr. Dagneaux. 56

TABLE.

Hiſtoire de Mr. Delfino Genois. 92
Le Marquis Dalégre. 96
Dupleix. 160
Made. la Ducheſſe des Diguiéres. 185
Danſe rejouiſſante. 322
Deviſe juſte de Bernaville. 408

E.

Epigrammes. 6
Epitre en Vers de l'Auteur à Mr. de Bellevaux. 50
Traits de l'Envie. 52
Mr. de l'Etang. 123
Le Fort de l'Ecluſe. 146
S. A. S. le Prince Eugéne. 149
Epigramme ſur le Portrait de Mylord Duc de Marleborough. 150
Pluiſanterie du Duc d'Epernon. 160
Epigramme du R. P. Florent de Brandebourg Capucin. 252
Epigramme ſur ce Révérend *Pere.* 337
Autre Epigramme de Mr. de la Baſtide ſur ce R. Pere. 352
Epigramme de Mr. de la Baſtide. 356
Réponſe en bouts-rimez à cette Epigramme. 357
Autre Epigramme du même Mr. de la Baſtide. 367
Réponſes en bouts-rimez à cette Epigramme. 368

Autres

Autres Epigrammes. 369
Epitre en Vers François. 374
Réponſe en Vers Latins à cette Epigramme. 381
Ecoles ridicules. 385

F.

Fontaine de Tournai. 16
Frere Fidelle Compagnon de Frere Florent de Brandebourg Capucin. 49
Hiſtoire de Mr. Belot de Florencourt. 58
Hiſtoire du Marquis de Ferrari Genois. 81
Le François Capitaine des Portes. 95
Sa Réception digne de l'attention du Lecteur. 97
Son Portrait. 98
Mrs. de Limarcon & de St. Fremond. 124
Mr. Fagel. 130
Nicolas le Févre. 159
La France maudit & exécrable Porte-clefs. 168
Trait ſignalé de deux Fripons. 248
Hiſtoire de Mr. le Févre Orfévre. 250
Force prodigieuſe. 255
Mr. Flac. 274
Folies inſupportables. 385
Mr. l'Abbé de Fenélon Archevêque de Cambrai. 391

TABLE

G.

GRingalet. 4
Le fameux Gringalet. 49
Hiſtoire de Galemberg. 68
Mr. le Chevalier de Gabaret. 119
Théodore Gaza. 159
Mr. le Gras. 213
L'Aumonier Giraut. 220
Apoſtrophe de Gringalet à Bernaville. 229
Friponnerie faite au Curé de St. Germain de Lauxerrois. 241
Hiſtoire du Marquis de la Gabuzette Chaudronnier Capucin. 283
Bourg de Gavrai en Normandie Arſenal de toiles à Tamis. 293
Made. la Princeſſe de Galles. 303
Vers ſur un Moine Glouton. 338
Gargariſme bizare. 384

H.

MR. d'Hamilton. 67
Mr. le Marquis du Héron Ambaſſadeur. 71.
Mr. Heinſius Grand Penſionnaire d'Hollande. 129

Hiſ-

Hiſtoire Tragique & riſible. Ce ſont deux Femmes qui ſe noïent. 147
Hiſtoire remarquable. 388

I.

Janſon. 67
Le Général de l'Iſle Marais. 123
Tendreſſe de Mr. du Joncas envers l'Auteur. 193
Mr. Janiçon de Montdevis. 195
Cruelle mort de Mr. du Joncas. 213
Joſeph Joſſe d'Aubenton. 353
Juſte retribution. 403
Joieux dit Frolich de Cologne. 407

K.

MR. *Kraikſer bon Muſicien.* 285

L.

MR. *de Liancourt.* 58
Hiſtoire du Docteur Lamb Médecin. 61

TABLE

Meurt de froid dans les bois. 66
Linch. 67
Le Curé de Léry. 72
Charles Lorain ſe diſant Charles du Preuil Comte de Soulange, 105
Son Portrait. 106
Son Hiſtoire. 107
Le Marquis de Livry. 123
Mr. de Louvois. 153
Léſine affreuſe. 218
De Launey inſtalé Tyran. 223
Folies du Curé de Léry. 254
Arrache la barbe du Révérend Pere Capucin. 254
Lieſſe Procureur de Mr. le Comte de Montgommeri. 273
La Los. 274
Lettre de Mr. de Meaux ſur la mort de Mr. Peliſſon. 394
Hiſtoire curieuſe du Moine Luſtic. 400
Le Curé de Lery aſſaſſine Luſtic. 404
Concluſion du Quatriéme Tome en faveur de de Launey. 408

M.

JEan Pierre Molain dit Briſefer. 48
Mylord Marr. 61
Supercherie déteſtable des Moines. 80
Minimes lampes éternelles & pourquoi. 109
Peur de Monſieur porté au Val de Graces. 117

Mad'e. de Malletot. 119
Mr. de la Mellonniére. 123
Mr. le Maréchal de Matignon. 125
Le Maréchal Comte de Marcin. 149
Mylord Duc de Marleborough. 149
Mort tragique. 234
Mr. Monicart. 244
Louis le Meſle. 245
Hiſtoire de Jean Pierre Molain. 255
Mr. le Comte de Montgommeri ſon Hiſtoire. 272
La Veuve du Marquis de Montal Femme du Comte d'Albaterre. 311
Mr. Monicart Maître de Muſique du R. P. de Brandebourg, & ſa méthode. 335
Mad'e. de la Mouſſaye. 349
Médecin Maréchal. 385
Mr. Boſſuet Evêque de Meaux. 391
Le Patriarche du Mont-Liban. 399
Mort de St. Mars Gouverneur de la Baſtille. 406

N.

Subterfuge d'un Bas-Normand en péril. 315
Mr. de Neuvermeil Commis de Mr. Chamillart. 341

TABLE

O.

Le ci devant Duc d'Ormond. 61
Odriſcot. 67
Olivier. 67
Bataille d'Oxtete. 150

P.

Pigeon. 4
Hiſtoire de Made. la Marquiſe de Paliéres. 77
Hiſtoire de Mr. du Puis Avocat au Conſeil. 84
Païen fameux Traiteur. 109
Le prétendu Comte de St. Paul. 124
Pierre Pitou. 159
Définition du nom de Proſelyte mal appliqué aux nouveaux Reformez. 170
Impiété d'un Prêtre. 216
Harangue de Pigeon à Bernaville. 228
Mr. de Pontchartrain Directeur de la Baſtille. 246
Hiſtoire de Frere Polycarpe. 284
Mr. Pain. 349
Paraphraſe du Pſeaume XXXI. 358
Purgation extravagante. 383

Har-

Hardouin de Péréfix Archevêque de Paris. 388
Eclairciſſemens curieux ſur la mort de Mr. Péliſſon. 391
Epoques principales de la vie de Mr. Péliſſon. 398
Ses Ouvrages. 399
Mr. de Pontchartrain deçu & commenté. 402

Q.

Quebec. 121
Made. la Comteſſe de Quintin. 266

R.

Terrible & cruelle Réponſe. 60
Plaiſanterie du Duc de Roquelaure. 160
Perfidie du Révérend Pere *Riquelet.* 163
Mr. Rouxelin. 213
Généroſité de Made. la Comteſſe de Raſenhauſen. 405

TABLE.

S.

STances irregulières de Mr. de Bellevaux sur la Fête de l'Epouze de l'Auteur. 18
Réponse en bouts-rimez par l'Auteur. 19
Autres Stances en contre-bouts-rimez de Mr. de Bellevaux. 26
Autres Stances en contre-bouts-rimez de l'Auteur. 27
Autres Stances en contre-bouts-rimez de Mr. de Bellevaux. 36
Autres Stances en contre-bouts-rimez de l'Auteur. 37
Mr. Saurin. 56
L'ainé Schrader. 104
Soulange demande la Fille de du Val en mariage. 113
Entre Valet dans une Communauté à Paris. 115
Ensuite à St. Sulpice d'où il est chassé. 116
Est enfermé à Bicêtre & comment il en échape. 117
Va à Rochefort. 119
Au Canada. 121
Retourne à la Rochelle. 122
Va à Paris & à Roüen filouter. 123
Mr. de Schalis Gouverneur de Breda. 125
Soulange arrive à la Haye. 128
Obtient audience des E. G. 132
S'enfuit miraculeusement à Anvers. 136

Arri-

Arrive auprès de Mr. Chamillart. 138
Eloge de Mr. de Schalis. 140
Le Comte de Soulange eſt fait Capitaine dans le Régiment de Santerre par le prudent Mr. Chamillart. 143
Retourne à la Rochelle où il fait faire des exécutions terribles. 144
Va en Loraine, d'où il retourne à Anvers & de la dans la Trape. 151
De la Trape il ſe jette dans un lieu infame où il eſt arrêté. 151
Il déchire d'une maniére impitoiable Mr. Chamillart & ſa Famille. 153
Penſée ingénieuſe de Scaron. 159
Jacques Sirmond. 159
Soulange & du Wal aſſaſſinent l'Auteur. 165
Sentence qu'on ne ſçauroit trop peſer. 408

T.

Sentence de Tacite. 72
Pierre Trouſſet dit la Grange Major. 99
Son Portrait. 100
Sa Réception. 101
Son Hiſtoire. 102
Mr. le Chevalier de Torcy. 143
Le Maréchal de Tallard. 148
Le Tace. 159
Titz de Cologne. 405

TABLE DES MATIERES.

V.

DU Wal. 4
Sa fureur. 9
Mr. Veillard. 16
Hiſtoire de la Valette. 75
Eſt fait Garde du Prince. 75
Mr. le Comte de Walſtein pris ſur Mer ſon aventure. 92
Sa généroſité. 92
Le Baron Welzer de Brock. 104
Le Duc de Villeroi. 149
Vers ſcandaleux de Soulange. 154
Vins eſquis *de Giraut & Bernaville.* 222

FIN.

ER-

ERRATA
DU
QUATRIEME TOME.

Page 37. ligne 13. Atys liſez Helene.
p. 50. l. 20. ſa liſez ta.
p. 52. l. 30. tournoix liſez tournois.
p. 159. l. 28. ajoute t-il, liſez ajoutent ils.
p. 175. l. 30. ſes liſez ces.
p. 181. l. derniére revoir liſez recevoir.
p. 182. l. 27. mes Moutons liſez mon Hiſtoire.
p. 196. l. 27. otez Voici une Hiſtoire. liſez Elle eſt.
p. 207. l. 18. maître liſez mâtre.
p. 210. l. 5. comparé liſez comparez.
p. 215. l. 9. fut liſez fit.
p. 217. l. 18. effacez &.
p. 225. l. 12. moi même liſez vous même.
p. 231. l. 24. après habite ajoutez, comme le pretendent ceux de la Religion Romaine.
p. 232. l. 21. peuvent liſez pouvoient.
p. 240. l. 2. donné liſez donnée.
p. 242. l. 19. paſſa liſez paſſe.
p. 244. l. premiére 1712. liſez 1702.
p. 257. l. 31. ecats liſez éclats.
p. 258. l. 21. pendant liſez tandis.
p. 275. l. 23. la rage liſez ta rage.
p. 288. l. 31. braves liſez brave.
p. 290. l. 32. devoir liſez devoirs.
p. 293. l. 18. tailles liſez toilles.

ERRATA.

p. 303. l. 26. effacez &.
p. 307. l. 14. table, liſez fable.
It. l. 32. entre des & pieds dont vous effacerez l's mettez coups de.
p. 309. l. 14. avance liſez avanie.
It. l. 30. pitié liſez piété.
p. 231. l. premiére ſoupes liſez ſoupers.
It. l. 12. épamé liſez epargné.
p. 353. l. 29. Libourg liſez Cibourg.
p. 359. l. 17. les genoux liſez tes.
p. 366. l. 2. tes plus vives flames, liſez de ta plus vive flame.
p. 382. l. 27. Cantum liſez Tantum.
p. 386. l. 4. après jamais mettez elle.
p. 391. l. premiére après Baſtille ajoutez, du moins pendant quatre années, & dont il ſortit en 1666.
p. 407. l. 18. Ron liſez Roi.

LV
D
52

Google